
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE



BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE



BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE



BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE



BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE

BIBLIOTECA
NAZIONALE
FIRENZE

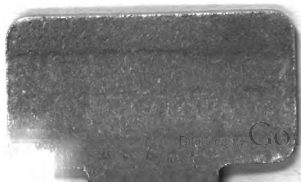


53

6

7

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE



VIE
DE
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

PAR
LE B. RAYMOND DE CAPOUE
SON CONFESSEUR

SUIVIE DU
SUPPLÉMENT DU B. THOMAS CAFFARINI
ET DES TÉMOIGNAGES DES DISCIPLES DE SAINTE CATHERINE
AU PROCÈS DE VENISE

PUBLIÉE PAR E. CARTIER

QUATRIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

TOME I



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 27

1877

BIBLIOTHÈQUE
DOMINICAINE

PROPRIÉTÉ DE

Prinsepunquiff

VIE
DE
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

PAR
LE B. RAYMOND DE CAPOUE
SON CONFESSEUR

SUIVIE DU
SUPPLÉMENT DU B. THOMAS CAFFARINI
ET DES TÉMOIGNAGES DES DISCIPLES DE SAINTE CATHERINE
AU PROCÈS DE VENISE

PUBLIÉE PAR E. CARTIER

QUATRIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

TOME I



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 27

1877

AVANT-PROPOS

Nous restons fidèle, dans cette nouvelle édition, au plan que nous avons adopté dans la première. Nous n'écrivons pas la vie de sainte Catherine de Sienne, nous publions simplement les témoignages de ses contemporains. C'est le meilleur moyen de faire connaître la perfection de ses vertus et l'esprit de ses enseignements; ces récits sont la préface véritable de ses œuvres. Nous savons combien les âmes pieuses y ont trouvé de lumières et de consolations. Les personnes du monde elles-mêmes y ont admiré une poésie et des beautés qu'elles ne soupçonnaient pas dans ces pages écrites au moyen âge.

Cette vie de sainte Catherine par ses disciples a d'ailleurs une valeur historique incontestable. Notre époque, fatiguée des mensonges que lui a laissés le siècle dernier, aspire à la vérité par de généreux et persévérants efforts. Nous interrogeons sincèrement le passé ; nous ne voulons plus entre lui et nous d'intermédiaires infidèles, et nous réclamons des documents originaux pour appuyer nos sympathies et nos croyances. Le chrétien surtout doit applaudir à ces exigences légitimes de la science. Qu'a-t-il à craindre pour la vérité ? Le temps lui rend nécessairement hommage, et l'histoire sera la dernière preuve de l'Évangile, la couronne la plus brillante de l'Église.

L'histoire, depuis l'origine du monde, nous présente la lutte du bien et du mal ; le jour qui en sera la conclusion manifestera, pour la gloire des uns et la confusion des autres, les actions les plus obscures et les plus secrètes. C'est cette révélation complète du passé qui sera le triomphe du Christ, parce qu'elle fera connaître toute la grandeur de sa miséricorde et de sa justice.

La science véritable peut nous procurer quelques lueurs anticipées de cette lumière finale qui jugera toute chose. Nous qui combat-

tons dans le champ clos de la liberté, nous devons demander à ceux qui nous ont précédés les leçons de l'expérience; nous devons étudier surtout la vie de ceux qui sont les héros de cette guerre sainte, afin d'imiter leurs vertus et de partager leur victoire. Les siècles se ressemblent; les événements extérieurs sont comme les nuages qui passent, tandis que le soleil domine toujours les mêmes horizons. Nos devoirs ne changent pas, et nous avons toujours à vaincre les mêmes obstacles.

Sainte Catherine de Sienne guidera nos âmes et soutiendra notre courage, en nous montrant les moyens merveilleux de la Providence pour secourir l'Église. Le xiv^e siècle était certainement plus agité que le nôtre, et la barque de Pierre semblait devoir périr dans la tempête. Dieu lui donna pour pilote une pauvre jeune femme qui se cachait dans l'arrière-boutique d'un teinturier. Catherine vient sur la terre de France arracher le Souverain Pontife aux douceurs de sa patrie et le conduire au tombeau des Apôtres, véritable centre de la chrétienté. Son zèle s'enflamme à la vue des désordres qui préparent le schisme d'Occident, et elle déploie pour les combattre une activité prodigieuse. Elle s'adresse aux cardinaux et aux princes;

elle négocie la paix entre les peuples et le Saint-Siège, ramène à Dieu une multitude d'âmes, et communique, par ses enseignements et ses exemples, une sève nouvelle à ces grands Ordres religieux, qui sont les forces vives de l'Église. Urbain VI réclame ses conseils; elle accourt à Rome, soutient par sa parole le sacré Collège, effrayé de l'orage qui commence; et en présence des maux qui bouleversent l'héritage du Christ, elle s'offre à Dieu comme victime, et termine à trente-trois ans son sacrifice par un douloureux martyre.

Dieu nous a conservé toutes les pièces justificatives de ce grand miracle historique; nous les publions dans ce volume, en nous bornant au rôle de traducteur. Nous éviterons ainsi de juger les faits à travers les préoccupations de notre époque, et de leur donner peut-être une couleur fausse et passagère. Nous laisserons parler les disciples de sainte Catherine, dont les témoignages joignent le charme d'une piété touchante au mérite d'une incontestable fidélité.

Le plus important de ces témoignages est, sans contredit, celui du B. Raymond de Capoue. Ce fut lui que ses contemporains chargèrent d'écrire la vie de sainte Catherine, et il

faut reconnaître qu'il avait, pour le faire, les plus précieuses qualités. Ce n'était pas un homme simple et crédule, mais un religieux d'une science profonde et d'une sainteté reconnue. Descendant du célèbre Pierre des Vignes, il employa mieux que son aïeul l'activité de son esprit et la beauté de son talent. Entré de bonne heure dans l'ordre de Saint-Dominique, il en exerça bientôt les premières charges. Après avoir dirigé pendant quatre ans le monastère de Montepulciano, il alla professer la théologie à Sienne, et devint le confesseur de sainte Catherine, qu'il accompagna dans ses voyages, en France et en Italie. Urbain VI lui confia les affaires les plus délicates et les plus difficiles. Il fut nommé, en 1380, Maître Général de son Ordre, qu'il gouverna pendant dix-neuf ans. La peste et le schisme avaient affaibli la postérité de saint Dominique. Le B. Raymond lui rendit son antique vigueur, et c'est sous son action que se développa, dans l'ordre des Frères Prêcheurs, cette époque si féconde en vertus et en talents. Les bienheureux Jean Dominique, Antoine Neyrot, Constant de Fabriano, Pierre Capucci, saint Antonin, fra Angelico, fra Benedetto, furent les enfants de cette réforme, qu'il établit dans les couvents de Lombardie,

de Toscane, de Sicile, de Hongrie, d'Allemagne, d'Espagne et de France. Il mourut à l'œuvre, en 1399, à Nuremberg, et son corps fut transporté à Naples, où il repose maintenant au milieu des splendeurs de l'église de Saint-Dominique.

Les fatigues de son apostolat ne l'empêchèrent pas de laisser de précieux écrits. Outre la vie de sainte Agnès de Montepulciano et celle de sainte Catherine, il traduisit, en latin les traités spirituels de celle dont il fut à la fois le confesseur et le disciple. Il composa un admirable commentaire sur le *Magnificat*, l'office de la Visitation, un traité de la Réforme et un grand nombre de lettres remarquables, écrites à l'occasion des chapitres généraux de son Ordre. Tous ses contemporains célèbrent sa science et ses vertus; les Souverains Pontifes voulurent l'élever aux premières dignités de l'Église, mais son humilité résista. Urbain VI, dans les brefs qu'il lui adresse, l'appelle sa tête, ses yeux, sa bouche, ses pieds et ses mains; il réclame pour lui la vénération de l'Empereur, des rois, des cardinaux et des peuples.

C'est cet homme éminent que Dieu promet pour confesseur à sainte Catherine comme une

grâce spéciale. Il devient le témoin de sa vie et le dépositaire de tous les secrets de son âme. Il écrit ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu; il s'adresse à ceux qui peuvent le contredire, et il discute avec soin les faits qu'il rapporte. Il confesse ses persévérantes hésitations, et les moyens qu'il prend pour ne pas être trompé. Il demande par l'intercession de celle dont il redoute les illusions une contrition extraordinaire de ses péchés, et quand il a obtenu cette abondance de larmes saintes que l'esprit de ténèbres ne peut donner, il doute encore; c'est alors qu'il rencontre sur le visage de Catherine les regards sévères de Notre-Seigneur lui-même. La manière dont il expose l'abstinence miraculeuse de Catherine, son esprit prophétique, et ses communions fréquentes, montre qu'il apporte à l'examen des faits toutes les lumières de la théologie, et toutes les garanties de la prudence. Enfin il y a dans son récit une telle simplicité de langage, une telle évidence de bonne foi, qu'il nous semble impossible de ne pas croire à son témoignage. Dieu ne permettra jamais au mensonge de revêtir à ce point les formes de la vérité.

La vie de sainte Catherine par le B. Raymond a servi de base au procès de sa canoni-

sation, et la bulle de Pie II en rappelle les faits les plus extraordinaires. Aussi nous ne discuterons pas les doutes que pourrait concevoir une foi trop timide. Les miracles se prouvent par des témoignages, et dès que l'Église les admet, nous les croyons aussi facilement que les plus simples phénomènes de la nature; ils viennent de la même puissance infinie. Le récit du B. Raymond est comparable à ces églises du moyen âge qui nous charment autant par l'harmonie de l'ensemble que par la richesse des détails. L'âme s'y repose loin des disputes du monde; elle y sent une présence de Dieu qui l'invite à la prière et l'excite à devenir meilleure.

L'auteur ne cherche pas à faire ressortir l'action sociale de sainte Catherine, il la montre plutôt dans son principe que dans ses effets. Les saints ne sont pas d'ailleurs des hommes d'État qui formulent un plan et combinent des moyens. Ils agissent sous la direction immédiate de Dieu, et n'ont d'autre politique que sa Providence. La prière, la parole et l'exemple les rendent puissants au ciel et sur la terre. Ils triomphent de la Justice divine même, et changent ses arrêts les plus rigoureux en trésors de miséricorde. Ce fut ainsi que Catherine

influença les événements de son époque. Le B. Raymond n'a qu'un but : prouver combien elle mérite l'honneur des autels ; il est l'organe des peuples qui demandent sa canonisation, le rapporteur de la cause, dont il cite tous les faits et les témoins. Son livre est divisé en trois parties : la première raconte l'enfance de Catherine, sa vie intérieure et cachée, son intimité avec Notre-Seigneur ; la seconde, ce qu'elle a fait pour le prochain, les miracles de sa charité auprès des pauvres et des malades, son amour pour l'Église, et son zèle pour le salut des âmes ; la troisième, la moins complète, nous fait connaître rapidement les événements de ses dernières années, son séjour à Rome et sa mystérieuse agonie. Le B. Raymond commença son travail en 1390, et le termina en 1395 à Venise. Le manuscrit original fut porté à Nocera, dans le royaume de Naples, mais des copies authentiques se répandirent dans toute l'Europe ; on en retrouve au Vatican, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Paris.

Notre traduction a été faite sur le texte des Bollandistes ; nous avons cherché à conserver au récit sa forme simple et poétique. Au risque de paraître long quelquefois, nous n'avons voulu retrancher aucun fait, aucune pensée

pieuse. Nous avons seulement adouci quelques formes scolastiques, difficiles à comprendre de nos jours. Nous n'avons donné qu'un prologue de l'auteur; l'autre nous a semblé inutile et sans harmonie avec l'ouvrage.

Le Père Thomas della Fonte fut, de tous les disciples de sainte Catherine, celui qui devait connaître le mieux sa vie. Devenu orphelin de bonne heure, il avait été adopté par le père de Catherine comme allié de sa famille¹. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et dès qu'il eut reçu le sacerdoce, il fut choisi pour confesser notre Sainte, qu'il fit beaucoup souffrir dans sa direction; il ne comprenait pas les voies extraordinaires par lesquelles Notre-Seigneur voulait conduire son Épouse bien-aimée. Lorsqu'il fut remplacé en 1373 par le B. Raymond de Capoue, il resta toujours auprès de sainte Catherine, et l'accompagna dans ses voyages de Pise, de Lucques, d'Avignon, de Florence et de Rome. Après sa mort, il vécut à Sienne, et fut chargé de recevoir, en 1385, sa tête, qu'il plaça dans un beau reliquaire. Il fit aussi peindre, dans une partie élevée de l'église de

¹ Une sœur de sainte Catherine, Nicolluccia, avait épousé un Palmerio della Fonte.

Saint-Dominique, sainte Catherine recevant les stigmates. Il mourut en 1390.

La vie de sainte Catherine, qu'il laissa, n'était vraiment que le recueil des notes nombreuses qu'il prenait chaque jour sur les choses admirables dont il était témoin. Le B. Raymond profita de ces documents précieux, qui ont été perdus ; mais il négligea beaucoup de faits, pour n'être pas trop long, comme il le déclare en plusieurs endroits. Les disciples de sainte Catherine se plaignirent de ces omissions, et pressèrent le B. Thomas de Caffarini de les réparer, en écrivant un supplément à la Légende. C'est ce supplément, dont le texte manuscrit n'a jamais été imprimé ni traduit en français, que nous publions pour la première fois dans cette édition.

Le B. Thomas Nacci Caffarini était né à Sienne en 1350 ; il reçut à quatorze ans l'habit de Saint-Dominique, et devint un des premiers disciples de sainte Catherine. Il fit avec éclat ses études théologiques, et se distingua autant par sa science que par sa vertu ; il alla visiter les lieux saints de la Palestine, et quand il revint de son pèlerinage, il s'attacha au B. Jean Dominique, qu'il aida beaucoup dans ses projets de réforme. Une des gloires de son apos-

tolat fut la conversion d'une noble vénitienne, Maria Storiona, qui, à la suite d'un de ses sermons, renonça tout à coup à sa vie scandaleuse, et détruisit tous les ornements de sa vanité pour revêtir l'habit de la Pénitence de Saint-Dominique, et devenir une grande sainte. Le B. Thomas Caffarini mit beaucoup de zèle à honorer la mémoire de sainte Catherine, et à célébrer les fêtes qui furent cause du procès de Venise. Il mourut en 1434, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et le sénat lui fit faire de magnifiques funérailles. Il laissa de nombreux écrits, parmi lesquels se trouve un traité sur le Tiers Ordre de Saint-Dominique, dont il est parlé dans le livre des constitutions ¹.

Le Supplément du B. Caffarini suit toutes les divisions de la Légende du B. Raymond, et ne peut en être séparé; il manquerait de plan et de liaison. Il nous a conservé quelques-unes des notes perdues de frère Thomas della Fonte, et il nous donne des détails importants sur le séjour de sainte Catherine à Lucques et à Gênes; mais il est précieux surtout parce qu'il nous fait connaître les grâces extraordinaires que

¹ *Tractus de Principiis et Confirmatione Tertii Ordinis Sancti Dominici.* — V. Echard et Quetif, scriptores Ord. Præd. 1, l. v, p. 780.

notre Sainte recevait dans ses Communions, et les prières admirables que ses compagnes recueillaient pendant ses extases. Le B. Caffarini a écrit en latin; une copie faite sur le texte original des archives de Saint-Dominique se trouve à la bibliothèque de la Minerve, à Rome¹; il a été traduit par le P. Ambrosio Ansano Tantucci et publié après la mort de Gigli, à Lucques en 1754, et à Sienne en 1760. Ce volume, qui complète les œuvres de sainte Catherine, est d'une extrême rareté. Le traducteur a retranché du Supplément un grand nombre de passages du Dialogue et des Lettres que le B. Caffarini avait cités. Il a supprimé aussi un traité des Stigmates, devenu inutile, après la paix faite à ce sujet entre l'ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François. Nous avons cru nous-même devoir abréger encore ce Supplément, parce que plusieurs faits ne diffèrent de ceux rapportés par le B. Ray-

¹ Il a pour numéro d'ordre xxvi, 36, et se compose de 225 pages in-4°. Il porte pour titre : *Supplemento alla Leggenda di santa Caterina da Siena*, scritta dal B. Raimondo da Capoua, confessore di lei, compilato dal B. Tommaso, altro suo confessore, ed uno dei discepoli della medesima, in cui si contano varii fatti e detti della Santa che dal B. Raimondo non furono scritti. Copia dell'antico testo à mano, che trovasi nell'archivio di Santo Domenico di Siena.

mond que par de légères variantes qu'il nous a suffi d'indiquer en note. Nous n'avons pas voulu aussi répéter les faits que nous retrouvons dans les dépositions du procès de Venise.

Ce procès fut, pour ainsi dire, celui de la canonisation de sainte Catherine de Sienne. La reconnaissance et la piété des peuples lui décernaient depuis longtemps le triomphe des autels. Ses images ornaient les églises, et ses fêtes attiraient toujours une foule avide d'entendre ses louanges et de lui adresser des prières. Rome cependant n'avait pas encore sanctionné ce culte, dans la crainte que sa décision ne trouvât des contradicteurs, à cause du schisme qui durait encore. La gloire de Catherine ne devait être proclamée qu'avec la paix de l'Église.

Venise se distinguait entre toutes les villes d'Italie par les honneurs rendus à la mémoire de Catherine. Quelques personnes s'en alarmèrent et accusèrent les Dominicains de manquer ainsi aux lois de l'Église. La cause fut portée devant l'évêque de Venise, François Bembo ¹. L'enquête et le jugement justifèrent

¹ Les évêques de Venise portèrent le titre d'évêque de Castello jusqu'à l'extinction des patriarches de Grado, leurs métropolitains. Castello était un quartier de Venise.

ce culte anticipé; c'était là le but de la Providence, qui voulait glorifier ainsi à l'avance sainte Catherine, et permettre à ses disciples de lui rendre, avant de descendre dans la tombe, un touchant et magnifique hommage.

Le premier témoin est frère Barthélemy de Ferrare. Sa charge d'inquisiteur lui donnait autorité dans cette affaire. C'est lui qui dirige l'enquête et recueille les dépositions. Il n'a pas connu personnellement Catherine, et en célébrant sa fête à Venise, il n'a fait que suivre une longue et universelle tradition. Il prouve que les honneurs rendus à la Bienheureuse n'ont rien d'irrégulier. L'Église n'a pas encore autorisé son culte, à cause du schisme, mais elle l'a toléré.

Le second témoin est le P. Thomas Caffarini, l'auteur du Supplément dont nous venons de parler. Sa déposition est la plus importante et la plus complète, parce qu'il a connu la famille de sainte Catherine et qu'il a été lié avec tous ses disciples et ses confesseurs. C'est lui qui avait organisé depuis quinze ans, à Venise, des fêtes en son honneur. Il donne des détails intéressants sur ses reliques, qu'on se partageait et qu'on vénérât comme celles des autres saints. Sa canonisation avait été sollicitée par tous les

peuples de l'Europe, une procédure était commencée, mais les troubles de l'Église ne permettaient pas de la terminer.

Frère Barthélemy de Sienne a vécu dans l'intimité de sainte Catherine ; il était le compagnon et l'ami du P. Thomas della Fonte, son premier confesseur, et il nous donne des renseignements précieux sur ses premières années, sur ses voyages et sur les conversions miraculeuses qu'elle a opérées. Il raconte enfin, d'une manière touchante, sa dernière entrevue à Rome et l'embrassement maternel que sainte Catherine lui accorde pour le consoler de son départ.

La déposition d'Étienne Maconi avait été sollicitée par le B. Thomas Caffarini ; la lettre qu'il lui envoie en réponse à sa demande ne parle que des dernières années de la vie de sainte Catherine. Étienne Maconi ne la connaissait pas avant 1376, époque à laquelle notre Bienheureuse réconcilia miraculeusement sa famille avec celles des Tholomei et des Rinaldi. Elle l'aima particulièrement, et le prit pour secrétaire. Il l'accompagna dans son voyage d'Avignon et pendant ses négociations à Florence et son séjour à Rome. Il fut témoin de son agonie, et porta son corps sur ses épaules,

à l'église de la Minerve. Sainte Catherine lui avait ordonné, avant de mourir, de se faire chartreux. Il obéit et resta fidèle à la mémoire de sa sainte mère. Il fit tous ses efforts pour hâter sa canonisation. Grégoire XII l'avait appelé à Sienne pour y travailler, mais les troubles de l'Église suspendirent les informations. Étienne Maconi fut un des plus actifs à organiser les fêtes anniversaires de la Bienheureuse; il composait, pour faire connaître sa vie et ses miracles, des drames qu'on jouait ce jour-là sur les places publiques avec une grande magnificence. Les années ne firent qu'augmenter son zèle et son amour pour Catherine, et il travailla jusqu'au dernier soupir à répandre sa gloire. Il mourut en odeur de sainteté, le 7 avril 1424.

La lettre de Barduccio Canigiani fut écrite bien avant le procès de Venise; elle était adressée à des religieuses de Florence qui désiraient avoir des détails sur les derniers moments de sainte Catherine. Barduccio avait été son secrétaire, et avait quitté pour elle sa patrie et sa famille. Tous ses contemporains nous le montrent comme un jeune homme d'une virginalité pureté. Il embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir reçu le sacerdoce, une maladie de

consomption l'obligea de quitter Rome, et il alla s'éteindre dans la ville de Sienne. Son dernier soupir fut un sourire pour sa mère qui venait du ciel au-devant de son âme. Sa lettre au procès de Venise est comme une douce apparition, un touchant témoignage de la sainteté de celle qu'il avait si bien aimée.

La déposition de dom Barthélemy de Ravenne, prieur des Chartreux, et celle de frère Ange Salvetti, de l'ordre de Saint-François, sont peu importantes; elles ne parlent que de quelques événements particuliers.

Les pièces du procès de Venise, que les Bollandistes n'avaient pu se procurer, ont été publiées pour la première fois par dom Martène, sur un manuscrit de la Grande-Chartreuse, copié sur celui des Dominicains de Sienne¹. Gigli avait le projet de les traduire, dans un second volume de la vie de sainte Catherine; mais la mort l'empêcha de le faire, et Tantucci n'a publié que le Supplément du B. Thomas Caffarini. En 1868, le docteur Grottanelli, bibliothécaire de la ville de Sienne, a publié,

¹ *Veterum scriptorum et monumentorum amplissima collectio*, t. VI, p. 1238. Un autre manuscrit des pièces du procès existe à la bibliothèque de la Minerve; c'est celui que nous avons pu consulter.

sur sainte Catherine, un volume contenant le texte de sa petite légende, et quarante-six lettres de ses disciples. Nous en donnerons l'analyse.

La nouvelle édition que nous offrons au public est donc le recueil le plus complet des documents originaux sur sainte Catherine de Sienne; c'est aussi la meilleure introduction à ses œuvres. Les récits de ses disciples nous en donnent l'intelligence, en nous faisant comprendre sa sainteté. Le Dialogue nous initie à la beauté de sa doctrine, et ses Lettres nous montrent toute la puissance de son action. Nous pouvons donc maintenant connaître cette grande Sainte, qui fut le miracle de la Providence au xiv^e siècle.

Nous dédions ce volume à nos Frères et Sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique, qui ont, en France, choisi sainte Catherine de Sienne pour leur patronne. Puissent ses exemples et ses enseignements développer dans nos cœurs l'amour de l'Église dont elle était embrasée! puisse la France, par son dévouement au Saint-Siège, mériter toujours d'être bénie entre toutes les nations!

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE

LA VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Nous croyons utile de donner le Tableau chronologique de la vie de sainte Catherine de Sienne. Ce travail a été fait anciennement par le P. Angelo Carapelli : *Corso Cronotassico della Vita di santa Caterina da Siena*. Gigli déclare, dans la Préface des Lettres de sainte Catherine (t. I, p. xxix), s'en être utilement servi, et en avoir laissé une copie à la bibliothèque de la Minerve. Il nous a été impossible d'avoir en communication ce manuscrit ; nous le regrettons vivement, car il est très-difficile de fixer les dates des faits que le B. Raymond raconte. Celles qu'il nous donne sont très-rares et souvent douteuses ou fausses. Nous avons dû les

rectifier quelquefois par le *Supplément à la Légende*, du B. Thomas Caffarini, dont la traduction italienne, par le P. Tantucci, forme le v^e volume, presque introuvable, des œuvres de sainte Catherine (Sienne, 1760). Nous nous sommes aidé des notes savantes de Burlamacchi et des différentes dépositions des témoins, au procès de Venise; mais notre moyen principal a été l'étude comparée des textes et des événements. Nous avons cherché à donner des dates à toutes les lettres historiques, mais nous avons négligé de le faire pour les lettres purement spirituelles.

1347

25 MARS. — Naissance de sainte Catherine de Sienne. — *Légende du B. Raymond de Capoue*, I^{re} p., ch. II, 1. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 4.

1350. — (3)

Elle est recherchée par ses parents et ses voisins à cause de sa grâce et de ses paroles. — On l'appelle Euphrosine. — *Lég.*, I^{re} p., ch. II, 2.

1351. — (4)

Elle récite la Salutation angélique devant les saintes images et en montant les escaliers. — Elle est portée par les anges. — *Lég.*, I^{re} p., ch. II, 3. — *Suppl. à la Lég.*, I^{re} p., trat. 1.

1352. — (5)

Apparition de Notre-Seigneur sur le haut de l'église

Saint-Dominique. — *Suppl. à la Lég.*, I^{re} p., trat. 1, 2.
Elle apprend miraculeusement la vie des Pères du désert
et des Saints. — *Lég.*, I^{re} p., ch. 11, 7,

1353. — (6)

Sa fuite dans le désert; elle est ramenée miraculeuse-
ment dans la ville. — Ses exhortations aux enfants de
son âge, et ses pénitences. — *Lég.*, I^{re} p., ch. 11, 5, 7.
Apparition des fondateurs d'Ordres religieux. — Saint
Dominique lui promet l'habit de son Ordre. — *Suppl.*
à la Lég., I^{re} p., trat. 1, 3.

1354. — (7)

Sainte Catherine fait vœu de virginité. — Ses disciplines
et ses mortifications extraordinaires. — Sa vénération
pour les Frères Prêcheurs; elle embrasse la trace de
leurs pas. — *Lég.*, I^{re} p., ch. 111.

Elle veut se dépayser pour entrer dans un couvent de
Frères Prêcheurs et travailler au salut des âmes. —
Elle reprend humblement sa mère de son impatience.
— *Lég.*, I^{re} p., ch. 111, 4, 5.

1357. — (10)

Sainte Catherine, à l'âge de dix ans, ne sort plus de la
maison paternelle. — Ses parents songent à la marier,
et cherchent à lui donner le goût de la toilette. —
Lég., I^{re} p., ch. iv.

Sa sœur Bonaventure parvient à lui faire prendre soin
de sa parure. — Relâchement de sainte Catherine. —
Mort de Bonaventure. — Regrets de sainte Catherine
et retour à sa première ferveur. — Sa dévotion pour
sainte Marie-Madeleine, que Notre-Seigneur lui donne
pour mère. — *Lég.*, I^{re} p., ch. iv.

1358. — (11)

Persécution de sa famille pour la décider au mariage. — Elle se coupe les cheveux et se couvre la tête d'un voile. — Colère de ses parents, qui la privent de sa chambre et la chargent du service de la maison. — Sainte Catherine se fait une cellule intérieure, et s' imagine servir Notre-Seigneur et ses disciples. — *Lég.*, 1^{re} p., ch. iv.

1359. — (12)

Son père voit une colombe sur sa tête pendant sa prière. — Saint Dominique la console et l'encourage. — *Lég.*, 1^{re} p., ch. v, 2.

1360. — (13)

Elle déclare son vœu de virginité à ses parents. — Son père la laisse libre de suivre sa vocation. — *Lég.*, 1^{re} p., ch. v, 2-5.

1361. — (14)

Le démon la tente en lui offrant de riches vêtements. — Notre-Seigneur lui en donne un qu'il tire de son côté. — *Lég.*, III^e p., ch. vi, 9. — *Suppl. à la Lég.*, 1^{re} p., trat. v, 4.

Mortifications extraordinaires de sainte Catherine, que sa mère veut arrêter. — Son lit. — Privation de sommeil. — Disciplines. — Chaîne de fer. — *Lég.*, 1^{re} p., ch. vi, 5.

Sa mère la conduit à des bains sulfureux aux environs de Sienne. — Sainte Catherine se brûle le corps avec l'eau bouillante. — *Lég.*, 1^{re} p., ch. vii.

1362. — (15)

Sainte Catherine tombe malade. — Elle est en danger de mort. — Démarches de sa mère auprès des sœurs de

la Pénitence de Saint-Dominique. — *Lég.*, I^{re} p., ch. vii, 3.

Sainte Catherine est examinée et admise par les sœurs du Tiers Ordre. — Elle reçoit l'habit, un dimanche, dans l'église Saint-Dominique. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 25.

Elle vit pendant trois ans dans la retraite et le silence. — *Lég.*, I^{re} p., ch. ix.

Elle ne prend pour toute nourriture qu'un peu de pain et de légumes. — *Lég.*, III^e p., ch. vi, 6.

1363. — (16)

Ses visions et ses tentations. — Son intimité avec Notre-Seigneur, qui la console et la fortifie. — Notre-Seigneur lui apprend à lire. — *Lég.*, I^{re} p., ch. xi.

1364. — (17)

Ses cantiques et ses saintes langueurs. — Son amour pour les fleurs. — *Procès de Venise*; déposition de frère Thomas de Sienne. — N^o 5.

1365. — (18)

Persécutions qu'elle éprouve au sujet de ses communions. — Elle est jetée à la porte de l'église et battue. — *Lég.*, III^e p., ch. vi, 6.

Ses extases. — *Lég.*, II^e p., ch. ii, 1.

Mariage mystique de sainte Catherine avec Notre-Seigneur. — *Lég.*, I^{re} p., ch. xii.

1366. — (19)

Commencements de la vie publique de sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. i.

Son père lui donne toute liberté de faire l'aumône. — Ses

A*

charités extraordinaires. — Veuve secourue. — *Lég.*, II^e p., ch. 1, 3.

Notre-Seigneur lui apparaît sous la forme d'un pauvre. — *Lég.*, II^e p., ch. III.

Elle se rend la servante de ses parents. — Elle est miraculeusement préservée du feu. — *Lég.*, II^e p., ch. II, 1.

1367. — (20)

Multiplication miraculeuse du vin chez son père. — *Lég.*, II^e p., ch. III, 8.

Charité de sainte Catherine envers les malades. — Elle gagne la lèpre en soignant Tecca. — Elle est guérie en l'ensevelissant. — *Lég.*, II^e p., ch. IV.

Conversion de deux malfaiteurs conduits au supplice. — *Lég.*, II^e p., ch. IV.

Conversion d'André de Naddino, jeune homme de vingt ans, mort le 16 décembre. — *Suppl. à la Lég.*, II^e p., trat. II, 8.

Elle ne prend plus que quelques légumes pour nourriture. — *Lég.*, III^e p., ch. VI.

1368. — (21)

Révolution politique à Sienne. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 56.

Conversion de Palmerina obtenue par les prières de sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. IV, 4.

Sainte Catherine soigne Andréa, et boit l'eau qui a servi à laver son ulcère. — Calomnies d'Andréa. — Sainte Catherine est miraculeusement justifiée. — *Lég.*, II^e p., ch. IV.

1369. — (22)

Abstinence miraculeuse de sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. V.

Notre-Seigneur lui donne son cœur. — *Lég.*, II^e p., ch. vi, 2.

Vision de saint Dominique, le jour de la Conversion de saint Paul. — Communions miraculeuses de sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. vi.

Sainte Catherine souffre les douleurs de la passion de Notre-Seigneur. — Mort de sainte Catherine et sa résurrection. — *Lég.*, II^e p., ch. vi.

1370. — (23)

Élection de Grégoire XI. — Maladie et mort de Jacomo, père de sainte Catherine. — Elle l'exempte du purgatoire. — Elle l'ensevelit elle-même. — *Lég.*, II^e p., ch. vii, 3.

OCTOBRE. — Mort et résurrection de la mère de sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. viii, 2.

Conversion de la famille Tholomei. — *Lég.*, II^e p., ch. vii, 14.

Les frères de sainte Catherine vont s'établir à Florence. — Lettre cclx.

1371. — (24)

Sainte Catherine délivre une jeune fille possédée du démon. — *Lég.*, II^e p., ch. ix, 5.

Sainte Catherine protège, par ses prières, des religieux arrêtés par des voleurs. — *Lég.*, II^e p., ch. x, 6.

Elle fait connaissance du cardinal Jacques Orsini. — Lettre xxvii.

1372. — (25)

La peste éclate à Sienne, et sévit pendant trois ans. — Dévouement de sainte Catherine. — *Procès de Venise*; déposition de frère Thomas de Sienne, 8.

Sainte Catherine ne prend plus aucune nourriture. — *Lég.*, III^e p., ch. vi, 6.

Grégoire XI déclare la guerre à Barnabé Visconti. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 133.

Sainte Catherine écrit au cardinal Pierre d'Estaing, qui venait d'être nommé légat de Bologne. — Elle lui donne des conseils. — Le presse d'organiser une croisade. — Elle l'engage à faire la paix avec Barnabé Visconti. — Lettres xxiii, xxiv.

Lettre à l'abbé de Marmoutier, Gérard du Puy, nonce apostolique en Toscane, gouverneur de Pérouse. — Elle lui donne des conseils à transmettre au Pape sur les affaires de l'Église. — Lettre lxxxvi.

1373. — (26)

Persécutions au sujet des communions fréquentes de sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. xii.

Arrivée du B. Raymond de Capoue à Sienne. — La sainte Vierge le donne pour confesseur à sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. xii, 9.

Miracle du fragment d'hostie perdu. — *Lég.*, II^e p., ch. xii, 9.

Grégoire XI proclame la croisade à la sollicitation de sainte Catherine. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 105.

Prédications publiques de sainte Catherine. — Les populations accourent pour l'entendre. — *Lég.*, II^e p., ch. vii, 21.

Conversion de Nicolas des Sarrazins. — *Lég.*, II^e p., ch. x, 2.

1374. — (27)

Sainte Catherine soigne les pestiférés. — Elle guérit le Père Matthieu, recteur de la maison de la Miséri-

corde. — Le frère Saint et le B. Raymond. — *Lég.*, II^e p., ch. VII.

MAL. — Voyage à Florence pour le Chapitre général des Frères Prêcheurs. — GIGLI, *Lettres de S. C.*, t. II, p. 44.

Voyage à Montepulciano pour vénérer le corps de sainte Agnès. — Miracle du pied. — *Lég.*, II^e p., ch. XII, 17.

Sainte Catherine répond à un religieux qui la croit dans l'illusion au sujet de son abstinence. — Lettre CCCXIII.

Grégoire XI envoie le confesseur de sainte Brigitte, l'Espagnol Alphonse de Vadaterra, ancien évêque de Jaen, à sainte Catherine de Sienne, pour se recommander à ses prières. — Il lui envoie une indulgence plénière. — Lettre CLXIII.

Grégoire XI donne aux trois confesseurs qui accompagnent sainte Catherine les pouvoirs réservés aux évêques pour absoudre les pécheurs qu'elle convertit. — *Lég.*, II^e p., ch. VII, XXII.

Conversion de Nanni. — Fondation du couvent de Sainte-Marie-des-Anges. — *Leg.*, II^e p., ch. VII.

Trêve accordée à Barnabé Visconti. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 134.

Lettre à la femme de Barnabé Visconti, pour l'engager à maintenir son mari dans la soumission à l'Église. — Lettre CCCXIX.

Réponse à Barnabé Visconti, seigneur de Milan. — Elle lui reproche ses violences contre les ministres de l'Église et l'engage à la croisade. — Lettre LXXIV.

Lettre au cardinal Pierre Corsini, au sujet du retour du pape et de la croisade. — Lettre XXIX.

Lettre au cardinal Jacques Orsini, sur le même sujet.

— Lettres xxvii, xviii.

Lettre à la reine de Naples pour l'inviter à la croisade.

— Lettre xxxv.

Lettre à la reine de Hongrie, mère du roi, même sujet.

— Lettre xliii.

4 AOUT. — Lettre à la reine de Naples, pour la féliciter de la part qu'elle veut prendre à la croisade. —

Lettre xxxvi.

Second voyage de sainte Catherine à Montepulciano, pour y conduire deux de ses nièces. — Miracle de la manne.

— *Lég.*, II^e p., ch. xii, 20.

Grande disette en Toscane. — Sainte Catherine secourt les pauvres et multiplie la farine. — *Lég.*, II^e p., ch. xi.

Défense du cardinal Guillaume de Noëillet, légat de Bologne, d'exporter les grains en Toscane. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 136.

Sainte Catherine est demandée par les habitants de Pise.

— Sa réponse à Pierre Gambacorti. — Lettre lxxvi.

Lettre à M^{me} Mitarella de Magliano, au sujet d'un danger que son mari, sénateur de Sienne, avait couru dans une émeute. — Lettre cccxxxiii.

Lettres aux seigneurs de Volterre, Pierre et Hubert de Belfort, pour les exhorter à la paix entre Guelfes et Gibelins. — Lettre lxxvii.

Lettre aux magistrats de Sienne pour répondre à leurs reproches et à leurs soupçons. — Lettre lix.

1375. — (28)

Sainte Catherine envoie le B. Raymond au chef anglais

Jean Hawkwood pour l'empêcher de faire la guerre en Toscane. — Lettre LVI.

AVRIL. — Voyage de sainte Catherine à Pise. — Elle loge chez Gérard Buonoconti. — *Lég.*, II^e p., ch. VI, 10.

Elle reçoit les stigmates, un dimanche du mois d'avril. — GIGLI, *Diario Sanese*. — *Ibid.*, ch. VI.

Guérison d'un jeune homme de Pise. — *Lég.*, II^e p., ch. VIII, 18.

Le B. Jean Dominique entend sainte Catherine prêcher à Pise. — Lettre du B. Jean Dominique. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 264.

Vin miraculeux trouvé pour sainte Catherine. — *Lég.*, II^e p., ch. XI, 10.

Visite des docteurs Gutalebracia et Albizi, qui viennent examiner sainte Catherine. — *Procès de Venise*; déposition de Fr. Barthélemy de Sienne.

Visite au couvent des Chartreux de l'île de la Gorgone. — *Lég.*, II^e p., ch. X, 20.

Lettre à l'archevêque d'Otrante pendant qu'il était à Avignon. — Elle le remercie des nouvelles qu'il lui donne, et le prie de recommander au Saint-Père le choix du Vicaire général de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — Lettre LXXIX.

Entrevue de sainte Catherine avec l'ambassadeur de la reine de Chypre. — Lettre CCXIX.

Sainte Catherine envoie un de ses disciples et une lettre au juge d'Arboré, en Sardaigne; elle obtient son concours pour la croisade. — Ses démarches ont le même succès auprès des habitants de Gênes. — Lettre CLXXI.

Lettre aux compagnies de Florence au sujet de la croisade. — Lettre LV.

Émeute de Florence; inquisiteurs massacrés. — Supplice du prieur des Chartreux, nonce apostolique de Grégoire XI. — Lettre à Nicolas Soderini, au sujet de la ligue des Florentins contre le Saint-Siège. — Lettre LIII.

Révolte de Cità di Castel'lo et des autres villes des États de l'Église. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 141.

Sainte Catherine prophétise le schisme d'Occident. — *Lég.*, II^e p., ch. x, 9.

2 SEPTEMBRE. — Lettres au sénateur de Sienne marquis du Mont-Sainte-Marie, pour lui recommander plusieurs affaires particulières; la dernière est datée de Pise, le 2 septembre. — Lettres LXIII, LXIV, LXV.

Elle lui parle de la croisade et du juge d'Arboré. — Lettre LXVI.

Lettre à la reine de Naples pour la presser au sujet de la croisade et pour demander son secours contre les révoltés. — Lettre xxxvii.

Lettre aux magistrats de Lucques pour les détourner d'entrer dans la ligue des Florentins contre le Saint-Siège. — Lettre LXXIII.

Sainte Catherine, envoyée à Lucques par Grégoire XI, est reçue avec de grands honneurs par les habitants. — Pendant une de ses extases dans l'église Saint-Romain, elle est élevée de terre, et reste ainsi longtemps suspendue. — *Suppl. à la Lég.*, II^e p., tr. iv, 7.

Elle reconnaît une hostie non consacrée que lui présentait un prêtre pour la tenter. — *Suppl. à la Lég.*, II^e p., trat. iv, 7.

Retour de sainte Catherine à Sienne vers la fin de l'année. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 129.

Lettres à Nicolas d'Osimo, secrétaire de Grégoire XI. — Elle lui recommande de travailler à la réforme de l'Église et à la paix, auprès du Saint-Père. — Lettres LXXXV, LXXXVI.

1376. — (29)

JANVIER. — Sainte Catherine écrit de Pise à Grégoire XI pour l'engager à revenir en Italie; elle lui reproche le choix des cardinaux nommés le 20 décembre 1375. — Lettre I.

Conversion d'Étienne Maconi; réconciliation de sa famille avec les Rinaldini et les Tholomeï. — *Procès de Venise*; lettre d'Étienne Maconi.

Les magistrats de Florence réclament la médiation de sainte Catherine auprès de Grégoire XI. — Ils vont à sa rencontre. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 159.

FLORENCE. — Lettre à Neri, se rendant de sa part auprès de Grégoire XI, à Avignon. — Elle le charge de quelques commissions. — Lettre CCLXXXVI.

AVRIL. — Lettre au B. Raymond. — Elle lui raconte une vision prophétique sur les affaires de l'Église. — Lettre CXXXIII.

Sainte Catherine cherche à apaiser Grégoire XI irrité contre les Florentins. — Lettre IV.

Elle lui indique les moyens de rendre la paix à l'Église. (Lettre V.) — Cette lettre est portée à Avignon par le B. Raymond, envoyé par les Florentins.

14 MAI. — La ville de Florence est frappée d'interdit. — Lettre VI.

27 MAI. — Le cardinal de Genève part d'Avignon à la

tête d'une puissante armée. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 163.

18 JUIN. — Arrivée de sainte Catherine à Avignon avec vingt-deux disciples. — Elle loge dans la maison de Jean de Regio. — GIGLI, t. II, p. 329.

20 JUIN. — Audience publique donnée par Grégoire XI à sainte Catherine. — Grégoire XI lui donne tout pouvoir pour faire la paix avec les Florentins. — *Lég.*, III^e p., ch. vi, 26.

28 JUIN. — Lettre aux Huit de la guerre de Florence pour leur reprocher l'impôt mis sur le clergé. — Lettre XLVIII.

14 JUILLET. — Lettre à Sano de Maco son disciple; elle lui donne des nouvelles de son ambassade. — Lettre CCLII.

Lettre à Buonacorso de Lapo pour se plaindre de la conduite des ambassadeurs florentins envoyés à Avignon. — Lettre LI.

Lettre à la mère d'Étienne Maconi pour la consoler de l'absence de son fils. — Lettre CCCLVI.

Visite de trois savants prélats qui interrogent sainte Catherine, et qui sont dans l'admiration de ses réponses. — *Lettre d'Étienne Maconi* (22).

Méchanceté de la nièce du Pape contre sainte Catherine. — *Lettre d'Étienne Maconi* (11).

Rapports de sainte Catherine avec le duc d'Anjou. — Elle passe trois jours avec la duchesse sa femme. — Le duc veut la conduire à la cour du roi de France.

AOUT. — Lettre à Louis duc d'Anjou pour le consoler d'un malheur arrivé à l'une de ses fêtes et l'engager à la croisade. — Lettre xxxiv.

Sainte Catherine propose à Grégoire XI le duc d'Anjou pour chef de la croisade. — Lettre ix.

Lettre au roi de France Charles V pour l'engager à la paix et à la croisade. — Lettre xxxii.

Elle réfute une lettre écrite par des faussaires pour empêcher le retour du Pape à Rome. — Lettre x.

13 SEPTEMBRE. — Grégoire XI quitte Avignon pour retourner à Rome. — Sainte Catherine part après lui, et visite sans doute la Sainte-Baume. — Elle guérit un enfant à Toulon. — *Lég.*, II^e p., ch. viii, 27.

OCTOBRE. — Séjour de sainte Catherine à Gênes. — Guérison de Neri. — *Lég.*, II^e p., ch. viii. — *Lettre d'Étienne Maconi*.

Sainte Catherine est examinée par des savants et des théologiens, qui restent confondus de son intelligence et de sa sagesse. — *Suppl. à la Lég.*, II^e p., trat. 1, 2.

Sainte Catherine écrit à Lapa, sa mère, pour la consoler de son absence. — Lettre ccxv.

Pèlerinage de sainte Catherine au tombeau du B. Jacques de Voragine pendant son séjour à Gênes. — *Storia di S. Caterina*, I v., p. 83.

18 OCTOBRE. — Arrivée de Grégoire XI à Gênes. — Il va visiter la nuit sainte Catherine, qui lui rend le courage. — Il lui fait promettre qu'elle priera tous les jours pour lui. — Il repart le 28 pour Rome. — *Suppl. à la Lég.*, II^e p., trat. 1, 1.

Retour de sainte Catherine à Sienne. — Elle a la permission d'avoir une chapelle dans sa maison et de se faire dire la messe partout où elle se trouvera.

Lettres à l'évêque de Florence, M^{sr} Ange de Ricasoli. — Elle lui recommande les intérêts de l'Église, et le féli-

cite de sa fermeté à observer l'interdit. — Lettres LXXXII, LXXXIII.

Lettre aux seigneurs défenseurs de Sienne, qui réclament son retour et lui demandent les moyens d'arriver à la paix. — Lettre LX.

Lettre au seigneur de Foligno Trinci des Trinci. — Elle l'exhorte à la charité et au service de l'Église. — Lettre LXXVII.

Lettres à Thomas d'Alviano pour l'attacher au service de l'Église. — Lettres LVII, LVIII.

Lettre à Pierre Tholomeï. — Elle le charge de négocier la délivrance de Louis des Vignes, frère du B. Raymond, qui avait été fait prisonnier par François de Vico, préfet de Rome. — Lettre CCXCII.

1377. — (30)

JANVIER. — Sainte Catherine écrit à Grégoire XI pour recommander à son indulgence la ville de Sienne. — Lettre XI.

25 JANVIER. — Prière de sainte Catherine faite à Sienne, le jour de la Conversion de saint Paul. — *Prière* XXIII.

Sainte Catherine visite les environs de Sienne. — *Lég.*, II^e p., ch. XII, 6.

Son amour pour la nature. — *Lettre d'Étienne Maconi* (15).

Elle est renversée de son âne par le démon. — *Lég.*, III^e p., ch. VI, 24.

Sainte Catherine écrit du monastère de Notre-Dame-des-Anges, près Sienne, à Grégoire XI pour l'exhorter à la paix et à la réforme de l'Église. — Lettre XII.

Sainte Catherine envoie le B. Raymond à Rome auprès de Grégoire XI, avec plusieurs projets utiles à l'Église.

— *Lég.*, III^e p., ch. vi, 28.

Sainte Catherine apprend miraculeusement à écrire, pendant son séjour à la Roche, terre des Salimbeni.

— Lettres xc, cxxvi.

Guérison d'une possédée. — *Lég.*, II^e p., ch. ix, 7.

Lettre au B. Raymond : elle l'encourage à se dévouer pour l'Église. — Elle le charge de plaider sa cause auprès de Grégoire XI, qui se plaignait d'elle. —

Lettre cxxxvii.

Lettre à sœur Alessia; elle lui recommande de prier pour l'Église. — Lettres ccxxii et suivantes.

9 AVRIL. — Sainte Catherine console des prisonniers de Sienne, le Jeudi saint. — Lettre cccxvii.

8 OCTOBRE. — Violation de l'interdit à Florence. — Lettre xxv.

Lettre aux seigneurs de Florence pour les engager à se soumettre à l'Église après la violation de l'interdit. — Lettre xl ix.

Grégoire XI envoie sainte Catherine pour traiter de la paix à Florence. — *Lég.*, III^e p., ch. vi, 28.

Sainte Catherine réussit à faire observer de nouveau l'interdit de Florence. — Lettre clxxii.

Sainte Catherine écrit au cardinal Pierre de Lune; elle l'engage à travailler à la réforme de l'Église. — Lettre xxv.

Lettre au Prieur des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem pour l'encourager à aller combattre les Turcs. — Lettre lxxxviii.

Lettre à l'archevêque de Pise, neveu d'Urbain VI; elle

l'exhorte à la réforme de l'Église, et défend les privilèges des religieuses dominicaines de Pise, obtenus par elle de Grégoire XI. — Lettre LXXVIII.

Lettre à la femme de Trinci de Foligno, pour la consoler de la perte de son mari, mort au service de l'Église. — Lettre CCCXXIV.

JUILLET. — Réponse aux magistrats de Bologne : elle les exhorte à la justice et à la fidélité à l'Église. — Lettre LXXI.

DÉCEMBRE. — Lettre au frère Thomas della Fonte : elle lui annonce l'observation de l'interdit dans un couvent. — Lettre CLI.

Sainte Catherine recommande à Grégoire XI les ambassadeurs de Sienne qui vont solliciter la paix. — Lettre XIV.

1378. — (31)

27 MARS. — Mort de Grégoire XI pendant le congrès de Sarzane. — *Storia di S. Caterina*, v. II, p. 24.

8 AVRIL. — Élection d'Urbain VI.

Sainte Catherine engage le cardinal Pierre de Lune à agir auprès d'Urbain VI pour la paix et la réforme de l'Église. — Lettre XXII.

22 JUIN. — Émeute de Florence, où sainte Catherine est en danger de périr. — Lettres XV, CXLII.

Elle refuse de quitter le territoire de Florence. — *Lég.*, III^e p., ch. VI, 34.

Sainte Catherine guérit une de ses compagnes, Jeanne de Capo. — *Lég.*, II^e p., ch. VIII, 26.

VALLOMBREUSE. — Lettre au B. Raymond à Rome : elle lui raconte l'émeute de Florence et son désir du martyre. — Lettre CXLII.

Lettre à Nicolas Soderini pour le consoler du pillage de sa maison dans l'émeute du 22 juin. — Lettre LIV.

Lettre à Pierre Canigiani, dont la maison avait été brûlée. — Lettre CCXLI.

Lettre à Ristoro Canigiani pour le consoler de ce qu'il a souffert. — Lettres CCXXXIX, CCXL.

FLORENCE. — Sainte Catherine écrit à Urbain VI pour lui demander le pardon des Florentins. — Lettre xv.

JUILLET. — Sainte Catherine conclut la paix avec les Florentins; elle l'annonce à ses disciples. — Lettre CCLIV.

Sainte Catherine revient à Sienne. — 27 août, elle écrit à Louise de Granello. — Lettre CCCXLV.

Sainte Catherine dicte à ses disciples pendant ses extases le livre du *Dialogue*, fini en octobre. — *Lettre d'Étienne Maconi*.

18 SEPTEMBRE. — Sainte Catherine écrit à Urbain VI au sujet du schisme qui commence. — Lettre xvii.

Conversion et supplice de Nicolas Tuldo. — *Procès de Venise*; déposition de frère Thomas de Sienne (8). — Lettre cxliii.

Lapa, mère de sainte Catherine, entre dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique. — Lettre cclxiv.

Lettre au cardinal Bonaventure de Padoue, pour l'attacher à Urbain VI. — Lettre xxx.

Lettre à l'évêque de Venise, Ange Corraro (depuis le Pape Grégoire XII). — Elle lui recommande la cause d'Urbain VI. — Lettre lxxx.

20 SEPTEMBRE. — Élection de l'antipape Clément VII à Fondi.

1^{er} OCTOBRE. — On reçoit à Florence les lettres du Pape Urbain VI qui accepte la paix conclue par sainte Ca-

- therine. — Lecture publique en est faite le 24. — *Gigli*, t. II, p. 339.
- 5 OCTOBRE. — Sainte Catherine encourage Urbain VI, et l'exhorte à veiller sur sa personne. — Lettre xviii.
- 7 OCTOBRE. — SIENNE. — Lettre à la reine de Naples pour la détourner du schisme. — Lettre xxxviii.
- 20 OCTOBRE. — Lettre à une dame de Florence, écrite de Sienne. — Lettre ccclxviii.
- 26 OCTOBRE. — Prière faite à la Roche, chez la comtesse de Salimbeni. — *Prière* xxv.
- Urbain VI appelle sainte Catherine à Rome. — *Lég.*, III^e p., ch. 1, 3.
- 28 NOVEMBRE. — Arrivée de sainte Catherine à Rome. — Elle y établit ses disciples en communauté. — Multiplication miraculeuse du pain. — *Lég.*, II^e p., ch. xi, 4.
- Lettre aux trois cardinaux italiens qui avaient suivi le parti des cardinaux français. — Elle cherche à les détacher du schisme. — Lettre xxxi.
- Urbain VI veut envoyer sainte Catherine de Sienne en ambassade à la reine de Naples. — Sainte Catherine de Suède, qui devait l'accompagner, refuse. — *Lég.*, III^e p., ch. 1, 5.
- DÉCEMBRE. — Départ du B. Raymond pour la France. — Adieux de sainte Catherine sur les bords de la mer. — *Lég.*, III^e p., ch. 1, 6.
- 13 DÉCEMBRE. — A la sollicitation de sainte Catherine, Urbain VI adresse un bref à un grand nombre de saints personnages pour les appeler à Rome, afin de s'appuyer de leur influence et de leurs conseils. — *Gigli*, t. I, p. 365.
- 15 DÉCEMBRE. — Lettre au frère Guillaume d'Angleterre pour l'appeler auprès d'Urbain VI. — Lettre clxxiii.

Elle écrit, pour le même sujet, au prieur de la chartreuse de la Gorgone. — Lettre c.

A don Juan, religieux de Vallombreuse. — Lettre cxvii.
Lettres à Étienne Maconi. — Elle lui parle du livre du *Dialogue*. — Lettre cclxiv.

Elle lui recommande la cause d'Urbain VI dans la ville de Sienne. — Lettre cclxix.

DÉCEMBRE. — Rome. — Lettre à la reine de Naples pour défendre les droits du pape Urbain VI. — Lettre xxxix.

Lettre au comte de Fondi pour le détourner du schisme. — Lettre xlv.

Sainte Catherine envoie en présent à Urbain VI cinq oranges confites et dorées. — Lettre xix.

1379. — (32)

1^{er} JANVIER. — Lettre à Pierre Venture et à Étienne Maconi : elle leur donne de bonnes nouvelles des affaires de l'Église. — Cette lettre est datée du 1^{er} janvier 1378, parce que l'année commençait alors à Pâques. — Lettre cclxxii.

Prières de sainte Catherine. — 18 février. (Pr. v.) — 20 février. (Pr. vii.) — 22 février. (Pr. viii.) — 1^{er} mars. (Pr. ix.) — 3 mars. (Pr. x.) — Le jour de l'Annonciation de la Vierge. (Pr. xi.) — 12 août. (Pr. xv.)

Assassinat du cardinal Bonaventure de Padoue sur le pont Saint-Ange. — Lettre xxx.

29 AVRIL. — Victoire remportée à Marino par les troupes d'Urbain VI sur l'armée de l'antipape Clément VII. — Reddition du château Saint-Ange. — Lettre xli.vi.

Sainte Catherine, pour remercier Dieu de cette victoire, fait faire une procession générale que le Pape Urbain VI suit nu-pieds.

6 MAI. — Lettre au comte Albéric de Balbiano et à la compagnie de Saint-Georges au sujet de la victoire remportée le 29 avril. — Lettre XLVII.

Lettre aux magistrats de Rome pour les engager à la reconnaissance envers Dieu et envers les hommes. — Elle leur reproche leur conduite envers le sénateur Jean Cenci. — Lettre XLVI.

6 MAI. — Lettre à la reine de Naples pour la ramener à son devoir. — Lettre XL.

Lettre au roi de France Charles V, pour défendre l'élection d'Urbain VI. — Lettre XXXIII.

30 MAI, vendredi de la Pentecôte. — Sainte Catherine loue Urbain VI de l'humilité qu'il a montrée dans une procession qu'il a suivie nu-pieds. — Lettre XX.

Lettre à la reine de Naples pour la ramener à l'obéissance de la sainte Église. — Lettre XLI.

Lettre à la comtesse Jeanne de Milet, de la famille d'Aquin, pour s'attacher à la cause d'Urbain VI. — Lettre CCCXXVII.

Lettre à une confidente de la reine de Naples, même sujet. — Lettre CCCXXVIII.

Lettre à la femme du comte Caracciolo, pour la consoler de la disgrâce de son mari, resté fidèle à Urbain VI. — Lettre CCCXXV.

Lettre à des dames de Naples. — Sainte Catherine se réjouit des bonnes dispositions de la reine. — Lettre CCCXXXVII.

Lettre au roi Louis de Hongrie pour l'exhorter à défendre la cause d'Urbain VI. — Lettre XLII.

Lettre aux prieurs des Arts et au gonfalonier de Florence.

— Même sujet. — Lettre L.

Lettre aux magistrats de Sienne. — Même sujet. —

Lettre du 9 décembre 1379. — Lettre LXI.

Lettre à André Cavalcabo, sénateur de Sienne, pour l'engager à venir à Rome se faire relever de l'excommunication et s'entendre avec Urbain VI. — Lettre LXVII.

Lettre à son disciple André Vanni, capitaine du peuple de Sienne. — Conseils pour bien gouverner. — Lettres LXVIII, LXIX, LXX.

Lettre aux magistrats de Pérouse, pour leur demander de secourir Urbain VI. — Lettre LXXII.

Lettres au B. Raymond au sujet des difficultés de son ambassade près du roi de France. — Lettres CXLV, CXLVI, CXLVII.

Ambassade au roi de Hongrie, proposée par sainte Catherine, et confiée à ses disciples. — Lettre CXLVII.

Lettre à des religieux de Spolète, pour les appeler auprès d'Urbain VI. — Lettre CLXXXI.

Lettre au Prieur et aux Frères de la société de la compagnie de Sainte-Marie à Sienne, pour les exhorter à servir l'Église et la cause d'Urbain VI. — Lettres CLXXXIX, CXC.

1380. — (33)

JANVIER. — Prière de sainte Catherine, faite à Rome le jour de la Circoncision à la recommandation d'un Dominicain, pour obtenir la circoncision des pécheurs endurcis contre l'Église. — Prière XXII.

Prière faite le jour de la Chaire de saint Pierre. — Prière XIX.

Lettre à Étienne Maconi. — Elle lui parle de son disciple Néri, envoyé en ambassade à Naples. — Lettre CCLXXI.

Lettre à messire Charles de la Paix, pour lui confier la cause d'Urbain VI contre la reine de Naples. — Lettre XLIV.

Prières de sainte Catherine faites à Rome : le 13 février. (xvi.) — 14 février. (xvii.) — 15 février. (xviii.) — 26 mars. (xx.) — 5 avril. (xxi.)

Prière de sainte Catherine faite dans la nuit du lundi de la Septuagésime. — Prière xxvi.

30 JANVIER. — Derniers conseils de sainte Catherine à Urbain VI. — Lettre xxii.

Dernières recommandations de sainte Catherine au B. Raymond. — Elle lui raconte ses souffrances et son martyre pour l'Église. — Lettres CXLVIII, CXLIX.

29 AVRIL. — Mort de sainte Catherine. — *Lég.*, III^e p., ch. II, 5. — *Lettres d'Étienne Maconi et de Barduccio.*

CULTE DE SAINTE CATHERINE

1380. — MAI. — Honneurs publics rendus à sainte Catherine. — Miracles obtenus par son intercession. — *Lég.*, III^e p., ch. v.
1385. — Translation de sa tête à Sienne.
1390. — Fête de sainte Catherine, célébrée à Gênes, à Venise, à Pise, à Sienne, à Cività-Vecchia, le jour de l'Invention de la très-sainte Croix.
- Instances pour sa canonisation, par l'évêque de Poitiers, le duc d'Autriche, le roi de Hongrie, etc. — *Procès de Venise*; déposition de frère Thomas de Sienne.
1411. — 24 MAI. — Les Dominicains de Venise sont accusés devant l'évêque de célébrer la fête de sainte Catherine.
- 26 MAI. — Comparution de frère Barthélemy de Ferrare et de frère Thomas de Sienne.
1412. — 27 AVRIL. — Différentes dépositions des témoins au procès.
1413. — 5 JANVIER. — Jugement qui permet de célébrer la fête de sainte Catherine.
1461. — 19 JUIN. — Bulle de canonisation de sainte Catherine, par Pie II.
1630. — 10 FÉVRIER. — Bulle d'Urbain VIII qui remet sa fête au 30 avril.
-

RELIQUES DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

1380. — Son corps est placé dans un cercueil de cyprés, et déposé dans un cimetière près de l'église de la Minerve.
1385. — Le B. Raymond le fait placer dans l'église, au pied d'une colonne en face de la chapelle du Rosaire. Un bras reste exposé à la vénération des fidèles. La tête est envoyée à Sienne.
1430. — Saint Antonin fait placer ses reliques dans un tombeau de marbre blanc.
1461. — Elles sont, après sa canonisation, placées sous l'autel.
1487. — Le Maître général de l'Ordre des Frères Prêcheurs fait l'ouverture du tombeau, et donne la main gauche au couvent de Saint-Dominique-et-Saint-Sixte.
1501. — Nouvelle ouverture du tombeau par le Vicaire général Vincent Randelli, qui envoie une côte au couvent de Saint-Marc.
1575. — Le Vicaire général l'ouvre encore, et donne une omoplate aux religieuses de Sainte-Catherine-via-Magnapoli.
1855. — 17 AVRIL. — Ouverture du tombeau en présence des autorités ecclésiastiques.
- 3 AOUT. — L'église de la Minerve restaurée est rendue au culte.

- 4 AOUT. — Le Souverain Pontife Pie IX vient vénérer les reliques de sainte Catherine. Il consacre le maître-autel et y célèbre le saint sacrifice de la messe. Il laisse en présent ses vêtements sacerdotaux.
- 5 AOUT. — Le sénat romain vient visiter les reliques, et offrir un riche calice. Les reliques sont portées processionnellement dans toute la ville.
- 6, 7 et 8 AOUT. — Triduo solennel dans l'église de la Minerve en l'honneur de sainte Catherine.
- 9 AOUT. — Ses reliques sont placées sous le maître-autel avec l'inscription suivante :

† ANNO. DOMINI. MDCCCLV.

SEDENTE. PIO. IX. PONT. MAX.

ORD. PRAED. ADMINISTRANTE. VINCENTIO. JANDEL. VIC. GEN.

ROM. PROV. REGENTE. P. M. MICHAELE. MILELLA.

CONV. MINERV. GVBERNANTE. P. M. HIERONYMO. GIGLI.

TEMPLO. MAGNIFICENTIVS. INSTAVRATO.

CORPVS. S. CATHARINAE. VIRG. SENEN.

QVOD. ANTEA. SVB. ARA. SS. ROSARII. JACVERAT.

SOLEMNI. SVPPPLICATIONE. PER. VRBEM. DELATVM.

DEINDE. PER. TRIDVM. FIDELIVM. VENERATIONI.

DIEBVS. VI. VII. ET. VIII. AVGVSTI.

CVNCTIS. PLAUDENTIBVS. EXPOSITVM.

TANDEM. DIE. IX. EJVSD. MENSIS. ET. ANNI. TRANSFERTVR.

ET. SVB. HAC. ARA. MAXIMA.

IN. AEVVM. RECONDITVR

ORA. PIA. VIRGO. ET. INTERCEDE. PRO. NOBIS. AD. DEVM.



VIE
DE
SAINTE CATHERINE
DE SIENNE

PROLOGUE

David, fils d'Isaï, le prophète du Christ, le chantre admirable d'Israël, David a dit, en parlant de la venue de Notre-Seigneur sur la terre : « Que ces choses soient écrites pour une autre génération, et le peuple qui sera créé louera le Seigneur ¹. » Le saint homme Job, voulant annoncer la Résurrection, s'écriait : « Qui me permettra d'écrire mes paroles ? qui me donnera de les tracer sur un livre avec une plume de fer, de les graver

¹ Scribantur hæc in generatione altera, et populus qui creabitur, laudabit Dominum. (Psalm. ci, 19.)

sur des lames de plomb, ou de les sculpter sur le rocher ¹? » Ces passages des saintes Écritures nous montrent que tout ce qui peut glorifier Dieu et édifier les hommes ne doit pas être raconté seulement pour un lieu et pour un temps, mais qu'il faut l'écrire et l'apprendre à ceux qui sont, et à ceux qui doivent être. Salomon a dit : « Une génération passe, et une génération arrive ². » Il n'est pas juste qu'une génération recueille seule ce qui doit être utile aux autres, et que les œuvres de la divine Sagesse, dignes d'être à jamais célébrées, n'obtiennent qu'une louange passagère. Aussi Moïse a-t-il écrit les commencements de la Création et l'histoire du genre humain jusqu'à son époque. Samuel, Esdras et les autres prophètes continuèrent ces récits sacrés, et nous conservèrent leurs paroles inspirées. Les Évangélistes sont, par leur dignité, au premier rang des historiens; non-seulement ils ont annoncé la parole de Dieu, mais ils l'ont fixée par l'écriture; et une grande voix a dit à l'un d'eux : « Écris ce que tu vois dans un livre ³. »

Moi donc, frère Raymond de Capoue, appelé dans le monde *Delle Vigne*, humble maître et serviteur de l'ordre des Frères Prêcheurs, dans l'étonnement légitime que m'ont causé les choses merveilleuses que j'ai vues

¹ Quis mihi tribuat, ut scribantur sermones mei? quis mihi det ut exarentur in libro, stylo ferreo, et plumbi lamina, vel celte, sculpantur in silice? (Job xix, 23, 24.)

² Generatio præterit, et generatio advenit. (Eccl. i, 4.)

³ Quod vides, scribe in libro. (Apoc. i, 11.)

et entendues, je me suis déterminé à écrire, après les avoir proposées de vive voix à l'admiration et à l'imitation des fidèles, les actions d'une vierge sainte, nommée Catherine, née en Toscane, dans la ville de Sienne. Il faut que le siècle présent et les siècles futurs, en apprenant les prodiges que le Seigneur tout-puissant a faits dans cette femme, remplie de grâce et couronnée maintenant de gloire, le louent dans ses saints, le bénissent selon la multitude de ses grandeurs, et s'animent à l'aimer de toutes leurs forces, par-dessus toutes choses, à le servir intérieurement et extérieurement, sans cesser un instant de le faire.

J'affirme à tous ceux qui liront ce livre, et j'en prends à témoin l'infailible Vérité, qu'il n'y a dans mon récit aucune fiction ni aucun mensonge, et que les faits y sont aussi fidèlement rapportés que ma faiblesse a pu le permettre. Pour leur donner plus d'authenticité, je citerai à tous les chapitres les témoins de ce que je raconterai; on verra à quelle source j'ai puisé ce que j'offre pour désaltérer les âmes. Et comme tout doit se faire au nom de l'adorable Trinité, j'ai divisé ce livre en trois parties. La première contiendra la naissance, l'enfance et la jeunesse de Catherine jusqu'à son mariage avec Notre-Seigneur; la seconde, ses rapports avec les hommes depuis ce mariage jusqu'à sa mort; la troisième, les derniers temps de sa vie et les miracles qui accompagnèrent et suivirent sa mort. Je n'ai pas la prétention de tout dire; il faudrait écrire un trop volumineux ouvrage, et ma vie ne pourrait y suffire. Je donnerai ensuite le livre admirable de sa doctrine, qui

renferme ses dialogues et vingt et une prières. Que Dieu me permette d'accomplir cette tâche à la louange de la sainte Trinité, qui mérite honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIÈRE PARTIE

I

Des parents de Catherine et de leur condition.

1. Il y avait dans la ville de Sienne, en Toscane, un homme appelé Jacomo, qui descendait de la famille des *Benincasa*. C'était un homme simple, loyal, craignant Dieu et éloigné de tout vice. Après avoir perdu ses parents, il épousa une de ses compatriotes, nommée Lapa. Cette femme n'avait aucun des défauts si communs de nos jours; elle était laborieuse, prudente et très-entendue aux affaires de sa maison. Elle existe encore, et ceux qui l'ont connue peuvent en rendre témoignage. Ces deux époux vivaient paisiblement dans les liens du mariage : quoique plébéiens, ils avaient un certain rang parmi leurs concitoyens, et leur fortune était considérable pour leur condition. Dieu bénit la

bonne Lapa et la rendit comme une vigne fertile dans la maison de son mari. Presque tous les ans, elle lui donnait un fils ou une fille, et souvent même ses couches étaient doubles.

2. Je puis bien faire ici l'éloge de Jacomo, qui jouit maintenant ; comme tout porte à le croire, du bonheur éternel. Lapa m'a dit qu'il était si doux et si modéré dans ses paroles, qu'il ne s'emportait jamais, malgré toutes les occasions et les raisons qu'il avait de le faire. Lorsqu'il voyait quelqu'un de la maison se mettre en colère et parler avec violence, il le calmait en lui disant joyeusement : « Allons, ne vous troublez pas, pour que Dieu vous bénisse, et ne dites pas ce qu'il ne convient pas de dire. » Une fois, un de ses concitoyens lui fit un tort considérable, en lui réclamant contre toute justice une forte somme d'argent ; il employait pour lui nuire le pouvoir de ses amis et le mensonge ; le pauvre Jacomo était sur le point d'être ruiné. Il ne pouvait cependant entendre mal parler de son ennemi ; et comme Lapa ne s'en faisait pas faute, il la reprenait en lui disant doucement : « Laisse-le, ma chère, laisse-le, et Dieu te bénira ; il lui montrera son erreur et prendra notre défense. » C'est ce qui arriva bientôt ; la vérité fut découverte comme par miracle ; le coupable fut condamné et reconnut l'injustice de ses persécutions.

3. Le témoignage de Lapa ne peut être suspect ; tous ceux qui la connaissent y croiront ; elle est octogénaire, et elle est si simple, que, quand même elle le voudrait, elle ne pourrait inventer de semblables mensonges. Ceux qui ont connu Jacomo peuvent aussi rendre témoignage

de sa simplicité, de sa droiture et de sa vertu. Il était chez lui si réservé dans ses paroles, que les siens, les femmes surtout, formées à son école, ne pouvaient supporter des propos déshonnêtes. Une de ses filles, appelée Bonaventure, avait épousé un jeune homme de Sienne nommé Nicolas; ce jeune homme recevait des amis de son âge, et leur conversation était souvent plus que légère. Bonaventure en conçut une telle tristesse qu'elle tomba en langueur et qu'elle dépérissait à vue d'œil. Son mari lui demanda la cause de son mal; elle lui répondit : « Je n'ai pas été habituée dans la maison de mon père à entendre ce que j'entends tous les jours chez vous; mon éducation a été bien différente, et soyez certain que si ces discours déshonnêtes ne cessent pas, je mourrai bientôt. » Cette réponse frappa le mari et lui inspira un grand respect pour sa femme et sa famille. Il défendit à ses compagnons de prononcer devant Bonaventure des paroles capables de lui déplaire; ils obéirent, et ce fut ainsi la bonne tenue de la maison de Jacomo qui corrigea la licence de la maison de Nicolas, son gendre.

4. La profession de Jacomo était de préparer les couleurs qui servaient à teindre la laine; de là le surnom de teinturier qu'on lui donnait. La fille d'un teinturier devait être l'épouse du Roi des cieux. Ce que j'ai rapporté dans ce chapitre est connu de presque toute la ville. Je l'ai appris de Catherine elle-même, ou de Lapa sa mère, et de quelques personnes religieuses et séculières qui ont été les voisins, les amis ou les parents de Jacomo.

II

Naissance de Catherine. — Son enfance. — Sa dévotion envers la sainte Vierge. — Apparition de Notre-Seigneur. — Dieu lui apprend la vie des saints et lui inspire l'amour de la solitude.

1. Lapa, comme une abeille diligente, remplissait de sa fécondité la ruche de son mari. Elle mit au jour deux enfants jumeaux qui devaient réjouir les regards du Seigneur : c'étaient deux filles délicates; mais la faiblesse de leurs corps ne devait pas nuire à la force de leurs âmes. Lorsque la mère les vit, elle comprit qu'elle ne pouvait les allaiter toutes les deux, et qu'il fallait en garder une, et confier l'autre à une nourrice. Dieu voulut qu'elle choisît pour elle celle qu'il s'était choisie lui-même pour épouse. Quand les enfants reçurent le baptême, la préférée fut appelée Catherine, et l'autre Jeanne. Jeanne porta au ciel le nom et la grâce de son baptême; elle ne vécut que quelques jours, et Catherine resta seule pour sauver plus tard bien des âmes. Lapa

se consola de la mort de sa fille en soignant avec plus de tendresse celle qui lui restait, et elle m'a souvent avoué qu'elle l'avait plus aimée que tous ses autres enfants. Jamais elle n'avait pu les nourrir de son lait, à cause de ses grossesses continuelles; mais elle nourrit Catherine jusqu'à la fin, et ne conçut pas avant de la sevrer : son sein pouvait-il porter quelque chose de plus parfait ? Lapa n'eut plus dans la suite qu'une fille, qu'elle appela Jeanne, en souvenir de la sœur de Catherine; elle a été mère de vingt-cinq enfants.

2. Catherine fut élevée comme un enfant qui appartenait à Dieu. Dès qu'elle fut sevrée et qu'elle commença à marcher seule, elle fut aimée par tous ceux qui la voyaient, et sa conversation était si sage, que sa mère avait peine à la garder à la maison. Ses voisins et ses parents l'emmenaient chez eux pour entendre ses petits raisonnements et jouir de sa douce présence; ils y trouvaient tant de consolation, qu'ils l'appelaient non pas Catherine, mais Euphrosine, qui veut dire joie, contentement; peut-être ignoraient-ils cette signification, et ne savaient-ils pas ce que j'ai appris plus tard, que Catherine avait résolu d'imiter sainte Euphrosine; peut-être aussi se servait-elle dans son langage enfantin de quelques mots qui ressemblaient à Euphrosine, et ceux qui répétaient ses paroles lui donnèrent ce nom. Ce que son enfance promettait, sa jeunesse le réalisa : la sagesse et la prudence de ses discours répandaient autour d'elle une joie sainte dont il est impossible de donner une idée; ceux qui l'ont goûtée peuvent seuls la comprendre. Il y avait dans ces paroles et dans ces rap-

ports je ne sais quelle force mystérieuse qui portait l'âme vers Dieu. Dès qu'on s'entretenait avec elle, la tristesse disparaissait du cœur, les chagrins étaient oubliés, et l'on jouissait d'une paix si extraordinaire, qu'on se rappelait intérieurement cette parole du Thabor : « Il fait bon d'être ici ¹. » Il n'y avait rien de surprenant ; car Celui qui faisait sentir ainsi sa présence dans son épouse, était le même qui avait ravi saint Pierre, en se transfigurant sur la montagne.

3. Catherine croissait en âge et s'enrichissait des dons du Saint-Esprit et de la divine Sagesse. Elle avait à peine cinq ans, qu'elle savait la Salutation angélique, et qu'elle la récitait sans cesse. Quand elle montait ou qu'elle descendait les escaliers, elle faisait une génuflexion à chaque marche, en disant un *Ave Maria*. Elle m'a avoué depuis, lorsque je l'ai interrogée sur cette époque de sa vie, que, si ses discours d'alors étaient agréables aux hommes, ses prières ferventes et ses oraisons l'étaient bien davantage à Dieu, et qu'elle s'élevait déjà, autant que ses forces pouvaient le lui permettre, des choses visibles aux choses invisibles ². La miséricorde de Dieu voulut récompenser de si bons commencements et l'encourager par une vision admirable ; la grâce du Saint-Esprit prodiguait sa céleste rosée à cette jeune plante, qui devait devenir un cèdre magnifique.

¹ Matth. xvii, 4.

² On la vit souvent élevée de terre et soutenue par les anges pendant qu'elle récitait l'*Ave Maria*. (Suppl. à la *Légende*, page 45.)

4. Catherine avait six ans, lorsque sa mère l'envoya, avec son jeune frère Étienne, chez sa sœur Bonaventure, pour porter quelque chose, ou savoir de ses nouvelles ¹. Leur commission faite, les enfants revenaient par cette descente qu'on appelle *Valle Piatta*, lorsque la jeune fille, en levant les yeux au ciel, vit du côté opposé, au-dessus du pignon de l'église des Frères Prêcheurs, un trône resplendissant sur lequel était assis Notre-Seigneur Jésus-Christ revêtu d'ornements pontificaux, et le front couronné d'une tiare. A ses côtés se tenaient les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. Catherine s'arrêta ravie d'admiration, et contempla avec amour Celui qui se manifestait ainsi pour captiver de plus en plus son cœur. Le Sauveur fixa sur elle un regard plein de majesté, lui sourit tendrement, étendit la main et lui donna sa bénédiction en forme de croix, comme le font les évêques. Cette faveur céleste la ravit en Celui qu'elle aimait; elle oublia tout, et ne vit plus les personnes et les animaux qui passaient, et qui devaient effrayer une si jeune enfant. Les yeux élevés et la tête immobile, elle était dans une extase qui n'aurait pas fini, si elle n'en avait pas été tirée par quelque cause extérieure; mais pendant qu'elle regardait ainsi Notre-Seigneur, son petit frère Étienne, qui l'accompagnait, continuait à descendre, s'imaginant qu'elle le suivait, tandis qu'elle était bien loin. Il se

¹ Le B. Caffarini, dans son Suppl. à la *Légende*, dit que sainte Catherine avait à peine cinq ans à l'époque de cette apparition. (Suppl., page 46.)

détourna, et vit sa sœur qui regardait au ciel. Il l'appela de toutes ses forces, mais elle ne répondait rien; il revint sur ses pas et s'approcha d'elle, en l'appelant toujours inutilement. Il la prit alors par les mains, en lui disant : « Que fais-tu donc là ? pourquoi ne viens-tu pas ? » Catherine parut s'éveiller d'un profond sommeil, le regarda un instant et lui répondit : « Oh ! si tu voyais ce que je vois, tu ne me dérangerais pas d'une si douce vision ! » Et ses yeux se reportèrent au ciel ; mais tout avait disparu, au grand chagrin de Catherine, qui pleura beaucoup et se reprocha d'avoir baissé les yeux.

5. A partir de cette époque, Catherine ne sembla plus être un enfant; ses vertus, ses manières et ses pensées étaient au-dessus de son âge et auraient fait honneur à des vieillards. Le feu de l'amour divin embrasait son cœur et éclairait son intelligence. Sa volonté s'affermissait, sa mémoire se développait, et toutes ses actions étaient conformes aux règles de l'Évangile. Elle m'a avoué depuis que le Saint-Esprit lui apprit alors, sans l'intermédiaire d'aucun enseignement humain et d'aucune lecture, la vie des Pères du désert, et lui proposa l'imitation de quelques saints, particulièrement celle de saint Dominique. Elle eut un tel désir de suivre leurs exemples, qu'elle ne pouvait avoir d'autres pensées; ce qui lui faisait faire des choses qui remplissaient tout le monde d'étonnement. Elle cherchait des lieux retirés pour y flageller son faible corps avec une petite discipline. Son oraison et ses prières étaient continuelles, et elle quittait pour s'y livrer tous les amusements de son

age; elle devenait de jour en jour plus silencieuse et diminuait sans cesse sa nourriture, contre l'habitude des enfants qui grandissent. L'exemple de Catherine attirait d'autres petites filles qui voulaient entendre ses pieux discours et imiter autant que possible ses saintes pratiques. Elles se réunissaient dans une chambre écartée de la maison, se donnaient la discipline avec Catherine, et récitaient l'Oraison dominicale et la Salutation angélique autant de fois qu'elle le leur prescrivait : c'était comme un prélude de l'avenir.

6. Notre-Seigneur daigna encourager ces actes de vertu par des grâces sensibles. La mère de Catherine m'a raconté, et Catherine a été obligée de me l'avouer elle-même, que très-souvent, en montant les escaliers de la maison, elle était tout à coup portée en haut sans toucher les marches avec ses pieds; et sa rapidité était si grande, que sa mère craignait de la voir tomber. Cela lui arrivait principalement lorsqu'elle fuyait les réunions, et surtout celles des hommes.

7. La connaissance de la vie des Pères du désert que Catherine avait reçue du ciel, lui avait donné un tel désir de l'imiter, que toute jeune elle résolut de se retirer dans la solitude; mais elle ne savait comment accomplir son projet. Dieu, qui la destinait à une tout autre existence, ne lui en fournissait pas les moyens, et l'abandonnait à tous les rêves de son imagination. Un matin, elle partit à la recherche d'un désert; après s'être approvisionnée d'un pain par prudence, elle se dirigea seule vers la maison de sa sœur qui était mariée, et qui demeurait près d'une porte de Sienne. Elle

sortit de la ville, ce qu'elle n'avait jamais encore fait de sa vie. Dès qu'elle vit dans la vallée les habitations un peu plus éloignées les unes des autres, elle pensa qu'elle approchait du désert. Ayant trouvé une espèce de grotte sous un rocher, elle y entra avec joie, croyant posséder enfin cette solitude qu'elle avait tant désirée. Elle s'agenouilla aussitôt, se mit en oraison, et adora Celui qui avait daigné lui apparaître et la bénir avec tant de bonté. Dieu, qui acceptait les saints désirs de son épouse, mais qui la destinait à une autre vie, voulut lui témoigner combien sa ferveur lui était agréable. A peine était-elle en oraison, qu'elle fut soulevée peu à peu de terre, jusqu'à la voûte de la grotte, et elle resta ainsi jusqu'à l'heure de none. Catherine pensait que ce qui lui arrivait était une ruse du démon pour la distraire et la détourner de son dessein; elle priait encore avec plus d'ardeur.

8. Enfin vers l'heure à laquelle le Sauveur consumma notre rédemption sur la Croix, elle redescendit à terre, et Dieu lui révéla que le temps du sacrifice n'était pas encore venu, et qu'elle ne devait pas quitter la maison de son père. Le même esprit qui lui avait inspiré son dessein le lui fit abandonner; mais dès qu'elle fut sortie de la grotte, qu'elle se vit seule, et qu'elle pensa à la distance qui la séparait de la ville, elle eut peur, et craignit l'inquiétude de ses parents, qui pouvaient la croire perdue; elle se remit aussitôt en prière et se recommanda à Dieu. Tout à coup, comme elle l'a dit à sa belle-sœur Lysa, qui vit encore, et qui me l'a raconté, la sainte enfant fut transportée en un clin d'œil à la

porte de la ville, sans aucun accident. Elle retourna bien vite à la maison, et ses parents, qui croyaient qu'elle revenait de chez sa sœur, ne surent rien de ce qui s'était passé; elle le raconta plus tard à ses confesseurs, dont je suis le dernier et le plus indigne. Tout ce qui est dans ce chapitre m'a été rapporté par Lapa sa mère, ou par Catherine elle-même, ou par Lysa. Ces faits, à l'exception du dernier, ont eu d'ailleurs beaucoup de témoins : son premier confesseur d'abord, qui a été élevé dès l'enfance dans sa famille, et un grand nombre de femmes respectables qui étaient les voisines et les parentes de Catherine.

III

Vœu de virginité de Catherine. — Elle se prive d'aliments gras. — Son désir d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. — Elle reprend sa mère d'une impatience.

1. L'apparition de Notre-Seigneur fut si puissante sur le cœur de la sainte enfant, qu'elle y détruisit les germes de l'amour du monde, pour l'embraser uniquement de l'amour de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, la glorieuse Vierge Marie. Tout lui sembla misère et corruption, et elle n'eut d'autres désirs que de s'unir au Sauveur. Le Saint-Esprit lui fit comprendre combien la pureté de l'âme et du corps est nécessaire pour plaire au Créateur, et elle soupira avec ardeur après le trésor de la virginité. La Mère de Dieu ayant été la première qui en ait reconnu la valeur et qui l'ait acquis par un vœu, elle se mit à lui adresser à ce sujet de ferventes et continuelles prières; elle avait alors sept ans, mais elle réfléchit à ce qu'elle voulait faire avec toute la maturité d'une personne âgée. Elle demanda à la Reine

des vierges et des anges d'avoir la bonté d'obtenir de Dieu les lumières dont elle avait besoin pour accomplir ce qui serait le plus agréable à sa Majesté, et le plus utile au salut de son âme, lui exprimant seulement l'ardent désir qu'elle avait d'embrasser sur terre la vie des anges. L'amour du divin Époux augmentait de jour en jour dans le cœur de l'admirable enfant, et l'attirait sans cesse à l'union céleste qu'elle ambitionnait. La prudence lui dit enfin de ne pas étouffer les saints mouvements que Dieu développait en elle, et un jour, étant retirée à l'écart, dans un lieu où personne ne pouvait l'entendre, elle se mit à genoux et adressa avec ferveur ces paroles à la sainte Vierge : « O bienheureuse et très-sainte Vierge, vous qui la première d'entre toutes les femmes avez consacré votre virginité à Dieu par un vœu perpétuel, et qui avez ainsi mérité de devenir la Mère de son Fils, je supplie votre bonté de ne pas considérer mon indignité et ma bassesse, mais de me donner pour époux Celui que je désire de toutes les forces de mon âme, votre très-saint Fils, mon seul maître et Seigneur, Jésus-Christ. Je lui promets et je vous promets de n'accepter jamais d'autre époux, et de me conserver, autant que je le pourrai, toujours pure et sans tache. »

2. Observons la conduite de Catherine dans son vœu, et voyons si elle pouvait être refusée. A qui s'adresse-t-elle ? que demande-t-elle ? comment demande-t-elle ? Elle s'adresse à celle que Dieu a faite la distributrice de ses grâces, à celle qui ne sait rien refuser, même aux pécheurs, qui ne repousse personne, qui donne à tous

ceux qui ont besoin, qui secourt toutes les misères, et qui est pour le monde une source inépuisable de bienfaits. Comment n'aurait-elle pas écouté cette enfant si belle d'innocence et de ferveur, elle qui ne rejette pas même les grands coupables? Comment n'aurait-elle pas accueilli favorablement cette demande de la virginité, elle qui la première a institué le vœu de la virginité parmi les hommes? Comment aurait-elle refusé son Fils à cette vierge qui le priait avec tant de ferveur, elle qui a fait descendre ce Fils du ciel sur la terre pour le donner à tous ceux qui croiraient en lui?

3. Voyez aussi ce qu'elle demande : elle demande ce que Celui à qui elle demande lui apprend à demander ; elle cherche ce que Celui qu'elle cherche invite tous les hommes à chercher ; pourrait-elle être refusée, puisque la Vérité qui ne trompe jamais a dit dans l'Évangile : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez... Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice¹ ? » Catherine, qui cherchait si jeune, et demandait avec tant d'ardeur Jésus-Christ, qui est le règne et la justice de Dieu, pouvait-elle ne pas le trouver et l'obtenir? Les dispositions qu'elle apporte à sa prière doivent aussi la rendre toute-puissante : elle se prépare à recevoir ce qu'elle demande ; elle éloigne les obstacles qui peuvent se présenter ; elle se revêt pour toujours de ce vêtement pur qui charme Celui qu'elle a choisi, et elle se lie par son vœu, afin que désormais ni Satan ni le monde ne puissent plus l'arrêter. Que manquait-il à

¹ Matth. vii, 7 ; Luc. xii, 31.

sa prière pour être exaucée ? Elle demande une chose utile à son salut, elle la demande humblement ; et pour assurer sa persévérance, elle fait un vœu perpétuel qui détruit tous les obstacles. Celui qui a lu les saintes Écritures ne peut douter que cette prière ne fût exaucée. Oui, Catherine obtint son divin Époux, et lui fut étroitement unie par son vœu de virginité ; la bienheureuse Mère de Jésus-Christ fit ce mariage, qui fut miraculeusement célébré, comme nous le verrons bientôt.

4. Après ce vœu, Catherine avança rapidement dans la sainteté ; elle se mit, à l'exemple de Jésus-Christ, à crucifier son corps, dont elle n'avait jamais connu les révoltes, et elle résolut de lui refuser, autant qu'elle le pourrait, toute espèce d'aliments gras. Lorsqu'on lui servait de la viande, elle la donnait à son frère Étienne, ou la jetait au chat sans que personne s'en aperçût ; elle continuait et augmentait ses disciplines, seule ou avec ses petites amies. Elle s'embrasa aussi d'ardeur pour le salut des âmes, et elle eut une dévotion particulière pour tous les saints qui avaient le plus travaillé à le procurer. Elle s'affectionna principalement à saint Dominique, dont Dieu lui fit connaître le zèle apostolique ; et l'admiration qu'elle avait pour son Ordre était telle, que lorsqu'elle voyait un Frère Prêcheur passer devant la maison, elle remarquait la place où il avait marché, pour embrasser ensuite, par dévotion, la trace de ses pieds. Elle conçut un violent désir d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, afin de pouvoir travailler au salut des âmes ; son sexe étant un obstacle, elle pensait, comme elle me l'a avoué depuis, à imiter sainte Eu-

phrosine, dont on lui avait donné le nom ; elle voulait entrer dans un couvent, et revêtir, en se dépaysant, l'habit des Frères Prêcheurs, pour secourir les âmes qui périssaient. Mais Dieu, qui lui avait inspiré ce zèle pour l'utiliser d'une autre manière, ne lui permit pas de réaliser son désir, tout en le lui laissant longtemps.

5. La sainte enfant grandissait, mais son âme avançait beaucoup ses années. Son humilité et sa piété se développaient de jour en jour. La Foi lui donnait de plus vives lumières, l'Espérance augmentait ses forces, et la Charité lui inspirait une admirable ferveur. Ses vertus et ses actions commandaient le respect à tous ceux qui en étaient témoins ; ses parents et tous les gens de la maison s'étonnaient de trouver tant de maturité dans un âge si tendre. En voici une preuve, que sa mère m'a souvent racontée. Catherine n'avait pas encore dix ans, lorsque Lapa, qui voulait faire célébrer une messe en l'honneur de saint Antoine, lui dit : « Tu vas aller à la paroisse, et tu prieras notre curé de célébrer ou de faire célébrer une messe en l'honneur de saint Antoine ; tu offriras sur l'autel tant de cierges et tant d'argent. » La pieuse enfant fit avec joie ce qui avait la gloire de Dieu pour objet ; elle alla promptement à l'église, s'adressa au curé, et remplit parfaitement la commission de sa mère : mais elle voulut en profiter ; elle resta dans l'église jusqu'à la fin de la messe, et ne retourna chez elle que lorsque l'office fut terminé. Sa mère, qui pensait que Catherine devait revenir après avoir parlé au prêtre, trouva son absence trop longue,

et lui dit, pour la gronder : « Que maudites soient les langues qui prétendaient que tu ne reviendrais pas ! » C'est, chez le peuple surtout, la manière de reprocher à quelqu'un sa lenteur. L'enfant écouta sans rien dire les paroles de sa mère ; mais quelques instants après, elle la prit à l'écart, et lui dit avec autant de gravité que d'humilité : « Ma chère mère, lorsque je fais une faute, ou que j'exécute mal vos ordres, punissez-moi, battez-moi, si vous le voulez, afin qu'une autre fois je fasse mieux mon devoir ; mais, je vous en supplie, ne maudissez personne à cause de moi, cela ne convient point à votre âge et me fait beaucoup de peine. » Sa mère fut très-surprise de la leçon qu'elle recevait de son enfant ; elle en admira la sagesse, mais elle ne voulut pas le laisser paraître, et elle lui dit : « Pourquoi es-tu restée si longtemps ? — J'ai entendu, répondit Catherine, la messe que vous aviez demandée, et je suis revenue ensuite, sans m'arrêter nulle part. » La mère, de plus en plus édifiée de sa fille, raconta ce qu'elle avait dit à Jacomo, son mari, quand il fut de retour à la maison ; celui-ci en fut frappé et rendit grâces à Dieu. Cet exemple, entre mille, prouve combien la grâce faisait de progrès dans cette âme, dès ses plus jeunes années. Je tiens tout ce que j'ai écrit dans ce chapitre de Catherine elle-même, de sa mère et des personnes qui vivaient avec elle à cette époque.

IV

Relâchement de Catherine. — Sa sœur Bonaventure la décide à s'occuper de sa toilette. — Ses regrets. — Sa dévotion pour sainte Madeleine. — Elle se coupe les cheveux. — Persécutions de sa famille.

1. Après le développement merveilleux de ces premières années, Dieu voulut que cet arbre, qu'il avait planté dans sa vigne d'Engaddi, s'élevât à la hauteur des cèdres du Liban et portât des raisins aussi beaux que ceux de Chypre. Il permit que la terre le couvrît quelque temps, afin de donner plus de profondeur à ses racines, plus d'étendue à ses rameaux, plus de perfection à ses fruits. L'eau descend pour rejaillir avec plus de force, et la racine d'une fleur est en rapport avec l'élévation de sa tige. La Sagesse incréée, qui gouverne tout, permet quelquefois les chutes de ses saints, pour qu'ils se relèvent ensuite avec plus d'ardeur, qu'ils tendent avec plus de prudence vers la perfection, et qu'ils remportent sur l'ennemi du salut de plus éclatantes victoires.

Lorsque Catherine, qui avait consacré à Dieu sa virginité, eut atteint l'âge de douze ans, elle ne sortit plus seule de chez elle, selon l'usage pour les jeunes filles qui ne sont pas mariées. Son père, sa mère et ses frères, qui ignoraient son vœu, pensèrent à lui trouver une alliance convenable. Sa mère, qui lui voulait un époux digne de sa vertu, et qui ne savait pas qu'elle en avait un préférable à tous ceux de la terre, prit soin de parer sa fille; elle lui fit arranger ses cheveux, orner sa tête et prendre les moyens de rendre plus beaux son cou et son visage, afin de plaire à ceux qui pourraient la demander en mariage. Catherine avait d'autres pensées; mais elle les cachait à ses parents, dans la crainte de les affliger; elle ne se prêtait pas aux désirs de sa mère, et cherchait plus à plaire à Dieu qu'aux hommes. Lapa vit cette opposition avec peine; elle appela à son secours sa fille Bonaventure, qui était mariée, et la chargea de décider sa sœur à prendre les ornements des jeunes personnes de son âge. Elle savait toute la tendresse de Catherine pour cette sœur, dont l'influence pouvait faire réussir ses projets. Elle ne s'était pas trompée.

Dieu permit le succès des petites manœuvres de Bonaventure; elle fit tant par ses discours et ses exemples qu'elle décida Catherine à s'occuper de sa toilette, sans la faire renoncer cependant à son vœu. Elle s'accusait de cette faute avec tant de larmes et de sanglots, qu'on aurait pu croire qu'elle avait commis quelque grand crime. Maintenant qu'elle est au ciel, je puis dire les choses secrètes qui sont à sa gloire et faire connaître ce qui s'est

passé entre nous à ce sujet. Il en était question dans toutes ses confessions générales, et c'était toujours avec les signes de la plus vive douleur. Je savais bien que les saintes âmes voient souvent des fautes où il n'y en a pas, et exagèrent beaucoup les imperfections qu'elles commettent. Mais comme Catherine croyait avoir mérité l'enfer, je voulus lui demander si elle avait pensé renoncer à son vœu de virginité en agissant de la sorte. Elle me répondit que non, et que cette idée n'avait pas même approché de son cœur. Je lui demandai alors si, sans penser trahir son vœu, elle avait cherché à plaire aux hommes en général, et à quelqu'un en particulier. Elle me répondit que rien ne lui était plus pénible que de voir des hommes et de se trouver avec eux. Quand les apprentis de son père, qui demeuraient à la maison, venaient où elle se trouvait, elle s'enfuyait comme si elle avait rencontré des serpents; ce qui étonnait tout le monde. Elle ne se mettait non plus jamais à la fenêtre ou à la porte pour regarder les passants. « Mais alors, lui dis-je, comment pouvez-vous croire que le soin que vous preniez de votre toilette puisse vous mériter l'enfer, surtout s'il n'y avait rien d'excessif dans votre parure. » Elle me répondait qu'elle avait trop aimé sa sœur, en préférant son plaisir à celui de Dieu même; et elle recommençait ses larmes.

Je répliquai qu'il pouvait y avoir imperfection, mais qu'elle n'avait violé aucun précepte formel; alors elle leva les yeux au ciel et s'écria : « O mon Dieu, voici mon père spirituel qui excuse maintenant mes péchés ! »

Et, se retournant contre elle-même, elle ajouta : « Mon père, est-ce qu'une créature si vile et si méprisable, qui avait reçu tant de grâces de son Créateur, sans les avoir jamais méritées, devait ainsi passer son temps à parer son misérable corps, et cela pour plaire à quelqu'un ? Non, sans la miséricorde de Dieu, l'enfer n'eût pas suffi à expier mon crime. »

Je fus alors obligé de garder le silence ; mais cette conversation prouve que cette belle âme se préserva toujours du péché mortel, qu'elle conserva sa virginité spirituelle et corporelle, et qu'elle n'en ternit pas plus la pureté par ses paroles que par ses actions. J'en rends ici témoignage devant Dieu et la sainte Église : dans toutes ses confessions particulières et générales, je n'ai pas trouvé d'autres fautes que celle que je viens de raconter, et je crois qu'on ne peut pas la lui reprocher. J'ajouterai qu'elle évitait avec tant de soin le péché véniel, que ses confessions quotidiennes offraient à peine quelques imperfections ; ses confesseurs et ceux qui l'approchaient savent que jamais, ou presque jamais, elle n'a péché en paroles. Tout son temps était consacré à la prière, à l'oraison et à l'édification de son prochain. Elle s'accordait à peine un quart d'heure de sommeil par jour. Pendant son repas, si l'on peut appeler repas le peu de nourriture qu'elle prenait, elle priait et méditait ce que Notre-Seigneur lui avait enseigné. Je sais et j'atteste devant l'Église que, dans le temps où je l'ai connue, il lui était plus pénible de prendre des aliments, qu'il n'est pénible à quelqu'un qui meurt de faim d'en être privé, et qu'elle souffrait

plus de les avoir pris, qu'on ne souffre d'une fièvre violente. Aussi, comme nous le verrons bientôt, manger était, pour elle, une de ses plus dures et plus cruelles pénitences. Quelle faute pouvait commettre une âme si continuellement occupée de Dieu? Et cependant elle s'accusait avec tant de douleur et parvenait à se trouver tant d'imperfections, qu'un confesseur qui n'aurait pas connu sa vie, pouvait y être trompé et voir du mal là même où il n'y avait que du bien. Je me suis étendu sur cette faute de Catherine, afin de faire comprendre à quel point la grâce l'avait rendue parfaite.

2. Bonaventure, qui avait réussi à l'occuper de sa toilette, ne lui avait point inspiré le désir de plaire au monde. Sa ferveur pour la prière et l'oraison en avaient cependant souffert. Notre-Seigneur ne permit pas plus longtemps que l'épouse qu'il s'était choisie s'éloignât ainsi de son cœur; il détruisit ce qui faisait obstacle à sa céleste union. Bonaventure, la sœur de Catherine qui l'avait portée à la vanité, mourut en couches peu de temps après, quoiqu'elle fût encore dans la fleur de l'âge. Ce qui prouve combien offensent Dieu et lui déplaisent ceux qui cherchent à arrêter ou à détourner les âmes qui veulent le servir. Bonaventure était exemplaire dans sa conduite et ses paroles; mais parce qu'elle voulut attirer au monde une vierge qui désirait se consacrer à Dieu, elle fut punie, et mourut dans de grandes douleurs. Elle eut part cependant à la divine miséricorde; il fut révélé peu de temps après à sa sœur qu'elle avait expié sa faute dans les flammes du

purgatoire, et que, grâce à ses prières, elle goûtait le bonheur du ciel. La mort de Bonaventure fit comprendre de plus en plus à Catherine les vanités du siècle, et elle se livra avec une nouvelle ardeur aux embrassements de son divin Époux. Elle pleurait et s'accusait, en se prosternant, comme Marie Madeleine, aux pieds du Sauveur; elle implorait son pardon, afin d'entendre aussi cette douce parole : « Tes péchés te sont remis. » C'est de cette époque que date sa dévotion pour sainte Madeleine, à laquelle elle demandait une contrition semblable à la sienne; cette dévotion augmentant toujours, Notre-Seigneur et la sainte Vierge lui donnèrent Marie Madeleine pour maîtresse et pour mère, comme nous le verrons dans la suite.

3. L'ennemi du salut voyant que ses ruses étaient déjouées, et que celle qu'il voulait perdre s'était réfugiée avec plus d'amour que jamais dans le sein de son Époux, voulut lui créer des obstacles dans sa propre maison et l'enchaîner au monde par la violence et les persécutions; il mit dans l'esprit de ses parents l'idée de la marier, et de combler, en lui trouvant un époux, le vide que la mort de Bonaventure avait fait dans leur famille. Catherine, éclairée d'en haut, vit les nouvelles embûches que l'enfer lui préparait; elle s'appliqua avec plus de soin et d'ardeur encore à la prière et à la méditation; elle augmenta ses pénitences, évita la société des hommes, et donna des preuves évidentes de la ferme résolution où elle était de ne pas livrer à un simple mortel le cœur que le Roi du ciel avait bien voulu accepter dès son enfance.

Ses parents essayèrent tous les moyens de vaincre sa résistance. Ils s'adressèrent à un Frère Prêcheur qui vit encore et qui était l'ami de la maison ; ils le prièrent de faire tout ce qui dépendrait de lui pour obtenir le consentement de Catherine. Celui-ci le promit ; mais lorsqu'il eut entretenu la jeune fille, et qu'il l'eut trouvée si ferme dans sa volonté, sa conscience lui fit un devoir de la soutenir, au lieu de la combattre, et il lui dit : « Puisque vous êtes décidée à vous consacrer à Dieu, et que ceux qui vous entourent s'y opposent, montrez-leur que votre résolution est inébranlable. Coupez-vous entièrement les cheveux ; peut-être qu'alors ils vous laisseront tranquille. » Catherine reçut ce conseil comme s'il venait du ciel ; elle prit des ciseaux et coupa avec joie ces cheveux qu'elle détestait parce qu'ils lui semblaient avoir été l'occasion d'une grande faute. Elle se couvrit ensuite la tête, contrairement à l'usage des jeunes filles, auxquelles l'Apôtre cependant recommande de ne pas sortir sans voile. Lorsque Lapa vit ce voile, elle lui en demanda la raison ; Catherine n'osait ni mentir ni dire la vérité, et parlait le plus bas qu'il lui était possible. Sa mère alors saisit le voile et découvrit sa tête rasée. Cette vue lui causa une vive douleur, parce que la chevelure était très-belle. « Ah ! ma fille, qu'as-tu fait ? » s'écria-t-elle. Mais Catherine remit son voile et se retira. Aux cris de sa mère, son père et ses frères accoururent, et quand ils virent ce dont il s'agissait, ils entrèrent dans une grande colère.

4. Ce fut l'occasion d'une persécution plus terrible que la première ; Catherine en triompha encore par le

secours du Ciel, et les moyens qu'on prit pour la séparer du Seigneur servirent, au contraire, à l'unir à lui davantage; on l'injuria et on l'accabla de mauvais traitements. « Méchante fille, lui disait-on, tu crois qu'en coupant ainsi tes cheveux, tu ne feras pas notre volonté; tes cheveux repousseront malgré toi; ton cœur aura beau se révolter, il te faudra prendre un mari, et tu n'auras de repos qu'en obéissant à nos désirs. » On décida aussi que Catherine n'aurait pas d'endroit pour se retirer, qu'elle ferait tout le service de la maison, et qu'on ne lui laisserait aucun loisir pour s'entretenir avec Dieu. Afin de l'humilier davantage, on congédia la servante de cuisine, et Catherine dut remplir ses fonctions. Tous les jours on lui prodiguait les affronts les plus capables de blesser le cœur d'une femme. On lui offrait en même temps un parti très-honorable, et on prenait tous les moyens imaginables pour le lui faire accepter.

5. Mais le démon fut encore vaincu; Catherine, au lieu de succomber, devint plus forte avec le secours de la grâce, et ne se troubla pas de toute cette tempête; l'Esprit-Saint lui apprit à se faire dans son âme une cellule d'où elle résolut de ne sortir jamais, malgré ses occupations extérieures. Quand elle avait une chambre, elle ne pouvait y rester toujours, il fallait la quitter souvent; mais pour cette retraite intérieure, rien ne pouvait l'en faire sortir. Ce sont là des victoires d'en haut que le démon ne saurait nous ravir. La Vérité a dit que le règne de Dieu est en nous-mêmes ¹, et le

¹ Luc. XLVI, 21.

Prophète proclame que toute la gloire de la fille du Roi lui vient du dedans¹. Nous avons, en effet, en nous l'intelligence qui voit, la volonté qui est libre, la mémoire qui possède; nous avons l'action pénétrante du Saint-Esprit pour perfectionner ces puissances et pour triompher de tous les ennemis extérieurs. Si nous recherchons le bien, nous avons en nous Celui qui a dit : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » C'est en cet hôte divin que se confiait Catherine, et c'est lui qui l'aidait à se faire cette cellule spirituelle, pour remplacer celle qu'elle avait perdue. Je me rappelle maintenant combien souvent Catherine me disait, lorsque j'étais accablé d'occupations et dérangé dans mes voyages : « Faites-vous une cellule dans votre âme et n'en sortez jamais. » Je ne comprenais pas alors toute la profondeur de cet enseignement, mais, en réfléchissant, je puis dire avec l'évangéliste saint Jean : « Ses disciples ne comprirent pas cela d'abord, mais lorsque Jésus-Christ fut glorifié, ils se le rappelèrent. » C'est ce qui arrive maintenant à moi et à tous ceux qui vivaient avec Catherine. Nous comprenons bien mieux ses paroles et ses actions que quand nous étions avec elle

6. Le Saint-Esprit inspira aussi à Catherine un moyen de supporter les affronts, et de conserver, malgré tout, la joie et la paix de son âme. Elle s'imaginait que son père représentait Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que sa mère tenait la place de la glorieuse Vierge Marie. Ses frères et ses autres parents étaient pour elle les

¹ Psalm. XLIV, 14.

Apôtres et les disciples du Sauveur; aussi les servait-elle avec un plaisir et une ardeur qui étonnaient tout le monde; ce moyen lui aidait à jouir de son Époux, qu'elle croyait servir; la cuisine se changeait pour elle en un sanctuaire, et lorsqu'on se mettait à table, elle nourrissait son âme de la présence de son Sauveur. O richesse et abondance des trésors de l'éternelle Sagesse! mon Dieu, combien de moyens admirables vous avez de délivrer ceux qui espèrent en vous! Vous les tirez de tous les dangers, et vous les conduisez au port à travers tous les écueils.

7. Catherine, les yeux fixés sur la récompense que lui montrait le Saint-Esprit, souffrait les épreuves avec encore plus de joie que de patience, et son esprit était inondé de consolations en remplissant sa tâche. Comme on lui refusait une chambre et qu'il lui fallait partager celle des autres, elle choisit celle de son jeune frère Étienne, qui n'était pas marié; elle profitait de son absence pendant le jour, et de son sommeil pendant la nuit, afin de se livrer à son attrait pour la prière; elle recherchait ainsi sans cesse la présence de son Époux, et frappait, sans jamais se lasser, à la porte du sacré Tabernacle. Elle demandait à Dieu de vouloir bien protéger sa virginité, répétant avec la bienheureuse Cécile ce verset de David : « Seigneur, que mon cœur et mon corps soient toujours sans taches. » Son recueillement et ses espérances lui donnaient une telle force, que les persécutions ne faisaient qu'augmenter ses joies spirituelles; et ses frères, qui voyaient sa constance, disaient entre eux : Nous sommes vaincus.

Son père, qui était meilleur que les autres, examinait en silence sa conduite, et comprenait davantage de jour en jour qu'elle suivait la volonté de Dieu, non pas des rêves de jeune fille. Je tiens tout ce qui est dans ce chapitre de Lapa sa mère, de Lysa sa belle-sœur et de ceux qui habitaient avec elle; ce que personne n'a pu savoir, c'est Catherine qui me l'a dit elle-même.

V

Victoire de Catherine. — Son père aperçoit une colombe sur sa tête. — Saint Dominique lui promet l'habit de son Ordre. — Elle déclare son vœu de virginité.

1. Un jour la servante de Jésus-Christ priait avec ferveur dans la chambre de son jeune frère Étienne ; la porte était ouverte, parce que ses parents lui avaient défendu de la fermer ; son père Jacomo entra pour y prendre, en l'absence de son fils, quelque chose dont il avait besoin. En regardant dans la chambre, il vit sa fille qui était plus à Dieu qu'à lui, agenouillée dans un coin ; une petite colombe, blanche comme la neige, reposait sur sa tête ; à son arrivée, elle s'envola et sembla disparaître par la fenêtre ; il demanda à sa fille quelle était cette colombe qui venait de s'envoler ; elle répondit qu'elle n'avait pas vu de colombe ni d'oiseau dans la chambre. Ce fait merveilleux le remplit d'étonnement et lui donna beaucoup à réfléchir.

2. Catherine sentit, à cette époque, s'accroître un désir qu'elle avait eu dans son enfance, et qui se réveillait en elle pour lui faciliter l'accomplissement de son vœu : c'était de revêtir l'habit de l'Ordre dont le bienheureux Dominique fut le chef, le fondateur et le père. Elle adressait à Dieu de continuelles prières pour obtenir la réalisation de ce désir, et elle s'attachait de plus en plus à ce grand saint, qui avait été si passionné pour le salut des âmes. Notre-Seigneur, voyant cette jeune athlète combattre dans l'arène avec tant de courage et faire de si grands efforts pour lui plaire, ne voulut pas tromper plus longtemps son désir, et il l'encouragea par une vision. Il lui sembla voir, pendant son sommeil, tous les saints fondateurs des différents Ordres, et parmi eux saint Dominique, qu'elle reconnut au lis éblouissant qu'il portait à la main et qui brûlait sans se consumer, comme le buisson de Moïse. Tous l'engageaient à choisir un Ordre, afin d'y servir Dieu plus parfaitement; elle se tourna vers saint Dominique, qu'elle vit s'avancer vers elle et lui présenter l'habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, qui sont très-nombreuses à Sienne. Il lui adressa ces consolantes paroles : « Ma bien chère fille, ayez bon courage et ne craignez aucun obstacle ; vous revêtirez certainement un jour cet habit, que vous désirez. » Cette promesse la remplit de joie ; elle remercia avec effusion le grand saint Dominique, et les larmes qu'elle répandit la réveillèrent.

3. Cette vision la consola, et fortifia tellement sa confiance en Dieu, qu'elle réunit le jour même son

père, sa mère et ses frères, et leur adressa ces paroles avec une grande assurance : « Depuis longtemps vous avez résolu et vous essayez de me marier ; vous savez que j'ai ce projet en horreur ; ma conduite a dû vous en convaincre ; je ne me suis pas expliquée cependant, à cause du respect que Dieu veut qu'on porte à ses parents ; mais je ne dois plus me taire : il faut que je vous ouvre avec sincérité mon cœur, et que je vous déclare un engagement qui n'est pas nouveau, puisque je l'ai contracté dans mon enfance. Vous saurez donc que, dès mes premières années. J'ai fait vœu de virginité, non pas légèrement, mais posément et en toute connaissance de cause ; j'ai promis à Notre-Seigneur le Sauveur du monde et à sa glorieuse Mère de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Maintenant je suis plus âgée, et j'ai une connaissance plus parfaite de mes actes ; je persiste, avec la grâce de Dieu, dans ma résolution, et il serait plus facile d'attendrir un rocher que de me faire changer ; renoncez-y donc, et ne perdez plus de temps à faire pour moi des projets de mariage. Il m'est impossible de vous satisfaire sur ce point, parce qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Si vous voulez me conserver pour servante dans votre maison, je vous rendrai avec bonheur tous les services que je pourrai vous rendre ; mais si vous voulez m'en chasser, sachez que je n'en serai pas ébranlée. Mon Époux est riche et puissant ; il ne permettra pas que je manque de quelque chose, et il me donnera le nécessaire. »

4. A ces paroles, tout le monde fondit en larmes ;

les sanglots éclatèrent, et personne ne put répondre; il n'y avait plus moyen de s'opposer à l'accomplissement de son vœu. Cette jeune fille, jusqu'alors timide et silencieuse, venait déclarer avec calme et fermeté sa résolution; elle était prête à quitter la maison plutôt que d'y manquer; il fallait donc ne plus songer à son mariage; aussi le cœur des assistants trouvait plus facilement des larmes que des paroles. Quand l'émotion fut un peu calmée, le père, qui aimait beaucoup sa fille et qui craignait encore Dieu davantage, se rappelant la colombe qu'il avait vue et tout ce qu'il avait remarqué d'extraordinaire en elle, lui fit cette réponse : « Dieu nous préserve, ma bien chère enfant, de nous opposer à la résolution qu'il t'inspire; l'expérience nous prouve, et nous voyons maintenant avec évidence, que tu n'as pas agi avec légèreté, mais par un mouvement de la grâce divine. Accomplis donc librement ton vœu, et fais tout ce que le Saint-Esprit t'ordonnera; désormais nous ne te détournerons plus de tes saints exercices. Prie seulement pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de l'Époux qui t'a choisie dans un âge si tendre. » Puis se tournant vers sa femme et ses enfants, il ajouta : « Que personne ne contrarie maintenant ma chère enfant, et ne cherche à la détourner de sa résolution; laissez-la servir son Époux comme elle le voudra, et qu'elle nous le rende favorable. Nous ne pourrions jamais trouver une plus belle alliance; ce n'est pas un homme mortel qui entre dans notre famille, c'est un Homme-Dieu qui ne meurt jamais. » Après cela, quelques-uns pleurèrent encore,

surtout la mère, qui aimait sa fille d'une manière trop sensible. Catherine, au contraire, se réjouissait dans le Seigneur, et le remerciait de l'avoir ainsi rendue victorieuse; elle témoigna humblement sa reconnaissance à ses parents, et se disposa à profiter de son mieux de la liberté qui venait de lui être accordée.

5. Je ne tiens pas l'histoire de la colombe du père même de Catherine, puisqu'il était mort lorsque j'eus le bonheur de connaître sa sainte fille, mais des parents qui habitaient sa maison, et qui, l'ayant entendu raconter à Jacomo, me l'ont répétée. Ils ajoutaient qu'il avait vu souvent la même chose, ce qui lui inspirait un tel respect pour sa fille, qu'il défendait de la troubler. J'en ai parlé avec réserve, parce que je veux autant que possible ne pas m'écarter de la vérité. Quant à l'apparition de saint Dominique, Catherine l'a racontée au confesseur qui m'a précédé et à moi-même; pour les paroles qu'elle a adressées à sa famille, elles sont telles qu'elle me les a dites, lorsque je l'ai interrogée sur les persécutions qu'elle avait eu à souffrir.

VI

Austérités extraordinaires de Catherine. — Sa nourriture. — Son lit. — Sa chaîne de fer et ses disciplines. — Efforts de sa mère pour l'arrêter.

1. Dès que Catherine eut la liberté de servir Dieu selon ses désirs, elle se mit à l'œuvre d'une manière admirable; elle obtint une petite chambre séparée des autres, où elle put se faire une solitude et tourmenter son corps comme elle le voulait. Il est impossible de dire les austérités qu'elle y pratiquait et l'ardeur avec laquelle elle recherchait la présence de son Époux. Puisque nous avons à parler de ses pénitences, je pense qu'il est bon de réunir ici tout ce qui s'y rapporte, afin qu'avant de parcourir le jardin de sa vie sainte, nous puissions goûter quelques-uns de ses premiers et de ses derniers fruits; cela ne nous empêchera pas d'en savourer encore quelques-uns, lorsque l'occasion s'en présentera. La petite cellule de Catherine vit se renou-

veler les anciennes merveilles de la Thébaïde; et cela est d'autant plus surprenant, que jamais, chez son père, personne ne lui en avait fait le récit ni donné l'exemple. Commençons par ses privations dans le boire et le manger.

2. Dès son enfance, Catherine touchait rarement à la viande; elle se l'interdit alors complètement et s'habitua tellement à cette privation, qu'elle finit par ne plus pouvoir en sentir l'odeur sans être incommodée. Un jour que je la trouvais d'une faiblesse extrême parce qu'elle ne prenait rien de ce qui pouvait la soutenir, je fis mettre un peu de sucre dans l'eau qu'elle buvait; lorsqu'elle s'en aperçut, elle me dit : « Je vois bien que vous voulez éteindre le peu de vie qui me reste. » Et comme je lui en demandais la raison, elle me répondit qu'elle était si habituée à prendre des choses sans saveur, que tout ce qui était sucré lui faisait mal. Il en était de même pour la viande : quant au vin, elle le mélangea tellement, à l'époque où elle eut sa cellule, qu'il n'avait aucun goût, aucune odeur, et qu'il conservait à peine un peu de la couleur très-riche des vins du pays. A l'âge de quinze ans, elle y renonça tout à fait et ne but que de l'eau pure. Elle se retranchait chaque jour quelques nouveaux aliments, et elle finit par ne prendre que du pain et des herbes crues. Ce fut vers sa vingtième année, il me semble, qu'elle se borna à quelques herbes seulement.

3. Son corps était accablé d'infirmités et soumis à des fatigues que personne n'aurait pu supporter; son estomac ne pouvait plus faire ses fonctions, et cepen-

dant le manque de nourriture ne diminuait pas ses forces. Son existence était un miracle que la science des hommes ne pouvait expliquer ; les médecins me l'ont souvent avoué. Je m'étendrai plus tard sur ce sujet ; il me suffit de dire maintenant que, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être témoin de sa vie, elle ne prenait aucune nourriture, aucune boisson capable de la soutenir, et qu'elle supportait cependant joyeusement des douleurs et des fatigues extraordinaires.

4. Il ne faut pas croire que cela fût la conséquence naturelle d'un certain régime et d'une abstinence graduée ; il est évident que c'était l'ardeur de son âme qui soutenait ses forces. L'esprit surabondait dans le corps, et quand l'esprit se rassasiait de sa nourriture céleste, le corps endurait aisément le supplice de la faim.

5. Son lit se composait de quelques planches que rien ne recouvrait ; elle s'y asseyait pour méditer, et s'y agenouillait pour prier ; elle s'y étendait pour dormir, sans ôter aucun de ses vêtements, qui tous étaient de laine. Elle portait un cilice ; mais comme elle aimait la propreté extérieure, qui est l'image de la pureté intérieure qu'elle chérissait, elle changea ce cilice contre une chaîne de fer qui lui serrait si fortement le corps qu'elle entraînait dans sa chair ; je l'ai su de ses compagnes, qui étaient obligées de la changer à cause des sueurs abondantes que lui donnaient ses défaillances. Lorsque sa faiblesse augmenta vers la fin de sa vie, je l'obligeai, en vertu de la sainte obéissance, à quitter cette chaîne, ce qui lui causa beaucoup

de peine. Elle prolongea d'abord ses veilles jusqu'à l'heure de matines ; elle dompta ensuite si bien le sommeil, qu'elle dormait à peine une demi-heure tous les deux jours, et elle ne se le permettait seulement que quand la faiblesse de son corps l'y forçait. Elle m'a avoué qu'aucune victoire ne lui avait tant coûté, et qu'il lui avait fallu de grands combats pour triompher ainsi du sommeil.

6. Si elle avait trouvé des personnes capables de la comprendre, elle aurait passé les nuits et les jours à parler de Dieu, sans prendre aucune nourriture ; jamais elle ne se lassait, et ses discours, au lieu de la fatiguer, la rendaient au contraire plus forte et plus joyeuse. Elle m'a souvent avoué que la consolation de sa vie était de s'entretenir avec Dieu ; et nous, qui vivions avec elle, nous le savons par expérience. Nous avons remarqué que, tant qu'elle parlait des choses saintes et qu'elle répandait au dehors les parfums de son cœur, elle s'animait et revêtait toute la force de sa jeunesse ; mais dès qu'elle cessait, elle redevenait faible et s'affaissait sur elle-même. Je dois le dire à sa louange et à la gloire de Jésus-Christ, son Époux, comme aussi à ma confusion : souvent elle me parlait de Dieu et m'exposait d'une manière sublime les plus profonds mystères ; elle ne tarissait pas, et moi qui n'avais pas l'élévation de son âme et qui pliais sous le poids de mon corps, je finissais par céder au sommeil. Mais elle, tout entière en Dieu, continuait sans s'en apercevoir, et quand, après quelque temps, elle voyait que je dormais, elle me réveillait en m'appelant bien haut et

en me disant : « Quel tort le sommeil fait à votre âme ! Est-ce pour vous ou pour les murailles, que je parle de Dieu ? »

7. Pour imiter le bienheureux saint Dominique, elle se donnait la discipline trois fois par jour avec une chaîne de fer. La première pour elle, la seconde pour les vivants, et la troisième pour les morts. Elle continua à le faire jusqu'au moment où ses infirmités l'en empêchèrent. Lorsque je l'interrogeai sur cette pénitence, elle m'avoua en rougissant que ses disciplines duraient ordinairement une heure et demie, et que quelquefois le sang coulait de ses épaules jusqu'à terre. Elle payait ainsi de son sang le sang précieux du Sauveur, et elle faisait cela dans la maison de son père, sans y être poussée par aucun conseil et par aucun exemple.

8. Lisez la Vie des saints et des Pères du désert; parcourez les Écritures, et cherchez quelque chose de semblable. Vous verrez que Paul l'ermite vécut longtemps dans le désert, mais un corbeau lui portait tous les jours la moitié d'un pain. Le célèbre saint Antoine pratiqua d'étonnantes austérités, mais il avait recueilli comme des fleurs les exemples des autres anachorètes qu'il avait visités. Saint Jérôme raconte qu'Hilarion avait été trouver, dans sa jeunesse, saint Antoine, et qu'il en avait appris les secrets de la solitude et les moyens de la victoire. Les deux Macaire, Arsène, et tant d'autres, ont eu des maîtres qui les ont conduits dans les sentiers du Seigneur; tous ont vécu au milieu de la paix des solitudes, et à l'ombre des murs d'un

monastère, tandis que cette digne fille d'Abraham n'était ni dans un couvent ni dans le désert, mais au milieu de sa famille, et sans le secours d'une direction, au milieu des obstacles de tout genre; et elle est parvenue à un degré d'abstinence qu'aucun de ces saints n'a jamais atteint. Il est vrai que Moïse a jeûné deux fois pendant quarante jours; Élie l'a fait une fois, et l'Évangile nous apprend que le Sauveur a bien voulu nous donner le même exemple; mais il n'y a pas là un jeûne de plusieurs années. Lorsque Jean-Baptiste fut conduit par l'esprit de Dieu au désert, il est dit qu'il se nourrit de miel sauvage, de sauterelles et de racines; mais il n'est pas question de son jeûne. Il n'y a que sainte Marie Madeleine qui, selon le témoignage de l'histoire, et non pas de l'Évangile, jeûna pendant trente-trois ans sur un rocher qu'on montre encore. Je pense que c'est pour cela que Notre-Seigneur et la sainte Vierge donnèrent à Catherine sainte Madeleine pour patronne. Qu'ajouterai-je? rien n'empêche de croire que cette grâce extraordinaire, qui n'avait été faite à personne, avait été accordée à Catherine par Celui qui est toujours maître de ses dons.

9. Ce que je viens de dire n'est pas pour élever Catherine au-dessus des saints dont j'ai parlé; toute comparaison semblable doit être évitée. J'ai nommé d'ailleurs Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ce serait un blasphème de le mettre en parallèle avec ses serviteurs; les exemples que j'ai cités peuvent seulement faire comprendre avec quelle magnificence et quelle inépuisable bonté Dieu sait enrichir ses saints de nouvelles

perfections ; ils doivent aussi montrer l'admirable vertu de Catherine et prouver que l'Église peut dire d'elle sans faire injure aux autres saints : « On ne trouve personne qui lui ressemble. » La puissance infinie de Celui qui sanctifie les âmes peut leur donner, quand il lui plaît, une gloire particulière.

10. Un fait résumera tout ce que j'ai dit des austérités de Catherine, et fera comprendre à quel point elle avait affaibli son corps et l'avait soumis à l'esprit. Sa mère, qui vit encore, m'a raconté que sa fille, avant ses pénitences, était si forte, qu'elle prenait facilement sur ses épaules la charge d'un cheval, et qu'elle la portait, en montant très-vite deux grands escaliers, jusqu'au haut de la maison. Son corps était alors deux fois plus puissant et plus pesant qu'à l'âge de vingt-huit ans. Elle devint si faible, qu'il fallait un miracle pour l'empêcher de succomber. Quand je l'ai connue, l'esprit épuisait tellement ses forces physiques, qu'on croyait toujours sa fin prochaine ; et cependant elle était remplie d'une admirable ardeur, surtout quand il s'agissait du salut des âmes ; elle oubliait alors toutes ses infirmités. A l'exemple de sa patronne, elle souffrait par son corps, et priait par son âme, qui communiquait à ses membres épuisés la surabondance de sa force.

11. Lorsque Catherine eut obtenu sa cellule et la liberté d'y servir Dieu selon ses désirs, elle se livra de plus en plus à l'amour de son Époux. L'ancien serpent, qu'elle avait vaincu, ne renonça pas cependant à la tourmenter ; il s'adressa à Lapa, qu'il savait fille d'Ève, et il parvint, au moyen de cet amour charnel qui lui

faisait plus aimer le corps de Catherine que son âme, à lui inspirer la pensée d'empêcher ses pénitences. Lorsqu'elle l'entendait se frapper avec sa chaîne de fer, elle s'écriait en pleurant : « Ma fille, ma fille, bien sûr, tu vas te tuer; il me semble que je te vois morte. Hélas ! je vais perdre ma fille ! Qu'ai-je fait pour être si malheureuse ? » La pauvre femme sanglotait, se désespérait, s'arrachait les cheveux, et les voisins, attirés par ses cris, venaient demander quel malheur lui était arrivé. Lorsqu'elle trouvait Catherine couchée sur de simples planches, elle la conduisait de force dans sa chambre et l'obligeait à partager son lit. Alors Catherine, docile aux leçons de la Sagesse, se mettait aux genoux de sa mère, l'adoucissait par des paroles pleines d'humilité et de douceur, la suppliait de se calmer, et lui promettait de reposer à côté d'elle, comme elle le désirait. Elle se couchait, en effet, au bord du lit et y méditait avec ferveur ; puis, quand elle voyait sa mère endormie, elle se levait tout doucement et retournait à ses saints exercices. Ce n'était pas pour longtemps ; car le démon, irrité de sa constance, réveillait Lapa. Catherine alors cherchait un moyen de ne pas faire de peine à sa mère ; elle glissait sous les draps, à la place où elle devait dormir, une ou deux planches qui l'empêchaient de regretter la dureté de son lit : sa mère s'en aperçut au bout de quelques jours, et elle lui dit : « Je vois bien que tous mes efforts sont inutiles, tu ne veux rien changer à tes résolutions ; tâche du moins que je l'ignore, et dors maintenant comme tu l'entendras. » Elle céda à tant de persévé-

rance et lui permit de suivre les inspirations divines.

Je tiens tout ce que je viens de dire de Lapa et des femmes qui venaient chez elle. J'ai été témoin moi-même de beaucoup de choses, et surtout de sa prodigieuse abstinence.

VII

Dernière victoire de Catherine. — Elle obtient l'habit
des sœurs de Saint-Dominique.

1. Catherine reprit ses saints exercices, et plus le démon cherchait à lui nuire, plus elle redoublait de ferveur. Elle offrait sans cesse à Dieu ses gémissements et ses larmes pour recevoir cet habit que saint Dominique avait bien voulu lui promettre. Il lui semblait que sa virginité ne serait à l'abri des persécutions de sa famille que quand elle en serait revêtue ; on ne songerait plus dès lors à la marier, et on lui permettrait de se livrer encore davantage à l'Époux qu'elle avait choisi. Elle en parlait sans cesse à ses parents, et sollicitait des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, qu'on appelle *Mantelées*, de vouloir bien la recevoir parmi elles et lui laisser porter leur costume. Sa mère, affligée de ses instances, n'osait pas cepen-

dant la refuser; mais elle cherchait tous les moyens d'adoucir la rigueur de ses austérités : elle lui proposa d'aller aux bains et de l'emmener avec elle. Elle espérait ainsi la distraire de ses projets et mettre obstacle à quelques-unes de ses pénitences. L'ennemi du salut faisait tous ses efforts pour affaiblir la ferveur de Catherine, et la bonne Lapa était, à son insu, sa complice; mais tout ce qu'on projette contre Dieu est vain et stérile. L'épouse de Notre-Seigneur combattait avec des armes invincibles, et les attaques du démon tournaient à son avantage. Elle trouva un moyen nouveau de tourmenter son corps; car, sous prétexte de mieux se baigner, elle s'approchait des canaux d'où sortaient les eaux sulfureuses, et elle en supportait la chaleur brûlante sur sa chair nue et délicate, tellement qu'elle souffrait beaucoup plus qu'en se frappant avec sa chaîne de fer. Quand sa mère me raconta ce fait, Catherine me dit qu'elle avait demandé à se baigner après le départ de tout le monde, parce qu'elle savait bien qu'on ne l'aurait pas laissée faire. Et comme je m'étonnais de ce qu'elle avait pu supporter de si atroces douleurs sans mourir, elle me répondit avec sa simplicité de colombe : « Lorsque j'étais là, je pensais beaucoup aux peines de l'enfer et du purgatoire; je priais mon Créateur, que j'ai tant offensé, de vouloir bien accepter pour les tourments que j'avais mérités ceux que je souffrais volontairement; et la pensée que sa miséricorde y consentait me remplissait d'une telle consolation, que j'étais heureuse au milieu de mes souffrances. »

2. Lorsque Catherine fut de retour à Sienne, elle reprit toutes ses austérités, et sa mère, qui s'en aperçut, désespéra d'y rien changer, tout en ne pouvant pas s'empêcher d'en murmurer. Sa fille, toujours remplie des mêmes désirs, faisait la sourde oreille, et la suppliait chaque jour d'aller demander aux Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique de ne pas lui refuser plus longtemps le saint habit après lequel elle soupirait. Lapa, vaincue par ses instances, y consentit. Les Sœurs répondirent que ce n'était pas leur coutume de donner l'habit à des jeunes filles, mais à des veuves d'un certain âge qui voulaient se consacrer à Dieu; qu'elles n'avaient point de clôture, et qu'il fallait que chaque Sœur pût se gouverner elle-même dans sa maison. Lapa revint avec cette réponse, qui lui était beaucoup moins pénible qu'à sa fille. L'épouse de Jésus-Christ n'en fut pas troublée cependant; elle se confiait en la promesse qu'elle avait reçue du Ciel, et en sollicitait de nouveau l'accomplissement. Elle dit à sa mère que cette réponse ne la décourageait pas, et qu'il fallait toujours insister auprès des Sœurs. Lapa finissait par céder à ses instances, mais elle revenait sans avoir obtenu davantage.

3. Sur ces entrefaites, Catherine eut une maladie qu'ont souvent les jeunes gens avant leur formation, et qui venait peut-être de l'inflammation causée par l'eau bouillante à laquelle elle s'était exposée. La Providence avait ses desseins : tout son corps se couvrit de boutons qui la rendaient méconnaissable et lui donnaient une fièvre violente. Lapa aimait tous ses enfants avec ten-

dresse, mais elle chérissait Catherine d'une manière particulière, parce qu'elle l'avait elle-même nourrie. Quand elle la vit malade, elle en eut grand chagrin, sans pouvoir cependant attribuer son état à ses mortifications, puisque tous les enfants sont sujets à la même maladie. La pauvre mère s'asseyait près du lit de sa fille, lui donnait tous les remèdes imaginables et cherchait à la consoler; mais Catherine, au milieu de ses souffrances, n'en poursuivait qu'avec plus d'ardeur l'objet de ses désirs, et cherchait à profiter du moment où sa mère était disposée à lui tout accorder. Elle lui disait doucement : « Bien chère mère, si vous voulez que je retrouve les forces et la santé, tâchez d'obtenir pour moi l'habit des Sœurs de la Pénitence : je suis persuadée que Dieu et saint Dominique, qui m'appellent, me retireront de vous, si je porte un autre habit. »

Lapa était bien triste en entendant ces paroles; mais comme elle avait peur de perdre sa fille, elle s'adressa encore aux Sœurs, et fit tant d'instances qu'elles en furent ébranlées. Elles répondirent : « Si elle n'est pas d'une fraîcheur et d'une beauté trop remarquables, nous la recevrons à cause d'elle et de vous; mais si elle est trop jolie, nous devons éviter les inconvénients que peut faire naître la malice des hommes de maintenant. » Lapa leur dit : « Venez et voyez, vous en jugerez vous-mêmes. » Alors, trois ou quatre des Sœurs choisies parmi les plus prudentes l'accompagnèrent pour voir Catherine et examiner sa vocation. Elles ne purent juger de sa beauté, qui n'avait d'ailleurs

rien d'excessif; la maladie l'avait tellement défigurée qu'elle était méconnaissable; mais elles l'entendirent s'exprimer avec tant de ferveur, et remarquèrent en elle une si profonde sagesse, qu'elles en furent dans le ravissement; elles comprirent que la maturité de l'esprit rachetait la jeunesse du corps, et qu'il y avait bien peu de personnes âgées aussi riches en vertu devant Dieu.

Elles se retirèrent pleines de joie et d'édification, et rendirent compte de leur visite à leurs compagnes. Celles-ci, après avoir pris l'avis des religieux de l'Ordre, se réunirent et reçurent Catherine à l'unanimité. Elles annoncèrent à sa mère que dès qu'elle serait guérie, elle pourrait se rendre à l'église des Frères Prêcheurs pour prendre l'habit de Saint-Dominique, en présence des Frères et des Sœurs, avec les cérémonies accoutumées. A cette nouvelle, Catherine répandit des larmes de joie, et rendit grâces à son céleste Époux et à saint Dominique, qui réalisait enfin sa promesse. Elle demanda sa guérison, non pour faire cesser ses souffrances, mais pour accomplir plus promptement le vœu de son cœur. Elle qui se glorifiait dans ses infirmités, et qui les offrait avec tant d'amour à Dieu, se mit à le supplier de les lui ôter, parce qu'elles étaient un obstacle à ses saints désirs. Elle fut exaucée et recouvra la santé en quelques jours. Pouvait-elle être refusée de Celui dont elle suivait avec tant de zèle la volonté! Tout ce qu'elle demandait d'ailleurs avait pour but la gloire et le service de Celui qu'elle aimait de toute son âme, et qui la possédait tout entière.

4. Lorsque Catherine fut guérie, sa mère cherchait encore quelque raison pour différer son sacrifice ; mais il fallut céder aux pressantes sollicitations de sa fille, et ne plus différer ce jour béni qui devait lui procurer un si grand bonheur. Elles vinrent donc à l'église, et là, en présence de toutes les Sœurs, qui s'en réjouissaient, le Frère Prêcheur qui les dirigeait revêtit Catherine de cet habit de l'Ordre, qui symbolise l'innocence et l'humilité par ses couleurs blanche et noire. Il me semble que l'habit d'aucun Ordre n'eût si bien figuré son extérieur : le noir représentait parfaitement les efforts qu'elle faisait pour triompher des sens et détruire en elle le poison naturel de l'orgueil ; le blanc était la fidèle image de cette innocence corporelle et spirituelle qu'elle conservait avec tant de soin, pour plaire à son Époux et se transformer en Lui, qui est la vraie lumière. Si ces vêtements avaient été entièrement blancs ou entièrement noirs, leur signification eût été incomplète ; le gris, qui résulte de leur mélange, pouvait représenter sa mortification, mais non pas la clarté et la pureté de son âme. Je crois aussi que les Sœurs n'auraient pas commencé par lui refuser sa demande, si elles l'avaient mieux examinée. Elle était plus digne qu'elles de porter leur habit, puisqu'elle avait la gloire de la virginité. L'habit refusé était donné par l'Église comme symbole d'innocence, et l'innocence des vierges est assurément supérieure à la chasteté des veuves. Catherine fut la première vierge qu'on reçut à Sienne parmi les Sœurs de la Pénitence, mais beaucoup la suivirent, et l'on peut bien chanter pour elle ce verset de

David : « A sa suite, des vierges furent présentées au Roi¹. »

Je termine ici ce chapitre, et je vais donner quelques détails sur le but et l'origine de l'Ordre où la divine Providence voulut faire entrer Catherine : il ne faut pas que l'ignorance affaiblisse l'idée de sa sainteté. Tout ce que je viens de dire, je le tiens de Lapa et de Catherine. Tout ce qui a rapport à sa prise d'habit n'a pas besoin de preuves ; c'est une chose publique, que personne n'ignore.

¹ Adducentur Regi virgines post eam. (Psalm. XLIV, 15.)

VIII

De l'origine et de l'établissement des Sœurs de la Pénitence
de Saint-Dominique, et de leur manière de vivre.

1. Ce que je vais dire dans ce chapitre s'appuie sur les recherches que j'ai faites, sur les témoignages que j'ai recueillis dans les différentes parties de l'Italie, et sur l'histoire même de notre bienheureux fondateur saint Dominique. Ce glorieux défenseur de la Foi catholique, ce chevalier du Christ, qui combattit si vaillamment dans l'Église militante, remporta de telles victoires sur l'hérésie, à Toulouse et en Italie, par lui-même et par ses disciples, qu'à l'époque de sa canonisation, il fut prouvé, en présence du souverain Pontife, que sa doctrine et ses miracles avaient converti, en Lombardie seulement, plus de cent mille hérétiques. Cependant le venin de l'erreur avait tellement corrompu les esprits,

que tous les bénéfices de l'Église étaient usurpés par des laïques qui les transmettaient en héritage. Les évêques, obligés de mendier, n'avaient aucun moyen de réformer ces abus, et ne pouvaient, comme ils en ont la charge, fournir aux besoins des clercs et des pauvres. Saint Dominique, qui avait choisi la pauvreté pour lui et les siens, ne voulait pas la voir à ce point dans l'Église, et il résolut de travailler à lui rendre ses richesses. Il réunit quelques laïques qu'il savait remplis de la crainte de Dieu, et organisa avec eux une sainte milice, pour recouvrer les biens de l'Église, les défendre et résister aux injustices des hérétiques; ce plan réussit. Ceux qui s'enrôlaient juraient de tout faire pour atteindre le but proposé, et de sacrifier, s'il le fallait, leurs fortunes et leurs personnes. Comme leurs femmes pouvaient quelquefois y mettre obstacle, saint Dominique leur fit promettre de ne jamais arrêter leurs maris, et de les aider, au contraire, autant qu'il leur serait possible. Ces associés prirent le nom de *Frères de la Milice de Jésus-Christ*. Le saint fondateur voulut les distinguer des autres laïques par un signe extérieur, et leur donner quelques obligations particulières. Il leur prescrivit les couleurs de l'habit de son Ordre; les vêtements des hommes et des femmes, quelle qu'en fût la forme, devaient être noirs et blancs, comme symbole d'innocence et d'humilité. Il leur imposa un certain nombre de *Pater* et d'*Ave*, qui devaient remplacer les Heures canoniales, lorsqu'ils n'assistaient point à l'Office.

2. Plus tard, lorsque notre bienheureux père Domi-

nique eut quitté son corps pour s'envoler au ciel, et que ses nombreux miracles eurent décidé l'Église à l'inscrire au catalogue des Saints, les Frères et les Sœurs de la Milice de Jésus-Christ voulurent honorer leur glorieux fondateur, en prenant le nom de Frères de la Pénitence de Saint-Dominique. Les mérites de saint Dominique et les travaux apostoliques de son Ordre avaient d'ailleurs presque fait disparaître l'hérésie; les combats extérieurs n'étaient plus nécessaires, mais il restait à vaincre encore, par la pénitence, l'ennemi intérieur des âmes, et le nouveau titre convenait mieux que l'ancien. Lorsque le nombre des Frères Prêcheurs eut augmenté, et que Pierre, vierge et martyr, y eut brillé comme un astre radieux, en triomphant de ses ennemis encore plus par sa mort que par sa vie, la troupe des renards qui voulaient ravager la vigne du Seigneur fut complètement détruite¹, et Dieu rendit la paix à son Église. Les raisons qui avaient fait instituer la Milice de Jésus-Christ n'existant plus, l'association perdit son caractère guerrier. Lorsque les hommes qui en faisaient partie mouraient, leurs veuves, habituées à la vie religieuse qu'elles avaient observée pendant leur union, renonçaient au mariage et persévéraient dans leurs saintes pratiques jusqu'à la mort. D'autres veuves, qui n'avaient pas pris les mêmes engagements,

¹ Dans sa grande composition de la chapelle des Espagnols, à Santa-Maria-Novella, Simon Memmi a représenté l'Église militante. Sur le premier plan, des chiens qui poursuivent des renards figurent les religieux de l'Ordre de Saint-Dominique combattant les hérétiques.

mais qui ne voulaient pas se remarier, imitèrent les Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique et en adoptèrent la règle pour se purifier de leurs fautes. Peu à peu leur nombre s'accrut dans les différentes villes de l'Italie, et les Frères Prêcheurs les dirigèrent selon l'esprit de saint Dominique. Mais comme il n'y avait rien de fixe dans cette direction, un Frère espagnol appelé frère Munio, religieux de sainte mémoire qui avait gouverné tout l'Ordre, rédigea la règle qui existe aujourd'hui¹. Cette règle n'est pas absolument une règle religieuse, puisqu'elle n'oblige pas aux trois vœux qui sont les fondements de toute religion.

Les Sœurs de la Pénitence augmentant toujours en nombre et en sainteté, le souverain Pontife Honorius IV, en considération de leur mérite, leur accorda par une bulle la permission d'entendre les Offices dans les églises des Frères Prêcheurs, même pendant le temps de l'interdit. Jean XXII, après avoir promulgué la bulle *Clementina* contre les Béguines et les Bégards, déclara formellement que ses défenses ne s'étendaient pas aux Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique qui existaient en Italie, et à la règle desquelles il n'avait rien à changer. Ce que je viens de dire doit faire comprendre pourquoi les Sœurs de la Pénitence de Sienne répondirent d'abord à la mère de Catherine qu'elles ne recevaient pas de jeunes filles, mais seulement des veuves. Tout ce qui est dans ce chapitre est tiré des

¹ Le tombeau de ce religieux est au milieu de l'église Sainte-Sabine, à Rome.

manuscrits que j'ai consultés en Italie, et des informations que j'ai recueillies auprès des personnes les plus âgées et les plus dignes de foi parmi les Frères Prêcheurs et les Sœurs de la Pénitence.

IX

Des progrès admirables de Catherine dans les voies de Dieu.
— Notre-Seigneur l'instruit lui-même. — Preuves de la
réalité de ses visions.

1. En revêtant l'habit de Saint-Dominique, Catherine ne prononça pas les trois grands vœux de la Religion, mais elle prit la résolution de les observer parfaitement. Il n'y avait pas à délibérer pour la chasteté, puisqu'elle avait fait vœu de virginité. Pour l'obéissance, elle s'engagea à suivre en tout ce que lui prescrirait non-seulement le père Maître des Sœurs de la Pénitence, mais encore la Prieure. Pendant toute sa vie, elle fut si fidèle à cet engagement, qu'elle put dire à son confesseur au moment de mourir : « Je ne me rappelle pas avoir manqué une seule fois à l'obéissance. » Je sais que des personnes jalouses de sa sainteté ont osé dire le contraire; mais je déclare ici, pour confondre leur odieux mensonge, que si Catherine n'avait eu d'autre peine

pendant sa vie que les ordres indiscrets de ses directeurs, elle aurait encore, par sa patience, mérité le nom de martyr. Beaucoup, en effet, refusaient de croire aux grâces supérieures qu'elle recevait, et voulaient la conduire par les routes communes. Ils offensaient la majesté de Celui qui s'était fait son guide, et qui donnait tant de signes merveilleux de sa présence. C'était ainsi que les pharisiens combattaient les miracles que faisait Notre-Seigneur le jour du sabbat. « Cet homme n'est pas de Dieu, disaient-ils, puisqu'il n'observe pas le sabbat ¹. » Au milieu de ces oppositions, que Dieu permettait, Catherine s'efforçait d'obéir aux hommes, sans s'écarter cependant des voies que le Ciel lui montrait; mais ces tiraillements lui causaient des peines inexprimables. Combien de fois n'a-t-on pas dit : « C'est par Béalzébub, prince des démons, qu'elle chasse les démons ²; » ou bien : « Toutes ses visions ne viennent pas de Dieu, mais du diable ! » Et cependant il est évident que non-seulement ces choses étaient surnaturelles, mais que sa vie tout entière était un miracle. J'aurai occasion de revenir plus tard sur ce sujet.

2. Catherine observait aussi parfaitement la pauvreté. Lorsqu'elle vivait dans la maison de son père, et que l'abondance y régnait, elle ne prenait rien pour elle-

¹ Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. (Joan. ix, 16.)

² In Beelzebub, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia. (Luc. xi, 15.)

même; elle donnait seulement aux pauvres, son père lui ayant laissé toute latitude à cet égard. Elle aimait tant la pauvreté, qu'elle a avoué que rien ne pouvait la consoler de ne pas la trouver dans sa famille. Elle demandait avec ardeur à Dieu de vouloir bien rendre pauvres ses parents. « Seigneur, disait-elle, ne vaut-il pas mieux que je demande pour mes parents et pour mes frères les biens éternels? Je sais que ceux de la terre sont accompagnés de beaucoup de maux et de dangers, je ne veux pas les y exposer. » Dieu exauça la prière de Catherine; des circonstances extraordinaires réduisirent ses parents à la plus extrême pauvreté, sans qu'il y eût de leur faute, comme le peuvent assurer ceux qui les ont connus ¹. Après avoir donné à sa vie de tels fondements, Catherine se mit à élever l'édifice de sa perfection. Nous allons voir ce qu'elle ajouta à tout ce que nous venons de dire.

3. Saint Dominique avait rempli sa promesse : semblable à une abeille industrieuse, sa fille bien-aimée profita, pour composer son miel, de toutes les occasions et de tous les moyens de vivre plus retirée et plus unie à son céleste Époux. « Voici que tu es religieuse, se disait-elle, il ne faut plus vivre comme tu as vécu jusqu'à présent. La vie du monde est passée, celle de ta profession commence, et tu dois la rendre conforme à ta règle. Il faut donc te revêtir d'une inviolable pureté; l'habit blanc que tu portes est pour te le rappeler sans

¹ La révolte des ouvriers en laine ruina sa famille, et ses frères furent obligés d'aller s'établir à Florence, en 1370.

cesse, et ton manteau noir te dit que tu es entièrement morte au monde. Pense que tu dois marcher maintenant dans la voie étroite, que bien peu de personnes suivent. » Elle se proposa, afin de conserver plus parfaitement sa pureté, de garder le plus rigoureux silence, et de ne parler que pour confesser ses péchés. Son confesseur qui m'a précédé a dit et a écrit qu'elle observa cette résolution pendant trois ans. Elle restait sans cesse dans sa cellule, et ne la quittait que pour aller à l'église. Elle n'en sortait pas même pour prendre sa nourriture, qui était bien peu de chose, comme nous l'avons déjà dit; encore voulait-elle arroser ses repas de ses larmes, et jamais elle ne les commençait sans offrir à Dieu le tribut de ses pleurs. Quand elle en avait abreuvé son âme, elle s'accordait quelques aliments pour soutenir son corps. Elle avait trouvé un désert dans sa maison et une solitude au milieu des bruits de la ville. Qui pourrait raconter ses veilles, ses prières, ses méditations et ses gémissements? Elle s'était arrangée de manière à veiller pendant que dormaient les Dominicains, qu'elle appelait ses frères. Quand elle entendait le second coup des matines, et pas avant, elle disait à son céleste Epoux : « Seigneur, mes frères qui vous servent ont dormi jusqu'à présent, et j'ai veillé pour eux en votre présence, afin que vous les préserviez du mal et des embûches de l'ennemi. Ils se lèvent maintenant pour vous louer : protégez-les, et permettez-moi de me reposer un peu. » Et elle s'étendait sur ses planches, où un morceau de bois lui servait d'oreiller.

4. Celui qu'elle aimait souriait à son ardeur, et l'encourageait par de nouvelles grâces. Il ne voulut pas laisser une brebis si fidèle sans pasteur, et une élève si désireuse d'apprendre, sans un bon maître; ce ne fut pas un homme ou un ange qu'il lui donna, ce fut lui-même qui voulut guider son épouse bien-aimée. Dès qu'elle se fut renfermée dans sa cellule, notre Sauveur Jésus-Christ lui apparut, pour lui enseigner tout ce qui pouvait être utile à son âme. « Soyez bien certain, mon père, me disait-elle, que rien de ce qui regarde les voies du salut ne m'a été enseigné par les hommes; c'est mon Seigneur et Maître, c'est l'Époux chéri de mon âme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me l'a révélé par ses inspirations et ses apparitions. Il me parlait comme je vous parle maintenant à vous-même. » Elle m'avouait que, dans le commencement de ses visions, lorsqu'elle les apercevait par ses sens extérieurs, elle craignait d'être trompée par le démon, qui se transforme quelquefois en ange de lumière. Notre-Seigneur, loin de s'en offenser, la louait de sa prudence. « Le voyageur, lui disait-il, doit être toujours sur ses gardes, car il est écrit : « Bienheureux l'homme qui vit « dans la crainte ¹. » Je t'apprendrai, si tu veux, comment tu dois discerner mes visions des visions de l'ennemi. » Et comme Catherine le lui demandait avec instance, Notre-Seigneur continuait : « Il serait facile d'éclairer directement ton âme et de lui faire distinguer sur-le-champ l'origine de tes visions; mais, pour ton

¹ Beatus vir qui semper est pavidus. (Prov. xxviii, 14.)

utilité et celle des autres, je veux te dire ce qu'enseignent les docteurs auxquels j'ai fait connaître la vérité. Mes visions commencent par la terreur, et continuent dans la paix; leur début fait sentir une certaine amertume qui se change peu à peu en douceur. Le contraire arrive dans les visions du mauvais esprit : elles donnent d'abord une certaine joie, mais elles finissent toujours par jeter dans le trouble; et cela doit être, car nos voies sont bien différentes. La voie de la pénitence et de mes commandements paraît d'abord rude et pénible; mais à mesure qu'on y avance, elle devient douce et facile : dans la voie du mal, au contraire, les premiers instants sont agréables, mais ensuite on rencontre bientôt la peine et le danger. Je vais te donner encore un signe plus infailible. Je suis la Vérité; mes visions doivent par conséquent communiquer à l'âme la vérité; et comme ce qui lui est le plus nécessaire dans la vérité, c'est de me connaître et de se connaître, cette double connaissance doit l'amener à se mépriser et à m'honorer; et c'est en cela que consiste l'humilité. Mes visions rendent donc l'âme plus humble, en lui faisant comprendre la vérité de son néant. Le contraire arrive dans les visions du mauvais esprit : comme il est le père du mensonge et le prince de l'orgueil, il ne peut donner que ce qu'il a; ses visions engendrent toujours dans l'âme une certaine estime d'elle-même qui l'excite et la remplit de vanité. Examine-toi donc avec soin, et tu pourras connaître si tes visions viennent de la vérité ou du mensonge; la vérité donne l'humilité, le mensonge donne l'orgueil. » Catherine, docile à ces leçons

salutaires, les médita dans son esprit et les transmitt plus tard à moi et à d'autres personnes, comme nous le verrons dans la suite.

5. A partir de ce moment, les visions et les communications célestes se multiplièrent tellement, que la plus active conversation entre deux amis n'aurait pu suffire à ce que se disaient Catherine et son divin Époux, notre Sauveur Jésus-Christ. Dans ses prières, ses méditations, ses lectures, ses veilles ou son sommeil, elle jouissait, d'une manière ou d'une autre, du même bonheur. Souvent, lorsqu'elle parlait avec quelqu'un, Notre-Seigneur se manifestait à elle, et s'entretenait avec son esprit, tandis que ses lèvres continuaient la conversation commencée; mais cet état ne pouvait durer longtemps; son âme, ravie par son Bien-Aimé, quittait ses sens et entraînait en extase. Ces rapports surnaturels expliquent les choses étonnantes qui lui arrivèrent, sa prodigieuse abstinence, sa doctrine admirable et les miracles dont la puissance de Dieu a bien voulu nous rendre témoins pendant sa vie; ils sont l'origine, la cause de toutes ses actions, et font comprendre le merveilleux de son existence.

6. Pour que personne n'en doute, je vais raconter de Catherine des choses qui sont bien à ma honte. On pourrait me dire : Ce que vous écrivez, vous le tenez seulement d'elle, et vous n'avez pas d'autres témoins; le témoignage qu'on rend de soi-même peut ne pas être vrai; elle a pu se tromper, ou mentir. Mais je vais rapporter un fait qui me concerne, et que je me serais bien gardé de faire connaître, si l'honneur de la servante de

Dieu n'y était pas intéressé. J'aime mieux me couvrir de confusion, et ne pas diminuer sa gloire. Au commencement de nos relations, j'avais entendu raconter des choses si extraordinaires, que j'hésitais à les croire; Dieu le permettait pour un plus grand bien. Je cherchais par toutes sortes de moyens à reconnaître si ces phénomènes venaient de Dieu ou d'un autre agent, s'ils étaient vrais ou faux. Il y a bien des hypocrites à notre époque, et j'en avais trouvé beaucoup, surtout parmi les femmes, dont la tête s'égare facilement, et qui sont plus exposées aux séductions du démon. Certaines remarques me troublaient et me tenaient dans la plus grande incertitude : je désirais en être tiré par Celui qui ne peut se tromper ni tromper, lorsque tout à coup il me vint à la pensée que, si j'obtenais de Dieu, par les prières de Catherine, une contrition de mes péchés supérieure à celle que j'avais l'habitude de ressentir, ce serait un signe évident que tout ce qui lui arrivait venait du Saint-Esprit. Car personne ne peut avoir la contrition sans le Saint-Esprit; et quoiqu'on ignore si on est digne d'amour ou de haine, la contrition du cœur est une preuve qu'on est en grâce avec Dieu. Je ne dis pas un mot des pensées qui m'occupaient; j'allai trouver seulement Catherine, et je lui demandai avec instance de vouloir bien obtenir de Dieu le pardon de mes péchés. Elle me répondit avec une joie pleine de charité qu'elle le ferait volontiers. J'ajoutai alors qu'il me fallait, pour satisfaire mon désir, une bulle de pardon comme on en donnait à Rome. Elle demanda en riant en quelle forme je voulais cette bulle. Je lui ré-

pondis que cette bulle devait avoir pour authentique une contrition extraordinaire de mes péchés. Elle m'assura aussitôt qu'elle me l'obtiendrait. Il me sembla qu'elle connaissait ma pensée, et je la quittai, je crois, vers la dernière heure du jour.

Le lendemain, je souffris tellement de mes infirmités habituelles, que je fus obligé de garder le lit. J'avais près de moi frère Nicolas, religieux de mon Ordre, que j'aimais tendrement. Catherine le savait, parce qu'alors nous-étions en visite dans un couvent de nos Sœurs qui n'était pas très-éloigné de chez elle. Elle se leva tout à coup de son lit, où la fièvre et d'autres souffrances la tenaient étendue, et elle dit à sa compagne : « Allons voir frère Raymond qui est malade. » Sa compagne lui répondit que ce n'était pas très-nécessaire, parce qu'elle était plus malade que moi ; mais elle se hâta plus qu'à l'ordinaire, et me dit en arrivant : « Qu'avez-vous donc ? » Ma faiblesse me permettait à peine de parler à mon compagnon. Je fis alors un effort pour répondre, et je lui dis : « Mais vous, ma sœur, pourquoi venir ici ? vous êtes plus souffrante que moi. » Elle se mit aussitôt à discourir, selon son habitude, sur Dieu et sur l'ingratitude avec laquelle nous offensons sa bonté.

Pendant qu'elle parlait, j'eus tout à coup une vision de mes péchés d'une surprenante clarté : je me voyais dépouillé de tout, en présence du grand Juge, et je sentais que je méritais la mort, comme ces malfaiteurs que frappe la justice des hommes. Je voyais aussi la bonté, la clémence de mon Juge, qui, malgré mes

crimes, non-seulement me délivrait du châtimement, mais encore couvrait ma nudité de ses propres vêtements, me recueillait et me nourrissait dans sa maison, me prenait à son service, et remplaçait par l'efficacité de sa grâce la mort par la vie, la crainte par l'espérance, la douleur par la joie, et la honte par la gloire. Ces pensées, ou, pour parler plus juste, ces visions de mon esprit triomphèrent tellement de la dureté de mon cœur, que je me mis à répandre sur mes péchés des torrents de larmes : ma douleur était si profonde, qu'il me semblait que j'allais en mourir. Catherine, dont le but était rempli, garda le silence, et me laissa à mes pleurs et à mes sanglots. Quelques instants après, au milieu de la surprise que me causait ce qui se passait en moi, je me rappelai ma demande de la veille et la promesse qu'elle m'avait faite; je me tournai aussitôt vers elle, et je lui dis : « N'est-ce pas la bulle que je vous ai demandée hier? — C'est elle-même, » me répondit-elle. Puis, se levant, elle me toucha, il me semble, de la main l'épaule, en me disant : « Souvenez-vous des grâces de Dieu. » Elle se retira et me laissa avec mon compagnon, tout rempli de joie et d'édification. J'affirme devant Dieu que je viens de dire la vérité.

7. Je reçus une autre preuve de sa sainteté que je vais dire à son honneur et à ma confusion. J'étais dans le couvent dont je viens de parler; ses souffrances la retenaient sur son lit; elle me fit avertir qu'elle désirait me voir pour m'entretenir de quelques révélations. Je vins et je m'approchai de son lit; elle se mit alors,

malgré la fièvre qui la tourmentait, à discourir de Dieu et à m'expliquer tout ce qui lui avait été révélé dans la journée; c'étaient des choses si extraordinaires, que j'oubliai ce qui m'était arrivé, et je me demandai à moi-même : Faut-il croire ce qu'elle dit ? Pendant que j'hésitais et que je la regardais, tout à coup son visage se changea en celui d'un homme sévère qui me regardait et me remplissait de terreur; sa figure ovale indiquait la plénitude de la vie; sa barbe, peu abondante, avait la couleur du froment, et toute sa physionomie était empreinte de cette majesté qui révèle la présence de Dieu. Il m'était impossible d'apercevoir un autre visage que le sien. J'étais tout épouvanté, et je m'écriai en levant les mains : « Oh ! qui me regarde ainsi ? » Catherine répondit : « Celui qui est. »

Aussitôt la vision disparut, et je revis clairement le visage de Catherine, que je ne distinguais pas auparavant. Mon intelligence fut éclairée d'une lumière si abondante, principalement sur l'objet de notre entretien, que je compris cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ promettant à ses disciples la venue du Saint-Esprit : « Et il vous annoncera ce qui doit arriver ¹. » Je puis paraître insensé, et je ne m'en défends pas, si les incrédules le veulent; j'aime mieux passer pour fou que de ne pas rendre témoignage de la sainteté de Catherine. N'est-ce pas dans ce but que le Seigneur a triomphé de mes doutes et m'a fait connaître ce que je devais redire aux autres ? Quelle raison

¹ Et quæ ventura sunt annuntiabit vobis. (Joan. xvi, 13.)

y a-t-il maintenant de douter et de nier ? Si vous pensez que Marie Madeleine et les autres disciples ont cru trop facilement, vous ne récuserez pas du moins Thomas Didyme, qui toucha les stigmates du Sauveur. Si vous refusez le témoignage de ceux qui croient, vous écouterez du moins ceux qui sont incrédules comme vous. Voici quelqu'un qui non-seulement ne croit pas, mais qui persévère dans son incrédulité après avoir reçu les preuves qu'il demandait. Le Seigneur alors vient lui-même et lui montre son visage ; il le voit de ses yeux d'une manière sensible, et il acquiert la certitude que c'était bien Jésus-Christ qui parlait en Catherine. Oui, l'incrédule Raymond l'a vu comme autrefois Thomas Didyme l'a touché. Thomas, après cette grâce, s'est écrié : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Ne puis-je pas m'écrier à mon tour, après cette double preuve : « O véritable épouse et disciple fidèle de mon Seigneur et de mon Dieu ! »

Tout ce que je viens de dire doit empêcher de douter des visions et des révélations que je rapporterai dans la suite, et qui n'ont eu d'autres témoins que Catherine elle-même. On y admirera les saints exemples et les grands enseignements que Notre-Seigneur nous a donnés dans sa servante, ce vase naturellement si faible et si fragile, mais que sa grâce avait rendu si fort et si précieux. C'est Catherine qui m'a dit tout ce qui est dans ce chapitre, excepté ce que j'ai vu par moi-même, et ce que m'a rapporté un de ses confesseurs au sujet de son silence.

¹ Dominus meus et Deus meus. (Joan. xx, 28.)

X

De l'admirable doctrine que Notre-Seigneur lui enseigna
et qu'elle adopta pour règle de sa vie.

1. Après avoir donné les motifs que nous avons de croire à l'action de Dieu dans Catherine, examinons l'édifice spirituel de sa perfection, avec la grâce de Celui qui en est la pierre fondamentale; et comme les âmes fidèles trouvent leur vie et leur force dans la parole du Seigneur, voyons d'abord les leçons qu'elle recevait de son Maître bien-aimé. Catherine racontait à ses confesseurs, au nombre desquels je ne méritais pas d'être, qu'au commencement de ses visions, Notre-Seigneur lui avait apparu pendant qu'elle faisait oraison, et lui avait dit : « Sais-tu, ma fille, ce que tu es et ce que je suis ? Si tu apprends ces deux choses, tu seras bien-heureuse : tu es celle qui n'est pas, et moi je suis Celui qui suis. Si tu pénètres ton âme de cette vérité, l'ennemi ne pourra pas te tromper, et tu éviteras tous ses

pièges; tu ne consentiras jamais à faire quelque chose contre mes commandements, et tu acquerras sans peine la grâce, la vérité, la paix. » Oh! que cette courte parole est grande, et que cette doctrine si simple est étendue! Quelle immense sagesse dans ce peu de mots! Qui me donnera de les comprendre? Qui m'en révélera les secrets et m'en fera mesurer l'infini? N'est-ce pas là cette longueur, cette largeur, cette élévation, cette profondeur que l'apôtre saint Paul voulait comprendre avec les Chrétiens d'Éphèse¹? N'est-ce pas ce qui, avec la charité du Christ, surpasse toute la science des hommes?

2. Arrêtons-nous donc un instant, et ne négligeons pas ce trésor incomparable que nous avons trouvé dans le champ de Catherine; méditons-le avec soin, nous y puiserons d'abondantes richesses. La Vérité infailible a dit : « Si tu connais ces deux choses, tu seras sauvée; si tu en pénètres ton âme, l'ennemi ne pourra rien contre toi. » Faisons ici trois tentes : une pour notre intelligence, en l'honneur de Jésus qui enseigne; une dans notre cœur, en l'honneur de Catherine, qui a reçu sa doctrine; et une autre dans notre mémoire, pour y retenir tout ce qui peut être utile à nos âmes. Nous serons riches alors, et nous ne serons pas obligés d'aller comme des mendiants à la recherche de la Vérité. Le Seigneur a dit : « Tu es celle qui n'est pas, » c'est-à-dire une créature que Dieu a faite de rien. Créer, c'est faire quelque chose de rien, et ce quelque chose tend

¹ Ephes. III, 16.

toujours au néant ; il y retournerait nécessairement , si le Créateur cessait un instant de pourvoir à sa conservation. Lorsque la créature pêche , elle se rapproche du néant. Par elle-même, elle ne peut rien faire et rien penser, nous dit l'Apôtre : qu'y a-t-il d'étonnant qu'elle ne puisse se donner l'être et se le conserver ? De là cette autre parole de saint Paul : « Celui qui s'imagine être quelque chose, quand il n'est rien, se trompe lui-même¹. »

3. Oui, la créature est bornée de tous côtés par le néant ; elle vient du néant, elle tend au néant, et par le péché elle se fait néant, suivant l'expression de saint Augustin. Elle ne peut rien faire par elle-même, car il est dit dans l'Évangile : « Sans moi vous ne pouvez rien faire². » Puisque notre néant est si bien prouvé, qui oserait se dire quelque chose ? C'est dans cette vérité que les saints, formés à l'école de la Sagesse éternelle, ont trouvé des armes pour combattre tous les vices. Comment l'orgueil pourra-t-il entrer dans une âme convaincue de son néant ? Comment s'élever au-dessus des autres, lorsqu'on sait qu'on n'est rien ? Comment mépriser quelqu'un, lorsqu'on se méprise ? Comment se glorifier dans les richesses extérieures, lorsqu'on repousse intérieurement toute estime de soi-même ? La Sagesse incarnée a dit : « Si je cherche moi-même ma gloire, ma gloire n'est rien³. »

¹ Qui se existimat aliquid esse, cum nihil est, ipse se seducit. (Galat. vi, 3.)

² Sine me nihil potestis facere. (Joan. xv, 5.)

³ Si ego glorifico me ipsum, gloria mea nihil est. (Ibid., viii, 54.)

Comment la créature s'attachera-t-elle aux biens de la terre, quand elle sait qu'elle ne s'appartient pas, mais qu'elle appartient à son Créateur? Comment s'abandonnera-t-elle aux plaisirs de la chair, puisque ces plaisirs limitent son être et la ramènent au néant? Comment s'abandonnera-t-elle à la paresse et négligera-t-elle son être, qui n'est pas à elle et pour lequel il lui faut tout mendier? Oui, la condamnation de tous les vices est dans ces seuls mots : Tu n'es pas.

4 Notre-Seigneur dit aussi : « Je suis Celui qui suis¹. » Cette vérité est à la fois nouvelle et ancienne; Moïse l'entendit sortir du buisson ardent. Les commentateurs des saintes Écritures ont parfaitement expliqué que Dieu seul a l'être par essence, qu'il n'y a aucune différence entre son essence et son être, qu'il ne reçoit l'être de personne, qu'il l'a par lui-même et qu'il le donne à tous les autres êtres; lui seul, par conséquent, peut se définir comme il l'a fait, parce que, pour employer les expressions de l'Apôtre, « en lui ne se trouvent pas l'*être* et le *non-être*, comme dans les autres créatures, mais seulement l'*être*. » Aussi Moïse dit-il : « Celui qui est m'a envoyé². » La définition de la création conduit aussi à la même vérité. Si créer est faire quelque chose de rien, il faut en conclure que toute chose vient d'un créateur qui est l'unique source de l'être; si la créature n'a rien par elle-même, elle tient tout du Créateur, et le Créateur ne reçoit rien en

¹ Ego sum qui sum. (Exod. III, 14.)

² Qui est misit me. (Id., ibid.)

dehors de lui et possède toute la perfection de l'être. Il ne pourrait jamais faire quelque chose de rien, s'il n'avait pas en lui la puissance infinie de l'être. Aussi le Roi du ciel disait-il à son épouse : « Contemple-moi au fond de ton cœur; tu verras que je suis ton Créateur, et tu seras bienheureuse. »

5. Nous lisons la même chose dans l'histoire d'une autre Catherine que Notre-Seigneur visita, accompagné d'un grand nombre d'anges et de saints. « Ma fille, lui dit-il, reconnais ton Créateur. » De cette connaissance, en effet, découlent les vertus et la perfection de toute intelligence créée. Il y aurait déraison et folie à ne pas servir avec empressement et avec joie celui auquel on reconnaît tout devoir. Comment ne pas aimer de tout son esprit et de tout son cœur ce bienfaiteur si bon, si généreux, qui donne gratuitement ce qu'il donne? Comment ne pas chercher sans cesse à plaire à cet ami qui n'attend pas le mérite pour aimer, et qui chérit ses créatures même avant leur existence? Comment ne pas craindre d'offenser et de perdre un Créateur si grand et si terrible, un protecteur si riche et si puissant? Comment ne pas tout supporter pour l'amour de Celui duquel on reçoit tant et duquel on doit tout attendre? Comment se laisser décourager par les épreuves et se plaindre de ses douleurs, quand elles plaisent tant à une si haute et si douce majesté? Ne faut-il pas recevoir avec respect, écouter avec soin et garder comme un trésor dans sa mémoire, toutes les paroles que le Créateur a bien voulu dire à ses créatures? Ne faut-il pas surtout obéir de tout son cœur et de toutes

ses forces à tous ses commandements ? Voilà ce qu'on doit voir en ces quelques mots : « Apprends que tu es celle qui n'est pas, et que Moi, je suis Celui qui suis ; » et dans ceux-ci : « Ma fille, reconnais ton Créateur. » C'est là le commencement de ce que Notre-Seigneur voulait faire pour son épouse : cette base n'est-elle pas suffisante pour élever l'édifice de sa perfection spirituelle et le rendre capable de résister aux vents et aux tempêtes ? Nous avons vu d'abord les motifs que nous avons de croire, nous connaissons maintenant les fondements que le grand Architecte a placés dans l'âme de Catherine ; nous avons ainsi deux raisons de ne plus douter ; ne soyons donc pas incrédules, mais fidèles.

6. Notre-Seigneur dit encore à Catherine une parole féconde qui peut, il me semble, se rattacher à la première. Il lui dit dans une autre apparition : « Ma fille, pense à moi : si tu le fais, je penserai sans cesse à toi. » N'est-ce pas la parole que le Psalmiste adresse au juste lorsqu'il s'écrie : « Placez votre pensée dans le Seigneur, et il vous nourrira ; il ne livrera pas le juste à d'éternelles fluctuations¹. » Voyons comment Catherine comprenait cette divine parole. Elle me disait que Dieu lui ordonnait par là d'ôter toute pensée de son cœur, de n'y garder que la sienne sans s'inquiéter d'elle-même et de son salut, pour que rien ne pût l'en distraire. Il ajoutait : « Et je penserai à toi. » C'est-à-

¹ *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet ; non dabit in æternum fluctuationem justo.* (Psalm. LIV, 23.)

dire : « Ne crains rien, ma fille, pour toi et ton salut, parce que je sais tout, je puis tout, et je veux veiller et pourvoir à tous tes besoins ; applique-toi seulement à me méditer sans cesse, car c'est là qu'est ta perfection et ton souverain bonheur. » O Bonté infinie, pourquoi voulez-vous que votre créature ne pense qu'à vous, ne médite que vous ? Devez-vous en retirer quelque profit, quelque gloire ? Non, assurément. Si vous le demandez avec tant d'instance, c'est que vous êtes la bonté même, et que vous voulez vous donner à nous pour nous attirer à vous. La servante du Seigneur concluait de cette parole, que, dès que nous appartenons à Dieu par le baptême, et surtout par la profession religieuse, nous ne devons plus nous inquiéter de nous-mêmes, mais nous appliquer seulement à plaire à Dieu, auquel nous nous étions donnés ; et cela, non pas principalement en vue de la récompense, mais en vue de l'union, parce que, plus nous allons à Dieu par amour, plus nous lui sommes agréables. Il ne faut désirer le paradis que comme un moyen de nous unir d'une manière plus intime et plus parfaite à notre principe, qui est l'Infini. Aussi nous disait-elle souvent, lorsque nous craignions quelque chose pour nous ou pour nos frères : « Pourquoi vous occuper de vous ? Laissez agir la Providence : au milieu de vos plus grands dangers, elle a les yeux fixés sur vous ; elle vous sauvera toujours. » C'était l'espérance que lui avait donnée son Époux, lorsqu'il lui avait dit : « Je penserai à toi ; » et sa confiance en la Providence était si grande, qu'elle ne pouvait se lasser d'en parler le jour et la nuit.

Aussi, dans le livre qu'elle a composé, s'est-elle très-étendue sur ce sujet et lui a-t-elle consacré d'admirables chapitres.

7. Je me souviens qu'étant sur un vaisseau avec elle et beaucoup d'autres personnes¹, le vent qu'il nous fallait vint à manquer vers le milieu de la nuit, et le pilote était très-inquiet. Nous étions dans un passage dangereux; si le vent nous avait pris de côté, nous pouvions être jetés sur des îles ou entraînés au large. J'en avertis Catherine. « Ma mère, lui dis-je, c'était le nom que nous lui donnions tous; ma mère, ne voyez-vous pas quel danger nous courons? » Elle me répondit comme à son ordinaire: « Pourquoi vous occuper de vous? » Je gardai le silence et je me rassurai; mais bientôt le vent tourna comme le craignait le pilote. J'en prévins Catherine. « Qu'il change le gouvernail, au nom de Dieu, dit-elle, et qu'il aille au gré du vent que le Ciel lui enverra. » Le pilote obéit, et nous retournions en arrière; mais elle priait Dieu la tête baissée, et nous n'avions pas avancé à une portée de trait, que le vent favorable qui nous avait abandonnés souffla de nouveau, et nous arrivâmes à l'heure des Matines au port que nous désirions, en chantant le *Te Deum*. Ce fait n'est pas ici à sa place, mais je l'ai raconté parce qu'il se rattachait à mon sujet. Oui, pour quiconque y réfléchira, la seconde vérité est la conséquence de la première. Si une âme reconnaît qu'elle n'est rien par elle-même et qu'elle existe par Dieu,

¹ C'était à son retour d'Avignon, en 1376.

elle ne se confiera pas dans ses actions, mais dans l'action de Dieu seul. Elle mettra tout son espoir dans le Seigneur et placera en lui toutes ses pensées, comme le dit le Psalmiste. Cela ne l'empêche pas de faire tout ce qu'elle peut faire, parce que cette confiance procède de l'amour. L'amour produit dans l'âme le désir de la chose aimée; ce désir pousse à tous les actes capables de le satisfaire. L'activité est en rapport avec l'amour; mais cela n'empêche pas de mettre sa confiance en Dieu, et non pas en soi-même, comme le lui apprend la connaissance qu'elle a de son néant et de la perfection de son Créateur.

8. La doctrine de Catherine est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans sa vie; aussi ne dois-je pas passer sous silence d'autres renseignements qui se rattachent à ceux que je viens d'exposer. Elle me parlait souvent de l'état d'une âme qui aime son Créateur; et elle me disait que cette âme finissait par ne plus se voir et par s'oublier elle-même avec toutes les créatures. Et comme je lui demandais de s'expliquer, elle me répondait : « L'âme qui voit son néant et qui sait que tout son bien est dans le Créateur, s'abandonne si parfaitement et se plonge tellement en Dieu, que toute son activité se dirige vers lui et s'exerce en lui. Elle ne veut jamais sortir du centre où elle a trouvé la perfection du bonheur; et cette union de l'amour, qui augmente chaque jour en elle, la transforme, pour ainsi dire tellement en Dieu, qu'elle ne peut avoir d'autres pensées, d'autres désirs, d'autre amour que lui; elle n'a pas non plus d'autres souvenirs. Elle ne voit rien

qu'en Dieu; elle ne se souvient d'elle et des créatures qu'en lui. Elle est comme plongée dans un océan dont les eaux profondes l'entourent; elle ne saisit que ce qui est dans ces eaux, ce qui est en dehors lui est inaccessible; elle peut bien voir les objets extérieurs qui s'y reflètent, mais elle les voit dans l'eau seulement et tels qu'ils sont dans l'eau. C'est là le légitime amour de nous-mêmes et des créatures, l'amour qui ne peut nous égarer, parce que l'âme suit alors nécessairement la volonté divine, ne désire rien et ne fait rien en dehors de Dieu. » Je ne sais si j'ai bien expliqué ce que m'enseignait Catherine; elle l'avait appris par expérience, comme le disciple dont parle saint Denis l'Aréopagite; mais, hélas! moi, qui ne l'ai pas éprouvé, je m'exprime d'une manière bien imparfaite. Que ceux qui lisent ces pages les méditent et reçoivent la grâce nécessaire pour les comprendre; plus ils seront unis à Dieu, plus ils en auront l'intelligence.

9. Dans cette union avec Dieu, Catherine trouvait une autre vérité qu'elle enseignait sans cesse à ceux qu'elle dirigeait. « L'âme unie à Dieu, disait-elle, l'aime autant qu'elle déteste la partie sensuelle de son être. L'amour de Dieu engendre naturellement la haine du péché, et lorsque l'âme voit que le germe du péché est dans ses sens, et que c'est là qu'il prend racine, elle ne peut s'empêcher de haïr ses sens et de s'efforcer, non pas de les détruire, mais d'anéantir le vice qui est en eux; et elle ne peut y parvenir sans de grandes peines et de longs efforts. Il reste même toujours la racine des petites fautes; car, selon saint

Jean, « si nous nous disons être exempts de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous¹. » Cette haine sainte commence dans l'âme par un certain mépris d'elle-même, et ce mépris la protège contre les séductions du démon et des hommes. En effet, il n'y a rien qui la rende si calme et si forte que ce sentiment dont parlait l'Apôtre, lorsqu'il disait : « C'est dans ma faiblesse qu'est ma force². » O éternelle bonté de Dieu, s'écriait Catherine, qu'avez-vous fait ? De la faute vient la vertu ; de la faiblesse, la force ; de l'offense, le pardon : et c'est dans le mépris que se trouve l'amour. O mes fils, ayez donc cette sainte haine de vous-mêmes ; elle vous rendra humbles, elle vous donnera la patience dans les tribulations, la modération dans la prospérité, la retenue dans toute votre conduite : vous deviendrez agréables à Dieu et aux hommes. » Et elle ajoutait : « Malheur, oui, malheur à l'âme qui n'a pas cette sainte haine ! car, là où elle n'est pas, règne nécessairement l'amour-propre, qui est la cause de tout péché et la source de tous les vices. »

10. Elle recommandait ainsi tous les jours à ses disciples la haine et la ruine de l'amour-propre. Lorsqu'elle remarquait en eux ou en d'autres personnes quelques défauts, elle en avait compassion, et disait : « Voilà ce que fait l'amour-propre, ce père de l'orgueil

¹ Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est. (I Joan. I, 8.)

² Cum enim infirmor, tunc potens sum. (II Cor. XII, 10.)

et de tous les vices. » O mon Dieu ! combien de fois ne l'a-t-elle pas dit pour moi ! « Faites tous vos efforts, me répétait-elle sans cesse, pour arracher de votre cœur cet amour-propre et pour y faire naître cette sainte haine, qui est la voie sûre et royale par laquelle on corrige ses défauts et on atteint la perfection. » Je confesse qu'encore maintenant je ne comprends pas toute la profondeur de ses enseignements, et que je n'en profite pas. Mais vous qui les lisez, rappelez-vous les deux cités dont parle saint Augustin dans sa *Cité de Dieu* : l'une est constituée par l'amour-propre, et va jusqu'au mépris de Dieu ; l'autre est constituée par l'amour de Dieu, et va jusqu'au mépris de soi-même. La même doctrine se trouve dans les paroles que l'Apôtre entendit du ciel, lorsqu'il pria pour être délivré de la tentation. « La force se perfectionne dans la faiblesse¹. » Et il ajoutait : « Je me glorifierai volontiers dans mes faiblesses, afin que la force du Christ habite en moi². » Les enseignements de Catherine avaient donc bien pour fondement la pierre solide de la vertu, qui est le Christ. Ce que je viens de dire doit suffire à le prouver. — Je termine ici ce chapitre, et je n'ai besoin d'invoquer le témoignage de personne, puisque j'ai entendu moi-même tout ce que j'y rapporte ; je prie seulement ceux qui le liront de remarquer combien Catherine était agréable à Dieu, et combien on doit croire une âme si favorisée des lumières d'en haut.

¹ Virtus in infirmitate perficitur. (II Cor. xii, 9.)

² Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. (Id., ibid.)

XI

Épreuves et combats de Catherine. — Son intimité avec Notre-Seigneur. — Elle apprend miraculeusement à lire.

1. Le Roi pacifique avait élevé la forteresse du Liban pour protéger Jérusalem contre Damas. Le prince orgueilleux de Babylone, l'ennemi de la paix, en frémit; il rassembla ses armées contre elle, et voulut la renverser. Mais Celui qui donne et conserve la paix entourait sa forteresse de magnifiques et inexpugnables remparts. Non-seulement les traits de l'ennemi étaient impuissants, mais ils retournaient contre ceux qui les lançaient, et leur donnaient la mort. De même, lorsque l'antique serpent vit Catherine, si jeune, s'élever à une si haute perfection, il craignit qu'elle ne fît, avec son salut, le salut de beaucoup d'autres, et qu'elle ne secourût abondamment l'Église par ses vertus et ses enseignements. Alors il chercha, dans son infernale malice, tous les moyens de la séduire; mais le Dieu de

miséricorde qui permettait ces attaques pour augmenter la gloire de son épouse, lui donna de si bonnes armes pour combattre, que la guerre lui fut plus profitable que la paix. Il lui inspira d'abord la pensée de demander à Dieu le don de force : elle le fit continuellement pendant plusieurs jours ; et Dieu, pour récompenser sa prière, lui donna les instructions suivantes : « Ma fille, lui dit-il, si tu veux acquérir la force, il faut m'imiter. Je pouvais, par ma puissance divine, arrêter les efforts du démon et prendre d'autres moyens pour les vaincre ; mais j'ai voulu vous instruire par mes exemples et vous apprendre à triompher par le chemin de la Croix. Si vous voulez devenir fort contre l'ennemi, prenez la Croix pour sauvegarde ; mon Apôtre ne vous a-t-il pas dit que j'avais couru avec joie à la mort cruelle et ignominieuse du Calvaire¹ ? Choisissez donc les peines et les afflictions ; ne les supportez pas seulement avec patience, mais embrassez-les avec bonheur ; ce sont de véritables trésors, car plus vous les souffrirez pour moi, plus vous me serez semblables ; et, selon la doctrine de l'Apôtre, plus vous me serez semblables dans la souffrance, plus aussi vous me serez semblables dans la grâce et dans la gloire. Regarde donc, ma chère fille, à cause de moi les choses douces comme les choses amères, et les choses amères comme les choses douces, et sois certaine qu'ainsi tu seras toujours forte. » Catherine profita si bien de cette leçon et reçut avec tant de

¹ Hebr. xii, 2.

joie les épreuves, qu'elle m'a avoué qu'aucune chose extérieure ne la consolait autant que les peines et les douleurs ; elle souffrait d'en être privée, parce qu'elle savait bien que c'était là ce qui enrichissait sa couronne.

2. Lorsque le Roi du ciel et de la terre eut ainsi armé celle qui devait défendre sa cause, il permit à l'ennemi d'avancer et d'essayer de la vaincre. Alors les démons l'attaquèrent de toute part et firent des efforts inouïs pour la renverser : ils commencèrent par les tentations de la chair, et ils les lui présentèrent non-seulement en troublant ses pensées ou son sommeil, mais en faisant réellement apparaître des fantômes qui souillaient ses yeux et ses oreilles, et la tourmentaient de mille manières. Ces combats sont horribles à raconter, mais la victoire qui les suivit doit réjouir les âmes pures. Catherine lutta courageusement contre elle-même en mortifiant sa chair avec une chaîne de fer et en faisant couler son sang en abondance. Elle augmenta ses veilles jusqu'à se priver presque entièrement de sommeil. Ses ennemis ne se retirèrent pas pour cela ; ils prirent l'apparence de personnes qui venaient la plaindre et la conseiller. « Pourquoi, lui disaient-ils, pauvre petite, te tourmenter inutilement ? A quoi te servent toutes ces mortifications ? Crois-tu pouvoir les continuer ? Ne serait-ce pas tuer ton corps et te rendre coupable d'un suicide ? Il faut quitter ces folies avant de succomber. Tu peux encore jouir du monde ; tu es jeune, et ton corps reprendra bien vite ses forces. Tu vivras comme les autres femmes ; tu prendras un mari,

et tu auras des enfants qui seront utiles à la société. Tu désires plaire à Dieu ; mais les saintes ne se sont-elles pas mariées ? Regarde Sara , Rebecca , Lia et Rachel. Pourquoi choisir un genre de vie où tu ne pourras jamais persévérer ? »

3. A tous ces discours Catherine n'opposait que la prière ; elle se recommandait à son Époux , et mettait une garde à sa bouche parce que le pécheur s'était élevé contre elle¹. Quant à la persévérance , elle répondait seulement : « Je me confie en Notre-Seigneur Jésus-Christ , et non pas en moi. » Les démons ne purent jamais en obtenir davantage. Elle nous donnait pour règle générale dans les tentations de ne pas disputer avec l'ennemi , qui compte beaucoup , pour nous vaincre , sur la subtilité de ses raisons. Une femme chaste ne répond rien aux propos d'un adultère ; elle le fuit seulement autant qu'elle le peut ; de même , une âme qui est unie à Jésus-Christ par l'amour ne doit rien répondre au tentateur : il faut qu'elle se réfugie près de son Époux par la prière , et qu'elle mette en lui toute sa confiance ; la foi triomphe de toutes les tentations. C'est ainsi que l'épouse du Seigneur combattait l'impie Sisara ; elle lui enfonçait dans la tempe le clou victorieux de la prière. Alors le démon laissa de côté les raisonnements , et adopta un nouveau genre d'attaque. Il l'entoura d'images d'hommes et de femmes qui se livraient aux plus sales voluptés , et qui obsédaient de leurs impuretés ses yeux et ses oreilles ; ils la pour-

¹ Psalm. xxxviii, 2.

suivaient sans cesse et l'invitaient par leurs cris à partager leurs abominations. O mon Dieu, quel fut alors le supplice de son âme ! Elle avait beau fermer les yeux et les oreilles, elle ne pouvait éviter ces horreurs ; et pour comble d'affliction, son Époux, qui venait si souvent la visiter et la consoler, semblait l'abandonner, et ne lui donnait aucun secours visible et invisible ; aussi était-elle plongée dans une affreuse tristesse, sans cependant cesser de châtier son corps et de s'appliquer à la prière. Elle prit aussi, d'après l'inspiration du Saint-Esprit, un moyen qu'elle nous recommanda ensuite pour éviter les pièges du démon. Il arrive souvent, disait-elle, qu'une âme qui aime Dieu sent diminuer sa ferveur à cause de quelque faute ou de quelques tentations que la Providence permet. Cet état la conduit presque à la tiédeur. Alors ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, se voyant privés des consolations ordinaires, abandonnent leurs exercices spirituels, leurs prières, leurs méditations, leurs lectures et leurs pénitences ; ils s'affaiblissent par là, et réjouissent l'ennemi, qui n'a pas d'autre but que de leur faire quitter les armes de Jésus-Christ qui les rendent invincibles. Le chrétien, lorsqu'il se sent refroidir, doit donc continuer ses exercices spirituels, et les multiplier même, au lieu de les abandonner ou de les diminuer. »

4. Catherine, fidèle aux inspirations que Dieu lui donnait, s'excitait à une sainte haine d'elle-même. « O la plus vile des créatures, se disait-elle, es-tu digne de quelques consolations ? ne te rappelles-tu pas tes péchés ? T'estimerais-tu quelque chose, malheu-

reuse ! Ce sera déjà beaucoup si tu évites la damnation éternelle, en supportant toute ta vie ces peines et ces ténèbres. Pourquoi donc te décourager et t'attrister ? Si tu échappes à l'enfer, Jésus-Christ saura bien te consoler pendant toute l'éternité ; ce n'est pas pour jouir maintenant de ses douceurs, c'est pour le posséder dans le ciel que tu as résolu de le servir. Relève-toi donc, n'abandonne aucune de tes pratiques, et célèbre plus que jamais les louanges de ton Créateur. » Elle confondait ainsi, par son humilité, le prince de l'orgueil, et puisait des forces dans les préceptes de la Sagesse. Sa chambre lui semblait si pleine de démons qui lui présentaient des images impures, qu'elle s'en absenteait souvent ; elle restait le plus de temps qu'elle pouvait à l'église, parce que les obsessions infernales qui la suivaient toujours, la tourmentaient cependant là beaucoup moins. Elle aurait voulu, comme saint Jérôme, fuir à travers les vallées et les montagnes pour éviter les abominations qu'elle voyait. Dès qu'elle rentrait dans sa cellule, elle était entourée d'une multitude de démons qui s'agitaient autour d'elle comme des mouches et la poursuivaient de leurs paroles impures et de leurs obscénités. Alors elle se réfugiait dans la prière et criait vers Dieu jusqu'à ce qu'il eût un peu apaisé la tempête.

5. Cette épreuve durait depuis plusieurs jours, lorsqu'au retour de l'église, étant en prière, un rayon du Saint-Esprit pénétra son âme et lui rappela qu'elle avait demandé, peu de temps auparavant, le don de la force, et que Dieu lui avait indiqué le moyen de l'ob-

tenir. Elle comprit aussitôt la cause de cette tentation, et résolut de la supporter avec courage, tant que le voudrait son céleste Époux. Alors un démon plus méchant que les autres lui dit : « Pauvre malheureuse, que veux-tu faire ? comptes-tu passer toute ta vie dans cet état ? Nous te tourmenterons jusqu'à la mort, si tu ne nous obéis pas, » Catherine, se rappelant les conseils qu'elle avait reçus, répondit : « J'ai choisi les peines pour ma consolation ; non-seulement il ne me sera pas difficile, mais il me sera doux d'en supporter de semblables et de plus grandes pour l'amour de mon Sauveur, aussi longtemps que le voudra sa Majesté. »

Aussitôt les démons se retirèrent pleins de honte, et une grande lumière qui venait d'en haut remplit toute la chambre : au milieu de sa clarté parut Notre-Seigneur Jésus-Christ tel qu'il était sur la Croix, lorsqu'il nous ouvrit le ciel avec son sang. « Ma fille Catherine, disait-il, vois combien j'ai souffert pour toi, et il ne te sera pas pénible de souffrir pour moi. » Il prit ensuite une forme moins douloureuse pour consoler Catherine, et il lui parla de la victoire qu'elle venait de remporter ; mais celle-ci, à l'exemple d'Antoine, lui dit : « Seigneur, où étiez-vous donc, lorsque mon cœur était tourmenté de tant d'impuretés ? — J'étais dans ton cœur. — Ah ! Seigneur, vous êtes la Vérité même, et je m'incline devant votre Majesté ; mais comment puis-je croire que vous étiez dans mon cœur, lorsqu'il était rempli de si détestables pensées ? — Ces pensées et ces tentations te causaient-elles de la joie ou de la tristesse, du plaisir ou de la peine ? — Une grande tristesse

et une grande peine. — Tu étais triste et tu souffrais, parce que j'étais caché au milieu de ton cœur. Si j'avais été absent, ces pensées t'auraient fait plaisir; mais ma présence te les rendait insupportables; tu aurais voulu les repousser parce que tu les avais en horreur, et c'est parce que tu ne pouvais y parvenir que tu étais accablée de tristesse. J'agissais en toi, je défendais ton cœur contre l'ennemi; j'étais à l'intérieur, et je ne permettais les attaques du dehors qu'autant qu'elles pouvaient servir à ton salut. Quand le temps que j'avais fixé pour le combat a été passé, j'ai envoyé mes rayons au dehors, et les ténèbres de l'enfer ont disparu, parce qu'elles ne résistent pas à la lumière. N'est-ce pas moi enfin qui t'ai fait comprendre que ces épreuves étaient utiles pour acquérir la force, et que tu devais les supporter avec joie, selon mon bon plaisir? Parce que tu les as acceptées de tout cœur, tu en as été délivrée par la manifestation de ma présence. Ce qui me réjouit, ce n'est pas la peine elle-même, c'est la volonté qui la supporte avec courage. Pour te faire mieux comprendre et goûter ce que je te dis, vois ce qui est arrivé à mon humanité. Lorsque mon corps souffrait et mourait sur la Croix, lorsqu'il reposait dans le sépulcre, qui pouvait croire que la vie lui était intimement unie? Non-seulement les étrangers et les méchants, mais encore mes Apôtres, qui avaient vécu si longtemps avec moi, ne pouvaient le croire. Ils avaient perdu la foi et l'espérance; et cependant, si mon corps n'avait pas la vie que donne l'âme, il possédait bien cette vie toute-puissante qui vivifie les êtres. Lorsque le moment fut

venu, cette vie réunit mon âme à mon corps, et lui communiqua une existence supérieure, avec une immortalité, une impassibilité, et d'autres propriétés qu'il n'avait pas encore. Cette vie de la nature divine se cachait dans mon humanité; mais, quand elle le voulut, elle manifesta sa puissance. Il en est de même pour vous, que j'ai créés à mon image et ressemblance, et que je me suis assimilés en prenant votre nature. Je ne cesse jamais de vous rendre semblables à moi, tant que vous n'y mettez pas obstacle; et ce que j'ai fait pendant ma vie, je cherche à le renouveler dans vos âmes, tant que dure votre pèlerinage. Ainsi, ma fille bien-aimée, ce n'est pas par ta vertu, mais par la mienne, que tu as si généreusement combattu et que tu as mérité une grâce plus abondante : maintenant je te visiterai plus souvent et plus familièrement que jamais. »

6. La vision disparut, et Catherine resta pénétrée d'une joie et d'une douceur qu'aucune parole ne peut rendre; son cœur surtout était enivré de ces mots que lui avait adressés Notre-Seigneur : Catherine, ma fille ! Lorsqu'elle racontait à son confesseur ce qu'elle avait éprouvé alors, elle le priait d'employer les mêmes expressions, afin de renouveler dans son âme leur ineffable douceur. Depuis ce moment, le céleste Époux la visita avec une familiarité qui paraîtra incroyable, si l'on ignore ce qui a précédé. Mais l'âme qui sait par expérience que la bonté de Dieu est au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer, ne verra là que des choses très-possibles et très-vraisemblables. Le Sei-

gneur lui apparaissait souvent, et restait longtemps avec elle. Il lui amenait tantôt sa sainte Mère, tantôt saint Dominique, quelquefois les deux ensemble; puis sainte Marie Madeleine, saint Jean l'Évangéliste, saint Paul et d'autres Saints, séparés ou réunis, selon son bon plaisir. Mais il venait seul le plus ordinairement, et s'entretenait avec elle comme un ami le fait avec son plus intime ami. Elle m'a avoué en rougissant que souvent Notre-Seigneur récitait des psaumes avec elle, en se promenant dans la chambre, comme deux religieux qui disent leur Office : preuve merveilleuse et inouïe de la familiarité divine, que nous devons bien croire, si nous méditons tout ce que nous avons vu et tout ce que nous verrons dans la suite de cette histoire. L'infinie bonté de Dieu varie ses dons dans chacun de ses saints, afin que sa magnificence éclate dans les détails comme dans l'ensemble. Le Prophète a dit : « Vous avez multiplié les enfants des hommes selon votre grandeur¹. » Cette multiplicité des enfants des hommes est une preuve de la grandeur de Dieu, parce que, parmi eux, aucun ne se ressemble. De même, parmi les saints, tous se distinguent les uns des autres par des grâces particulières, et il n'est pas étonnant d'entendre dire de quelques-uns des choses qui ne s'étaient jamais vues.

7. Puisque j'ai parlé de la récitation des psaumes, je dirai que Catherine savait lire sans l'avoir appris de

¹ Secundum altitudinem tuam multiplicasti filios hominum.
(Psalm. xī, 9.)

personne. Elle m'a raconté elle-même qu'ayant résolu d'apprendre à lire pour réciter les Heures et suivre les Offices, elle avait étudié l'alphabet avec une de ses compagnes. Mais après avoir inutilement consacré plusieurs semaines à ce travail, il lui vint à la pensée d'obtenir du Ciel la grâce de ne plus perdre ainsi son temps. Un matin qu'elle était en prière, elle dit à Dieu : « Seigneur, s'il vous est agréable que je sache lire, pour pouvoir réciter l'Office et chanter vos louanges, ayez la bonté de m'apprendre ce que je ne puis apprendre seule. Si vous ne le voulez pas, que votre volonté soit faite; je resterai sans regret dans mon ignorance, et j'emploierai avec joie à la méditation le temps que vous me laisserez. » Chose admirable, qui montre la puissance divine ! avant la fin de sa prière, Notre-Seigneur l'enseigna si bien, qu'en se levant elle savait lire toutes sortes d'écritures aussi rapidement et aussi parfaitement que les personnes les plus instruites. J'en ai fait moi-même l'expérience; et ce qui m'a le plus étonné, c'est qu'elle lisait très-facilement sans pouvoir épeler, quand on le lui demandait : elle connaissait à peine ses lettres. Dieu le permit, pour laisser une preuve du miracle qu'il avait bien voulu faire. Catherine se procura des livres d'Office, et se mit à lire les psaumes et tout ce qui fait partie des Heures canoniales. Ce qu'elle apprit surtout, et ce qu'elle n'oublia jamais, c'était ce verset qui commence chaque Heure : *Deus, in adiutorium meum intende; Domine, ad adjuvandum me festina.* Elle le traduisait et le répétait sans cesse. Elle fit bientôt tant de progrès dans la contem-

plation, qu'elle cessa peu à peu ses prières vocales; et ses extases devinrent si fréquentes, qu'elle pouvait à peine réciter l'Oraison dominicale sans être ravie hors de ses sens extérieurs, par une faveur du Ciel que nous expliquerons plus tard.

Nous terminerons ici ce chapitre. Que Dieu nous assiste d'une manière toute spéciale pour écrire le suivant, qui finira cette première partie. Tout ce que je viens de dire, je l'ai appris de Catherine ou de ses confesseurs; j'en ai aussi trouvé la confirmation dans ses lettres, où, pour l'édification du prochain, elle raconte d'une personne qu'elle ne nomme pas ce qui lui est arrivé à elle-même.

XII

Mariage mystique de Catherine avec Notre-Seigneur. —
Anneau merveilleux qu'elle reçoit.

1. L'âme de Catherine s'enrichissait chaque jour davantage de la grâce du Sauveur. Elle volait plutôt qu'elle ne marchait dans les sentiers de la vertu, et elle conçut le saint désir d'arriver à une foi si parfaite, que rien ne pût désormais la séparer de l'Époux auquel son cœur voulait plaire. Elle se mit alors à demander à Dieu d'augmenter sa foi, et de la rendre assez forte pour qu'aucun ennemi ne fût capable de l'ébranler ou de la détruire. Notre-Seigneur lui répondit : « Je t'épouserai dans la Foi. » Et toutes les fois que Catherine renouvelait sa prière, Jésus-Christ renouvelait aussi sa réponse. Un jour, aux approches du Carême, lorsque les chrétiens disent adieu, par des folies, aux aliments gras que l'Église va défendre, Catherine se retira dans sa cellule pour y jouir plus intimement de son Époux

par le jeûne et la prière ; elle répétait sa demande avec plus de ferveur que jamais , et le Seigneur lui répondit : « Puisque tu as fui les vanités du monde et les plaisirs de la chair , et que tu as fixé en moi seul les désirs de ton cœur , je veux , pendant que ta famille se réjouit dans des repas et des fêtes profanes , célébrer le mariage qui doit m'unir à ton âme. Je vais , selon ma promesse , t'épouser dans la Foi. »

2. Jésus - Christ parlait encore , lorsque apparurent la sainte Vierge , sa glorieuse Mère , saint Jean l'Évangéliste , l'apôtre saint Paul , saint Dominique , fondateur de son Ordre , et avec eux le prophète David , qui tirait de sa harpe des sons d'une extrême douceur. La Mère de Dieu prit dans sa main très-sainte la main droite de Catherine pour la présenter à son Fils , en lui demandant de vouloir bien l'épouser dans la Foi. Le Sauveur y consentit avec amour , et lui offrit un anneau d'or orné de quatre pierres précieuses , au centre desquelles brillait un diamant magnifique. Il le plaça lui-même au doigt de Catherine en lui disant : « Voici que moi , ton Créateur et ton Sauveur , je t'épouse dans la Foi , et tu la conserveras pure jusqu'à ce que nous célébrions ensemble , dans le ciel , des noces éternelles. Ma fille , agis maintenant avec courage ; accomplis sans crainte les œuvres que te confiera ma providence ; tu es armée de la Foi , tu triompheras de tous tes ennemis. » La vision disparut , et l'anneau resta au doigt de Catherine. Elle le voyait , mais il était invisible pour les autres¹.

¹ Cette grâce cessait quand elle commettait quelques négligences. (Suppl. , p. 55.)

Elle m'a avoué, en rougissant, qu'il ne la quittait jamais, et qu'elle ne se lassait pas de l'admirer.

3. Il y avait déjà une Catherine, reine et martyre, qui, après son baptême, épousa Notre-Seigneur. En voici une seconde qui, après bien des victoires sur la chair et le démon, célébra aussi avec Jésus-Christ de royales épousailles. Admiron les beautés de son anneau, et remarquons-en la signification. Catherine désirait une foi forte et inébranlable. Qu'y a-t-il de plus fort que le diamant? Il résiste à tout par sa dureté et pénètre les corps les plus solides. Il n'y a que le sang de l'Agneau qui puisse le faire éclater. De même, le cœur fidèle triomphe de tout par sa force, et ne cède qu'au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les quatre pierres précieuses indiquent les quatre sortes de puretés de Catherine : puretés d'intention, de pensée, de parole et d'action, qui brillent dans toute sa vie. Ce mariage me semble être une confirmation dans la grâce divine; l'anneau en était un gage visible pour elle, mais non pour les autres. Au milieu des flots du monde, elle devait sauver un grand nombre d'âmes, en se confiant au secours du Ciel, et sans redouter pour elle de naufrage dans la tempête. Les saints docteurs expliquent pourquoi souvent Dieu, par une faveur particulière, révèle à ses prédestinés qu'ils persévéreront dans son amour et dans sa grâce. C'est qu'il veut les envoyer combattre au milieu d'un monde corrompu pour la gloire de son nom et le salut des âmes. Au jour de la Pentecôte, les Apôtres reçurent un signe éclatant de leur mission; il fut dit aussi à saint Paul :

« Ma grâce te suffit¹. » Catherine, quoique femme, devait être un apôtre dans le monde et convertir bien des âmes; elle reçut un signe sensible de la grâce, afin d'accomplir avec plus de courage l'œuvre divine qui lui était confiée. Ce qu'il y eut de surprenant dans Catherine, c'est que le signe de la grâce, passager pour les autres, était permanent et toujours visible pour elle. Je pense que Dieu l'a fait parce que la faiblesse de son sexe, la nouveauté de sa mission, la perversité de notre époque, devaient lui présenter des difficultés plus grandes qu'à tout autre; et il était nécessaire qu'elle fût plus particulièrement et plus continuellement soutenue dans sa sainte entreprise.

Avec cette première partie de son histoire finit sa vie silencieuse et retirée. Nous verrons, dans la seconde, ce qu'elle fit parmi les hommes pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. Son guide fut toujours Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

¹ Sufficit tibi gratia mea. (II Cor. xii, 9.)

DEUXIÈME PARTIE

I

Notre-Seigneur commande à Catherine de s'occuper du prochain. — Commencement de sa vie publique.

1. Le divin Époux disait à l'épouse des Cantiques : « Ouvre-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon immaculée ; car ma tête est pleine de rosée, et ma chevelure est mouillée par les gouttes de la nuit ¹. » Et l'épouse répondait : « J'ai quitté ma tunique ; comment

¹ *Aperi mihi, soror mea, amica mea, columba mea, immaculata mea, quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium. — Expoliavi me tunica mea: quomodo induar illa? lavi pedes meos: quomodo inquinabo illos?* (Cant. v, 2, 3.)

la reprendre ? j'ai lavé mes pieds ; comment les salir encore ¹ ? » Ces paroles commencent bien cette seconde partie. Jusqu'à présent nous avons vu l'union de Jacob et de Rachel, et le choix que Marie avait fait de la meilleure part ; nous allons voir maintenant la fécondité de Lia, l'activité de Marthe, et nous saurons que Catherine charmait autant son Époux par la beauté de son âme que par l'abondance de ses enfantements. Quand on a goûté combien le Seigneur est doux, il est pénible de s'en séparer et de quitter la plénitude de ses consolations. Aussi l'épouse qui est appelée à donner à Dieu des enfants et à en prendre soin, peut bien gémir et se plaindre dans une certaine mesure. Son Époux l'a éveillée, quand elle reposait sur le lit de la contemplation, après s'être dépouillée des choses de la terre, et s'être purifiée des souillures du monde. Il l'exhorte à lui ouvrir, non pas sa porte, mais la porte des autres âmes ; la sienne n'est pas fermée, puisqu'elle dort dans le Seigneur et qu'elle est son épouse. La voix du Maître bien-aimé lui apprend qu'il faut abandonner le charme du repos pour le travail, la paix de la solitude pour le tumulte, l'obscurité de la cellule pour la place publique ; elle dit alors en gémissant : « J'ai déjà dépouillé le vêtement des choses temporelles ; comment le reprendrais-je, puisque je l'ai jeté loin de moi ? J'ai purifié de la boue du péché les pieds de mon affection qui me portent où

¹ Dans le symbolisme chrétien, Rachel et Marie représentent la vie contemplative, tandis que Lia et Marthe représentent la vie active.

je vais ; comment les salir encore dans la poussière du monde ? »

2. Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et Sauveur de tous les hommes, avait comblé son épouse de la douceur de ses grâces ; il l'avait exercée à combattre et à remporter la victoire ; il lui avait donné d'admirables enseignements, et l'avait enrichie de vertus supérieures. Une si brillante lumière devait-elle rester sous le boisseau ? et ne fallait-il pas montrer à tous les regards la ville placée sur la montagne ? L'épouse allait rendre avec usure les talents que le Seigneur lui avait confiés. « Ouvre-moi, lui fut-il dit, ouvre-moi par ton zèle la porte des âmes, afin que j'y puisse entrer ; ouvre le chemin par lequel mes brebis iront chercher leur pâture. Ouvre pour moi, pour mon honneur, le trésor céleste de la vérité et de la grâce, afin d'en répandre sur les fidèles. Ouvre-moi, ma sœur, par conformité de nature ; mon amie, par la charité intérieure ; ma colombe, par la simplicité de l'esprit ; ma tout immaculée, par la pureté de l'âme et du corps. » Et Catherine répondait à cet appel, comme nous l'avons dit plus haut. Elle m'a souvent avoué que toutes les fois que Notre-Seigneur lui ordonnait de quitter sa cellule et de converser avec les hommes, elle en ressentait une douleur si vive, qu'il lui semblait que son cœur allait se briser. Dieu seul était capable de la faire obéir.

3. Après le mariage qu'il avait bien voulu célébrer avec Catherine, Notre-Seigneur la mit peu à peu en rapport avec les hommes. Il ne la privait pas pour cela de ses communications célestes ; il les augmentait, au

contraire, pour la faire arriver à une plus grande perfection. Souvent, dans ses apparitions, après lui avoir parlé de son royaume et lui en avoir révélé quelques secrets, après avoir lu ou récité avec elle quelques psaumes et quelques prières, il ajoutait : « Va vite, voici l'heure du repas; tes parents vont se mettre à table; tu resteras avec eux, puis tu reviendras près de moi. » A ces paroles, Catherine éclatait en sanglots. « Hélas! pourquoi, disait-elle, mon Époux bien-aimé me chasse-t-il de sa présence? Si j'ai offensé votre Majesté, voici mon pauvre corps, punissez-le sur-le-champ; j'accepterai tout; mais épargnez-moi la douleur de me séparer de vous, même pour un instant, ô mon Bien-Aimé! Que ferais-je à table? vous savez bien que je prends une nourriture que ne connaissent pas ceux que vous me dites d'aller trouver. Est-ce dans le pain seulement que l'homme trouve sa force? les paroles qui sortent de votre bouche ne donnent-elles pas mieux la vie à l'âme du voyageur? Vous le savez mieux que moi, j'ai fui la société des hommes pour vous trouver, vous qui êtes mon Seigneur et mon Dieu. Et maintenant que j'ai obtenu miséricorde, que je possède votre grâce malgré mon indignité, dois-je abandonner ce trésor incomparable pour me mêler encore des choses du monde, pour retomber dans mon ignorance, et vous devenir peut-être odieuse? Non, Seigneur, non, votre bonté infinie ne commandera jamais à une âme une chose qui peut la séparer de vous. »

4. Les sanglots ne lui permettaient pas d'en dire davantage, et elle se jetait aux pieds de Notre-Seigneur

pour le fléchir. Notre-Seigneur lui répondait : « Calme-toi, ma fille bien-aimée; il faut accomplir toute justice et faire fructifier ma grâce en toi et dans les autres; bien loin de vouloir me séparer de toi, je veux m'y unir davantage par la charité du prochain. Tu sais que mon amour a deux commandements : il faut m'aimer et aimer le prochain. C'est là, selon mon témoignage, toute la loi et les prophètes. Je veux que tu observes ces deux commandements : il te faut deux pieds pour marcher, et deux ailes pour voler au ciel. Tu ne dois pas oublier que, dans ta jeunesse, le zèle des âmes que j'avais mis et développé dans ton cœur allait jusqu'à te donner l'idée de prendre des habits d'homme, et d'entrer, en te dépaysant, dans l'ordre des Frères Prêcheurs pour travailler à la conversion du prochain. Si tu as tant désiré l'habit que tu portes maintenant, c'est parce que tu avais une dévotion particulière à mon fidèle serviteur Dominique, qui a surtout fondé son Ordre pour le salut des âmes. Pourquoi t'étonner et te plaindre de ce que je te conduis où tu désires aller dès ton enfance? » Catherine, un peu calmée par cette raison, répondit avec Marie : « Comment cela se fera-t-il? » Et le Seigneur lui dit : « Comme ma bonté le voudra et l'ordonnera. » Alors la servante de Dieu, à l'exemple de son bon Maître, s'écria : « Seigneur, que votre volonté et non la mienne s'accomplisse en toutes choses! Je ne suis que ténèbres, et vous êtes la lumière; je suis le néant, et vous êtes l'être; je suis l'ignorance, et vous êtes la Sagesse du Père; mais, Seigneur, permettez-moi de vous demander comment j'exécuterai votre parole : comment,

moi qui suis si faible et si misérable, puis-je être utile aux âmes? Mon sexe s'y oppose, vous le savez, pour bien des raisons; les femmes n'ont aucune autorité sur les hommes, et les convenances nous interdisent des rapports fréquents avec eux. »

Notre-Seigneur répondit, comme l'archange Gabriel, que rien n'est impossible à Dieu. « Ne suis-je pas, lui disait-il, Celui qui a créé le monde et formé l'homme et la femme? Je souffle où je veux la grâce de mon esprit; il n'y a pas pour moi de différence de sexe et de conditions. Il m'est aussi facile de créer un ange qu'une fourmi, et un ver de terre que des cieux nouveaux; il est écrit de moi que j'ai fait tout ce que j'ai voulu ¹, et rien de ce que l'esprit conçoit ne m'est impossible. Pourquoi donc t'inquiéter du moyen? n'en trouverai-je pas toujours un pour faire ma volonté? Je sais que ce n'est pas la désobéissance, mais l'humilité qui te fait parler de la sorte, et je veux que tu saches qu'à cette époque l'orgueil des hommes est devenu si grand, surtout dans ceux qui se croient sages et savants, que ma justice ne peut plus les supporter et va les confondre par un juste jugement; mais parce que ma miséricorde accompagne toutes mes œuvres, je veux d'abord leur donner une confusion salutaire, afin qu'ils se reconnaissent et s'humilient comme les juifs et les gentils, quand je leur ai envoyé des insensés que je remplissais de ma divine Sagesse. Oui, je leur donnerai des femmes ignorantes et faibles par nature, mais sages et puissantes par ma

¹ Omnia quæcumque voluit, fecit. (Psalm. cxiii, 3.)

grâce, pour confondre leur orgueil. S'ils se reconnaissent, s'ils s'humilient, s'ils profitent des enseignements que je leur offrirai dans ces vases fragiles, mais bénis, je serai pour eux plein de miséricorde; mais s'ils méprisent cette honte salutaire, je leur enverrai tant d'humiliations, qu'ils deviendront la risée de tout le monde. C'est là le juste châtiment dont je frappe les orgueilleux; plus ils veulent s'élever, plus je les abaisse au-dessous d'eux-mêmes. Pour toi, ne tarde pas à m'obéir, car je veux que tu paraisses en public; je t'accompagnerai partout, je continuerai à te visiter et je te dirigerai dans tout ce qu'il faudra faire. » Après ces paroles, Catherine se prosterna avec une obéissance filiale aux pieds du Seigneur; elle sortit aussitôt de sa cellule, alla rejoindre sa famille et se mit à table, comme Dieu le lui avait ordonné.

5. Je rappelle ici au lecteur une promesse que j'ai faite devant Dieu, en commençant cette histoire. Je me suis engagé à n'y écrire aucune fiction ni aucun mensonge, et à ne rapporter que ce que je tiendrais de Catherine ou d'autres personnes : pour certains faits intérieurs qu'elle m'a souvent racontés, il m'est impossible sans doute de citer exactement ses paroles; c'est la faute de ma négligence et de ma paresse. Les affaires qui survenaient après nos entretiens et d'autres causes ont pu les effacer de mon esprit; l'âge y est aussi pour quelque chose, car, selon Sénèque, c'est par la mémoire que nous commençons à vieillir. Quand je traite de pareils sujets, je dis ce que je me rappelle et ce qui me paraît le plus convenable; mais je dois déclarer aussi,

à l'honneur de Dieu et de sa fidèle épouse, qu'en écrivant, je retrouve beaucoup de paroles que j'avais complètement oubliées, et cela d'une manière si surprenante, qu'il me semble que Catherine est présente et que j'écris sous sa dictée. Il faut que le lecteur établisse une différence entre les faits et les paroles que je rapporte : pour les faits, je n'en avance aucun dont je ne sois parfaitement certain par moi-même ou par le témoignage des autres; pour les paroles, je me les rappelle presque toutes, surtout quand elles ont rapport aux enseignements de Catherine; mais la crainte de blesser la vérité m'empêche de les présenter avec le même degré de certitude.

6. Revenons maintenant à notre histoire. Catherine était de corps parmi les hommes, mais son esprit ne se séparait jamais de son céleste Époux. Ce qu'elle voyait et qu'elle entendait lui était à charge; la force de son amour lui rendait plus longues que des années les heures qu'elle passait avec les hommes, et elle retournait dans sa cellule le plus vite qu'elle pouvait, pour y retrouver Celui que son âme chérissait; alors elle l'embrassait avec plus d'ardeur que jamais. Elle éprouvait aussi d'une manière extraordinaire le désir de la sainte Communion; elle la désirait non-seulement pour unir son âme à son Époux, mais aussi pour unir son corps à son divin corps. La sainte Eucharistie procure à l'âme une grâce spirituelle et l'unit étroitement au Sauveur, c'est là le but principal de ce sacrement; mais le corps sacré de Jésus-Christ alimente aussi le corps de celui qui le reçoit, quoique ce ne soit pas d'une façon complète-

ment matérielle. Catherine, qui avait de plus en plus le désir de s'unir à l'objet de son amour, prit donc la résolution de communier aussi souvent qu'elle le pourrait. Comme nous traiterons ce sujet dans un autre chapitre, nous n'en parlerons pas davantage en ce moment.

Dieu préparait de jour en jour Catherine aux rapports qu'elle devait avoir avec les hommes pour le salut de leurs âmes. Lorsqu'elle se rapprocha de sa famille, elle ne voulut pas rester oisive, et se mit de nouveau à s'occuper du service de la maison. C'est alors qu'arrivèrent les choses merveilleuses que nous dirons dans le chapitre suivant; pour celui-ci, je n'ai à invoquer aucun témoignage, puisque je tiens de Catherine tout ce que j'y ai raconté.

II

Extases continuelles de Catherine. — Elle est miraculeusement préservée du feu.

1. Catherine, voyant que la volonté de son Époux était qu'elle eût des rapports fréquents avec les hommes, résolut de vivre d'une manière utile au prochain et capable de le porter à la vertu. Elle s'appliqua d'abord à des actes d'humilité; elle se consacra ensuite peu à peu aux œuvres de charité, sans négliger pour cela ses ferventes oraisons et ses pénitences extraordinaires. Elle se mit donc à remplir les offices les plus pénibles de la maison, à balayer, à laver la vaisselle et à faire tout le service de la cuisine. Lorsque la domestique était malade, elle la remplaçait complètement, et trouvait encore moyen de la soigner elle-même. Ces occupations si multipliées ne lui faisaient pas négliger son céleste Époux : elle lui était si intimement unie, qu'aucun acte extérieur, aucune fatigue corporelle n'étaient capables

de troubler la douceur de leurs entretiens. Le feu s'élève naturellement vers le ciel ; de même son âme, tout embrasée de l'amour divin, montait sans cesse, par la force de l'habitude, vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est assis à la droite du Père. Ses extases étaient très-fréquentes, et nous en avons été mille fois témoins, moi et mes frères, qu'elle avait enfantés à Dieu par sa sainte parole. Dès que la pensée de son Époux la pénétrait, son âme se séparait autant qu'elle le pouvait de ses sens, et les extrémités de son corps, ses pieds et ses mains, se contractaient et devenaient insensibles ; ses doigts s'attachaient avec force à ce qu'ils pouvaient saisir, et on les aurait plutôt brisés que de les en détacher ; ses yeux se fermaient et son cou se roidissait tellement qu'il y avait danger de le rompre en le touchant. Sa mère Lapa, qui ne connaissait pas ses extases, la voyant dans cet état, voulut relever sa tête, qui était un peu penchée ; elle s'arrêta parce que la compagne de Catherine lui cria de n'en rien faire ; mais lorsque Catherine revint à elle, son cou lui causa une si vive douleur, qu'il lui semblait qu'on l'avait frappé violemment. Elle m'assura, un jour qu'on racontait ce fait en sa présence, que si sa mère avait fait quelques efforts de plus pour redresser son cou, elle le lui aurait infailliblement rompu. Pendant ses extases, elle était souvent soulevée de terre comme une autre Marie Madeleine : son corps suivait son âme, pour montrer la vertu de l'Esprit qui l'attirait. Nous nous étendrons sur ce sujet plus tard. Voici maintenant un miracle qui arriva au commencement de ses extases.

2. Catherine s'employait, comme je l'ai dit, aux plus humbles services de la maison. Un jour, elle était assise près du feu et surveillait les viandes qu'on faisait rôtir : cette occupation extérieure ne l'empêchait pas de se livrer à ses méditations saintes et de s'entretenir avec Celui que son âme aimait. Elle tomba en extase, et la broche cessa de tourner ; sa belle-sœur Lysa, qui peut en rendre encore témoignage, s'en aperçut ; et comme cet état n'était pas nouveau pour elle, elle continua son ouvrage, et ne troubla pas les communications du céleste Époux. Lorsque la viande fut cuite et que l'heure du dîner fut arrivée, l'extase durait toujours. Lysa fit ce que Catherine avait coutume de faire elle-même, et la laissa, pour aller servir son mari et ses enfants. Après le souper, quand tout le monde fut retiré, Lysa voulut attendre la fin de l'extase de Catherine, et vint enfin dans la cuisine où elle l'avait laissée : elle vit alors son corps entièrement sur les charbons ardents ; et le feu était considérable, parce qu'il en fallait beaucoup dans la maison pour préparer les teintures. Lysa s'écria aussitôt : « Hélas ! Catherine est toute brûlée ! » Et, courant vers elle, elle la retira du foyer. Son corps et ses vêtements étaient parfaitement intacts, et ne présentaient aucune trace et aucune odeur de brûlure ; la cendre même ne s'était pas attachée à l'étoffe, quoique, selon toutes les probabilités, elle fût restée dans cette position pendant plusieurs heures. Le feu céleste qui embrasait son âme avait arrêté les effets du feu de la terre, et le miracle des trois enfants dans la fournaise s'était renouvelé. Ce n'est pas, du reste, la seule fois que le feu respecta Catherine.

3. Un jour, dans l'église des Frères Prêcheurs de Sienne, elle avait la tête appuyée au bas d'une colonne où étaient de saintes images : un des cierges allumés en leur honneur tomba sur elle pendant sa prière, avant d'être entièrement consumé, et continua à brûler sur son voile sans l'enflammer et sans lui faire aucun mal. Quand il n'y eut plus de cire, la lumière s'éteignit comme si elle avait été posée sur du fer ou sur du marbre. Plusieurs de ses compagnes furent témoins de ce fait merveilleux, et me le racontèrent ensuite. Je citerai, entre autres, Lysa, dont je viens de parler, Alessia et Françoise : la première vit encore; les deux autres sont mortes peu de temps après Catherine. Souvent, en d'autres endroits, Dieu permit, pour l'édification des âmes, que le démon, transporté de fureur contre elle, la jetât dans le feu en présence de ceux qu'elle instruisait. Les assistants jetaient les hauts cris et s'efforçaient de la retirer du feu; elle se relevait seule en souriant, et ses vêtements n'étaient pas même endommagés. « Ne craignez rien, disait-elle, c'est la mauvaise bête. » C'est ainsi qu'elle appelait le démon, qui dévore les âmes. Ce fait m'a été raconté par un de ses disciples nommé Néri Landoccio, de Sienne. Il m'a dit en avoir été témoin deux fois; et je dois le croire, car je l'ai longtemps connu, et sa vie était pure comme celle d'un anachorète. Gabriel Picolomini, de Sienne, m'a assuré la même chose, et il a ajouté qu'une fois il y avait devant le lit de Catherine, qui était malade, un grand vase de terre plein de charbons allumés. Le démon la précipita avec tant de force dans le feu, que

sa tête brisa le vase en plusieurs morceaux ; et cependant sa tête et son voile ne souffrirent rien du feu et de la chute. Catherine se releva en souriant, sans avoir aucun mal, et se moqua de son ennemi, en l'appelant plusieurs fois mauvaise bête. Des faits semblables se rencontrent dans l'histoire de sainte Euphrasie : Dieu peut bien permettre qu'ils arrivent à ses saints, puisqu'il a permis au démon de transporter sur le sommet du Temple et sur le haut d'une montagne son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J'ai interverti l'ordre en racontant ici des choses arrivées vers la fin de la vie de Catherine ; c'est le sujet qui m'y a forcé : j'ai voulu, pour ne pas me répéter, réunir tous les miracles que Dieu avait faits pour elle par l'élément du feu.

4. Revenons maintenant à notre récit. Catherine profitait tous les jours davantage des enseignements du grand Maître ; elle jouissait de son céleste Époux sur le lit fleuri de ses grâces, et descendait avec lui dans la vallée des lis pour devenir plus féconde. L'amour inspirait toutes ses actions, et les œuvres de charité envers le prochain étaient par conséquent les plus abondantes. Les œuvres de charité sont de deux sortes, parce que nous sommes composés de deux substances, l'une spirituelle et l'autre corporelle ; et comme il est naturel d'aller de l'imparfait au plus parfait, nous parlerons d'abord de ce que Catherine a fait pour soulager les misères corporelles du prochain ; nous verrons ensuite ce qu'elle a fait pour le salut des âmes ; mais il nous sera impossible de tout dire sur ce sujet. Pour mettre

plus de méthode encore , nous séparerons ce qu'elle a fait pour les malades de ce qu'elle a fait pour les pauvres , et nous commencerons par les choses merveilleuses qu'elle a accomplies pour le soulagement de ces derniers.

Je termine ici le chapitre ; il est inutile d'indiquer de nouveau mes témoins , je les ai déjà nommés.

III

Aumônes de Catherine. — Veuve secourue. — Elle donne sa croix et ses vêtements à Notre-Seigneur caché sous la forme d'un pauvre. — Multiplication miraculeuse du vin chez son père.

1. Catherine savait que le moyen le plus sûr de plaire à son Époux était d'être charitable envers le prochain, et son cœur désirait ardemment le soulager dans tous ses besoins. Mais comme elle ne possédait rien au monde, puisqu'elle avait promis d'observer les trois vœux de la vie religieuse, elle ne voulait pas disposer de ce qui appartenait aux autres sans leur consentement. Elle alla donc trouver son père, et lui demanda si elle pouvait prélever, selon sa conscience, la part du pauvre sur les biens que Dieu daignait accorder à sa famille. Son père y consentit volontiers, parce qu'il voyait clairement que sa fille marchait dans le chemin de la perfection; et il voulut même faire connaître à tout le monde la permission qu'il lui donnait. « Que

personne, disait-il, n'empêche ma fille bien-aimée de faire l'aumône. Je lui laisse pleine liberté; elle peut, si elle le veut, donner tout ce qui est dans ma maison. » Catherine usa largement de la permission, et se mit à distribuer, pour ainsi dire, tout ce que possédait son père. Cependant, comme elle avait le don de discernement, elle ne donnait qu'à ceux qui en avaient véritablement besoin, et elle n'attendait pas pour cela leur demande. Elle connaissait, près de chez elle, de pauvres familles qui étaient dans la plus grande détresse et qui avaient honte de venir solliciter l'aumône : elle imitait alors saint Nicolas, et se levait de grand matin pour leur porter du blé, du vin, de l'huile et tout ce qui leur était nécessaire. Elle allait seule à la maison de ces malheureux; Dieu lui en ouvrait miraculeusement la porte, qu'elle refermait en se sauvant, après avoir déposé ses provisions à l'intérieur.

2. Un jour qu'elle était malade et si souffrante des pieds à la tête qu'il lui était impossible de quitter son lit, elle apprit qu'une pauvre veuve du voisinage manquait absolument de tout, et n'avait pas de pain pour ses enfants. Son cœur pleura et demanda toute la nuit à son Époux de vouloir lui rendre assez de santé pour soulager cette malheureuse. Elle se lève avant le jour, parcourt toute la maison, remplit de blé un petit sac, prend une grande bouteille de vin, une cruche d'huile et tous les aliments qu'elle trouve préparés. Elle avait pu réunir l'une après l'autre ces provisions dans sa cellule; mais il lui semblait impossible qu'elle les portât toutes à la fois à la maison de la veuve. Elle s'en charge

cependant de son mieux : elle en met sur ses épaules , en attache à sa ceinture , en prend à ses deux mains , et soulève son fardeau , en comptant sur le secours de Dieu pour le porter. Son espérance n'est pas trompée : elle se met en marche aussi facilement que si elle n'était pas chargée ; et ce qu'elle porte lui semble léger , quoique probablement le tout pesât près de cent livres. Dès que le matin est arrivé et qu'il est permis de circuler dans la ville , elle sort , malgré toutes ses souffrances , avec son pieux fardeau , et se rend à la maison de la veuve avec tant de promptitude , qu'elle semblait ne rien porter ; mais , près d'arriver , ses provisions devinrent si pesantes , qu'il lui paraissait impossible de faire un pas de plus. Catherine pensa que c'était un jeu de son Époux , qui augmentait sa peine pour accroître ses mérites. Elle pria avec ferveur , et fit tant d'efforts , qu'elle parvint enfin à la demeure de la pauvre femme. La porte n'était pas fermée par le haut ; elle passa le bras en dedans pour l'ouvrir tout à fait , et déposa sa charge à l'intérieur. Le poids en était si considérable , que le bruit réveilla la veuve. Catherine voulait fuir , mais Notre-Seigneur l'en empêcha ; il lui retira les forces qu'il lui avait accordées pour se lever , et elle se trouva faible et incapable de remuer comme auparavant. Elle supporta cette contrariété joyeusement , et querella son Époux de la position où il la mettait. « Mon bien-aimé , lui dit-elle , pourquoi m'avoir ainsi trompée ? Pourquoi vous plaire à me mettre dans l'embarras ? Mes folies vont être connues des habitants de la maison , et tous les passants vont bientôt me voir.

N'oubliez donc pas les bontés que vous avez eues pour votre petite servante; rendez-moi, je vous en prie, la force de retourner chez moi. » Et elle essayait toujours de partir, en disant à son corps : « Allons, il faut s'en aller, devrais-tu mourir ! » Elle s'éloigna un peu, plutôt en se traînant qu'en marchant, mais pas assez vite pour que la veuve, qui s'était levée, n'aperçût son habit et ne devinât sa bienfaitrice. Alors Notre-Seigneur, voyant le chagrin de son épouse et ne voulant pas le laisser durer davantage, lui rendit un peu de la force qu'il lui avait d'abord donnée : elle retourna avec peine à la maison avant qu'il fût grand jour, et elle se remit au lit aussi souffrante que la veille. Ses maladies ne suivaient pas l'ordre de la nature; Dieu les réglait à sa volonté, comme nous le verrons dans la suite. Catherine imita plusieurs fois, malgré ses infirmités, la charité matinale de saint Nicolas. Voici comment elle renouvela la belle aumône de saint Martin :

3. Un jour qu'elle était à l'église des Frères Prêcheurs de Sienne, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu; elle n'avait alors rien à lui donner, parce qu'elle ne portait jamais d'or et d'argent. Elle pria le pauvre de l'accompagner jusqu'à la maison, en lui promettant de l'assister autant qu'elle le pourrait. Mais celui-ci, qui n'avait sans doute de pauvre que l'apparence, lui répondit : « Si vous avez quelque chose à me donner, donnez-le-moi sur-le-champ, je vous en prie, car il m'est impossible d'attendre. » Catherine ne voulait pas l'affliger, et cherchait le moyen de le secourir. Ses yeux s'arrêtèrent sur une petite croix d'ar-

gent qui était attachée à un de ces petits cordons garnis de nœuds sur lesquels on récite l'Oraison dominicale, et qu'on appelle pour cela des *Pater-Noster*. Catherine aussitôt rompit le cordon et offrit la petite croix d'argent au pauvre, qui la reçut avec joie et se retira, comme s'il n'était pas venu demander autre chose. La nuit suivante, pendant que Catherine priait selon son habitude, le Sauveur du monde lui apparut, tenant à la main la petite croix tout enrichie de pierres précieuses, et il lui dit : « Ma fille, reconnais-tu cette croix ? — Je la reconnais bien, répondit Catherine, mais elle n'était pas si belle quand elle était à moi. — Hier, dit Notre-Seigneur, ton cœur me l'a donnée avec amour, et c'est cet amour que représentent ces pierres précieuses. Moi je te promets qu'au jour du jugement, en présence des anges et des hommes, je te la rendrai telle que tu la vois, pour qu'elle devienne ta gloire; et à ce moment solennel où je manifesterai la miséricorde et la justice de mon Père, je ne cacherai pas et je ne permettrai pas qu'on oublie ce que tu as fait pour moi. » Il disparut après ces paroles, et laissa Catherine toute pénétrée de reconnaissance et toute prête à continuer de semblables aumônes, comme nous allons le voir.

4. Notre-Seigneur, charmé de la charité de sa fidèle épouse, la tentait pour notre exemple, et la poussait à de plus grandes choses. Un jour, on avait dit Tierce, et tout le monde quittait l'église; Catherine resta seule avec une de ses compagnes pour prier plus longtemps; et lorsqu'elle descendit de la chapelle des Sœurs pour retourner chez elle, Notre-Seigneur lui apparut sous la

forme d'un jeune homme à moitié nu, qui semblait étranger et âgé de trente-deux à trente-trois ans. Il lui demanda de vouloir bien, au nom de Dieu, lui donner quelque vêtement. Catherine, de plus en plus ardente à faire l'aumône, lui dit : « Attendez ici un instant, mon ami, que je revienne de la chapelle, et je vous donnerai le vêtement que vous demandez. » Et, remon- tant aussitôt à la chapelle, elle enleva, sans se décou- vrir, avec l'aide de sa compagne, un vêtement sans manches qu'elle portait sous sa robe pour se garantir du froid, et elle alla toute joyeuse l'offrir au pauvre. Celui-ci ne s'en contenta pas, et il lui dit : « Madame, vous m'avez donné un vêtement de laine; mais ne pouvez-vous pas me donner aussi quelque chose en toile pour m'habiller? — Suivez-moi, répondit aussitôt Catherine, et vous serez content. » L'Époux suivit l'é- pouse sans se faire connaître. Quand ils arrivèrent à la maison, Catherine courut à l'endroit où son père et ses frères mettaient leur linge, prit une chemise, des ca- leçons, et les porta bien vite au pauvre, qui ne se montra pas encore satisfait. « Mais, Madame, disait-il, que ferai-je de ce vêtement, qui ne couvre pas mes bras? Donnez-moi des manches, et vous m'aurez com- plètement vêtu. » Cette demande, loin d'importuner Catherine, augmenta son zèle. Elle parcourut toute la maison pour avoir des manches; elle trouva enfin, accrochée au mur, une robe neuve de la domestique; elle la prit, se hâta d'en ôter les manches et les porta au pauvre. Mais Celui qui tenta autrefois Abraham in- sista encore, et lui dit : « Voici, Madame, que vous

m'avez bien habillé, et je vous en remercie au nom de Celui pour lequel vous l'avez fait; mais j'ai à l'hôpital un de mes compagnons qui manque de vêtements : ne pourriez-vous pas lui donner quelque habit que je lui porterais de votre part? » Ces demandes multipliées n'avaient pas refroidi la charité de Catherine, et elle cherchait le moyen de vêtir encore l'autre pauvre qui était à l'hôpital. Mais elle se rappelait que tout le monde à la maison, excepté son père, se plaignait de ses aumônes, et mettait sous clef ce qu'il avait, pour qu'elle ne le distribuât pas aux pauvres. Elle avait déjà donné les manches de la domestique, qui n'était pas riche; il ne fallait pas prendre toute la robe. Alors elle se mit à examiner sérieusement si elle devait donner au pauvre la seule robe qu'elle s'était gardée : la charité disait oui, la modestie disait non. La charité triompha d'elle-même : la charité pour les âmes l'emporta sur la charité pour les corps. Elle pensa que, si elle sortait sans robe, ceux qui la verraient seraient scandalisés, ce qu'il fallait éviter avant tout. Elle répondit alors au pauvre : « Voyez, mon cher ami, s'il m'était possible de rester sans cette robe! Je vous la donnerais bien volontiers; mais, comme je ne le puis pas, et que je n'en trouve pas d'autres en ce moment, je vous prie de ne pas m'en vouloir. Si je le pouvais, je serais heureuse de vous donner tout ce que vous demandez. » Le pauvre sourit, en lui disant : « Oui, je vois que vous me donnez de bon cœur ce que vous pouvez donner; adieu. » En le voyant partir, Catherine crut reconnaître à certains signes que c'était Celui qui lui apparaissait souvent et

qui voulait bien s'entretenir familièrement avec elle. Son cœur en fut tout troublé et tout enflammé ; mais son humilité lui persuada qu'elle était indigne d'une pareille faveur, et elle continua les exercices qu'elle faisait chaque jour.

5. La nuit suivante, pendant que Catherine priait, le Sauveur du monde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, lui apparut sous la figure du pauvre, tenant à la main le vêtement qu'elle lui avait donné, tout brodé de perles et tout resplendissant de pierres précieuses. « Ma fille bien-aimée, lui dit le Seigneur, reconnais-tu ce vêtement ? » Et comme elle répondait qu'elle le reconnaissait, mais qu'elle ne l'avait pas donné si riche, Notre-Seigneur ajouta : « Hier tu m'as donné ce vêtement avec un grand amour ; ta charité a revêtu ma nudité et a voulu me préserver du froid et de la honte. Moi, maintenant, je veux te donner, de mon corps même, un vêtement que les hommes ne verront pas, mais que tu sentiras, parce qu'il préservera du froid ton âme et ton corps, jusqu'à ce que tu sois revêtue de gloire et d'honneur devant les anges et les saints. » Et aussitôt il tira de la blessure de son côté un vêtement teint de la pourpre de son sang et resplendissant de lumière. Il l'en revêtit lui-même de ses mains sacrées, en lui disant : « Je te donne sur terre ce vêtement avec ses propriétés, comme symbole et gage du vêtement de gloire que tu auras un jour dans le ciel. » La vision disparut. L'efficacité de ce vêtement divin fut telle, non-seulement pour son âme, mais encore pour son corps, que, depuis ce moment, Catherine ne porta

plus, été comme hiver, qu'une robe sur sa chemise, et jamais elle ne se couvrit davantage dans les plus rigoureuses saisons. Elle m'a même avoué qu'elle ne s'apercevait pas du froid. Son vêtement miraculeux la préservait, et lui ôtait jusqu'à la pensée qu'elle pouvait avoir besoin de quelque chose.

6. Remarquons le mérite de cette fidèle servante de Dieu. Elle suit dans ses aumônes secrètes les traces de saint Nicolas, et elle imite, en donnant ses vêtements mêmes, le glorieux saint Martin. Non-seulement Notre-Seigneur lui apparaît et la remercie, la Vérité infailible lui fait encore la promesse d'une récompense éternelle, et lui donne un signe sensible et perpétuel de la joie que ses aumônes ont causée à Celui qui est l'aumônier par excellence. Notre-Seigneur lui dit qu'au jour du jugement il lui montrera sa croix d'argent, et qu'il la revêtira dans le ciel d'un vêtement de gloire. Ne lui donne-t-il pas ainsi l'assurance de sa persévérance finale, et ne lui fait-il pas clairement connaître le secret de sa prédestination et la beauté de sa récompense? Il n'avait pas accordé de semblables révélations aux Saints que nous venons de nommer, et qui avaient fait de si grandes aumônes. Jésus-Christ avait dit : « Martin encore catéchumène m'a revêtu de ce manteau ; » mais il n'ajouta pas : « Je te revêtirai de gloire dans le ciel, » quoiqu'il l'ait fait dans la suite. Il ne lui donna pas un signe sensible de la gloire qui l'attendait, comme il le fit pour Catherine. De semblables révélations, de pareilles faveurs ne sont pas à dédaigner ; elles donnent à l'âme une assurance de son salut, une joie, une con-

solation qu'il est impossible d'exprimer. Cette certitude d'aller au ciel excite toutes les vertus ; elle augmente la patience, la force, la tempérance, le zèle pour les œuvres saintes, la foi, l'espérance, la charité. Ce qui paraissait d'abord difficile paraît maintenant facile. L'âme peut tout supporter et tout faire pour l'amour de Celui qui lui a fait connaître sa prédestination et qui la fortifie sans cesse. On en a vu déjà des preuves dans ce que je viens de dire ; ces preuves vont devenir plus nombreuses et plus éclatantes.

7. Une autre fois, Catherine, toujours dévorée du feu de la compassion, apprit qu'un pauvre qui s'était volontairement dépouillé de ses biens par amour pour Dieu était sur le point de mourir de faim ; elle veut aussitôt nourrir Jésus-Christ dans son pauvre, et remplit d'œufs un sac de toile qu'elle avait cousu sous sa robe pour faire de semblables aumônes. En approchant de la demeure du pauvre, elle entre dans une église ; dès que son âme se trouve dans la maison de la prière, elle s'élève vers Celui qui lui est toujours intimement uni ; bientôt elle tombe en extase et perd l'usage de ses sens. Son corps s'affaisse précisément du côté où était le sac rempli d'œufs, et pèse si bien dessus, qu'un grand dé de métal qui se trouvait aussi dans la poche est brisé en trois morceaux, tandis que les œufs, que la charité y avait mis, ne reçoivent aucun dommage ; ils supportent pendant plusieurs heures le corps de Catherine, sans que la coque en soit seulement froissée.

8. La charité qui remplissait le cœur de Catherine glorifiait aussi Dieu par des miracles. Voici un fait mer-

veilleux dont furent témoins plus de vingt personnes qui habitaient chez le père de Catherine ; je le tiens de Lapa, mère de Catherine, de Lysa, sa belle-sœur, et de frère Thomas, son premier confesseur. A l'époque où elle usait largement de la permission de donner aux pauvres tout ce qu'elle voudrait, il arriva que le vin d'un tonneau qu'on buvait alors à table se trouva gâté. Catherine, qui, en fait de vin, de pain et de toute espèce de nourriture, voulait donner aux pauvres, pour l'amour de Dieu, ce qu'il y avait de meilleur, prit du bon vin à un autre tonneau auquel personne n'avait encore touché, et se mit à en distribuer tous les jours. Ce tonneau, d'après sa dimension, pouvait suffire à la consommation de la famille pendant quinze à vingt jours, en l'économisant beaucoup. Avant que la famille y touchât, Catherine en distribua abondamment pendant longtemps. Personne dans la maison n'avait le droit de l'en empêcher. Celui qui était chargé du cellier finit enfin par puiser au tonneau pour l'ordinaire, et Catherine ne s'en fit pas faute non plus de son côté ; elle augmenta même ses distributions, car elle pensait qu'on se plaindrait moins, puisque tout le monde en buvait alors. Non-seulement quinze jours, vingt jours se passent, mais un mois tout entier s'écoule ainsi, sans que le tonneau paraisse se désempir. Les frères de Catherine et les domestiques le disent à son père, et tous se réjouissent de voir le même vin suffire si longtemps à la consommation de la famille. Non-seulement il y en a toujours, mais personne ne se rappelle en avoir bu de si bon, de si agréable. Rien n'y manquait ; la quantité était aussi

merveilleuse que la qualité. Tout le monde en profitait, sans pouvoir se rendre compte du phénomène. Catherine, qui était seule dans le secret du bienfaiteur, puisait abondamment, et en donnait à tous les pauvres qu'elle pouvait trouver ; le vin coulait toujours, et son goût ne changeait pas. Un second mois se passe, puis un troisième, sans qu'on remarque aucune différence. Enfin les vendanges approchent, et on s'occupe à préparer les tonneaux pour y mettre le vin nouveau. Les maîtres de la maison désirent vider l'inépuisable tonneau pour y mettre le vin qui coule déjà du pressoir ; mais, la munificence divine ne tarissant pas encore, on prépare les autres pièces, on les remplit : elles sont insuffisantes. Alors le jeune homme qui conduisait les ouvriers ordonne de vider le tonneau et de l'apporter. On lui répond que, la veille au soir, on en a tiré encore une grande bouteille, que le vin était très-bon et très-clair, et qu'il devait par conséquent y en avoir encore beaucoup. Impatienté d'une telle persévérance, il répond : « Tirez tout le vin qui s'y trouve, mettez-le quelque part ; ouvrez le tonneau, et préparez-le pour recevoir le vin nouveau, parce que nous ne pouvons pas attendre davantage. » On ouvre alors le tonneau, d'où, la veille, il était sorti du vin parfaitement clair ; il était si sec, qu'il paraissait impossible qu'on en eût tiré quelque chose depuis fort longtemps. L'étonnement était à son comble ; on se rappelait l'abondance et la qualité de ce vin dont on avait joui jusqu'au dernier moment, et on constatait l'extrême sécheresse du tonneau d'où on le tirait. Ce

miracle fut connu de toute la ville de Sienne ; il est attesté par les personnes qui habitaient alors la maison de Catherine, et j'ai nommé plus haut celles qui me l'ont raconté.

IV

Catherine sert les malades. — Tecca la lépreuse. — Conversion de Palmerina. — Privilège de voir les âmes. — Calomnies d'Andrea. — Notre-Seigneur présente à Catherine deux couronnes, et la justifie. — Elle boit l'eau qui a lavé un ulcère. — Sa récompense.

1. Catherine compatissait d'une manière admirable aux besoins des pauvres, mais son cœur était encore plus sensible aux souffrances des malades. Elle fit, pour les soulager, des choses qui paraissent incroyables; mais ce n'est pas une raison pour les taire, et je vais les raconter à la gloire du Dieu tout-puissant. J'ai pour preuves le témoignage écrit et verbal du frère Thomas, dont j'ai déjà parlé, de frère Barthélemy de Saint-Dominique de Sienne, docteur en théologie et prieur provincial de la province romaine. Je pourrais citer aussi, outre Lapa et Lysa, plusieurs dames respectables qui m'ont affirmé les mêmes choses.

2. Il y avait à Sienne une pauvre femme malade

nommée Tecca ; sa misère était si grande, qu'elle fut obligée de chercher un hôpital pour y trouver des remèdes dont elle avait besoin, et qu'elle ne pouvait pas se procurer. L'hôpital où elle entra était pauvre, et lui fournissait à peine le nécessaire. Son état empira tellement, que la lèpre lui couvrit tout le corps ; l'infection qu'elle répandait éloignait tout le monde ; personne ne voulait la soigner, et on se disposait à la transporter hors de la ville ; c'était l'usage en pareille maladie. Lorsque Catherine l'apprit, sa charité s'émut ; elle courut à l'hôpital, visita la lépreuse, l'embrassa, et lui offrit non-seulement de fournir à ses besoins, mais encore d'être sa servante jusqu'à la fin de ses jours. Ce qu'elle prômit, elle le tint. Tous les matins et tous les soirs, elle venait elle-même soigner sa malade et lui donner tout ce qui était nécessaire ; elle contemplait dans cette pauvre lépreuse l'Époux de son âme, et elle l'assistait avec tout l'amour et le respect imaginables.

Cette haute vertu de Catherine n'inspira cependant à la malade que de l'orgueil et de l'ingratitude ; c'est ce qui arrive souvent aux esprits qui ne sont pas humbles : ils s'élèvent quand ils devraient s'abaisser, et n'ont que des injures pour ce qui mériterait des actions de grâces. L'humilité et la charité de Catherine rendirent Tecca arrogante et colère. Lorsqu'elle vit Catherine si appliquée à la servir, elle regarda les soins de sa charité comme des choses qui lui étaient dues, et se mit à gronder et à injurier sa bienfaitrice, quand tout n'était pas conforme à ses désirs. Souvent la servante du Seigneur prolongeait ses prières du matin à l'église, et venait un

peu plus tard que de coutume à l'hôpital. Alors Tecca se mettait en colère, et la raillait en lui disant : « Bonjour, madame la reine de Fonte-Branda (c'était le nom du quartier où demeurait Catherine) ; Votre Majesté est bien contente de rester ainsi toute la journée dans l'église des Frères ; c'est là que vous avez perdu votre matinée, ma belle dame : vous ne pouvez donc pas vous rassasier de ces moines ? » Elle cherchait à l'irriter par de semblables paroles ; mais Catherine, toujours calme, l'apaisait de son mieux, et lui répondait avec la douceur et l'humilité qu'elle aurait eues pour sa mère. « Bonne mère, lui disait-elle, pour l'amour de Dieu, ne vous troublez pas ; j'ai un peu tardé, mais je vais faire bien vite votre petit ménage. » Et aussitôt elle allumait le feu, mettait l'eau chauffer, préparait la nourriture et terminait sa besogne avec tant de promptitude, que la méchante malade elle-même en était surprise.

Cela dura longtemps sans que sa patience faiblît et que son zèle parût diminuer en la moindre chose. Tout le monde l'admirait ; mais sa mère Lapa n'était pas contente, et se plaignait. « Ma fille, disait-elle, bien certainement tu vas gagner la lèpre : je ne veux pas que tu serves cette malade. » Mais elle, qui mettait toute sa confiance en Dieu, apaisait sa mère par ses paroles, et lui disait de ne rien craindre, parce que c'était la Providence qui lui avait confié cette œuvre, et qu'elle ne pouvait pas l'abandonner. Sa charité triomphait ainsi de tous les obstacles, et poursuivait ce qu'elle avait commencé. Le démon eut alors recours à un autre moyen. Notre-Seigneur lui permit de couvrir de lèpre les mains

de sa fidèle épouse, afin de rendre plus éclatant son triomphe; ses doigts, qui touchaient au corps de Tecca, en contractèrent l'infirmité, et il devint évident que Catherine avait gagné sa maladie contagieuse. Ce malheur ne l'arrêta pas; elle aimait mieux être toute couverte de lèpre que de renoncer à ses charitables fonctions; son corps n'était pour elle que de la boue; elle ne s'inquiétait pas de ce qui lui arrivait, dès qu'elle pouvait plaire à Notre-Seigneur. La lèpre dura longtemps, mais l'amour divin l'empêchait de s'en apercevoir. Enfin Celui qui guérit en frappant, qui élève en abaissant, et qui rend tout profitable à ceux qui l'aiment, après s'être réjoui du courage de sa bien-aimée, ne voulut pas que son épreuve durât davantage. Tecca mourut enfin, et Catherine l'assista heureusement pendant son agonie. Son corps était horrible à voir. Catherine le lava avec le plus grand soin, le vêtit, l'exposa, et voulut l'ensevelir elle-même. Quand ce dernier acte de charité fut terminé, le mal disparut tout à coup; ses mains semblaient même plus blanches que le reste de son corps, la lèpre paraissait lui avoir donné de l'éclat.

3. Admirons dans cette conduite de Catherine la réunion de toutes les vertus. La charité en est la reine et la forme, c'est elle qui la pousse à commencer et à terminer son œuvre; l'humilité l'accompagne, elle la rend servante soumise de cette pauvre femme; la patience lui fait supporter avec joie les violences de son caractère, ainsi que les dégoûts de sa hideuse maladie; la puissance de sa foi lui montre dans cette lépreuse l'Époux bien-aimé auquel elle s'efforce de plaire, et l'espérance

ne l'abandonne pas un seul instant, puisqu'elle persévère jusqu'à la fin. Un miracle éclatant couronne toutes ses vertus. Notre-Seigneur Jésus-Christ guérit en un instant ces mains qui avaient gagné la lèpre, en soignant Tecca pendant sa vie et après sa mort.

4. Il y avait aussi à Sienne, à l'époque où Catherine se dévouait au service des pauvres et des malades, une Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique qui s'appelait Palmerina, et qui s'était consacrée publiquement avec tous ses biens aux œuvres de miséricorde. Malgré ces deux raisons qu'elle avait d'être entièrement à Dieu, le démon en avait fait sa captive. Une envie secrète et un reste d'orgueil lui avaient inspiré une haine profonde contre Catherine : non-seulement il lui était désagréable de la voir, mais elle ne pouvait pas même entendre prononcer son nom sans être bouleversée ; elle la décriait en particulier et en public, et ne se lassait pas de la calomnier et de la maudire. Catherine employait à la calmer toutes les ressources de sa douceur et de son humilité, mais toutes ses avances étaient méprisées. Catherine alors, comme à son ordinaire, eut recours à son céleste Époux, et lui adressa pour son ennemie de ferventes prières : elle entassait ainsi des charbons ardents sur sa tête, selon l'expression de l'Apôtre¹ ; car ses prières, qui montaient comme la flamme vers Dieu, lui demandaient à la fois justice et miséricorde. Catherine ne demandait que miséricorde ; mais Notre-Seigneur ne pouvait la séparer de la justice, lui que célèbrent ensemble la miséricorde et la justice.

¹ Rom. xi, 20.

Dieu donc fit une grande justice; mais il accorda aux prières de son épouse une miséricorde plus grande encore. Il frappa le corps de Palmerina pour guérir ensuite son âme, et combattit la dureté de son obstination par la douceur de la charité dont il avait enrichi son épouse. Il augmenta aussi le zèle de Catherine pour les âmes, en lui révélant l'ineffable beauté de cette âme qui s'était damnée par sa faute, mais qu'elle avait miraculeusement sauvée par ses mérites et ses prières. La maladie de Palmerina ne guérit pas son esprit; sa haine, au contraire, ne fit que s'accroître. Catherine tenta tous les moyens de l'adoucir : elle l'assistait souvent, s'humiliait devant elle, cherchait à la consoler par des témoignages d'affection, et lui rendait tous les services qu'elle pouvait imaginer; mais elle, plus dure qu'un rocher, restait insensible à des paroles et à des actions inspirées par une si tendre charité; son empressement ne la touchait pas; tout ce qu'elle faisait lui était odieux, et sa haine alla jusqu'à la chasser de sa maison. Alors le souverain Juge appesantit la main de sa justice sur cette ennemie de la charité; ses forces l'abandonnèrent tout à coup, et, sans avoir pu recevoir les derniers sacrements, elle se trouva en présence de la mort et de la damnation.

5. Dès que Catherine l'eut appris, elle s'enferma dans sa chambre et se mit à conjurer avec ferveur son Époux de ne pas permettre qu'une âme pérît à cause d'elle. Elle disait intérieurement : « Seigneur, est-ce que moi, pauvre malheureuse, je serais née pour qu'à mon occasion des âmes créées à votre image deviennent la proie des flammes éternelles ? Permettez-vous que je cause

la damnation d'une sœur dont je devais faciliter le salut ? Non, une pareille sentence est trop opposée à la multitude de vos miséricordes ; elle est trop contraire à vos infinies bontés. Il vaudrait mieux ne pas être née que d'entraîner la perte d'une âme rachetée par votre sang. Hélas ! sont-ce là les promesses que vous avez eu la bonté de me faire, lorsque vous m'avez annoncé que je pourrais travailler au salut du prochain, selon mes désirs ? Est-ce là le bien que vous opérez par mon moyen ? ma sœur serait damnée à cause de moi ! Non, je ne puis en douter, ce sont mes péchés qui ont fait tout le mal : devais-je attendre autre chose de mon peu de mérite ? Malgré cela, je ne cesserai pas de réclamer vos miséricordes éternelles, je ne cesserai pas d'invoquer vos bontés infinies, jusqu'à ce que le mal dont je suis cause se change en bien, et que vous sauviez de la mort l'âme de ma sœur. » Pendant que Catherine disait ces choses, plutôt du cœur que des lèvres, Dieu, pour la rendre encore plus ardente à secourir cette âme qui périssait, lui fit connaître l'étendue de ses fautes et le danger qui la menaçait ; et lorsque son Époux lui répondait que sa justice ne pouvait souffrir qu'une haine si injuste et si implacable restât sans châtiment, Catherine se plongeait encore davantage dans la prière et s'écriait : « Mon Seigneur, jamais je ne sortirai d'ici tant que je n'aurai pas obtenu la grâce de ma sœur ! Punissez sur moi son péché, dont je suis l'occasion ; ce n'est pas elle, c'est moi qu'il faut frapper ! » Et elle ajoutait : « Au nom de votre bonté, de votre miséricorde, je vous conjure, très-miséricordieux Sauveur,

de ne pas permettre que l'âme de ma sœur quitte son corps avant d'être rentrée en grâce et d'avoir obtenu miséricorde. »

Sa prière était si puissante, que la malade ne pouvait mourir ; son agonie durait depuis trois jours et trois nuits. Tous s'en étonnaient, et souffraient de la voir tant prolonger son dernier combat. Catherine, pendant tout ce temps, continuait à intercéder ; elle finit par vaincre l'Invincible ; l'humilité de ses larmes triompha du Tout-Puissant. Dieu ne put lui résister ; un rayon céleste éclaira miséricordieusement cette âme à l'agonie, lui fit connaître sa faute et lui donna toutes les grâces nécessaires à son salut. Catherine le sut par révélation ; elle courut à la maison. Dès que la malade la vit, elle lui donna toutes les marques possibles de joie et de respect ; elle s'accusa de sa faute à haute voix, et mourut un peu après avoir reçu les sacrements, avec une grande contrition. Notre-Seigneur montra cette âme sauvée à son épouse. Elle était si brillante, qu'elle m'a dit elle-même qu'aucune expression n'était capable de rendre sa beauté. Elle n'avait pas encore cependant revêtu la gloire de la vision béatifique ; mais elle avait l'éclat que donnent la création et la grâce du Baptême. Notre-Seigneur lui disait : « Voici, ma fille bien-aimée, cette âme perdue que tu m'as fait retrouver. » Et il ajoutait : « Ne te semble-t-elle pas bien belle et bien précieuse ? Qui ne voudrait supporter toute espèce de peines pour gagner une créature si parfaite ? Si moi qui suis la Beauté suprême, d'où découle toute beauté, j'ai été captivé par la beauté des âmes au point de descendre

sur terre et de répandre mon sang pour les racheter, à bien plus forte raison devez-vous travailler les uns pour les autres, afin qu'une créature si admirable ne se perde pas. Si je t'ai montré cette âme, c'est pour que tu sois de plus en plus ardente à procurer le salut du prochain, et que tu y portes les autres selon la grâce que je t'ai donnée. »

6. Catherine remercia son Époux avec effusion, et le supplia humblement de vouloir bien à l'avenir lui montrer la beauté des âmes de ceux qui auraient des rapports avec elle, afin de devenir encore plus désireuse de leur salut. Le Seigneur lui accorda cette faveur, en lui disant : « Parce que tu as méprisé la chair pour t'attacher entièrement à moi, qui suis l'Esprit parfait ; parce que tu as prié avec foi et persévérance pour le salut de cette âme, voici que je te donne ma lumière surnaturelle, qui te fera voir la beauté ou la laideur de toutes les âmes que tu rencontreras. Tes sens intérieurs percevront l'état des esprits, comme tes sens extérieurs perçoivent l'état des corps. Et cela aura lieu non-seulement pour les personnes présentes, mais pour toutes celles dont le salut sera l'objet de ta sollicitude et de tes prières, lors même qu'elles seraient absentes et que tu ne les auras jamais vues. » L'efficacité de cette grâce que Dieu lui accordait fut telle, qu'à partir de ce moment elle voyait réellement beaucoup plus les âmes que les corps de ceux qui l'approchaient. Un jour que je l'avertissais en particulier du reproche qu'on lui faisait de ne pas empêcher ceux qui l'approchaient de fléchir le genou devant elle, elle me répondit : « Dieu m'est

témoin que je n'aperçois souvent pas du tout les actions de ceux qui sont autour de moi ; je ne m'occupe que de leurs âmes, je ne fais aucune attention à leurs corps. » Je lui dis alors : « Est-ce que vous voyez leurs âmes ? — Mon Père, me répondit-elle, je vous avoue que mon Sauveur a bien voulu m'accorder cette grâce, lorsqu'il a exaucé mes prières, en retirant des flammes éternelles une âme qui s'y précipitait par sa faute. Il m'a montré la beauté de cette âme ; et, depuis, il est bien rare que je voie quelqu'un sans connaître aussitôt son état intérieur. » Et elle ajoutait : « O mon Père, si vous pouviez voir la beauté d'une âme raisonnable, vous sacrifieriez cent fois votre vie, s'il le fallait, pour assurer son salut. Non, il n'y a rien dans ce monde matériel qui puisse être comparé à sa beauté. » Je lui demandai alors de me raconter cette histoire, et elle me dit tout ce que je viens d'écrire : elle adoucit seulement, autant qu'elle put, les torts de la Sœur envers elle ; d'autres Sœurs, dignes de foi, qui en avaient été témoins, m'en ont fait connaître la gravité.

7. J'ajouterai un fait qui complètera ce que je viens de dire. J'ai souvent servi d'interprète entre Grégoire XI et Catherine. Elle ne comprenait pas le latin, et le Souverain Pontife ne parlait pas italien. Dans un de ces entretiens, Catherine demanda pourquoi elle trouvait dans la cour romaine, où devaient fleurir toutes les vertus du ciel, l'infection de tous les vices de l'enfer. Le Souverain Pontife me demanda s'il y avait longtemps qu'elle était à la cour ; et quand il sut qu'elle était arrivée seulement depuis quelques jours, il lui dit : « Comment avez-vous

pu savoir en si peu de temps ce qui se passe ici ? » Alors Catherine, quittant son humble posture pour prendre un air de majesté qui m'étonna, se redressa et prononça ces paroles : « Je dois dire, à la gloire du Dieu tout-puissant, que j'ai plus senti l'infection des péchés qui se commettent dans la cour romaine, lorsque j'étais encore dans ma ville natale, que ceux-là mêmes qui les ont commis et les commettent tous les jours. » Le Pape garda le silence ; moi je ne revenais pas de ma surprise, et je n'oublierai jamais avec quelle autorité Catherine avait parlé à un si grand Pontife.

8. Il est souvent arrivé, à moi et à ceux qui l'accompagnaient dans ses voyages, de nous trouver avec elle dans des endroits où nous n'avions jamais été, et de voir pour la première fois des personnes d'une mise convenable et d'un extérieur honnête, mais qui dans la réalité étaient adonnées au vice. Catherine connaissait aussitôt leur intérieur, et ne voulait ni les regarder ni leur répondre, lorsqu'elles lui adressaient la parole ; et si elles insistaient, elle leur criait : « Il faut d'abord nous purifier de nos fautes et nous délivrer des chaînes du démon, nous parlerons ensuite de Dieu. » Elle s'en débarrassait ainsi le plus vite qu'elle pouvait, et nous apprenions bientôt que ces personnes étaient plongées dans la plus incorrigible débauche. Nous rencontrâmes une fois une femme qui vivait criminellement avec un des grands dignitaires de l'Église : elle lui parla en ma présence, et rien dans ses vêtements et ses manières n'indiquait qu'elle ne fût pas honnête ; elle ne put jamais voir le visage de Catherine, qui se tournait toujours

d'un autre côté. Cette conduite me surprit; mais j'allai aux renseignements, et j'en connus la cause. Comme je lui en parlais, elle me répondit confidentiellement : « Si vous aviez senti l'infection que je sentais quand elle me parlait, vous n'auriez pu vous empêcher de vomir. » Je me suis un peu écarté de mon récit; mais il le fallait pour bien faire comprendre la grâce que Catherine avait reçue d'en haut.

9. L'ennemi du genre humain, voyant les mérites que Catherine acquérait et le bien qu'elle faisait dans les âmes en se livrant aux soins des malades, chercha de nouveaux moyens pour l'en détourner; mais sa malice fut encore trompée. Il voulait rendre stérile cet arbre planté sur le courant des eaux célestes, et jamais, au contraire, ses branches ne portèrent plus de fruits. Il y avait alors une Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique, appelée Andréa, qui était gravement malade : elle avait au sein un cancer qui la dévorait et qui envahissait peu à peu toute sa poitrine; l'odeur de cette plaie était si infecte qu'on ne pouvait en approcher sans se boucher les narines, et qu'on trouvait à peine quelqu'un pour la visiter. Dès que Catherine le sut, elle comprit que Dieu lui réservait cette pauvre abandonnée; elle vint aussitôt la trouver, la consoler par son air joyeux, et lui offrir ses services pour toute la durée de sa maladie. La Sœur accepta d'autant plus volontiers, qu'elle se voyait délaissée par tout le monde.

10. Voilà donc la vierge au service de la veuve, la jeunesse secourant la vieillesse, et celle qui languissait de l'amour du Sauveur, dévouée à celle qui languissait

des douleurs de la terre. Elle n'épargne aucun soin, quoique l'odeur devienne de plus en plus insupportable; elle est sans cesse auprès d'elle, sans prendre aucune précaution : elle découvre la plaie, l'essuie, la lave, change le linge, et ne donne pas le moindre signe de répugnance, quelles que soient la longueur et la difficulté du pansement. Elle est toujours joyeuse et souriante. La malade admire cette constance et cette exubérance de la charité dans une âme si jeune. L'ennemi du genre humain, irrité de tant de vertu, a recours à ses artifices. Un jour que la Sainte découvre la plaie, il en sort une odeur suffocante : sa volonté, qui s'appuie sur le Christ, n'est pas ébranlée; mais son estomac bouleversé la met en danger de vomir. Dès qu'elle s'en aperçoit, elle entre contre elle dans une sainte colère, et, se reprochant cette faiblesse : « Quoi ! dit-elle, tu as horreur de ta sœur qu'a rachetée le sang de Jésus-Christ ! Ne peux-tu pas tomber malade comme elle, et devenir pire encore ? Vive Dieu ! tu ne resteras pas impunie. » Et aussitôt, se baissant sur la poitrine de la malade, elle applique sa bouche à son ulcère, jusqu'à ce qu'elle sente qu'elle a surmonté son dégoût et triomphé de la révolte de la chair. La malade lui criait : « Cessez, ma fille, ma chère enfant ; je ne veux pas que vous vous empoisonniez avec cette horrible pourriture ! » Mais Catherine ne se releva qu'après avoir vaincu l'ennemi, qui la laissa tranquille pendant quelque temps. Voyant qu'il ne pouvait rien contre elle, il dressa ses batteries contre la malade, qui n'était pas sur ses gardes. Ce semeur de zizanie commença à lui inspirer un certain ennui des

services de Catherine, et finit par changer peu à peu cet ennui en une haine profonde. Comme personne, excepté Catherine, n'avait pu continuer à lui donner des soins, elle expliquait sa persévérance par une espèce d'orgueil à vouloir faire plus que les autres; et, parce que la haine croit facilement au mal dans ceux qu'elle poursuit, cette pauvre malheureuse, plus malade d'esprit que de corps, écouta le démon au point de soupçonner la pureté de Catherine, et de croire qu'elle était à commettre quelque péché, quand elle n'était pas auprès d'elle. C'est là ce qui arrive aux âmes qui ne veillent pas sur elles-mêmes : elles commencent par s'ennuyer du bien qu'elles avaient d'abord admiré dans les autres; elles les prennent ensuite en aversion, et finissent par trouver mauvaises et coupables toutes leurs actions. Isaïe a dit de cet aveuglement des âmes : « Elles appellent mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal ¹. » Catherine resta inébranlable comme une colonne; elle ne voyait que son Époux, et continuait avec joie, sous ses yeux, l'œuvre qu'elle avait commencée. Forte de sa patience, elle se riait de l'ennemi, dont elle reconnaissait les pièges; et elle se plaisait à exciter sa colère en pratiquant la charité, qui lui est insupportable. Alors le démon aveugla de plus en plus l'esprit de la vieille, et réussit à l'irriter tellement, qu'elle se mit à calomnier publiquement Catherine de la manière la plus indigne.

Ces accusations se répandirent parmi les Sœurs, et

¹ Væ qui dicitis malum bonum, et bonum malum. (Is. v, 20.)

quelques-unes des plus anciennes, qui dirigeaient les autres, vinrent trouver la malade pour examiner si ces bruits avaient quelque fondement. Andréa dit alors tout ce que le démon lui suggéra. Les Sœurs, irritées, appelèrent Catherine, et, après lui avoir adressé les plus sanglants reproches, elles lui demandèrent comment elle avait pu se laisser séduire et perdre sa virginité. Catherine, toujours humble et patiente, se contenta de répondre : « Je vous assure, Mesdames et chères Sœurs, que, par la grâce de Jésus-Christ, je suis toujours vierge. » Et quand on renouvelait cet absurde mensonge, toute sa défense était de répéter : « En vérité, je suis vierge ! en vérité, je suis vierge ! »

11. Cet événement ne changea rien à sa conduite. Quoique son cœur souffrît beaucoup d'une si affreuse calomnie, elle n'en servit pas moins avec le même amour celle qui l'avait inventée ; mais, de retour dans sa chambre, elle se réfugiait dans la prière, et son âme exprimait ainsi sa peine : « Mon tout-puissant Seigneur, mon Époux bien-aimé, vous savez combien est délicate la réputation d'une vierge, et avec quel soin vos épouses doivent la garder sans tache. C'est pour cela que vous avez confié à saint Joseph votre glorieuse Mère. Vous connaissez les efforts que fait le père du mensonge pour me détourner de ce que m'a fait entreprendre votre amour ; secourez-moi donc, mon Seigneur et mon Dieu, puisque vous savez que je suis innocente, et ne permettez pas que l'ancien serpent, vaincu par votre Passion, prévale cependant contre moi. » Tandis qu'elle répandait ainsi devant Dieu ses prières et ses larmes, le

Sauveur du monde lui apparut; il tenait dans sa main droite une couronne d'or enrichie de pierres précieuses, et dans sa main gauche une couronne tissue d'épines. « Ma fille bien-aimée, lui dit-il, apprends qu'il faut que tu portes l'une après l'autre ces couronnes bien différentes; choisis celle que tu préfères maintenant. Si tu prends la couronne d'épines pour cette vie, je te garderai pour l'autre la couronne précieuse; mais si tu prends la précieuse, il faudra porter celle d'épines après ta mort. — Moi, Seigneur, dit Catherine, j'ai depuis longtemps renoncé à ma volonté, et j'ai promis de suivre en tout la vôtre: ainsi je n'ai pas de choix à faire; mais, si vous voulez que je réponde, je vous dirai qu'en cette vie, je veux être conforme à votre bienheureuse Passion, et que mon bonheur sera toujours de souffrir pour vous. » Et en disant cela, elle prend à deux mains la couronne d'épines que lui présentait le Sauveur, et la met avec tant de force sur sa tête, que les épines y entrent de toute part. Elle en sentit vivement les blessures après la vision, comme elle l'a raconté elle-même. Alors le Seigneur lui dit: « Toute chose est en mon pouvoir, et si j'ai permis que ce scandale arrivât, je puis le faire cesser en un instant. Achève l'œuvre que tu as commencée; ne cède pas au démon, qui veut t'en empêcher; je te donnerai sur lui une victoire éclatante; tout ce qu'il a préparé contre toi tournera à sa honte et à ta gloire. » La servante du Seigneur resta toute remplie de consolation et de courage.

12. Cependant Lapa, sa mère, eut connaissance des bruits que la malade avait répandus parmi les Sœurs;

bien certaine de l'innocence de sa fille, elle fut indignée des propos d'Andréa, et vint tout en colère dire à Catherine : « Combien de fois t'ai-je recommandé de laisser là cette méchante vieille ! voilà comme elle te récompense des services que tu lui rends ; elle t'a déshonorée auprès de toutes les Sœurs. Si tu la sers encore, si tu l'approches seulement, je ne t'appellerai plus ma fille. » C'était une nouvelle ruse du démon pour arrêter Catherine ; mais elle, en entendant sa mère, garda un instant le silence ; puis, s'approchant et se mettant à ses genoux, elle lui dit humblement : « Ma mère bien-aimée, est-ce que l'ingratitude des hommes empêche Dieu d'exercer tous les jours sa miséricorde sur les pécheurs ? est-ce que notre Sauveur, quand il était sur la Croix, n'accomplit pas, malgré les injures qu'on lui disait, le salut du monde ? Vous qui êtes si bonne, vous savez bien que, si j'abandonnais cette malade, personne ne la soignerait, et qu'elle mourrait faute de secours : devons-nous être la cause de sa mort ? Elle a été trompée par le démon, mais Dieu va peut-être l'éclairer et lui faire reconnaître son erreur. » Elle apaisa ainsi sa mère, qui la bénit, et elle retourna près de sa malade, la servir aussi gaiement que si elle n'avait rien dit contre elle. Andréa fut surprise de ne lui voir aucune apparence de trouble ; elle ne put nier qu'elle ne fût vaincue, et elle commença à se repentir intérieurement, d'autant plus qu'elle voyait le zèle de sa bienfaitrice augmenter chaque jour.

13. Dieu eut enfin compassion de cette pauvre malheureuse et lui envoya, pour glorifier son épouse, la

vision suivante. Un jour qu'elle était couchée, il lui sembla, au moment où la servante de Jésus-Christ entra dans sa chambre et s'approchait de son lit, qu'une grande lumière qui descendait du ciel l'environnait et la remplissait d'une telle joie et d'une telle douceur, qu'elle ne pensait, pour ainsi dire, plus à ses souffrances. Elle ne comprenait rien à cet état nouveau et regardait de tous les côtés, lorsqu'elle vit le visage de celle qui la servait tellement changé et transfiguré, que ce n'était plus Catherine, la fille de Lapa, mais la figure majestueuse d'un ange; et la lumière qui l'entourait l'enveloppait comme d'un vêtement. A cette vue, le regret de sa faute augmenta dans son cœur, et elle se reprocha amèrement d'avoir calomnié une personne si sainte. Cette vision, qu'elle contemplait des yeux de son corps, dura quelque temps, et finit par disparaître, en laissant la malade tout à la fois triste et consolée. Sa tristesse était celle qui, selon l'Apôtre, accomplit la justice ¹. Elle demanda aussitôt pardon à Catherine, au milieu des larmes et des sanglots, en s'accusant d'avoir péché contre elle et de l'avoir indignement calomniée. La lumière extérieure qu'elle avait vue avait éclairé son âme et lui avait fait reconnaître l'imposture du démon. Catherine se jeta aussitôt au cou de la malade et la consola de son mieux, en lui assurant qu'elle n'avait pas songé un instant à l'abandonner, et qu'elle n'avait jamais eu la moindre humeur contre elle. « Ma mère bien-aimée, lui disait-elle, je savais bien que l'ennemi

¹ II Cor. VII, 10.

de notre salut était l'auteur de tous ces scandales, et qu'il vous avait trompée avec sa prodigieuse malice. Ce n'est pas vous, c'est lui que j'accuse. Je vous remercie, au contraire, de la bonne affection qui vous portait à tant vous inquiéter au sujet de ma vertu. » Après l'avoir ainsi consolée, elle lui rendit ses bons soins ordinaires, et retourna bien vite chez elle, pour ne pas perdre de temps.

14. Mais Andréa, toute pénétrée de sa faute, fait appeler les personnes devant qui elle a calomnié Catherine : elle confesse en pleurant combien elle est coupable et combien le démon l'a trompée; elle proclame hautement que celle dont elle a dit tant de mal est non-seulement innocente, mais que c'est une sainte remplie de l'esprit de Dieu, et qu'elle en a maintenant la preuve. Et, comme on lui demande des explications sur la certitude qu'elle a de la sainteté de Catherine, elle répond qu'elle n'avait jamais senti ni compris ce qu'étaient les douceurs et les consolations spirituelles, avant de l'avoir vue transfigurée devant elle et tout environnée d'une ineffable lumière. Elle ajouta que c'était bien avec les yeux de son corps qu'elle l'avait vue, mais qu'elle ne pourrait jamais trouver d'expression pour rendre la beauté de cette lumière et la douceur dont elle avait inondé son âme. Ce témoignage augmenta la réputation de Catherine dans le public, et le démon, qui s'était efforcé de la ternir, servit, au contraire, par la protection du Saint-Esprit, à la glorifier. Mais notre Sainte resta aussi calme dans le triomphe que dans l'épreuve; elle poursuivit l'œuvre de sa cha-

rité, en appliquant son cœur à reconnaître son néant. Celui qui seul a l'être par lui-même s'était chargé de l'honorer ; mais l'ennemi implacable qui peut bien être vaincu, mais non pas anéanti, revint à la charge, et voulut encore l'abattre par la révolte de la nature.

15. Un jour que la servante du Seigneur découvrait l'horrible ulcère pour le laver, l'odeur infecte qui en sortait lui inspira un dégoût violent que le démon augmentait encore. Tout son cœur était soulevé ; son estomac malade lui donnait des nausées. Cette répulsion qu'elle éprouvait lui était d'autant plus pénible, qu'à cette époque les nouvelles victoires qu'elle avait remportées avec la grâce du Saint-Esprit lui avaient fait acquérir de nouvelles vertus. Remplie d'une sainte colère contre son corps : « Vive Dieu ! se dit-elle, vive l'Époux bien-aimé de mon âme ! tu avaleras ce qui te fait tant d'horreur ! » Et aussitôt recueillant dans une écuelle l'eau qui avait lavé ce qui découlait de la plaie, elle se retira à l'écart et la but tout entière. Je me souviens qu'un jour, pendant qu'on me racontait ce fait en sa présence, elle me dit tout bas : « Mon père, je vous assure que, de toute ma vie, je n'ai jamais rien goûté de si doux et de si agréable. » J'ai trouvé dans les écrits de frère Thomas, son premier confesseur, que la même chose lui était arrivée quand elle avait appliqué sa bouche sur l'ulcère : elle lui avoua qu'elle avait senti alors une odeur délicieuse. Dans la nuit qui suivit cette dernière victoire, le Sauveur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, apparut à Catherine pendant qu'elle priait ; il lui montra les cinq plaies sacrées qu'il reçut

pour notre salut sur la Croix. « Ma bien-aimée, lui dit-il, tu as soutenu pour moi de grands combats, et avec mon aide tu es restée victorieuse. Jamais tu ne m'as été plus chère et plus agréable. C'est hier surtout que tu as ravi mon cœur. Non-seulement tu as méprisé les plaisirs sensuels, non-seulement tu as dédaigné l'opinion des hommes et surmonté les tentations du démon, mais tu as vaincu la nature en buvant avec joie, par amour pour moi, un horrible breuvage. Eh bien, puisque tu as fait une action au-dessus de la nature, je veux te donner une liqueur au-dessus de la nature. » Et, mettant la main droite sur le cou de Catherine, il l'approcha de la plaie de son côté, en lui disant : « Bois, ma fille, ce breuvage qui coule de mon côté; il enivrera ton âme de douceur et inondera aussi de délices ton corps, que tu as méprisé pour moi. » Catherine, placée ainsi à la source de la vie, appliqua sa bouche à la plaie sacrée du Sauveur; son âme y puisa une liqueur ineffable et divine : elle but longtemps avec autant d'avidité que d'abondance. Enfin, quand Notre-Seigneur l'eut avertie, elle se détacha de cette source sacrée, rassasiée, mais toujours avide, parce qu'elle n'éprouvait pas d'ennui à être rassasiée, ni de peine à désirer encore. O ineffable miséricorde du Seigneur, que vous êtes douce à ceux qui vous aiment ! que vous êtes délicieuse à ceux qui vous goûtent ! mais quand vous vous donnez en abondance à quelqu'un, comme il doit vous aspirer à longs traits et vous incorporer à sa substance ! Hélas ! Seigneur, moi et ceux qui n'en ont pas l'expérience, nous ne pouvons le com-

prendre : les aveugles ne jugent pas la beauté des couleurs, et les sourds, le charme de l'harmonie. Pour ne pas être ingrats, nous contemplons et nous admirons, autant que nous le pouvons, les grandes grâces que vous accordez à vos Saints ; et, quoiqu'elles nous surpassent, nous en remercions votre Majesté dans la mesure de nos forces.

16. Vous, cher lecteur, remarquez la prodigieuse vertu de Catherine. Admirez l'inspiration de sa charité, qui la porte à faire cette œuvre qui répugne tant à la nature ; voyez le zèle avec lequel elle s'y porte malgré la révolte de ses sens ; considérez cet étonnant courage, que ne peuvent arrêter la plus affreuse calomnie et l'odieuse ingratitude de la malade ; contemplez enfin cette âme qui puise sa force en Notre-Seigneur, que la louange n'enorgueillit pas, et qui remporte sur la chair un dernier triomphe, en buvant ce qu'elle avait horreur de voir. Tout cela est grand, et il y en a bien peu, surtout à notre époque, qui feraient des choses semblables. Mais aussi, voyez la récompense. Après que Catherine se fut désaltérée au côté de Notre-Seigneur, la grâce surabonda tellement dans son âme, que son corps en ressentit les effets : il lui fut impossible de prendre même le peu de nourriture qu'elle prenait encore. Je le raconterai bientôt plus au long ; mais il est temps de terminer ce chapitre important, que je n'ai pu faire plus court.

V

De sa manière de vivre, et des reproches qu'on lui fait
sur sa complète abstinence.

1. L'incomparable Époux des âmes avait éprouvé son épouse bien-aimée dans la fournaise des grandes tribulations; il lui avait appris à vaincre l'ennemi du salut dans toutes sortes de combats; il ne lui restait plus qu'à la couronner d'une manière digne de sa munificence. Mais les âmes qu'elle devait secourir dans leur pèlerinage n'avaient pas encore profité de ses vertus autant que le voulait et que l'avait promis le Sauveur, et il était nécessaire à l'accomplissement des desseins de la Providence que Catherine restât dans le monde, tout en y recevant les arrhes de la récompense éternelle. Notre-Seigneur fit connaître par une révélation à sa fidèle servante la vie céleste qu'elle devait mener au milieu de cette vallée de larmes. Un jour qu'elle était à prier dans sa petite chambre, il lui apparut et lui an-

nonça de la sorte le miracle nouveau qu'il allait opérer en elle : « Apprends, ma bien douce fille, que désormais ta vie sera remplie de prodiges si surprenants, que les hommes ignorants et charnels refuseront de les croire. Beaucoup même de ceux qui te sont attachés en douteront et craindront une illusion causée par l'excès de mon amour. Je répandrai dans ton âme une telle abondance de grâces, que ton corps lui-même en ressentira les effets et ne vivra plus que d'une manière extraordinaire; ton cœur deviendra si ardent pour le salut du prochain, que tu oublieras ton sexe et ta réserve : tu ne fuiras plus comme autrefois la conversation des hommes, et tu t'exposeras à toute sorte de fatigues pour sauver leurs âmes. Ta conduite en scandalisera beaucoup, qui te contrediront et t'accuseront publiquement. Mais ne te trouble pas, et ne crains rien; je serai toujours avec toi, et je délivrerai ton âme de la langue trompeuse et des lèvres qui disent le mensonge. Suis donc avec courage l'inspiration qui t'éclairera; car je retirerai par ton moyen beaucoup d'âmes du gouffre de l'enfer, et je les conduirai, avec le secours de ma grâce, jusqu'au royaume des cieux. Catherine entendit plusieurs fois ces paroles, et quand Notre-Seigneur lui répétait : « Ne crains rien, ne te trouble pas, » elle répondait : « Vous êtes mon Seigneur, et je ne suis que votre pauvre servante; que votre volonté s'accomplisse toujours; mais souvenez-vous de moi, et venez à mon aide selon la grandeur de vos miséricordes. » La vision disparut, et Catherine cherchait dans son cœur quel pouvait être le changement qui lui était annoncé.

2. De jour en jour cependant augmentait dans son âme la grâce de Jésus-Christ, et l'Esprit de Dieu abondait tellement en elle, qu'elle en était elle-même surprise au point de défaillir et de chanter avec le Prophète : « Mon corps et mon cœur succombent, Dieu de mon cœur, ma part et mon Dieu pour l'éternité ¹; » et encore : « J'ai pensé à Dieu, j'ai été inondée de joie, j'en ai été accablée, et mon esprit est tombé en défaillance ². » L'épouse du Christ languissait d'amour, et ses larmes seules pouvaient soulager son cœur; mais ses gémissements et ses pleurs continuels ne lui suffisaient pas encore. Dieu lui inspira la pensée, pendant qu'elle était en sa présence, de visiter souvent ses autels et de recevoir le plus qu'elle pourrait, de la main de ses ministres, Celui qui réjouissait son âme et son corps. S'il ne lui était pas permis de le posséder dans la patrie, selon ses désirs, elle en ferait du moins, par l'Eucharistie, le bonheur de son exil. Mais c'était là une nouvelle source d'amour, et par conséquent de langueur; sa foi activait de plus en plus des flammes de charité dont le Saint-Esprit avait embrasé son âme. Aussi prit-elle l'habitude de communier presque tous les jours, excepté quand elle en était empêchée par la maladie et par les soins qu'elle donnait au salut des autres. Son désir de la Communion fréquente était si violent, que quand il n'était pas satisfait elle en souffrait au point

¹ Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum. (Psalm. LXXII, 26)

² Memor fui Dei, et delectatus sum, et exercitatus sum, et defecit spiritus meus. (Ibid., LXXVI, 4.)

d'être en danger de mourir. Son corps, qui participait aux joies de son esprit, en ressentait nécessairement aussi les privations. Nous nous étendrons à ce sujet. Nous allons maintenant expliquer sa manière miraculeuse de vivre, d'après les aveux qu'elle m'a faits elle-même et d'après les écrits de son premier confesseur.

3. Les grâces et les consolations célestes inondaient tellement l'âme de Catherine depuis sa dernière vision, qu'elles débordaient, pour ainsi dire, sur son corps. Les fonctions vitales en étaient si profondément modifiées, que la nourriture ne lui était plus nécessaire, et que les aliments lui causaient de grandes douleurs. Quand on la forçait à en prendre, elle en était gravement incommodée, et ne pouvait les garder dans son estomac. Il est impossible de faire comprendre tout ce qu'elle souffrit à cette occasion. Dans les commencements, cet état parut incroyable à tout le monde, même à ses parents et à ceux qui lui étaient le plus attachés. On appelait cette faveur extraordinaire de Dieu une tentation, une tromperie du démon. Son confesseur même lui ordonna de prendre de la nourriture chaque jour, et de ne pas écouter les visions qui lui diraient le contraire. Catherine eut beau lui assurer qu'elle était forte et bien portante lorsqu'elle ne prenait pas d'aliments, tandis qu'elle devenait faible et malade dès qu'elle en faisait usage, il lui prescrivait toujours de manger. Elle obéissait par vertu, autant qu'elle le pouvait; mais ces efforts la réduisirent à un tel état, que l'on craignit pour sa vie. Elle fit alors appeler son confesseur, et lui dit : « Mon Père, si, par l'excès du jeûne, j'étais en danger de mort,

ne me défendriez-vous pas de jeûner, pour m'empêcher d'être homicide de moi-même? — Sans aucun doute, répondit le confesseur. — Mais, reprit-elle, n'est-il pas aussi mal de s'exposer à la mort en mangeant qu'en jeûnant? Si donc vous voyez, par les expériences nombreuses dont vous êtes témoin, que je me tue en prenant de la nourriture, pourquoi ne me le défendez-vous pas, comme vous me défendriez de jeûner si le jeûne avait pour moi un résultat semblable? » Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement; et son confesseur, qui voyait le danger auquel il l'avait exposée, lui dit : « Agissez désormais suivant les inspirations du Saint-Esprit, car je reconnais que Dieu fait de grandes choses en vous. »

4. Combien Catherine n'eut-elle pas à souffrir de la part de ses parents et de ses amis! Ceux qui l'entouraient mesuraient ses paroles et ses actions, non pas à la mesure de Dieu, mais à la mesure commune et à la leur; ils étaient dans la vallée, et voulaient juger de ce qui était au haut de la montagne; ils ignoraient les principes, et discouraient sur les conséquences; l'éclat de la lumière les aveuglait et les empêchait d'apprécier les couleurs; ils se troublaient sans raison, et blâmaient les rayons de cette brillante étoile; ils voulaient diriger celle dont ils ne pouvaient pas même comprendre les leçons : c'était la nuit qui reprochait au jour sa splendeur. Ils l'accusaient tout bas, la calomniaient sous les apparences d'un saint zèle, et forçaient, pour ainsi dire, son confesseur à la détourner de ses voies. Il serait trop long de dire les angoisses qu'ils firent naître dans l'esprit

de Catherine. Tout entière à l'obéissance et au mépris d'elle-même, elle ne savait pas s'excuser et n'osait résister aux ordres de son confesseur; et cependant elle était persuadée que la volonté de Dieu s'opposait à celle des hommes; mais, dans la crainte de lui déplaire, elle ne savait se décider à désobéir, à scandaliser le prochain. Son refuge était la prière, et elle répandait aux pieds du Sauveur des larmes de tristesse et d'espérance, en lui demandant humblement de vouloir bien faire connaître sa volonté à ceux qui la combattaient, surtout à son confesseur, qu'elle craignait d'offenser.

Elle ne pouvait lui dire, comme les Apôtres au prince des prêtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ¹. » On lui aurait répondu que le démon se transforme en ange de lumière; qu'il ne faut pas s'en rapporter à sa propre prudence, mais qu'il faut suivre les conseils qu'on vous donne. Le Seigneur exauça Catherine dans cette occasion comme dans les autres : il éclaira son confesseur et le fit changer d'avis; mais cela ne l'empêcha pas, ainsi que les autres personnes qui la jugeaient mal, de manquer encore souvent de discernement. S'ils avaient examiné avec attention combien Dieu lui avait dévoilé toutes les ruses de l'ennemi, combien il lui avait appris à le combattre et à remporter de glorieuses victoires; s'ils avaient remarqué à quel degré elle avait le don d'intelligence, et quelle raison elle avait de dire avec l'Apôtre : « Nous n'ignorons pas ses malices ², » ils auraient gardé certaine-

¹ Obedire oportet magis Deo quam hominibus. (Act. v, 29.)

² Non enim ignoramus cogitationes ejus. (II Cor. II, 11.)

ment le silence et n'auraient point osé, dans l'imperfection de leur science, s'élever au-dessus d'un maître si parfait. Ce ne sont pas les petits ruisseaux qui doivent changer le cours des grands fleuves : je l'ai dit autrefois bien souvent à ceux qui censuraient Catherine, et je le répète ici pour que certaines personnes en profitent.

5. Revenons maintenant à notre sujet. La première fois qu'eurent lieu ces faits extraordinaires, on était au commencement du Carême; et Catherine, soutenue par la grâce de Dieu, resta jusqu'à la fête de l'Ascension sans prendre aucune nourriture corporelle, et sans voir diminuer ses forces et sa gaieté. Les fruits du Saint-Esprit ne sont-ils pas, selon l'Apôtre ¹, la charité, la joie et la paix? La Vérité n'a-t-elle pas dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ²? » N'est-il pas encore écrit : « Le juste vit de la foi ³? » Le jour de l'Ascension, elle put manger, comme le Seigneur le lui avait dit et comme elle l'avait annoncé à son confesseur. Elle mangea, en effet, du pain et des légumes; elle recommença ensuite son jeûne, et finit par l'observer continuellement, après l'avoir interrompu encore quelquefois à de grands intervalles. Pendant que son corps jeûnait, son âme prenait une nourriture de plus en plus abondante. Elle s'approchait aussi souvent qu'elle

¹ Galat. v, 22.

² Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (Matth. iv, 4.)

³ Justus autem ex fide vivit. (Rom. i, 17.)

le pouvait de la sainte Table, et y puisait chaque fois avec ardeur de nouvelles grâces. Ses organes avaient, pour ainsi dire, suspendu leurs fonctions; mais le Saint-Esprit, qui agissait en elle, vivifiait à la fois son âme et son corps, et celui qui croit aux choses divines peut affirmer que toute son existence était surnaturelle et miraculeuse.

6. Souvent moi-même j'ai vu ce faible corps réduit à la dernière faiblesse; mais si, au moment où il semblait que nous allions la voir expirer, il se présentait une occasion de rendre quelque honneur à Dieu ou de secourir une âme, aussitôt, non-seulement la vie lui revenait, mais encore elle retrouvait des forces si extraordinaires, qu'elle marchait, agissait et faisait plus que ceux qui se portaient bien, sans paraître en éprouver la moindre fatigue. Comment expliquer ce fait autrement que par l'action du Saint-Esprit, qui soutenait en même temps l'âme et son corps? Quand elle commença à vivre sans prendre de nourriture, son confesseur lui demanda si elle ressentait parfois quelque appétit. « Dieu me rassasie tellement, répondit-elle, dans la sainte Eucharistie, qu'il m'est impossible de désirer aucune espèce de nourriture corporelle. » Et comme son confesseur lui demandait si elle éprouvait au moins quelque faim, les jours où elle ne communiait pas, elle ajouta : « Quand je ne puis recevoir la sainte Hostie, sa seule présence et sa vue me rassasient, et je vous avoue même qu'il me suffit de voir un prêtre qui vient de dire la messe pour être heureuse. »

7. Catherine était donc à la fois rassasiée et à jeun;

privée de tout à l'extérieur, mais abondamment nourrie à l'intérieur; altérée dans son corps, mais inondée dans son âme par des torrents d'eau vive, et toujours, quand il le fallait, forte et joyeuse. Mais l'antique et tortueux serpent ne pouvait supporter une si grande faveur du Ciel sans chercher à l'empoisonner par le venin de l'envie. Il se mit à soulever contre la servante de Dieu, à l'occasion de son jeûne extraordinaire, tous ceux qui la connaissaient, laïques ou religieux. Il ne faut pas s'étonner de voir des religieux mêmes lui être contraires; lorsque l'amour-propre n'est pas entièrement mort en eux, il y fait naître quelquefois une envie plus dangereuse que dans les autres, surtout quand ils voient des choses qu'il leur est impossible d'atteindre. Qu'on se rappelle l'histoire des Pères de la célèbre Thébàïde : un des disciples de saint Macaire, ayant pris des habits séculiers, alla se présenter à un monastère considérable que dirigeait saint Pacôme. Sur les instances du supérieur, il se réunit à sa communauté; mais l'austérité de sa vie et ses pénitences extraordinaires effrayèrent tellement les autres moines, qu'ils se révoltèrent presque un jour contre Pacôme et qu'ils vinrent lui dire : « Éloignez sur-le-champ ce religieux, ou nous quitterons aujourd'hui même votre monastère. » Si des hommes qui semblaient parfaits parlaient de la sorte, que ne devons-nous pas attendre de ceux de notre époque? Tout le monde murmurait donc contre le jeûne de Catherine. Les uns disaient : « Nul n'est plus grand que Notre-Seigneur, qui a bu et mangé. Sa glorieuse Mère a fait de même, ainsi que les saints Apôtres, puisque leur

divin Maître leur a recommandé lui-même de manger et de boire ce qu'ils trouveraient ¹. Qui peut les surpasser, les égaler même? » Les autres disaient que tous les saints avaient enseigné par leurs paroles et leurs exemples qu'il ne fallait jamais se singulariser dans sa manière de vivre. D'autres prétendaient que l'excès en tout était un vice, et que tous ceux qui craignaient Dieu devaient l'éviter. D'autres respectaient ses intentions, et disaient seulement qu'elle était victime d'une illusion. D'autres enfin, plus grossiers, la calomniaient publiquement, et répétaient sans cesse que c'était un jeu pour se faire remarquer, qu'elle ne jeûnait pas véritablement, et qu'elle se nourrissait très-bien en cachette.

8. Si je ne réfutais pas tous ces jugements téméraires et absurdes, je croirais offenser la Vérité même. Je prie donc de remarquer que, si l'objection qu'on tire de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Apôtres, était juste, il s'ensuivrait que saint Jean-Baptiste était plus grand que Jésus-Christ lui-même; car il est dit dans l'Évangile que Jean ne mangeait pas, ne buvait pas, tandis que le Fils de la Vierge Marie, au contraire, mangeait et buvait ². Il s'ensuivrait aussi que les Antoine, les Macaire, les Hilarion, les Sérapion et tant d'autres ermites, qui jeûnaient plus que les Apôtres, les surpassaient par conséquent. Si l'on objecte que Jean, dans le désert, et les moines, en Égypte, ne jeûnaient pas

¹ Edentes et bibentes quæ apud illos sunt. (Luc. x, 7.)

² Matth. xi, 18.

complètement, et prenaient de temps en temps quelque nourriture, que dira-t-on de sainte Marie-Madeleine, qui resta pendant trente-trois ans dans une grotte sans toucher à aucun aliment, comme le rapporte l'histoire, et comme le prouve le lieu qu'elle habitait et qui était alors inaccessible¹ ? Que dira-t-on des saints qui passaient aussi des temps considérables sans manger, et qui se contentaient pour la plupart de recevoir la sainte Communion, le dimanche ? Non, que ceux qui l'ignorent l'apprennent, la sainteté ne se mesure pas sur le jeûne, mais sur la charité ; qu'ils sachent qu'on ne doit pas juger ce qu'on ne connaît pas, et qu'ils écoutent la Sagesse incarnée du Père, qui a dit formellement à ce sujet : « A quoi comparer les hommes de cette époque, et à qui ressemblent-ils ? Ils sont semblables aux enfants assis sur la place publique qui se parlent les uns aux autres et qui disent : Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; nous vous avons chanté des airs tristes, et vous n'avez pas pleuré². » Et Notre-Seigneur ajoute : « Jean-Baptiste est venu ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous dites : Cet homme est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites : C'est un

¹ Sainte Catherine visita sans doute la sainte Baume en allant d'Avignon à Toulon.

² Cui ergo similes dicam generationis hujus, et cui similes sunt ? Similes sunt pueris sedentibus in foro et loquentibus ad invicem, et dicentibus : Cantavimus vobis tibiis, et non saltastis ; lamentavimus, et non plorastis (Luc. vii, 32.)

homme qui fait de bons repas et qui aime à boire¹. » Ces paroles du Seigneur réfutent ceux qui faisaient contre Catherine la première objection que nous avons rapportée.

9. Quant aux seconds, qui détestent les voies extraordinaires, on peut facilement leur répondre que, si une âme ne doit pas prendre ces voies de son propre mouvement, elle doit les suivre avec reconnaissance quand Dieu veut bien les lui indiquer; elle mépriserait sans cela ses grâces. Et, lorsque l'Écriture dit que le juste ne doit pas rechercher ce qui est au-dessus de lui, elle ajoute sur-le-champ : « Beaucoup de choses supérieures aux sens te sont révélées²; » c'est-à-dire : Tu ne dois pas rechercher toi-même ce qui est au-dessus de toi; mais si Dieu te le révèle, tu dois lui rendre des actions de grâces. C'est ce qui arrive dans la circonstance dont nous parlons. L'action de Dieu s'est manifestée, et personne n'a le droit d'invoquer la règle commune. C'est cette vérité que la servante fidèle du Seigneur cachait sous le voile d'une humilité sincère, lorsqu'elle répondait à ceux qui lui demandaient pourquoi elle ne prenait pas de nourriture : « Dieu, disait-elle, à cause de mes péchés, m'a frappée de cette infirmité, qui m'empêche de prendre aucune espèce de nourriture; je dési-

¹ Venit Joannes Baptista, neque manducans panem, neque bibens vinum, et dicitis : Dæmonum habet. Venit Filius hominis, manducans et bibens, et dicitis : Ecce homo devorator, et bibens vinum. (Luc. vii, 33, 34.)

² Plurima supra sensum hominum ostensa sunt tibi. (Eccl. iii, 25.)

rerais bien manger, mais il m'est impossible de le faire. Demandez, je vous en prie, à Dieu qu'il me pardonne les péchés pour lesquels je souffre. » C'était comme si elle avait dit : C'est Dieu qui fait cela, et non pas moi. Mais, pour détruire même l'apparence de la vanité, elle attribuait tout à ses péchés; et en cela elle ne parlait pas contre sa pensée, parce qu'elle était persuadée que Dieu permettait les faux jugements des hommes pour la punir de ses fautes; elle s'accusait de tout ce qui lui arrivait de mal, et rapportait à Dieu seul tout ce qui lui arrivait de bien. C'était sa règle en toute circonstance. Ce que nous venons de dire doit aussi répondre à ceux qui recommandent d'éviter les extrêmes. Un extrême n'est pas coupable lorsque Dieu l'indique, et l'homme ne doit pas alors l'éviter.

10. Quant à ceux qui prétendaient qu'elle était dans l'illusion, je les prie de vouloir bien me répondre. Si jusqu'alors Catherine avait parfaitement triomphé des pièges et des tentations du démon, est-il vraisemblable qu'elle y ait succombé en cette circonstance? Mais, en le supposant, qui pouvait conserver les forces de son corps? Si on dit que le démon a pu le faire, qui pouvait conserver son esprit dans la joie et dans la paix, lorsqu'elle était privée de toute jouissance extérieure? Ce sont là des fruits du Saint-Esprit que le démon ne peut procurer; il est écrit que les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie et la paix¹, et il est impossible de les attribuer à l'ennemi du salut. Ne faudrait-il pas soup-

¹ Galat. v, 22.

çonner celui qui dirait le contraire d'être lui-même le jouet du démon? S'il avait pu séduire celle qui lui avait fait éprouver en elle et dans les autres de si nombreuses défaites, celle dont le corps vivait et se soutenait d'une manière surnaturelle, celle dont l'âme jouissait d'une paix et d'une joie toutes spirituelles, combien à plus forte raison peut-il tromper celui auquel il n'est arrivé rien de semblable! Il est bien plus probable que, s'il y a quelqu'un de séduit, ce n'est pas celle qui ne l'a jamais été. Enfin il vaut mieux ne rien répondre aux calomniateurs, dont la langue est habile à mentir; ils ne méritent que le mépris des honnêtes gens. Quelle vertu n'oseraient-ils pas attaquer de la sorte? Ceux qui leur ressemblent ont bien appelé Notre-Seigneur Jésus-Christ un démon; pourquoi ne diffameraient-ils pas aussi sa fidèle servante?

11. Catherine, pleine de l'esprit de prudence, et désireuse d'imiter en tout son divin Maître, se rappela que, quand saint Pierre lui demanda les deux drachmes qu'il lui fallait pour payer l'impôt, il lui avait montré qu'il devait en être exempt, mais qu'il avait ajouté : « Cependant, pour ne pas causer du scandale, allez à la mer et jetez l'hameçon; et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le, et, en lui ouvrant la bouche, vous trouverez un statère, que vous donnerez pour vous et pour moi¹. » Catherine voulut aussi essayer d'apaiser les murmures, et décida que, tous les jours, elle viendrait une fois s'asseoir à la table commune, et qu'elle ferait ses efforts

¹ Matth. xvii, 26.

pour manger. Quoiqu'elle ne prît ni viande, ni vin, ni boisson, ni œufs, et qu'elle ne touchât pas même au pain, ce qu'elle prenait, ou plutôt ce qu'elle tâchait de prendre, lui causait de telles souffrances, que ceux qui la voyaient, quelque durs qu'ils fussent, en étaient émus de compassion. Son estomac ne pouvait absolument rien digérer, et rejetait tout ce qui lui avait été confié; elle en ressentait ensuite des douleurs atroces, et tout son corps paraissait enflé : elle n'avalait pas les herbes qu'elle mâchait, elle les rejetait et n'en retirait, pour ainsi dire, que le suc. Elle buvait ensuite de l'eau pure pour rafraîchir sa bouche; mais tous les jours elle était obligée de rejeter ce qu'elle avait pris, et cela avec tant de difficulté, qu'il fallait l'aider par toute sorte de moyens.

12. Moi, comme j'étais souvent témoin de ce supplice, j'en eus compassion, et je lui conseillai de laisser parler les hommes et de s'épargner tant de souffrances; elle me répondit en souriant : « Mon Père, ne vaut-il pas mieux expier maintenant mes péchés, pour ne pas en être punie dans l'éternité? Les jugements des hommes me sont très-profitables, puisqu'ils me font éviter par ces peines passagères des peines infinies; non certainement, je ne dois pas fuir la justice de Dieu, et c'est une grande grâce qu'il me fait, en me permettant d'y satisfaire en ce monde. » Elle était si persuadée qu'elle payait ainsi une dette à la justice de Dieu, qu'elle disait à ses compagnes : « Allons faire bonne justice de la misérable pécheresse. » De cette manière toutes les attaques du démon et les persécutions des hommes servaient à sa per-

fection. Un jour que nous nous entretenions ensemble des grâces de Dieu, elle me disait : « Si nous savions nous servir des grâces que Dieu nous donne, nous profiterions de tout ce qui nous arrive. Dans les événements heureux ou contraires, dites toujours : Il faut que je gagne à cela quelque chose ; et si vous agissiez ainsi, vous seriez bientôt riches. » Hélas ! combien j'ai peu profité de cette leçon et de tant d'autres ! Mais vous, lecteurs, ne m'imitiez pas, et rappelez-vous ce vers :

Heureux l'homme prudent par le malheur des autres ¹.

Je prie l'Auteur de tout bien de vous éclairer, et de m'accorder aussi sa lumière, pour imiter avec courage et persévérance cette sainte âme. C'est par là que je termine ce chapitre, où tout ce que j'ai dit vient de Catherine elle-même, ou de son confesseur qui m'a précédé.

¹ Felix quem faciunt aliena pericula cautum.

VI

Extases de Catherine. — Notre-Seigneur lui donne son cœur. — Elle reçoit sainte Madeleine pour mère. — Ses communions miraculeuses. — Elle obtient la promesse du salut de ses disciples. — Elle reçoit les stigmates. — Vision le jour de la Conversion de saint Paul. — Révélation sur saint Dominique. — Explications sur la Passion de Notre-Seigneur. — Mort et résurrection de Catherine.

1. Notre-Seigneur, qui avait accordé à son épouse une vie si extraordinaire pour son corps, traitait aussi son âme d'une manière merveilleuse et la comblait d'ineffables consolations; ses forces physiques étaient surnaturelles, et venaient de l'abondance des grâces qu'elle recevait : aussi, après nous être entretenus du prodige de son existence matérielle, est-il convenable de dire les miracles qui s'accomplissaient dans son âme. Depuis que cette vierge sainte s'était désaltérée au côté de Notre-Seigneur comme à la source de la vie, la grâce surabondait tellement en elle, que son extase ne cessait

pour ainsi dire jamais. Son esprit était toujours si intimement uni à son Créateur, que la partie inférieure de son être cessait ordinairement ses fonctions. Mille fois nous en avons été témoin; nous avons vu et touché ses bras et ses mains, si fortement contractés, qu'on les eût plutôt brisés que de leur faire quitter leur position. Ses yeux étaient entièrement fermés, ses oreilles n'entendaient aucun bruit, quelque considérable qu'il fût, et tous les sens de son corps avaient perdu leur action. Et cela ne surprendra pas, si l'on fait attention à tout ce qui va suivre. Dieu commença dès lors à se manifester à son épouse, non-seulement quand elle était seule, comme autrefois, mais en public, lorsqu'elle marchait, ou qu'elle était arrêtée; le feu de l'amour qui embrasait son cœur était si grand, qu'elle-même disait à son confesseur qu'il était impossible de trouver des expressions pour peindre ce qu'elle éprouvait.

2. Un jour, dans la ferveur de sa prière, elle disait avec le Prophète : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur, et renouvelez l'esprit de droiture au plus intime de mon être ¹. » Et elle suppliait Notre-Seigneur de vouloir bien lui ôter son propre cœur et sa volonté. Il lui sembla que son Époux se présentait à elle, lui ouvrait le côté gauche, en retirait son cœur et l'emportait, de sorte qu'elle ne le sentait plus dans sa poitrine. Cette vision était si frappante, et ce qu'elle éprouvait s'y rapportait si bien, que, quand elle en parla à son confes-

¹ Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. (Psalm. L, 42.)

seur, elle lui assura qu'elle n'avait plus réellement de cœur. Son confesseur se mit à rire, et la reprit de dire une chose semblable; mais elle lui en donna de nouveau l'assurance. « Vraiment, mon Père, lui dit-elle, autant que je puis en juger par ce que j'éprouve dans mon corps, il me semble bien que je n'ai plus de cœur. Le Seigneur m'est apparu, m'a ouvert le côté gauche, a retiré mon cœur, et s'en est allé. » Et comme son confesseur lui disait qu'il lui serait impossible de vivre sans cœur, elle répondait que rien n'était impossible à Dieu, et qu'elle n'avait plus de cœur. Quelques jours après, elle se trouvait dans la chapelle de l'église des Frères Prêcheurs où se réunissent les Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique; elle y était restée seule pour continuer sa prière, et elle se disposait à retourner à la maison, lorsque tout à coup elle se vit environnée d'une lumière qui descendait du ciel, et dans cette lumière lui apparut le Sauveur qui portait dans ses mains sacrées un cœur vermeil et resplendissant. Tout émue de cette présence et de cette splendeur, elle se prosterna contre terre. Notre-Seigneur s'approcha, lui ouvrit de nouveau le côté gauche, y plaça le cœur qu'il portait, et lui dit : « Ma fille bien-aimée, j'ai pris l'autre jour ton cœur, aujourd'hui je te donne le mien, et c'est lui qui te servira désormais. » Après ces paroles, il referma sa poitrine; mais, pour signe du miracle, il y laissa une cicatrice que ses compagnes m'ont assuré avoir vue très-souvent; et quand je l'interrogeai directement à ce sujet; elle m'avoua que le fait était vrai, et elle ajouta que, depuis cette époque, elle avait pris l'habitude de

dire : « Mon Dieu, je vous recommande votre cœur. »

3. Dès que Catherine eut obtenu ce cœur d'une manière si douce et si merveilleuse, l'abondance de la grâce qui était en elle rendit ses actions extérieures de plus en plus parfaites, et multiplia à l'intérieur les révélations divines. Jamais elle ne s'approchait de l'autel sans voir des choses supérieures aux sens, surtout quand elle recevait la sainte Communion. Souvent elle apercevait entre les mains du prêtre un enfant nouveau-né, ou un tout jeune homme. Quelquefois c'était une fournaise d'un feu ardent, dans laquelle le prêtre semblait entrer au moment où il consommait l'Eucharistie. Ordinairement elle sentait une odeur si délicieuse et si pénétrante, quand elle recevait la sainte Hostie, qu'elle était sur le point de tomber en défaillance. Dès qu'elle approchait du Sacrement de l'autel, une joie ineffable se renouvelait dans son âme et faisait battre son cœur avec tant de violence dans sa poitrine, que les personnes qui l'entouraient en entendaient le bruit très-distinctement. On en avertit frère Thomas, son confesseur, qui vérifia le fait avec le plus grand soin, et l'affirma dans ses écrits. Ce bruit ne ressemblait en rien à celui qui peut être l'effet des organes; c'était quelque chose d'étrange et de surnaturel que produisait la seule puissance du Créateur. Le cœur qui lui avait été donné d'une manière si extraordinaire battait aussi d'une manière extraordinaire; le Prophète n'a-t-il pas dit : « Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant¹ ? » Le

¹ Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.
(Psalm. LXXXIII, 3.)

Prophète appelle Dieu le Dieu vivant, parce que cette agitation, cet ébranlement qui vient de lui, purifie l'homme, au lieu de le faire mourir.

4. Après ce merveilleux changement de cœur, il semblait à Catherine qu'elle était tout autre. « Mon Père, disait-elle à son confesseur, ne vous apercevez-vous pas que je ne suis plus la même ? je suis complètement changée. Oh ! si vous saviez ce que j'éprouve ! Non, certainement, si on comprenait ce qui se passe en moi, il n'y aurait pas de dureté ou d'orgueil qui pût y résister. Tout ce que je puis dire n'est rien à côté de la réalité. » Elle cherchait cependant à en donner une idée. « Mon âme, disait-elle, est tellement enivrée de joie et de bonheur, que je m'étonne de la voir rester dans mon corps. Son ardeur est si grande, que le feu extérieur n'est rien auprès d'elle ; il me semble que j'y trouverais un rafraîchissement. Et cette ardeur opère en moi un tel renouvellement de pureté et d'humilité, que je crois revenir à l'âge de quatre ans. L'amour du prochain augmente aussi tellement, que ma plus grande joie serait de mourir pour quelqu'un. » Elle disait tout cela en secret à son confesseur, et le cachait autant qu'elle le pouvait à tous les autres. Ces confidences font comprendre l'abondance des grâces que le Seigneur versait dans l'âme de sa servante. Si je voulais m'étendre sur ce sujet, je remplirais des volumes ; mais je me borne à citer quelques faits qui prouvent avec plus d'évidence la sainteté de Catherine.

5. Parmi ces faits, je ne veux pas surtout passer sous silence les admirables visions qu'elle recevait du ciel.

5*

Un jour, le Roi des rois et la Reine, sa Mère, lui apparurent avec sainte Marie-Madeleine pour la consoler et la fortifier. Notre-Seigneur lui dit : « Que veux-tu, que choisis-tu, de toi ou de moi ? » Catherine se mit à pleurer, et lui répondit humblement, comme saint Pierre : « Seigneur, vous savez ce que je veux ; vous savez que je n'ai pas d'autre volonté que la vôtre, et que votre cœur est mon cœur. » Alors il lui vint à la pensée qu' Marie-Madeleine s'était tout entière donnée au Sauveur, quand elle arrosait ses pieds de ses larmes ; et comme elle ressentait la douceur et l'amour que cette sainte éprouvait alors, ses yeux restaient fixés sur elle. Notre-Seigneur, pour répondre à ses désirs, lui dit : « Ma fille bien-aimée, voici que, pour te soutenir, je te donne Marie-Madeleine pour mère ; tu pourras t'adresser à elle en toute assurance, je la charge spécialement de toi. » Catherine se confondit en actions de grâces et se recommanda avec ferveur à Marie-Madeleine : elle la suppliait humblement de veiller à son salut, puisque le Fils de Dieu l'avait confiée à ses soins. Depuis ce moment, elle eut pour cette sainte une tendre dévotion, et l'appela toujours sa mère. Il y a, il me semble, dans ces rapports avec sainte Marie-Madeleine, une signification que nous devons remarquer. Cette Sainte passa trente-trois ans sur un rocher sans prendre aucune nourriture et dans une contemplation continue ; ces trente-trois ans représentaient la vie de Notre-Seigneur sur terre : Catherine, depuis cette apparition jusqu'à sa trente-troisième année, où elle mourut, fut tellement absorbée dans la contemplation

divine, qu'elle n'avait besoin d'aucun aliment et qu'elle vivait des grâces qui surabondaient dans son âme. Marie-Madeleine, sept fois par jour, était portée vers le ciel par les anges, pour y voir les secrets de Dieu; Catherine était sans cesse ravie dans une contemplation céleste, pour y louer Dieu avec les anges, et son corps était souvent soulevé de terre en présence d'une foule de témoins. Ainsi que nous le dirons bientôt, elle voyait dans ses extases des choses admirables, et elle exprimait alors quelquefois des vérités sublimes.

6. Je la voyais, un jour, ravie hors de ses sens, et je l'entendais parler tout bas; je m'approchai d'elle, et je l'entendis parfaitement dire en latin : « J'ai vu les secrets de Dieu : *Vidi arcana Dei.* » Elle n'ajoutait pas autre chose, mais elle répétait toujours : « J'ai vu les secrets de Dieu. » Longtemps après, lorsqu'elle revint à elle, elle ne disait encore que ces paroles : « J'ai vu les secrets de Dieu. » Je voulus savoir pourquoi. « Ma mère, lui dis-je, pourquoi, je vous en prie, répétez-vous toujours les mêmes paroles, et ne nous les expliquez-vous pas, comme à l'ordinaire? — Il m'est impossible, répondit-elle, de dire autre chose et de le dire autrement. — Mais quelle en est la cause? Vous avez l'habitude de nous dire, sans que nous vous interro-gions, ce que Dieu vous a révélé : pourquoi ne me répondez-vous même pas, lorsque je vous le demande? — Je me reprocherais, me dit-elle, de vouloir rendre ce que j'ai vu par de vaines paroles; il me semble que je blasphemerais Dieu et que je le déshonorerais par mon langage. Il y a tant de distance entre ce que mon esprit

a contemplé lorsqu'il était ravi en Dieu, et tout ce que je pourrais vous dire, que je croirais mentir en vous en parlant. Ainsi je dois renoncer à vous l'expliquer. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai vu des choses ineffables. » Il était bien naturel que la Providence unît Catherine et Marie-Madeleine par les liens de fille et de mère, puisqu'elles se ressemblaient tant par leurs jeûnes, leur amour et leur contemplation. Quand Catherine parlait de cette faveur, elle disait seulement qu'une pécheresse avait été donnée pour fille à une Sainte qui avait autrefois péché, pour que sa mère, en se rappelant combien la nature est fragile, et combien Notre-Seigneur est plein de miséricorde, pût compatir à ses faiblesses et lui obtenir son pardon.

7. Frère Thomas, son premier confesseur, dans les notes qu'il a laissées sur cette vision, raconte qu'il lui sembla que son cœur entraît dans le côté de Notre-Seigneur, pour s'unir et se confondre avec son cœur. Elle sentait son âme se fondre, pour ainsi dire, dans les flammes de son amour, et elle s'écriait en elle-même : « Mon Dieu, vous avez blessé mon cœur ; mon Dieu, vous avez blessé mon cœur ¹. » Frère Thomas dit que cette apparition eut lieu en 1370, le jour de la fête de sainte Marguerite, vierge et martyre. La même année, le lendemain de la Saint-Laurent, son confesseur, craignant que les prêtres qui célébraient la messe ne fussent dérangés par ses soupirs et ses sanglots, lui avait re-

¹ Domine, vulnerasti cor meum ; Domine, vulnerasti cor meum. (Cant. iv, 9.)

commandé de les étouffer, autant qu'elle le pourrait, quand elle serait proche de l'autel. L'obéissante Catherine se tint à l'écart, et pria Dieu de faire connaître à son confesseur combien il était difficile de retenir ces marques extérieures de l'amour de Dieu. Son confesseur dit qu'elle fut si bien exaucée, qu'il ne lui fit jamais plus de pareilles recommandations. Je pense que c'est par humilité qu'il n'a pas voulu en dire davantage, et qu'il apprit, par une heureuse expérience, combien il est impossible de renfermer en soi-même des élans d'amour semblables. Catherine, ainsi éloignée de l'autel, avait une faim ardente de la Communion ; son cœur disait bien fort, et ses lèvres tout doucement : « Que je voudrais recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Le Sauveur lui apparut pour satisfaire son désir, et comme il l'avait déjà fait, il approcha de sa bouche la plaie de son côté, en lui permettant de se rassasier de son corps et de son sang, tant qu'elle le voudrait. Catherine s'empressa de puiser à cette source sacrée, et d'y boire la vie à longs-traits. Les douceurs qui l'inondèrent alors furent telles, qu'elle pensa réellement mourir ; et quand son confesseur lui demanda ce qu'elle éprouvait, elle lui répondit qu'il lui était impossible de le faire comprendre.

8. Il lui était arrivé une chose aussi merveilleuse, la même année, le jour de saint Alexis : pendant qu'elle priait, la nuit qui précédait la fête, et qu'elle soupirait après la sainte Communion, il lui fut révélé qu'elle la recevrait certainement le lendemain. Elle en était souvent privée par la faute des Frères et des Sœurs qui

dirigeaient alors la congrégation. Dès qu'elle eut cette promesse, elle supplia Notre-Seigneur de vouloir bien purifier et préparer son âme, afin de la rendre plus digne de recevoir un si grand Sacrement. Aussitôt elle sentit tomber sur son âme comme une pluie de sang mêlée de feu; et cette pluie lavait tellement son âme, qu'elle pénétrait jusqu'à son corps et en faisait disparaître non-seulement les souillures, mais les principes du mal même. Quand vint le jour, la maladie qu'elle avait en ce moment était si aggravée, qu'il semblait déraisonnable de songer à faire un seul pas. Mais Catherine savait ce qui lui avait été promis; elle mit sa confiance en Dieu, se leva et se dirigea vers l'église, au grand étonnement de tout le monde.

Lorsqu'elle y fut arrivée et qu'elle se fut placée dans une chapelle à côté de l'autel, elle se rappela que ses supérieurs ne lui avaient pas permis de recevoir indistinctement la Communion des mains de tous ceux qui célébreraient la messe; aussi désirait-elle que son confesseur vînt dire la sienne à l'autel où elle se trouvait. Dieu lui fit voir combien il aimait à satisfaire ses désirs. Son confesseur, dans les notes qu'il a laissées, dit qu'il n'avait pas l'intention de célébrer la messe ce jour-là, et qu'il ignorait l'arrivée de Catherine; mais la grâce toucha subitement son cœur et lui donna tant d'attraits pour les saints Mystères, qu'il y céda sur-le-champ, et qu'il alla précisément à l'autel où l'attendait Catherine, quoique ce ne fût pas celui dont il se servait habituellement. Il y trouva sa fille spirituelle qui lui demandait la Communion, et il comprit qu'il était l'instrument de

la Providence ; il célébra donc la messe et donna la Communion à Catherine. Quand elle s'avança vers l'autel, sa figure était rouge, resplendissante et tout inondée de larmes et de sueurs ; elle reçut la sainte Hostie avec une dévotion qui émut son confesseur et le remplit d'admiration. Puis elle resta tout absorbée en Dieu, tout enivrée de ses communications célestes, et, pendant ce jour, même après avoir recouvré l'usage de ses sens, il lui fut impossible de proférer une seule parole.

Le lendemain, son confesseur lui demanda ce qui lui était arrivé au moment de la Communion, quand son visage était si rouge. « Mon Père, lui dit-elle, je ne sais pas de quelle couleur j'étais, mais je vous assure qu'à l'instant où j'ai reçu de vos mains la sainte Eucharistie, mes sens n'ont rien vu de corporel et de coloré ; mais mon âme a contemplé une beauté, a savouré une douceur qu'aucune expression n'est capable de rendre. Ce que j'ai vu m'a tellement attirée, que tout ce qui est ici-bas me semble maintenant une vile poussière, et je le dis des richesses de la terre et des plaisirs du corps aussi bien que des jouissances de l'esprit et du cœur. Je demandais à Dieu d'en être complètement privée, afin de ne pouvoir plaire qu'à lui et de ne posséder que lui. Je le suppliais de m'ôter ma volonté pour me donner la sienne ; et c'est ce qu'il a fait dans sa miséricorde, car il m'a répondu : « Ma fille bien-aimée, je te donne ma volonté ; voici la preuve que tu en auras : aucun événement extérieur ne pourra te troubler et te faire changer. » Cette promesse de Dieu s'accomplit ; tous ceux qui

l'ont connue peuvent en rendre témoignage. A partir de cette époque, Catherine était toujours contente de tout, et rien de ce qui arrivait ne pouvait la troubler. Catherine disait encore à cette occasion à son confesseur : « Mon Père, savez-vous ce que Notre-Seigneur a fait aujourd'hui dans mon âme ? Il a fait comme une mère pour le petit enfant qu'elle aime avec tendresse : elle lui tend les bras d'un peu loin pour se faire désirer, et quand son fils a pleuré quelques instants, elle lui sourit, le prend, l'embrasse et lui donne son sein pour qu'il y puise abondamment. Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait de même avec moi : il m'a montré de loin la plaie de son côté. Le désir que j'avais d'y coller mes lèvres m'a fait répandre bien des larmes ; il a ri quelque temps de ma douleur ; puis il est accouru, il a pris mon âme dans ses bras, il a posé ma bouche à sa blessure ; et alors mon âme a pu satisfaire son désir, se cacher dans sa poitrine et y trouver des douceurs célestes. Oh ! si vous les connaissiez, vous vous étonneriez de ce que mon cœur ne s'est pas brisé d'amour, et de ce que je puis vivre encore, après avoir éprouvé ces saintes ardeurs. »

9. La même année, le 18 du mois d'août, Dieu manifesta encore sa puissance dans Catherine. Elle communia le matin, et au moment où le prêtre, tenant la sainte Hostie, l'invitait à dire : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi, » elle entendit une voix qui répondait : « Et moi, je suis digne d'entrer en toi. » Quand elle reçut la Communion, il lui sembla que, comme le poisson qui est dans l'eau est pénétré par

l'eau, son âme était en Dieu, et Dieu dans son âme ; elle était si absorbée en son Créateur, qu'elle pouvait à peine retourner à sa cellule. Elle se coucha sur les planches qui lui servaient de lit, et elle y resta longtemps immobile ; son corps fut ensuite enlevé en l'air, et y demeura sans aucune espèce de soutien : trois personnes dont je dirai les noms furent témoins de ce prodige et l'ont affirmé. Son corps s'abaissa enfin sur le lit, et elle se mit à dire à voix basse des paroles de vie si douces et si admirables, que ses compagnes, en les entendant, ne pouvaient retenir leurs larmes. Elle pria ensuite pour plusieurs personnes ; elle en nomma quelques-unes, son confesseur entre autres, qui était alors dans l'église des Frères Prêcheurs, et qui ne pensait à rien qui pût exciter sa ferveur d'une manière particulière : il a écrit lui-même qu'il n'était en ce moment nullement disposé à éprouver de dévotion sensible. Mais tout à coup, pendant qu'elle priait à son insu, il se fit dans son âme un merveilleux changement : il ressentit en lui une ferveur extraordinaire qu'il n'avait jamais éprouvée, et il recherchait en lui-même d'où lui venait cette grâce. Pendant qu'il était dans ces pensées, une des compagnes de Catherine vint, par hasard, le trouver et lui dit : « Mon Père, à telle heure, Catherine a beaucoup prié pour vous. » Le confesseur comprit pourquoi, à cette heure-là même, il avait senti une dévotion si particulière. Il interrogea alors davantage cette personne, et elle lui apprit que, dans sa prière pour lui et pour les autres, Catherine avait demandé à Dieu la promesse de leur salut éternel. Elle avait étendu les

main, en disant : « Promettez - moi que vous l'accorderez. » Et pendant qu'elle avait la main étendue, elle parut ressentir une grande douleur qui lui fit crier en soupirant : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit loué ! » C'est ce qu'elle avait coutume de dire au fort de ses souffrances. Son confesseur vint alors la voir, et lui demanda de raconter sa vision tout entière. Elle fut obligée d'obéir, et après lui avoir dit ce que nous venons de rapporter, elle ajouta : « Lorsque je demandai avec instance votre salut éternel, Dieu me le promit. Je ne doutais pas de sa promesse, mais je désirais en conserver un souvenir, et je lui dis : « Seigneur, donnez-moi un « signe de ce que vous ferez. » Et il me répondit : « Étends ta main vers moi. » J'étendis la main ; il prit un clou dont il mit la pointe au milieu de ma main, et il l'appuya si fortement, qu'il sembla que ma main était transpercée : je ressentis la même douleur que si on me l'avait enfoncé à coups de marteau. Ainsi, grâce à Dieu, j'ai maintenant ses saints stigmates dans la main droite ; personne ne le voit, mais je le sens bien, et j'en souffre toujours. »

10. Pour continuer le même sujet, je veux raconter ici ce qui est arrivé longtemps après, en ma présence, à Pise. Quand elle vint dans cette ville, je l'accompagnais avec d'autres personnes. Elle reçut l'hospitalité chez un habitant dont la maison était proche de la petite église de Sainte-Christine. Le dimanche j'y célébrai la messe, et je lui donnai la sainte Communion. Elle resta ensuite longtemps en extase, selon son habitude ; son âme, qui soupirait après son Créateur, se séparait autant

qu'elle pouvait de son corps. Nous attendions qu'elle eût repris ses sens, afin d'en recevoir quelques consolations spirituelles, lorsque nous vîmes tout à coup son corps, prosterné par terre, se relever un peu, s'agenouiller, étendre les bras et les mains. Sa figure était tout enflammée; elle resta longtemps immobile et les yeux fermés. Puis, comme si elle avait été blessée à mort, nous la vîmes tomber tout à coup, et reprendre quelques instants après l'usage de ses sens. Elle me fit venir et me dit à voix basse : « Mon Père, je vous annonce que, par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je porte ses stigmates dans mon corps. » Je lui répondis que je m'en étais douté, d'après ce qui s'était passé pendant son extase, et je lui demandai ce que Notre-Seigneur avait fait. « J'ai vu, dit-elle, mon Sauveur crucifié qui descendait sur moi avec une grande lumière; l'effort de mon âme pour aller au-devant de son Créateur força mon corps à se relever. Alors, des cinq ouvertures des plaies sacrées de Notre-Seigneur, je vis se diriger sur moi des rayons sanglants qui frappèrent mes mains, mes pieds et mon cœur. Je compris le mystère, et je m'écriai : « Ah ! Seigneur mon Dieu, « je vous en conjure, que les cicatrices ne paraissent « pas extérieurement sur mon corps. » Pendant que je parlais, les rayons sanglants devinrent brillants, et parvinrent, en forme de lumière, aux cinq endroits de mon corps : à mes mains, à mes pieds, à mon cœur. » Je lui dis alors : « Ne vous est-il parvenu aucun rayon au côté droit ? » Elle me répondit : « Non, au côté gauche, et directement sur le cœur. La ligne lumineuse qui venait

du côté droit ne me frappait pas obliquement, mais directement. — Sentez-vous, lui dis-je, à toutes ces places une vive douleur? » Elle me répondit alors en poussant un grand soupir : « Je ressens à ces cinq endroits, et surtout au cœur, une douleur si violente, que, sans un nouveau miracle, il me semble qu'il me serait impossible de vivre dans cet état. »

11. Cette nouvelle me remplit de tristesse, et j'examinai si je remarquerais quelques signes de ces grandes douleurs. Quand elle eut fini ce qu'elle avait à me dire, nous sortîmes de la chapelle pour nous rendre à la maison où elle demeurerait. A peine y étions-nous arrivés, qu'elle se retira dans sa chambre, et qu'elle y tomba sans connaissance. Nous nous réunîmes autour d'elle, et en la voyant dans cet état, nous pleurions tous, et nous craignions de perdre celle que nous aimions dans le Seigneur. Souvent nous avons été témoins d'extases qui lui ôtaient l'usage de ses sens et qui accablaient son corps sous l'action de la grâce, mais nous ne l'avions jamais vue dans un évanouissement si profond. Peu de temps après, elle revint à elle, et me répéta qu'elle était certaine que, si Dieu ne venait point à son aide, elle mourrait bientôt. Je réunis aussitôt ses enfants spirituels et je les conjurai, en pleurant, de demander tous ensemble au Seigneur de vouloir nous conserver encore quelque temps notre mère et notre maîtresse, et de ne pas nous laisser orphelins au milieu des tempêtes du monde, avant que nous fussions affermis dans la vertu. Tous le promirent de grand cœur, et vinrent lui dire, en fondant en larmes : « O vous qui êtes notre mère,

nous savons que vous soupirez après Jésus-Christ, votre Époux ; mais votre récompense est assurée. Ayez plutôt pitié de nous ; nous sommes trop faibles encore pour nous abandonner à la fureur des flots. Nous savons que votre Époux bien-aimé ne peut rien refuser à l'ardeur de votre prière, et nous vous supplions de lui demander de ne pas encore nous priver de votre présence, parce que nous pourrions nous perdre, si vous cessiez déjà de nous conduire. Nous le demandons nous-mêmes de toutes nos forces ; mais, hélas ! nous sentons bien que nous ne sommes pas dignes d'être exaucés. Vous qui désirez tant notre salut, obtenez-nous ce que nous ne saurions obtenir. » Elle répondait à nos gémissements et à nos larmes : « Depuis longtemps j'ai renoncé à ma volonté, et je ne veux pour moi et pour les autres que ce que Dieu veut lui-même. Je désire de toute mon âme votre salut, mais je sais que Celui qui est le salut de tous saura mieux assurer le vôtre que n'importe quelle créature ; que sa volonté s'accomplisse donc en toute chose. Cependant je demanderai volontiers qu'il fasse ce qui sera le meilleur. » En entendant ces paroles, nous restions dans l'affliction la plus profonde. Mais le Dieu tout-puissant ne méprisa pas nos larmes. Le samedi suivant, Catherine me fit appeler et me dit : « Il me semble que le Seigneur se dispose à exaucer vos prières ; j'espère que bientôt vous serez content. » Les choses arrivèrent comme elle l'avait dit.

Le lendemain dimanche, après avoir reçu la Communion, elle entra en extase, comme le dimanche précédent ; mais son corps, au lieu de paraître brisé sous

l'action divine, semblait au contraire reprendre sa vigueur. Ses compagnes s'étonnèrent de ne pas la voir souffrir autant que dans ses autres extases; elle paraissait plutôt se ranimer et réparer ses forces par un sommeil naturel. Je leur dis : « J'espère que, suivant les promesses qu'elle m'a faites hier, nos larmes qui demandaient à Dieu son rétablissement sont montées en présence du Seigneur. Elle se hâtait de rejoindre son Époux; mais il lui a fallu revenir sur ses pas, pour nous secourir dans notre misère. » En effet, lorsqu'elle reprit ses sens, elle parut si forte, que personne ne douta que nous n'eussions été exaucés. O Père d'ineffable miséricorde, que ferez-vous pour vos serviteurs fidèles et pour vos enfants bien-aimés, si vous compatissez avec tant de bonté à l'affliction de ceux qui vous ont offensé ! Pour être plus certain de ce qui s'était passé, je lui dis : « Ma mère, éprouvez-vous toujours les mêmes douleurs dans les plaies que vous avez reçues ? » Elle me répondit : « Le Seigneur a exaucé vos prières, au grand regret de mon âme. Non-seulement mes plaies ne font plus souffrir mon corps, mais elles le soutiennent et le fortifient. Je sens que ce qui m'abattait me soulage maintenant. » J'ai rapporté ici ces faits pour les rapprocher des autres faveurs célestes que reçut cette âme sainte, et j'ajoute qu'il faut remarquer que les pécheurs qui prient pour leur salut sont exaucés par Celui qui veut, dans son amour, le salut de tout le monde.

12. Si je voulais détailler toutes les extases de Catherine, le temps me manquerait plutôt que la matière. Aussi je me hâte d'arriver à un fait qui surpasse tous les

autres, et qui terminera ce chapitre. J'ai trouvé quatre cahiers de frère Thomas, son confesseur, entièrement remplis de ces visions admirables et des plus sublimes révélations. Tantôt Notre-Seigneur introduisait son âme dans la plaie de son côté, et l'initiait au mystère de la sainte Trinité; tantôt sa glorieuse Mère la nourrissait du lait de son sein virginal, et la remplissait d'une ineffable douceur; tantôt Marie-Madeleine venait s'entretenir familièrement avec elle, et lui disait les communications divines qu'elle recevait sept fois par jour dans le désert. Quelquefois les trois venaient ensemble la visiter, et répandaient dans son âme d'inexprimables consolations. Les autres Saints ne la négligeaient pas non plus, surtout saint Paul, qu'elle ne pouvait nommer sans une joie visible. Saint Jean l'Évangéliste, quelquefois saint Dominique, souvent saint Thomas d'Aquin, et plus souvent encore la bienheureuse Agnès de Montepulciano, dont j'ai écrit la vie, il y a plus de vingt-cinq ans. Il lui avait été révélé qu'elle serait sa compagne en paradis, comme on le verra dans la suite. Mais, avant de dire ce que j'ai promis de raconter, je ne dois pas, en conscience, passer sous silence, pour l'utilité de ceux qui le liront, un fait qui se rapporte à saint Paul.

13. Catherine eut une extase le jour de la Conversion de cet apôtre, et son esprit était tellement absorbé dans la contemplation des choses célestes, que pendant trois jours et trois nuits son corps resta complètement insensible; plusieurs personnes présentes crurent qu'elle était morte, ou sur le point de mourir. D'autres plus in-

struites pensèrent qu'elle était ravie avec l'Apôtre jusqu'au troisième ciel. Lorsque l'extase fut terminée, son esprit était tellement plein de ce qu'elle avait vu, qu'elle revenait avec peine aux choses de la terre, et qu'elle restait dans une espèce de sommeil ou d'ivresse dont on ne pouvait la tirer. Sur ces entrefaites, frère Thomas, son confesseur, et frère Donato, de Florence, eurent la pensée d'aller visiter un religieux vénérable de l'ordre des Ermites, qui habitait la campagne. Ils vinrent d'abord voir Catherine, qu'ils trouvèrent dans sa sainte somnolence et encore tout enivrée de l'esprit de Dieu. Ils lui dirent pour la réveiller : « Nous voulons aller visiter l'ermite qui reste à la campagne : voulez-vous venir avec nous ? » Catherine, qui aimait ces pieux pèlerinages, leur répondit que oui, au milieu de son assoupissement. Mais à peine eut-elle prononcé cette parole, qu'elle s'en repentit comme d'un mensonge. La douleur qu'elle en éprouva lui rendit complètement l'usage de ses sens, et elle se mit à pleurer cette faute autant de jours et de nuits qu'elle était restée en extase. « O la plus méchante et la plus coupable de toutes les femmes, se disait-elle, est-ce ainsi que tu reconnais les grâces que l'infinie bonté de Dieu vient de t'accorder ! Est-ce ainsi que tu profites des vérités que tu as apprises dans le ciel ! Les enseignements sublimes que le Saint-Esprit a bien voulu te donner n'ont servi qu'à t'apprendre à mentir, en revenant sur terre. Tu savais bien que tu ne voulais pas accompagner ces religieux, et tu leur dis que oui. Tu as menti à ton confesseur et aux pères de ton âme : quelle faute et quelle méchanceté ! »

Elle resta ainsi, sans boire et sans manger, aussi longtemps qu'avait duré son extase.

14. Que le lecteur remarque combien les voies de la divine Providence sont admirables, et combien ses moyens sont dignes de louange. Pour que la sublimité des révélations qu'elle avait reçues n'enorgueillisse point Catherine, Dieu permet qu'elle tombe dans cette espèce de mensonge, si on peut appeler mensonge une parole dite sans vouloir tromper quelqu'un et sans y attacher d'importance. Cette humiliation sert à lui faire mieux conserver le trésor qui lui a été confié; et son corps, qui avait été, pour ainsi dire, accablé par l'élévation de l'esprit, se ranime en quelque sorte par son abaissement. Quoique la joie de l'âme rejaille sur le corps, à cause de leur intime union, cependant le ravissement jusqu'au troisième ciel, c'est-à-dire jusqu'à la vision intellectuelle, prive tellement le corps de sa vie particulière, qu'il faut un nouveau miracle pour l'empêcher de mourir. Il est certain que l'acte de l'intelligence ne réclame l'intermédiaire du corps que pour se représenter l'objet intelligible; mais si cet objet se présente surnaturellement à l'esprit, par l'effet tout-puissant de la grâce, l'intelligence trouve la plénitude de sa perfection dans le Christ et s'efforce de s'unir à lui, en abandonnant le corps. Tantôt le Dispensateur de tout bien élève, en lui montrant sa lumière, l'intelligence qu'il a créée; tantôt il l'humilie en permettant quelque chute, afin de lui faire connaître à la fois la perfection divine et sa propre faiblesse. Il la soutient par là dans un milieu qui la sauve et qui la conduit à travers les tempêtes de ce

monde jusqu'au port de la bienheureuse éternité. C'est sans doute ce que voulait dire l'Apôtre, lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : « De peur que la grandeur des révélations ne m'élève, l'aiguillon de ma chair m'est donné ¹. » Et encore : « Car la vertu se perfectionne dans la faiblesse ². » Pour en revenir à notre sujet, Catherine ne fit connaître à personne, pas même à son confesseur, comme elle en avait l'habitude, ce qu'elle avait vu dans cette extase, parce qu'elle, ainsi qu'elle me l'a dit quelque temps après, elle n'avait pu trouver aucune expression pour rendre ces choses, qu'il n'est pas permis à l'homme de raconter, selon le témoignage du même Apôtre; mais l'ardeur de son cœur, la continuité de son oraison, l'efficacité de ses enseignements, prouvaient assez qu'elle avait vu ces secrets de Dieu qu'on ne peut comprendre qu'en les voyant.

15. A la même époque, elle dit à son confesseur, qui l'a consigné dans ses écrits, que l'apôtre saint Paul lui avait apparu, et l'avait avertie de s'appliquer continuellement à l'oraison; elle le fit avec empressement. La veille de la fête de saint Dominique, pendant qu'elle était en prière dans l'église, elle eut de grandes révélations sur saint Dominique et sur plusieurs Saints de son Ordre. Ces révélations ou ces visions étaient si réelles, si présentes, qu'elle croyait souvent les voir encore, lorsqu'elle les racontait à son confesseur; c'était une

¹ Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ. (II Cor. xii, 7.)

² Nam virtus in infirmitate perficitur. (Ibid., 9.)

preuve que Dieu voulait qu'elle les fit ainsi connaître pour l'utilité des fidèles. Ce jour-là donc, un peu avant les vêpres, pendant qu'elle recevait ces révélations, frère Barthélemy de Saint-Dominique de Sienne entra par hasard dans l'église. Il est maintenant docteur en théologie; il était alors l'ami du confesseur de Catherine, qui avait aussi toute confiance en lui et le prenait pour confesseur quand le sien était absent. Elle connut son arrivée plutôt par son esprit que par son corps; elle se leva aussitôt, et alla lui dire qu'elle avait quelque chose à lui communiquer. Quand ils furent à l'écart dans l'église, elle lui rapporta ce que Dieu lui montrait sur saint Dominique. « En ce moment, lui dit-elle, je vois plus clairement et plus parfaitement saint Dominique que je ne vous vois vous-même. Il m'est beaucoup plus présent. » Mais pendant qu'elle l'entretenait sur ce sujet, son frère, qui s'appelait également Barthélemy, vint à passer : l'ombre ou le bruit qu'il fit attira un instant l'attention de Catherine, qui détourna à peine les yeux, assez cependant pour le reconnaître; elle reprit ensuite sa position, mais tout à coup les gémissements et les larmes l'empêchèrent de parler. Le religieux attendit quelque temps avant de l'engager à continuer ce qu'elle avait commencé; mais ses sanglots la mettaient toujours dans l'impossibilité de répondre. Enfin, après un long intervalle, elle put dire ces paroles entrecoupées : « Hélas ! misérable, qui tirera vengeance de mes iniquités ? Qui me punira d'un si grand péché ? » Et comme le religieux lui demandait quel était le péché qu'elle venait de commettre : « N'avez-vous pas vu, lui dit-elle, com-

bien je suis coupable, puisqu'au moment même où Dieu me montrait ses merveilles, j'ai détourné la tête et les yeux pour voir les passants? — Mais vous avez regardé si peu de temps, lui dit le religieux, que je ne m'en suis même pas aperçu. — Si vous saviez, répondit-elle, les reproches que la sainte Vierge m'en a faits, vous m'aideriez à pleurer mon péché! » Elle cessa aussitôt de parler de sa vision, pleura jusqu'à ce qu'elle se fût confessée, et alla se renfermer dans sa cellule, en pleurant encore. Saint Paul lui apparut, ainsi qu'elle l'a dit à son confesseur, et la reprit sévèrement du temps qu'elle avait perdu en détournant la tête; elle affirmait ensuite qu'elle aimerait mieux être couverte de confusion devant toute la terre que d'éprouver la honte que lui avait causée le reproche du bienheureux Apôtre. Cette vision de saint Paul arriva peut-être à une autre époque, comme le disent d'autres écrits que j'ai consultés; mais quelle qu'en soit la date, il n'en est pas moins vrai que saint Paul lui reprocha durement cette faute, qui était plutôt une distraction qu'une perte de temps, et que Catherine eut une grande confusion de ce reproche. Elle disait ensuite à son confesseur : « Pensez ce que seront les reproches de Jésus-Christ au dernier jugement, si le reproche de son Apôtre m'a causé tant de honte! » Elle ajoutait qu'elle serait morte de confusion si, pendant que l'Apôtre lui parlait, elle n'avait pas vu continuellement un Agneau tout resplendissant de douceur et de lumière. Cette imperfection que Dieu permettait était encore un moyen de la rendre plus humble et plus prudente à conserver les grandes grâces

qu'elle recevait. J'ai cité ces deux faits avant de terminer ce chapitre. Je pense qu'ils sont bien capables d'enseigner l'humilité aux parfaits comme aux imparfaits.

16. Saint Dominique m'a appelé miraculeusement à entrer dans son Ordre. Je reconnais que je n'en étais pas digne; mais je serais un fils ingrat si je passais sous silence la gloire de mon bienheureux Père, et je dois dire la révélation que Catherine a eue sur lui. Le frère Barthélemy, dont je viens de parler, et qui est maintenant avec moi, me l'a rapportée telle qu'elle la lui avait racontée le jour même. Catherine assura qu'elle voyait le Père tout-puissant produisant de sa bouche le Fils, qui lui est coéternel, tel qu'il était quand il revêtit la nature humaine; et, pendant qu'elle le contemplait, elle vit le bienheureux patriarche Dominique sortir aussi de la poitrine du Père, tout resplendissant de clarté, et elle entendit une voix qui disait : « Ma fille bien-aimée, j'ai engendré ces deux fils, l'un par nature, l'autre par une douce et tendre adoption. » Comme Catherine s'étonnait d'une comparaison si élevée, qui égalait, pour ainsi dire, un saint à Jésus-Christ, Celui qui avait dit ces surprenantes paroles les lui expliqua lui-même : « Mon Fils, engendré par nature de toute éternité, quand il eut revêtu la nature humaine, m'obéit en tout parfaitement jusqu'à sa mort. Dominique, mon fils par adoption, depuis sa naissance jusqu'aux derniers instants de sa vie, a suivi en toutes choses ma volonté. Jamais il n'a transgressé un de mes commandements, jamais il n'a violé la virginité de son âme et de son corps; toujours

il a conservé la grâce du baptême qui l'avait régénéré. Mon Fils par nature, qui est le Verbe éternel de ma bouche, a prêché publiquement au monde ce que je l'avais chargé de dire, et il a rendu témoignage à la Vérité, comme il l'a dit lui-même à Pilate. Mon fils adoptif Dominique a prêché aussi au monde la vérité de mes paroles; il a parlé aux hérétiques et aux catholiques, non-seulement par lui-même, mais encore par les autres. Sa prédication a continué dans ses successeurs; il prêche encore, et prêchera toujours. Mon Fils par nature a envoyé ses disciples, mon fils par adoption a envoyé ses religieux; mon Fils par nature est mon Verbe, mon fils par adoption est le héraut, le ministre de mon Verbe. Aussi ai-je donné tout particulièrement à lui et à ses religieux l'intelligence de mes paroles et la fidélité à les suivre. Mon Fils par nature a tout fait pour procurer par ses enseignements et ses exemples le salut des âmes; Dominique, mon fils par adoption, a fait tous ses efforts pour arracher les âmes au vice et à l'erreur. Le salut du prochain a été sa principale pensée dans l'établissement et le développement de son Ordre. Aussi l'ai-je comparé à mon Fils par nature, dont il a imité la vie; et tu vois que son corps même ressemble au corps sacré de mon divin Fils. » C'est pendant que Catherine racontait cette vision au frère Barthélemy qu'arriva le fait rapporté plus haut. Passons maintenant à la vision qui doit terminer ce chapitre.

17. L'abondance des grâces et des révélations remplissait tellement l'âme de Catherine à cette époque,

que la grandeur de son amour la fit tomber dans un état de véritable langueur. Cette langueur augmenta au point qu'elle ne pouvait plus se lever de son lit; et son mal était cette ardeur pour son céleste Époux, qu'elle appelait sans cesse, comme hors d'elle-même : « Très-doux, très-aimable jeune homme, Fils de Dieu ! » Elle ajoutait quelquefois : « et de la bienheureuse Vierge Marie. » Ces paroles étaient la couche fleurie de son amour, et elle s'y reposait sans prendre de sommeil et de nourriture. Mais l'Époux qui avait mis en elle ce feu pour l'enflammer davantage, la visitait sans cesse. Catherine, tout embrasée d'ardeur, lui disait : « O mon bien-aimé Maître, pourquoi, toujours à cause de ce misérable corps, me priver de vos embrassements ? Hélas ! dans cette triste vie, rien ne peut me plaire, je ne cherche que vous ; car si j'aime quelque chose, c'est toujours à cause de vous. Je vous en conjure, que ce corps misérable ne soit plus un obstacle à mon bonheur. O le meilleur des maîtres, tirez mon âme de sa prison et délivrez-moi de ce corps de mort. » Le Seigneur répondait à ces paroles tout entrecoupées de sanglots : « Ma fille bien-aimée, quand j'étais parmi les hommes, ce n'était pas ma volonté, mais celle de mon Père que j'accomplissais ; mes disciples en ont rendu témoignage. J'avais grand désir de manger avec eux la dernière Pâque, et cependant j'ai attendu avec patience le moment fixé par mon Père. Ainsi donc, malgré l'ardent désir que tu as de t'unir entièrement à moi, il faut attendre mon heure avec résignation. » Et Catherine répondait : « Puisque vous n'y consentez pas, que votre volonté

soit faite. Mais cependant daignez exaucer, je vous en conjure, une simple prière : quelle que soit la durée que vous fixerez à mon existence, accordez-moi de participer à toutes les souffrances que vous avez endurées jusqu'à votre mort. Si je ne puis être à vous maintenant dans le ciel, que je sois unie au moins à votre Passion sur la terre. »

Dieu agréa sa prière, et ce qu'elle avait demandé lui fut largement accordé ; car elle commença, ainsi qu'elle me l'a avoué, à souffrir de plus en plus, dans son âme et dans son corps, toutes les douleurs que Notre-Seigneur avait éprouvées pendant sa vie. Et, pour le faire mieux comprendre, je rapporterai ce qu'elle nous disait à ce sujet. Elle m'entretenait souvent des souffrances du Sauveur, et m'assurait que, depuis l'instant de sa conception, il avait porté toujours la Croix dans son âme, à cause du désir excessif qu'il avait du salut des hommes. « Il est certain, me disait-elle, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, avait, dès le premier instant de sa conception, la plénitude de la grâce, de la sagesse et de la charité ; il n'y pouvait plus faire de progrès, puisqu'il était parfait dès le commencement. Il aimait Dieu et le prochain parfaitement, et il voyait Dieu privé de son honneur, et le prochain privé de sa fin. Il dut cruellement souffrir jusqu'à ce qu'il eût rétabli par sa Passion l'honneur de Dieu et le bonheur du prochain. Et ce tourment du désir, me disait-elle, est bien grand, ceux qui l'ont éprouvé le savent ; c'est certainement la croix la plus pesante. Aussi disait-il à ses disciples pendant la Cène : « J'ai désiré

avec désir¹ ; » ce qui signifiait qu'il leur donnait dans cette Cène le gage du salut qu'il accomplirait avant de manger de nouveau avec eux. »

Elle donnait aussi alors sur les paroles de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers une explication que je ne me rappelle pas avoir lue ou entendue autre part. Elle disait que par ces mots : « Mon Père, éloignez ce calice de moi², » les personnes que la grâce éclaire et fortifie ne devaient pas croire, comme les âmes faibles qui craignent la mort, que le Sauveur demandait l'éloignement de sa Passion ; il avait bu depuis sa naissance, et, à mesure que le temps approchait, il buvait davantage ce calice du désir qu'il avait de sauver les hommes. Il demandait plutôt l'accomplissement de ce qu'il souhaitait si ardemment, l'achèvement de ce calice dont il supportait l'amertume depuis si longtemps. Il était bien loin de redouter sa Passion et sa mort : il voulait au contraire en avancer l'instant ; c'est ce qu'il exprimait clairement, lorsqu'il disait à Judas : « Ce que tu fais, fais-le promptement³. » Mais, quoique ce calice du désir fût le plus pénible à boire, il ajoutait dans son obéissance filiale : « Cependant que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse⁴. » Il s'offrait ainsi à souffrir tous les retards qu'il plairait à son Père d'apporter à sa Passion.

Je lui fis observer qu'ordinairement les Docteurs ex-

¹ Desiderio desideravi. (Luc. xxi, 15.)

² Pater mi..., transeat a me calix iste. (Matth. xxvi, 39.)

³ Quod facis, fac citius. (Joan. xiii, 27.)

⁴ Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. (Luc. xxii, 42.)

pliquaient autrement ce passage, et que, suivant eux, le Sauveur du monde avait prononcé ces paroles comme homme, parce qu'il pouvait craindre naturellement la mort, et comme chef des élus, de ceux qui sont faibles et de ceux qui sont forts, pour ne pas décourager les faibles qui craignent la mort, et pour donner à tous un salutaire exemple. Catherine répondit : « Les actions du Sauveur sont tellement fécondes en enseignements, qu'en les méditant avec soin, chacun y trouve la nourriture qui convient le plus au salut de son âme. Les faibles peuvent trouver dans la prière de Notre-Seigneur une consolation ; mais aussi les forts et les parfaits doivent y puiser un encouragement, et ce serait impossible sans l'explication que je vous ai donnée. Il vaut mieux proposer plusieurs sens, afin que chacun prenne celui qui lui convient davantage. » Je gardai alors le silence ; je n'avais qu'à admirer la sagesse et la grâce qui étaient en elle.

18. J'ai trouvé aussi une autre explication de ces paroles dans les manuscrits qu'a laissés sur Catherine le frère Thomas, son premier confesseur. Elle dit, pendant une de ses extases, que ce qui avait causé la tristesse et la sueur de sang du Sauveur au Jardin des Oliviers, c'était de voir combien d'âmes ne participaient pas aux fruits de sa Passion. Mais comme il aimait la justice, il ajoutait : « Non pas ma volonté, mais la vôtre. Sans cela, disait-elle, tous les hommes auraient été sauvés ; car il était impossible que la volonté du Fils de Dieu restât sans effet. » Ce qui s'accorde bien avec ce que dit l'Apôtre aux Hébreux : « Il a été exaucé à cause de

son respect ¹. » Les Docteurs appliquent ordinairement ce passage à la prière du Jardin des Oliviers.

19. Elle me disait aussi à ce sujet que les douleurs souffertes par le Fils de Dieu dans son corps étaient si grandes, qu'elles auraient suffi à donner mille fois la mort à celui qui les aurait endurées. L'amour du Sauveur étant infini, les douleurs que cet amour lui faisait supporter étaient aussi infinies, et surpassaient de beaucoup toutes celles que la nature et la malice des hommes pouvaient lui causer. Les épines de sa couronne lui percèrent la tête jusqu'au cerveau; tous ses membres étaient disjoints : l'Écriture était accomplie, car on pouvait compter tous ses os ². Et cependant son amour était si grand, que non-seulement il supportait ces douleurs, mais qu'il s'en procurait de plus terribles encore, pour se manifester plus parfaitement à nous. Oui, c'était là une des causes principales de sa Passion; il voulait nous montrer l'immensité de l'amour qu'il avait pour nous, et il ne pouvait pas nous le montrer d'une manière plus évidente. C'était l'amour, et non les clous, qui l'attachait à la Croix; c'était l'amour, et non les hommes, qui triomphait. Comment auraient-ils été les maîtres, puisque d'une seule parole il les avait renversés par terre?

20. Catherine donnait des explications admirables et sublimes sur la Passion de Notre-Seigneur : elle disait qu'elle avait ressenti dans son corps une partie de ses

¹ Exauditus est pro sua reverentia. (Hebr. v, 7.)

² Et dinumeraverunt omnia ossa mea. (Psalm. xxi, 18.)

douleurs, mais qu'il était impossible de les supporter complètement. Le supplice le plus grand que Jésus-Christ avait souffert sur la Croix avait été, pensait-elle, la dislocation des os de sa poitrine. Elle le croyait, parce que les autres tourments qu'elle souffrait, à l'imitation du Sauveur, étaient passagers, celui-là seul était permanent. Les douleurs de côté et de tête qu'elle endurait tous les jours étaient considérables, mais celles de la poitrine les surpassaient beaucoup, et je le crois facilement, pour elle comme pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause du voisinage du cœur. Les os qui sont disposés dans cette partie du corps pour protéger le cœur et les poumons, ne peuvent être déplacés sans blesser gravement les organes précieux qu'ils renferment, et, sans un miracle, ce déplacement doit nécessairement entraîner la mort. Catherine endura ce supplice pendant plusieurs jours; les forces de son corps s'affaiblirent, mais l'ardeur de son amour ne fit que s'accroître. Elle éprouva d'une manière sensible combien le Sauveur l'avait aimée et avait aimé les hommes en supportant une si douloureuse Passion, et cette connaissance fit naître en elle une charité si violente, qu'il fut impossible à son cœur d'y résister : il se brisa comme un vase plein d'une liqueur qui fermente; la liqueur par sa puissance finit par tout rompre et par s'échapper, dès que sa force surpassa celle du vase qui la contient. Oui, la violence de l'amour fut si grande, que le cœur de Catherine se fendit et que les liens qui l'attachaient à la vie furent surnaturellement brisés.

21. Celui qui lira ces pages doutera peut-être; mais

qu'il sache que cette mort eut lieu en présence de plusieurs témoins, qui me l'ont affirmé. Je doutais aussi; je suis allé trouver Catherine pour l'examiner sur ce qu'elle avait éprouvé, et je l'ai suppliée de me faire connaître complètement la vérité. Elle éclata alors en sanglots, et après m'avoir fait attendre quelque temps sa réponse, elle finit par me dire : « Mon Père, ne plaindrez-vous pas une âme qui a été délivrée d'une obscure prison, et qui est de nouveau plongée dans les ténèbres, après avoir joui d'une admirable lumière? Ce malheur m'est arrivé; la divine Providence l'a voulu, à cause de mes fautes. » Ces paroles augmentèrent le désir que j'avais d'apprendre d'elle les détails d'un fait si surprenant, et j'ajoutai : « Ma mère, votre âme a donc été véritablement séparée de votre corps? — Oui, me dit-elle; l'ardeur du divin amour était si grande, le désir que j'avais de m'unir à mon Bien-Aimé était si violent, que nul cœur, eût-il été de pierre ou de fer, n'aurait pu résister; aucune chose créée n'était assez forte pour le défendre contre une pareille puissance. Oui, soyez-en certain, le cœur qui est dans ce faible corps a été brisé par la charité : il s'est partagé en deux, et il me semble ressentir encore en moi la place de sa séparation. Par conséquent mon âme a bien quitté mon corps, et j'ai vu les secrets de Dieu qu'il est impossible de dire sur terre, parce que la mémoire est trop faible et le langage trop pauvre pour rendre de si grandes choses. Ce serait toujours donner de la boue pour de l'or. Seulement, quand j'entends parler de cet état, je ressens aussitôt une peine profonde, en voyant

que j'ai pu descendre de ces hauteurs pour retomber dans les misères de ce monde, et je n'ai que des larmes et des sanglots pour exprimer ma douleur. »

22. Comme je désirais de plus en plus savoir parfaitement tout ce qui s'était passé, je dis encore : « Ma mère, puisque vous voulez bien me confier vos autres secrets, je vous conjure de ne pas me cacher celui-ci, et de me raconter complètement cet événement extraordinaire. — Je venais d'avoir, me dit-elle, beaucoup de visions spirituelles et corporelles; j'avais reçu de Notre-Seigneur d'ineffables consolations, et la violence du pur amour m'avait tellement affaiblie que j'étais obligée de garder le lit. J'y priais sans cesse, et je demandais à Dieu de me délivrer de ce corps de mort, pour pouvoir m'unir plus étroitement à lui. Je n'obtins pas cette grâce, mais il me fut au moins accordé de m'unir autant que je le pouvais aux douleurs de sa Passion. » Et elle me dit alors sur les souffrances de Notre-Seigneur ce que j'ai rapporté plus haut; puis elle ajouta : « Cette part qu'il voulut bien me donner à sa Passion, me fit connaître plus clairement et plus parfaitement l'amour de mon Créateur pour moi; et le mien augmenta tellement, que je tombai en langueur, et que mon âme n'eut plus d'autre désir que de quitter son corps. Que vous dirai-je? mon Sauveur activait, tous les jours davantage, le feu qu'il avait allumé; mon cœur de chair succomba, et l'amour fut fort comme la mort. Oui, mon cœur se brisa, mon âme s'affranchit de ses liens; mais, hélas! ce fut pour bien peu de temps. — Ma mère, lui dis-je, combien de temps votre âme est-elle

restée séparée de votre corps? » Elle me répondit : « Les personnes qui ont été témoins de ma mort disent que je restai quatre heures avant de revenir à la vie. Un grand nombre de voisins vinrent apporter des consolations à ma mère et à ma famille, mais mon âme était entrée dans l'éternité, et je ne pensais plus au temps. »

Je lui dis : « Qu'avez-vous vu, ma mère, pendant ce temps? et pourquoi votre âme est-elle revenue dans son corps? Je vous prie de ne me rien cacher. » Elle répondit : « Sachez, mon Père, que mon âme s'est trouvée dans un monde qui nous est inconnu, et qu'elle a vu et compris la gloire des justes et le châtimement des pécheurs. Mais, encore une fois, la mémoire manque et les paroles sont insuffisantes pour exprimer ces choses. Je vous dirai pourtant ce que je pourrai ; soyez donc assuré que j'ai vu la divine Essence, et c'est pour cela que je souffre tant de rester enchaînée à mon corps. Si je n'étais pas retenue par l'amour de Dieu et par l'amour du prochain, pour lequel j'ai été appelée à la vie, je mourrais de douleur. Ma grande consolation est de souffrir, parce que je sais qu'en souffrant j'obtiendrai une vue de Dieu plus parfaite. Aussi les tribulations, loin d'être une peine pour mon âme, lui sont au contraire une jouissance. J'ai vu les tourments de l'enfer et ceux du purgatoire ; aucune parole n'est capable de les rendre. Si les pauvres hommes en avaient la moindre idée, ils aimeraient mieux souffrir mille fois la mort, que d'en supporter la peine la plus légère pendant un seul jour. J'ai vu surtout punir ceux qui pèchent dans l'état du mariage, en n'observant pas les lois qu'il

impose et en n'y recherchant que la satisfaction de leurs sens. » Et comme je lui demandais pourquoi ce péché, qui n'est pas plus grave que les autres, reçoit cependant un plus rude châtiment, elle me répondit : « Parce qu'on y fait moins d'attention ; on en a par conséquent moins de contrition, et on y retombe plus souvent. » Elle ajoutait : « Rien n'est plus dangereux qu'une faute, quelque petite qu'elle soit, lorsque celui qui la commet n'a pas soin de s'en purifier par la pénitence. »

23. Catherine poursuivit ensuite ce qu'elle avait commencé : « Pendant que mon âme contemplait ces choses, son céleste Époux, qu'elle croyait posséder pour jamais, lui dit : « Tu vois quelle gloire perdent « et quels supplices souffrent ceux qui m'offensent. Retourne donc à la vie, et montre-leur l'égarement où ils « sont et le danger qui les menace. » Et comme mon âme avait horreur de revenir à la vie, le Seigneur ajouta : « Le salut de beaucoup d'âmes le demande ; tu « ne vivras plus comme tu vivais autrefois : désormais « il te faudra quitter ta cellule et parcourir continuellement la ville, pour y sauver des âmes. Je serai toujours avec toi, je te conduirai et te ramènerai ; je te « confierai l'honneur de mon nom, et tu enseigneras « ma doctrine aux petits comme aux grands, aux « laïques comme aux prêtres et aux religieux. Je te « donnerai une parole et une sagesse auxquelles personne ne pourra résister ; je te mettrai en présence « des Pontifes et de ceux qui gouvernent l'Église et les « peuples, afin de confondre, comme je le fais tou-

« jours, par ce moyen, l'orgueil des forts. » Pendant que Dieu parlait à mon âme, je me trouvai tout à coup, sans pouvoir m'expliquer de quelle manière, réunie à mon corps. Alors j'en éprouvai une si vive douleur, que pendant trois jours et trois nuits je répandis un torrent de larmes; et quand j'y pense encore, je ne puis m'empêcher de pleurer. Et ce n'est pas étonnant, mon Père; ce qui l'est bien davantage, c'est que mon cœur ne se brise pas de nouveau, en me rappelant la beauté de cette gloire que je possédais alors, et dont je suis, hélas! maintenant privée. C'est le salut du prochain qui en est cause; si j'aime avec tant d'ardeur les âmes que Dieu m'a confiées pour les convertir, c'est qu'elles m'ont coûté bien cher; elles m'ont séparée du Seigneur et privée de sa gloire pour un temps dont j'ignore la durée. Mais aussi, comme le dit saint Paul, elles seront ma gloire, ma couronne et ma joie ¹. Je vous dis ces choses, mon Père, pour vous consoler du chagrin que vous causent ceux qui murmurent de ma confiance envers vous. »

24. Après que Dieu m'eut fait la grâce d'entendre ces choses, je me suis demandé si je devais les publier à une époque où l'amour-propre rend les hommes si aveugles et si incrédules. Mes Frères et mes Sœurs n'ont pas voulu les faire connaître du vivant de Catherine, et j'ai remarqué que plusieurs de ceux qui l'avaient suivie d'abord, l'avaient quittée, quand on leur avait raconté ce fait, qu'ils ne pouvaient comprendre. Mais

¹ Gaudium meum et corona mea. (Philip. iv, 1.)

maintenant qu'elle est en paradis, je me suis cru obligé de parler, et j'ai tout raconté, afin de ne pas cacher par ma faute un si grand miracle de la grâce divine. Voici, du reste, ce qui donne à cet événement toute l'authenticité possible : aux approches de la mort de Catherine, les femmes qui l'accompagnaient, et qui étaient ses filles dans le Seigneur, firent appeler le frère Thomas, son confesseur, pour l'assister dans son agonie; il accourut aussitôt avec un autre religieux, appelé frère Thomas Antonio, et se mit à réciter en pleurant les prières accoutumées; la nouvelle s'en étant répandue, un autre religieux, nommé frère Barthélemy de Montucio, vint aussi en toute hâte avec le frère Jean, convers de Sienne, qui est maintenant à Rome. Ces quatre religieux, qui vivent encore, priaient et pleuraient autour de Catherine expirante. Au moment où elle rendait le dernier soupir, le frère convers Jean ressentit une si vive douleur, que la force de ses sanglots et de ses cris rompit une veine dans sa poitrine. Il fut aussitôt pris d'une toux violente et d'un crachement de sang si abondant, que son état parut désespéré. Ce spectacle augmentait la douleur des assistants; ceux qui pleuraient la mort de Catherine allaient avoir aussi à pleurer celle du pauvre Frère. Alors frère Thomas, confesseur de Catherine, dit avec une grande foi au frère Jean : « Je connais le pouvoir de cette sainte auprès de Dieu. Vous n'avez qu'à appliquer sa main à l'endroit où vous souffrez de si horribles douleurs, et vous serez certainement guéri. » Le Frère le fit aux yeux de tous les assistants, et à l'instant même il fut aussi bien guéri que

s'il n'avait éprouvé aucun accident. Frère Jean raconte ce fait à tous ceux qui veulent l'entendre, et il l'affirme sous la foi du serment. Outre les Frères que je viens de nommer, il y avait pour témoins sa compagne et sa fille spirituelle Alessia, qui vit maintenant avec elle dans le ciel, où elle la suivit peu de temps après sa mort. Presque toutes les voisines de Catherine l'ont également vue morte, ainsi que cette foule d'hommes et de femmes qui se présentent toujours en pareille circonstance, et personne ne douta qu'elle n'eût réellement expiré. Quant au fait de l'élévation de son corps que nous avons raconté au commencement de ce chapitre, il eut pour témoins plusieurs Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, entre autres Catherine, fille de Ghetto de Sienne, qui fut longtemps son inséparable compagne.

VII

Miracles obtenus par l'intercession de Catherine pour le salut des âmes. — Conversion d'Andrea de Naddino et de deux malfaiteurs. — Conversion des Tholomei et de Nanni. — — Fondation de Sainte-Marie-des-Anges. — Prédications publiques de Catherine. — Privilèges accordés à ses confesseurs.

1. Si je voulais rapporter tous les miracles que Dieu fit par l'intermédiaire de Catherine pour le salut des âmes, il me faudrait écrire, non pas un chapitre, mais plusieurs volumes. Pour ne pas être trop long, j'ai abrégé autant que j'ai pu; ce que je dirai fera comprendre ce que je passe sous silence. L'esprit est supérieur à la matière, et les miracles opérés pour le salut des âmes surpassent les miracles accomplis pour la santé des corps; je commencerai donc par les plus nobles, et je rapporterai ensuite les autres. Je suivrai dans mon récit, autant que possible, l'ordre des temps; mais je serai quelquefois obligé d'intervertir la divi-

sion que j'ai adoptée. Ces miracles, surtout ceux qui regardent les âmes, ont été souvent ignorés des hommes; ils n'ont quelquefois d'autres preuves qu'une confiance faite à moi et à quelques autres. Malgré cela, les personnes pieuses ne refuseront pas de les croire.

2. Je dirai d'abord ce que fit Catherine pour Jacomo, son père, dont nous avons parlé dans la première partie de cette histoire. Cet excellent homme avait reconnu la sainteté de sa fille, et il était rempli pour elle d'une respectueuse tendresse; il recommandait à tout le monde, dans la maison, de ne jamais la contrarier en rien, et de la laisser agir comme elle le voudrait. Aussi l'affection qui unissait le père et la fille augmentait tous les jours. Catherine priait sans cesse pour le salut de son père; Jacomo se réjouissait saintement des vertus de sa fille et comptait bien, par ses mérites, obtenir grâce devant Dieu. La vie de Jacomo approcha enfin de son terme, et il se mit au lit très-gravement malade. Dès que sa fille le vit dans cet état, elle eut, selon son habitude, recours à la prière, et demanda à son céleste Époux de guérir celui qu'elle aimait tant. Il lui fut répondu que Jacomo était sur le point de mourir, et qu'il lui était utile de ne pas vivre davantage. Catherine alors se rendit auprès de son père, et trouva son esprit si parfaitement disposé à quitter le monde sans y rien regretter, qu'elle en remercia Dieu de tout son cœur.

3. Mais son affection n'était pas encore satisfaite; elle se remit en prière pour obtenir de Dieu, source de toute

grâce, de vouloir bien non-seulement pardonner à son père toutes ses fautes, mais encore, à l'heure de sa mort, de le conduire au ciel sans le faire passer par les flammes du purgatoire. Il lui fut répondu que la justice ne pouvait perdre ses droits, et qu'il fallait que l'âme fût parfaitement pure pour jouir des splendeurs de la gloire. « Ton père, dit Notre-Seigneur, a bien vécu dans l'état du mariage; il a fait beaucoup de choses qui m'ont été agréables, et je lui sais gré surtout de sa conduite envers toi : mais ma justice demande que son âme passe par le feu, pour qu'elle se purifie des souillures qu'elle a contractées dans le monde. — O mon aimable Sauveur, répondit Catherine, comment supporter la pensée de voir tourmenter dans des flammes si cruelles celui que vous m'avez donné pour père, celui qui m'a nourrie, qui m'a élevée avec tant de soin, qui a été si bon pour moi pendant toute sa vie ! Je supplie votre infinie Bonté de ne pas permettre que son âme quitte son corps avant d'être, d'une manière ou d'une autre, si parfaitement purifiée, qu'elle n'ait pas besoin de l'être par le feu du purgatoire. » Chose admirable ! Dieu céda à la prière et au désir de sa créature. Les forces de Jacomo étaient éteintes ; mais son âme ne pouvait partir tant que durait le conflit entre Notre-Seigneur qui alléguait sa justice, et Catherine qui invoquait sa miséricorde. Enfin Catherine se mit à dire : « Si je ne puis obtenir cette grâce sans satisfaire à votre justice, que cette justice s'exerce sur moi : je suis prête à souffrir pour mon père toutes les peines que votre bonté voudra bien m'envoyer. » Notre-Seigneur

y consentit. « Je veux bien, lui dit-il, à cause de ton amour pour moi, accepter ta proposition. J'exempte de toute expiation l'âme de ton père; mais je te ferai souffrir, tant que tu vivras, la peine qui lui était destinée. » Catherine, pleine de joie, s'écria : « Merci de votre parole, Seigneur, et que votre volonté s'accomplisse. »

4. Catherine retourna aussitôt près du lit de son père, qui entrait en agonie; elle le remplit de force et de joie, en lui donnant l'assurance de son salut éternel de la part de Dieu même, et ne le quitta que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. Au moment même où son âme se détacha de son corps, Catherine fut saisie de violentes douleurs de côté qu'elle conserva jusqu'à la mort, et ces douleurs ne lui laissèrent jamais un moment de relâche. Elle-même me l'a bien souvent assuré, et tous ceux qui l'approchaient en voyaient au dehors des preuves évidentes. Mais sa patience était plus grande que son mal. Tout ce que je viens de dire, je l'ai su de Catherine, lorsque, touché de ses douleurs, je lui en demandai la cause. Je dois ajouter qu'au moment où son père expirait, on l'entendit s'écrier, le visage tout joyeux et le sourire sur les lèvres : « Que Dieu soit béni ! Mon père, je voudrais bien être comme vous. » Pendant qu'on célébrait ses funérailles et que tout le monde pleurait, Catherine montrait une véritable allégresse¹. Elle consolait sa mère et tout le monde, comme

¹ Elle voulut ensevelir son père elle-même. (Supplément à la *Légende*, p. 101.)

si cette mort lui était étrangère. C'est qu'elle avait vu cette âme bien-aimée sortir triomphante de la prison de son corps, et s'élancer sans obstacle dans l'éternelle lumière; et cette vue l'avait inondée de consolation, parce que, peu de temps auparavant, elle avait goûté le bonheur des clartés célestes.

5. Admirons ici la sagesse de la Providence : elle pouvait certainement purifier l'âme de Jacomo d'une autre manière, et la faire entrer sur-le-champ dans la gloire, comme l'âme du bon larron qui confessa Notre-Seigneur sur la Croix; mais elle voulut que ce fût par les souffrances de Catherine qui le demandait; et cela non pas pour l'éprouver, mais pour augmenter ses mérites et sa couronne. Il fallait que Catherine, qui aimait tant l'âme de son père, retirât de cet amour quelque récompense; et parce qu'elle avait préféré le salut de cette âme à celui de son corps, les souffrances de son corps profitèrent au bonheur de son âme. Aussi parlait-elle toujours de ses douces, de ses chères souffrances; et elle avait bien raison, puisque ces souffrances augmentaient les douceurs de la grâce en cette vie, les délices de la gloire dans l'autre. Elle m'a confié que, longtemps encore après la mort de Jacomo, son âme lui apparaissait très-souvent pour la remercier du bonheur qu'elle lui avait procuré. Elle lui révélait beaucoup de choses cachées, l'avertissait des pièges du démon et la préservait de tout danger.

6. Après avoir admiré ce que Catherine fit pour l'âme d'un juste, voyons maintenant ce qui arriva dans l'âme d'un pécheur. En 1370, il y avait à Sienne un citoyen

nommé Andréa de Naddino¹ ; c'était un homme riche des biens extérieurs et passagers, mais pauvre des biens intérieurs et éternels. Sans crainte et sans amour de Dieu, il subissait l'esclavage de presque tous les vices. Le jeu était sa passion dominante, et il avait contracté l'habitude des plus horribles blasphèmes. Au mois de décembre de cette année, la quarantième de son âge, il fut atteint d'une grave maladie; les médecins l'abandonnèrent, et la mort menaçait à la fois le corps et l'âme de ce malheureux impénitent. Le curé de sa paroisse vint lui rendre visite, pour le préparer à sa fin dernière et pour l'engager à se repentir de ses fautes pendant qu'il en était temps encore; mais le malade, qui n'avait jamais fréquenté les églises et respecté les prêtres, méprisa ces charitables avertissements et repoussa celui qui les lui donnait. Son épouse et ses enfants, qui désiraient avidement son salut, firent venir alors plusieurs saintes personnes, qui cherchèrent à vaincre son endurcissement; mais ni la menace des flammes éternelles ni l'espérance de la miséricorde divine ne pouvaient fléchir cet infortuné, qui descendait en enfer avec tout le poids de ses crimes. Le curé, qui voyait la mort s'avancer à chaque instant, était plongé dans la plus profonde douleur : il retourna près de lui de grand matin, et fit de nouveau les plus pressants efforts; mais tout fut inutile. Le malheureux repoussait

¹ Le B. Caffarini, dans son Supplément, fixe à l'année 1367 la conversion d'Andrea Naddino de Belanti. Il n'avait, dit-il, que vingt ans. Il tomba malade au mois de septembre, et mourut le 16 décembre. (Suppl., p. 102.)

ses paroles et sa présence. Il se plongeait de plus en plus dans l'impénitence finale, et commettait ce péché contre le Saint-Esprit dont la miséricorde de Dieu se détourne. Il n'y avait plus pour lui que les châtiments d'une irrévocable justice.

7. Frère Thomas, confesseur de Catherine, eut connaissance de ce qui se passait. Ému de compassion de la perte de cette âme, il courut chez sa pénitente pour lui demander, au nom de l'obéissance et de la charité, de s'intéresser à ce misérable et de crier vers Dieu jusqu'à ce qu'elle eût obtenu son pardon. Quand il arriva, Catherine était en extase, et il lui fut impossible de la retirer de ses contemplations célestes. Comme il ne pouvait lui parler ni attendre, à cause de la nuit qui approchait, il recommanda à une de ses compagnes qui s'appelait aussi Catherine, et qui vit encore, d'expliquer à la servante de Dieu, dès qu'elle serait revenue à elle, l'objet de sa visite. Catherine ne sortit de son extase que vers la cinquième heure de la nuit; aussitôt sa compagne fit la commission de son confesseur, et lui enjoignit, en vertu de la sainte obéissance, de demander la conversion du pécheur endurci. A cette nouvelle, Catherine, tout enflammée de charité et de compassion, se mit à prier le Seigneur et à crier vers lui de toutes les forces de son âme, protestant qu'elle ne voulait pas laisser périr son semblable, son compatriote, son frère, qui avait été racheté au prix d'un si précieux sang.

8. Le Seigneur lui répondit : « L'iniquité de cet homme et ses horribles blasphèmes sont montés jus-

qu'au ciel; non-seulement il a vomi l'injure contre moi et contre mes Saints, mais il a jeté au feu un tableau où étaient mon image et celle de ma sainte Mère. N'est-il pas juste qu'il brûle dans les flammes éternelles? N'intercède plus pour lui, ma fille bien-aimée, car il mérite mille fois la mort. » Catherine se jetait aux pieds de son divin Époux, et les baignait de ses larmes, en lui disant : « O très-aimable Sauveur, si vous vous arrêtiez à nos iniquités, qui pourrait être sauvé? Êtes-vous descendu dans le sein d'une vierge, avez-vous souffert la mort la plus cruelle pour compter et punir nos offenses? n'est-ce pas plutôt pour les effacer? Les péchés de cet homme, ne les avez-vous pas portés avec les nôtres sur vos épaules sacrées? Suis-je ici pour disputer avec votre justice, ou pour invoquer votre miséricorde? Souvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez promis de sauver des âmes : je n'ai pas d'autres consolations que de les voir revenir à vous; c'est la seule chose qui me fasse supporter avec résignation votre absence. Si vous me refusez cette joie, hélas! que vais-je devenir? Non, ne me repoussez pas, très-clément Seigneur; rendez-moi mon frère, retirez-le de son endurcissement. » Depuis la cinquième heure de la nuit jusqu'au jour, Catherine continua sa veille et ses larmes pour obtenir de force le salut de cette âme. Dieu lui opposait le nombre et l'énormité de ses crimes, qui demandaient vengeance, et Catherine invoquait sa miséricorde, qui l'avait fait descendre et mourir sur terre; elle lui rappelait la promesse de lui accorder le salut de beaucoup d'âmes. Enfin la miséricorde triompha de la justice, et Celui

qui en est la source inépuisable dit à Catherine : « Ma fille bien-aimée, je me laisse attendrir par tes larmes, et je vais convertir celui pour lequel tu me pries avec tant de ferveur. »

9. Au même instant, Notre-Seigneur apparut à Andréa, qui était à l'extrémité. « Mon ami, lui dit-il, pourquoi ne pas vouloir confesser les péchés que tu as commis contre moi? Confesse-les, et je suis prêt à te pardonner entièrement toutes tes fautes. » Ces paroles amollirent tout à coup ce cœur obstiné, et il cria aussitôt à ceux qui le servaient : « Envoyez bien vite chercher un prêtre, parce que je veux me confesser; je vois Notre-Seigneur Jésus-Christ, mon Sauveur, qui m'y engage lui-même. » Les assistants, remplis de joie, se hâtèrent d'obéir. Le prêtre vint; le pécheur se confessa parfaitement; il fit avec calme ses dispositions dernières, et mourut dans des sentiments admirables de repentir et d'amour. O Père d'ineffable miséricorde, que votre clémence est infinie! que votre providence est profonde! et qui peut connaître ses voies? Vous avez permis que cet homme s'endurcît dans son péché jusqu'à son dernier instant; vous paraissiez l'avoir abandonné, et vous cherchiez toujours à le sauver. Vos serviteurs avaient fait auprès de lui d'inutiles efforts; vous avez alors inspiré au confesseur de Catherine de l'obliger à prier pour lui, et vous avez embrasé de charité cette âme sainte, pour qu'elle triomphât de vous par l'humilité de ses larmes et qu'elle enchaînât, pour ainsi dire, votre souveraine puissance. Qui mettait tant de confiance dans son cœur? Qui excitait en elle une com-

passion si ardente pour son frère ? Qui lui donnait des larmes si puissantes ? Vous, oui, vous seul, mon Dieu ! vous élevez votre épouse vers vous pour mieux l'entendre et l'exaucer. Ce sont là, Seigneur, les œuvres que vous faites briller dans vos saints. Pour montrer combien Catherine avait de mérite à vos yeux, vous lui avez fait connaître le danger d'un homme qui lui était inconnu, mais qui avait reçu de vous la même patrie et le même baptême. Vous n'aviez rien accordé aux prières des autres, parce que vous vouliez tout accorder à celles de votre chère épouse. Oh ! qui ne s'attacherait pas à vous par l'amour ?

10. Il y avait à Sienne deux célèbres brigands que la justice finit par arrêter, et qu'elle condamna à expier leurs crimes dans les plus affreux tourments. Ils allaient au supplice liés à un poteau, sur une charrette, et les bourreaux, armés de tenailles rouges, leur déchiraient les chairs dans toutes les parties du corps. Jamais, dans leur prison et aux approches de la mort, on n'avait pu obtenir d'eux le moindre signe de repentir, ni les décider à écouter un prêtre ; et au moment même où, selon l'usage, on les promenait dans la ville pour inspirer la crainte des lois, au lieu de se recommander aux prières des fidèles, ils blasphémaient contre Dieu et contre les Saints. Le feu et les tortures que ces malheureux enduraient commençaient les tourments qui les attendaient en enfer ; mais l'éternelle Bonté, qui ne veut la mort de personne, et qui ne punit pas deux fois les mêmes fautes, songeait à délivrer ces pauvres âmes par le moyen de sa fidèle servante. La Providence avait permis

que ce jour-là Catherine fût chez Alessia, sa compagne et sa fille spirituelle. Sa maison était dans une des rues où passaient ordinairement les condamnés. Alessia, entendant, le matin, le bruit de la foule, s'approcha de la fenêtre, et vit à quelque distance les malheureux que conduisaient et tourmentaient les bourreaux. Elle courut vers Catherine. « O ma mère, lui dit-elle, quel affreux spectacle devant la maison ! voici deux condamnés à être tenaillés qu'on amène. »

11. Catherine, poussée, non par la curiosité, mais par la compassion, s'avance vers la fenêtre, aperçoit les malheureux, se retire aussitôt et se met en prière. Elle avait vu autour d'eux, c'est elle qui me l'a dit, une troupe de démons qui tourmentaient encore plus leurs âmes que les bourreaux ne torturaient leurs corps. Aussi elle recourt avec ardeur à la prière, et conjure son divin Époux de sauver ces âmes qui vont périr. « Ah ! Seigneur, disait-elle, vous qui êtes si clément, abandonnez-vous à ce point des créatures faites à votre image et rachetées par votre sang précieux ! Leurs corps souffrent tant ! permettez-vous que les démons s'acharnent si cruellement sur leurs âmes ! Le voleur qui était crucifié à vos côtés méritait bien sa peine ; mais votre grâce l'a visité, parce qu'au moment où vos Apôtres doutaient, il vous a confessé publiquement, au milieu des ignominies de votre Passion, et il a mérité d'entendre cette parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Vous disiez cela pour donner l'espérance du pardon à ceux qui pouvaient lui ressembler. Vous n'avez pas abandonné Pierre qui vous reniait, mais vous avez jeté

sur lui un regard de compassion. Vous n'avez pas méprisé Marie la pécheresse, mais vous l'avez attirée à vous; et Matthieu le publicain, la Cananéenne, Zachée le riche, les avez-vous repoussés? Non! vous les avez appelés, au contraire. Je vous en conjure au nom de toute votre miséricorde, hâtez-vous de secourir ces âmes. » Elle fléchit enfin Celui qui désire être fléchi, et les sources du pardon coulèrent d'une manière merveilleuse sur les deux misérables. Catherine obtint la grâce de les assister en esprit et de les accompagner jusqu'aux portes de la ville. Elle priait et pleurait toujours pour obtenir le changement de leur cœur; les démons, qui la voyaient, lui disaient en fureur: « Si tu ne cesses, nous et ces deux réprouvés, nous te tourmenterons tant, que tu deviendras possédée. » Catherine répondait: « Tout ce que Dieu veut, je le veux bien; je ne cesserai pas de faire ce que j'ai commencé. »

12. Quand les deux condamnés furent arrêtés à la porte de la ville, notre miséricordieux Sauveur leur apparut couvert de blessures et tout inondé de sang. Il les exhortait à se convertir et leur promettait le pardon. Un rayon de lumière divine pénétra aussitôt leur cœur. Ils demandèrent instamment un prêtre, et confessèrent leurs péchés avec une douleur profonde. Leurs blasphèmes se changèrent en paroles pieuses; ils s'accusaient eux-mêmes, reconnaissaient qu'ils méritaient des tourments plus terribles encore, et marchaient à la mort, joyeux comme s'ils allaient à une fête; au lieu d'injurier les bourreaux qui les brûlaient, ils remer-

ciaient le Sauveur qui, dans sa miséricorde, voulait bien leur permettre d'acquérir par ces douleurs passagères une gloire éternelle. Tous les assistants étaient dans l'admiration d'un pareil changement; les bourreaux eux-mêmes étaient émus, et n'osaient plus augmenter leurs supplices, en les voyant dans de pareils sentiments; mais personne ne savait d'où venait ce miracle de la grâce. Le bon prêtre qui avait accompagné ces pécheurs endurcis pour tâcher de les convertir, a donné tous ces détails au frère Thomas, confesseur de Catherine. Celui-ci, ayant questionné Alessia, put constater qu'au moment même où Catherine terminait sa prière et sortait de son extase, les deux condamnés rendaient le dernier soupir. J'ai reçu aussi de Catherine les confidences les plus complètes, et je les ai trouvées en tout conformes à ce que frère Thomas avait écrit. Il ajoute seulement que, quelques jours après la mort des deux malheureux, les compagnes de Catherine l'ont entendue dire, pendant qu'elle priait : « Seigneur, je vous rends grâces de les avoir délivrés de la seconde prison. » Frère Thomas lui demanda ce que voulaient dire ces paroles; elle répondit que les deux malfaiteurs jouissaient de la gloire du ciel; qu'ils étaient allés en purgatoire, mais qu'elle avait obtenu leur délivrance.

13. Ces choses peuvent ne pas surprendre ceux qui les liront, parce qu'elles ne tombent pas sous les sens; mais si on consulte saint Augustin et saint Grégoire, on verra que ce miracle est plus grand que si ces malheureux avaient été ressuscités après leur mort : car, suivant l'expression de saint Grégoire, quand on ressuscite

un corps, on ressuscite une chair qui doit mourir ; mais ici l'âme est ressuscitée pour vivre éternellement. Dans la résurrection des corps, la puissance divine ne rencontre aucun obstacle ; mais dans celle des âmes, le libre arbitre de l'homme peut résister et repousser l'action de la grâce : aussi la conversion d'un pécheur fait-elle plus briller la puissance divine que la création du monde tout entier. On rapporte de saint Martin que, par la vertu de la sainte Trinité, il eut la gloire de ressusciter trois morts. On admire aussi saint Nicolas pour avoir sauvé trois innocents condamnés au dernier supplice. Que dirons-nous de notre Catherine, qui, par l'effet de ses prières, a sauvé tout à coup deux grands coupables de la mort éternelle, et qui a tiré des flammes de l'enfer leurs âmes, qui y étaient, pour ainsi dire, déjà plongées ? N'est-ce pas là quelque chose de plus grand, de plus admirable ? Croyez-moi, lecteur, j'ai vu de mes propres yeux plusieurs prodiges opérés par cette sainte femme ; mais je n'en trouve pas de comparable à celui que je viens de rapporter. Non, jamais la puissance du Très-Haut ne s'est si largement manifestée, jamais l'onction de sa grâce n'a coulé avec tant d'abondance. Deux hommes livrés à toute espèce de crimes et qui s'étaient endurcis dans le mal, y avaient persévéré jusqu'au dernier instant de leur vie, et personne ne pouvait rien faire, rien espérer pour leur salut : les voilà qui reviennent à Dieu, qui se repentent et qui méritent par leur résignation une éternité glorieuse !

14. Catherine obtint une autre grâce extraordinaire de conversion, que je ne dois pas passer sous silence.

Il y avait à Sienne un nommé François Tholomei, qui vit encore ; sa femme s'appelait Rabès : ils avaient plusieurs enfants, garçons et filles. L'aîné, qui avait nom Jacques, vivait en scélérat ; il était rempli d'orgueil, et sa férocité était si grande, que, quoique jeune, il avait déjà tué deux personnes de sa main. Ses excès le faisaient craindre de tous ceux qui le connaissaient ; aucune idée, aucune crainte de Dieu ne le retenait, et il s'enfonçait chaque jour de plus en plus dans le mal. Il avait une sœur nommée Ghinoccia, qui était passionnée pour le monde. Si elle conservait sa pureté, c'était qu'elle redoutait plutôt le jugement des hommes que le regard de Dieu ; elle s'occupait sans cesse de vanités, et avait pour la parure un amour excessif. Leur mère, Rabès, qui était très-pieuse, craignait pour le salut de ses enfants : elle alla trouver Catherine, et la supplia de vouloir bien parler de religion à ses deux filles, surtout à Ghinoccia. Catherine, qui aimait tant les âmes, y consentit volontiers, et fit si bien, par ses prières et ses discours, triompher Jésus-Christ dans l'âme de Ghinoccia, qu'elle renonça à toutes les folies du monde ; elle coupa ses beaux cheveux, dont elle tirait vanité, prit l'habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, et persévéra, comme je puis l'affirmer, dans les pratiques de la plus admirable dévotion. J'ai été souvent obligé de modérer les rigueurs de ses austérités. Sa sœur Françoise suivit en tout son exemple ; elle prit aussi les livrées de la pénitence, et c'était une chose touchante de voir ces deux sœurs, qui aimaient avec tant d'ardeur les vanités de la terre, les combattre tout

à coup dans leurs personnes avec tant de courage et de persévérance.

15. Au moment de cette conversion, Jacques Tholomei était absent : dès qu'il l'apprit, il revint à la ville tout en fureur avec un de ses jeunes frères ; il proférait, dans son orgueil, les menaces les plus terribles, et disait qu'il allait arracher l'habit qu'avait revêtu sa sœur, et la ramener avec lui, pour la soustraire à l'influence de ceux qui l'avaient fait changer. Mais son petit frère, inspiré du Ciel, lui dit : « Je t'assure, Jacques, que si tu vas à Sienne, tu te convertiras toi-même, et tu te confesseras. » Mais lui maltraitait l'enfant, et répondait qu'il tuerait plutôt ses deux sœurs avec tous les prêtres et les religieux. L'enfant répétait sa prophétie, et Jacques ses menaces et ses malédictions. Ils arrivèrent enfin dans la ville, et Jacques entra chez lui plein de fureur, déclarant qu'il se porterait aux dernières violences, si sa sœur ne quittait son habit et ne le suivait sur-le-champ. Rabès, sa mère, parvint cependant à l'apaiser et à le faire patienter jusqu'au lendemain. Le matin, elle fit avertir frère Thomas, confesseur de Catherine, qui prit providentiellement pour compagnon frère Barthélemy de Saint-Dominique. Il vint trouver Jacques, lui parla, mais sans paraître rien obtenir sur son esprit. Catherine cependant savait surnaturellement tout ce qui se passait, et pria en ce moment-là pour la conversion de Jacques. Le Seigneur écouta sa prière et toucha le cœur du jeune homme. Il céda aux exhortations du frère Barthélemy, après avoir repoussé avec obstination celles de frère Thomas ; et

non - seulement il permit à sa sœur de servir Dieu comme elle le voudrait, mais encore il s'humilia et se confessa avec une vive douleur de ses fautes : pour me servir d'une expression employée souvent par Catherine, il vomit tout le poison qu'il avait dans son âme, et accusa des péchés qu'il n'avait jamais voulu dire à personne. Le loup était changé en agneau ; le lion redoutable était devenu docile comme un enfant, et tous ceux qui le voyaient étaient dans l'admiration. Sa mère ne pouvait s'expliquer un pareil changement ; ses sœurs le félicitaient, et toute la maison rendait à Dieu des actions de grâces. Les deux religieux, pleins de joie, se hâtèrent d'aller porter à Catherine cette bonne nouvelle.

16. La Sainte, qui avait tout vu en esprit, et qui avait obtenu cette grâce du Seigneur, n'était pas encore sortie d'extase, et continuait à jouir des embrassements du céleste Époux. Elle revint à elle avant l'entrée des religieux dans sa chambre, et elle dit à sa compagne : « Nous devons bien remercier Dieu, parce que Jacques Tholomei, qui était l'esclave du démon, a été délivré ce matin ; il a confessé tous ses péchés à frère Barthélemy. » Lorsque les religieux racontèrent la joie qu'ils avaient, la compagne de Catherine leur répondit : « Elle me disait à l'instant même ce que vous annoncez. » Alors Catherine leur dit avec sa sagesse ordinaire : « Mes Pères, nous devons rendre de grandes actions de grâces à notre bon Maître, qui ne méprise jamais les prières de ses serviteurs, et qui satisfait les désirs qu'il leur donne lui-même. L'ennemi du salut pensait nous

dérober notre chère brebis, mais le Père des miséricordes a défendu ce qui lui appartenait; il croyait ravir à Notre-Seigneur Ghinoccia; il a perdu Jacques, dont il était le maître. Ainsi lui arrive-t-il toujours, lorsqu'il veut s'élever contre les élus de Dieu : il ne peut pas arracher des mains de Jésus-Christ les brebis qu'il a choisies. Notre-Seigneur ne l'a-t-il pas dit lui-même dans l'Évangile¹ ? » Ghinoccia fut, en effet, toujours un exemple de piété et de mortification; elle persévéra jusqu'à la mort dans le service de Dieu, et s'endormit dans la joie du Seigneur, après avoir supporté avec la plus admirable patience une longue et douloureuse maladie. Sa sœur Françoise l'imita en tout, et lui survécut peu. Toujours contente au milieu des plus grandes douleurs, elle expira le sourire sur les lèvres. Matthieu, son frère, qui venait après Jacques, quitta le monde et entra dans l'ordre de Saint-Dominique, qu'il édifie encore par ses vertus. Quant à Jacques, il se maria; mais il ne retomba jamais dans ses emportements, et se montra toujours doux et pacifique. Tout ce bien s'accomplit par le moyen de Catherine, qui obtint de son Époux les grâces qui convenaient à chacun.

17. Je vais maintenant rapporter un fait qui n'est pas moins admirable : j'en ai été seul témoin, mais Dieu sait que je ne mens pas, et les résultats d'ailleurs en ont été publics. Il y avait à Sienne un homme très-connu parmi les gens du monde, et plein de cette habileté dont Dieu n'est pas la règle. Son nom était Nanni ou

¹ Non rapiet eas quisquam de manu mea. (Joan. x, 28.)

Vanni. Commé il arrive trop souvent parmi ses compatriotes, il avait des haines particulières, et il savait les satisfaire en faisant frapper ses ennemis dans l'ombre. Plusieurs meurtres avaient été ainsi commis; mais ceux qui en étaient les auteurs redoutaient plus Nanni que les autres, parce qu'ils connaissaient sa malice. Souvent ils avaient employé des intermédiaires pour l'engager à se réconcilier; mais il répondait toujours avec hypocrisie qu'il était complètement étranger à ces affaires, et qu'il ne dépendait pas de lui de faire la paix. Lui seul cependant y mettait obstacle, afin de pouvoir assouvir sa vengeance. Catherine connaissait ce désordre, et désirait l'arrêter en entretenant Nanni; mais celui-ci l'évitait avec soin. Enfin un saint homme, frère Guillaume d'Angleterre, de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, le pressa tant, qu'il consentit à voir Catherine et à l'écouter, tout en refusant de s'engager à faire ce qu'elle lui dirait: il vint, en effet, à la maison, au moment où j'attendais moi-même la servante de Dieu, qui était occupée quelque part au salut des âmes. On me prévint que Nanni demandait à parler à Catherine. Je descendis tout joyeux, parce que je savais combien Catherine désirait cette entrevue; je lui annonçai son absence, mais je l'engageai à vouloir bien attendre un peu; et, pour lui faire prendre patience, je l'introduisis dans la petite cellule sanctifiée par les pénitences de l'épouse de Jésus-Christ. Après quelques instants, Nanni, ennuyé, me dit: « J'ai promis au frère Guillaume de venir ici et d'écouter cette dame; elle est absente, et mes occupations m'empêchent de rester plus longtemps; veuillez

avoir la bonté de m'excuser, mais j'ai trop de choses à faire. »

18. J'étais bien contrarié de l'absence de Catherine, et je me mis, pour le retenir, à parler de réconciliation; mais il me dit : « Voyez, vous êtes prêtre et religieux, et cette bonne dame jouit d'une grande réputation de sainteté; je ne dois pas vous mentir. Je vous parle donc franchement, et je vous déclare que je ne veux rien faire de ce que vous désirez : il est vrai que c'est moi qui empêche la paix, mais je veux qu'on l'ignore. Si je donnais mon consentement, tout s'arrangerait; je m'y refuse, et il est inutile de me prêcher à ce sujet, vous n'obtiendrez jamais rien; c'est déjà beaucoup de vous avoir dit si franchement ce que je cache aux autres. Ne me tourmentez pas davantage. » Je voulais insister, et il refusait de m'entendre, lorsque Dieu permit que Catherine revînt d'accomplir une autre réconciliation. Son arrivée contraria Nanni autant qu'elle me réjouit. Dès qu'elle nous aperçut, elle salua cet homme du monde avec la charité du ciel; elle s'assit et lui demanda le motif de sa visite. Nanni lui répéta tout ce qu'il m'avait dit, et déclara encore qu'il ne ferait aucune concession. Catherine lui représenta avec autant de force que de douceur le danger que courait son âme; mais le malheureux ne voulait rien entendre et fermait son cœur à ses touchantes sollicitations. Alors la sainte femme se mit à prier seule et à implorer le secours de Dieu. Moi j'espérais qu'elle serait exaucée, et je me mis à discuter avec Nanni pour gagner du temps. Quelques instants s'étaient à peine écoulés, que le

pauvre obstiné nous dit : « Je veux bien , par politesse , ne pas tout vous refuser. J'ai quatre inimitiés ; je consens à sacrifier celle qui vous fera plaisir. » Et il se levait déjà pour se retirer, lorsqu'il s'écria tout à coup : « O mon Dieu ! quelle consolation je ressens dans mon âme pour cette seule parole de paix que je viens de prononcer ! » Puis il ajouta : « Seigneur mon Dieu ! quelle vertu me retient et triomphe de moi ? Je ne puis m'en aller, et je ne puis rien refuser. Qui peut agir sur moi avec tant de puissance ? Oui, je l'avoue, disait-il en fondant en larmes, je suis vaincu et je ne puis plus respirer. » Et, se mettant à genoux, il dit en sanglotant : « Vierge sainte, me voilà prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez pour la paix comme pour tout le reste. Je vois bien que le démon me tenait enchaîné ; désormais je m'abandonne à vos conseils ; dirigez mon âme et retirez-la des mains de son ennemi. »

19. A ce moment, Catherine, qui était entrée en extase comme à son ordinaire, revint à elle et rendit grâces à Dieu. « Mon cher frère, dit-elle, la miséricorde de Dieu vous a fait enfin connaître votre danger. Je vous ai parlé, et vous ne m'avez pas écoutée ; je me suis alors adressée au Seigneur, qui n'a pas méprisé ma prière. Faites donc pénitence de vos péchés, pour qu'il ne vous arrive pas malheur. » Nanni se confessa à moi sur-le-champ, avec la plus humble contrition ; Catherine le réconcilia avec tous ses ennemis, et moi je le mis en paix avec Dieu, qu'il avait offensé pendant si longtemps.

Peu de jours après sa conversion, Nanni fut arrêté

par le gouverneur de la ville et jeté dans une étroite prison ; le bruit courut même qu'il allait être décapité. Cette nouvelle m'affligea, et j'allai trouver Catherine. « Il n'arrivait, lui dis-je, rien de fâcheux à Nanni, lorsqu'il obéissait au démon ; et maintenant qu'il s'est donné à Dieu, le ciel et la terre semblent se déclarer contre lui. Je crains, ma mère, que cette plante ne soit trop jeune pour résister à cette tempête ; ce pauvre homme pourrait bien tomber dans le désespoir. Je vous conjure de prier pour lui : vous l'avez délivré du péché, il faut maintenant le soutenir dans son malheur. » Catherine me répondit : « Pourquoi vous effrayer à son sujet ? il faudrait plutôt vous réjouir. Ne voyez-vous pas maintenant avec évidence que Dieu lui a fait grâce des peines éternelles, puisqu'il lui envoie des peines temporelles ? La parole de Notre-Seigneur s'accomplit ; le monde aimait celui qui lui appartenait ; mais maintenant qu'il a quitté le monde, le monde le déteste. Dieu lui préparait des châtimens sans fin, mais sa miséricorde se contente de le punir en ce monde. Ne craignez pas pour lui le désespoir ; Celui qui l'a sauvé de l'enfer le tirera encore de ce danger. »

20. Il arriva comme elle l'avait annoncé. Peu de temps après, Nanni sortit de prison, mais il fut obligé de payer de fortes sommes ; et Catherine s'en réjouissait, en disant : « Dieu lui ôte le venin qui l'avait empoisonné. » La tribulation ne fit qu'augmenter sa ferveur ; il voulut donner à Catherine, par acte authentique, une très-belle résidence qu'il possédait à deux milles de la ville, afin qu'elle y établît un monastère de

femmes. Catherine le fit avec l'autorisation spéciale de Grégoire XI, d'heureuse mémoire; elle lui donna le nom de Sainte-Marie, Reine des anges. J'assistai à la consécration avec toute sa famille spirituelle: le commissaire désigné par le Souverain Pontife était frère Jean, abbé du couvent de Saint-Anthime. Cette conversion, opérée par la main toute-puissante de Dieu, est due aux prières de Catherine. Je puis en rendre moi-même témoignage. J'ai été, pendant plusieurs années, confesseur de Nanni, et je sais qu'il fit des progrès dans le bien pendant tout le temps que je l'ai connu.

21. Si je voulais maintenant rapporter tout ce que Notre-Seigneur a fait par sa fidèle épouse pour la conversion des pécheurs, l'avancement spirituel des bons, l'encouragement des faibles, la consolation des affligés, l'avertissement des âmes qui étaient en danger, il me faudrait écrire bien des volumes. Qui pourrait compter les malheureux qu'elle a sauvés de l'enfer, les cœurs endurcis qu'elle a touchés, les mondains qu'elle a détachés des vanités, les personnes tentées qu'elle a secourues par ses prières et qu'elle a délivrées du démon par ses conseils, les élus qu'elle a dirigés dans le chemin de la vertu, ceux dont elle a aidé les bons desirs en leur enseignant la perfection, ceux qu'elle a sauvés de l'abîme du vice et conduits jusqu'au ciel, en les portant, pour ainsi dire, sur ses épaules, en souffrant, en priant pour le salut de leurs âmes? Oui, je dirai comme saint Jérôme parlant de sainte Paule. Si je pouvais m'exprimer par toutes les parties de mon corps, il me

serait impossible encore de dire les fruits de salut qu'a portés cette plante virginale cultivée par le Père céleste. J'ai vu souvent des milliers d'hommes et de femmes accourir du sommet des montagnes et des pays environnants, comme si une trompette mystérieuse les appelait : ils venaient la voir et l'entendre ; sa parole même était souvent inutile, sa présence suffisait pour convertir et pour inspirer la plus vive contrition ; tous pleuraient leurs péchés et venaient les accuser au tribunal de la pénitence. J'étais alors témoin de la vivacité de leur repentir ; et il était évident pour moi qu'une grâce surabondante agissait sur leurs cœurs ; et cela est arrivé non pas une ou deux fois, mais très-souvent.

22. Le souverain pontife Grégoire XI, consolé et réjoui du bien qui s'opérait dans ces âmes, nous a accordé, à moi et à deux de mes compagnons, les pouvoirs réservés aux évêques, pour absoudre tous ceux qui iraient trouver Catherine et qui voudraient se confesser. Aussi nous avons entendu de grands coupables souillés de toute espèce de crimes, qui ne s'étaient jamais confessés, ou qui ne l'avaient jamais fait dans les dispositions convenables. Nous restions quelquefois à jeun jusqu'au soir, et nous ne pouvions suffire à tous ceux qui se présentaient : j'avouerai à ma honte et à la gloire de Catherine que la foule était souvent si considérable, que j'en étais fatigué et découragé. Pour Catherine, elle n'interrompait pas sa prière, et se réjouissait de conquérir des âmes à Notre-Seigneur ; elle recommandait seulement à ceux qui l'accompagnaient

d'avoir soin de nous, qui tenions les filets qu'elle savait si bien remplir. Il est impossible de rendre la joie qui l'inondait alors ; ce que nous en voyions à l'extérieur nous remplissait nous-mêmes de tant de consolations, que nous oublions nos fatigues. Je ne m'étendrai pas davantage sur les miracles que Dieu a opérés pour le salut des âmes par l'intermédiaire de Catherine ; le lecteur aura peut-être trouvé ce chapitre un peu long : il est bien court cependant pour ce que j'avais à dire.

VIII

Guérisons miraculeuses obtenues par Catherine. — Mort et résurrection de sa mère. — Elle guérit de la peste le père Matthieu, le frère Saint, le B. Raymond et le frère Barthélemy de Saint-Dominique. — Jeune homme de Pise. — Femme blessée par la chute d'un plancher. — La tertiaire Gemmina. — Neri Landoccio et Étienne Maconi, à Gênes. — Jeanne de Capo à Florence. — Jeune enfant à Toulon.

1. Je vais rapporter une chose bien étonnante pour notre époque, et cependant bien facile pour Celui auquel rien n'est impossible. La mère de Catherine, Lapa, dont nous avons déjà parlé, était très-simple et très-bonne, mais très-peu tourmentée du désir des biens invisibles; aussi avait-elle une grande frayeur de quitter la vie. Après la perte de son mari, elle tomba elle-même malade, et son état donna bientôt de sérieuses inquiétudes. Catherine recourut, selon son habitude, à la prière, et supplia le Seigneur de vouloir bien secourir celle qui l'avait mise au jour et nourrie.

Il lui fut répondu que Lapa serait sauvée, si elle mourait alors, et qu'elle éviterait ainsi bien des épreuves qui la menaçaient. Catherine alla trouver sa mère, et lui fit les plus douces exhortations pour la préparer, si Dieu l'appelait à lui, à se soumettre avec joie à sa sainte volonté; mais Lapa, trop attachée aux choses de la terre, avait horreur de penser à les quitter; elle conjurait sa fille de demander à Notre-Seigneur sa guérison, et de ne pas lui parler de la mort.

2. L'épouse de Jésus-Christ voyait avec peine ces dispositions, et priait avec angoisse Notre-Seigneur de ne pas permettre que sa mère mourût avant d'être parfaitement soumise à sa volonté. Dieu cédait à la prière de Catherine; la maladie de Lapa augmentait, mais la mort la respectait toujours. Catherine s'entremettait entre Dieu et sa mère par ses prières et ses exhortations; elle suppliait Dieu de ne pas retirer du monde sa mère sans son consentement, elle exhortait sa mère à se soumettre au bon plaisir de Dieu; mais ses prières avaient plus d'action sur Dieu que ses exhortations sur l'esprit de la malade. Aussi Notre-Seigneur dit à son épouse : « Annonce à ta mère, qui ne veut pas mourir maintenant, qu'un jour viendra où elle souhaitera ardemment la mort sans pouvoir l'obtenir. » Je suis témoin, avec beaucoup d'autres, de l'accomplissement de cette prophétie. Lapa parvint à une extrême vieillesse, et eut tant à souffrir dans les choses et les personnes qu'elle aimait, qu'on l'entendait sans cesse dire : « Dieu a rivé mon âme à mon corps, pour qu'elle ne puisse pas s'en séparer. Combien ai-je déjà perdu d'en-

fants et de petits-enfants ! il n'y a que moi qui ne meurs pas , pour ressentir les douleurs et la mort de tous les autres. »

3. Le cœur de Lapa était tellement obstiné, qu'elle ne songeait pas au salut de son âme. Dieu parut alors refuser à son épouse ce qu'il lui avait d'abord accordé. Après avoir différé longtemps, comme elle l'avait demandé, la mort de sa mère, il permit, pour faire éclater davantage ses mérites, que Lapa mourût sans s'être confessée. Sa fille, en voyant ce malheur, s'adressa au Ciel, et s'écria en fondant en larmes : « Ah ! Seigneur mon Dieu, sont-ce là les promesses que vous m'avez faites, lorsque vous avez assuré qu'aucun des miens ne périrait ? Votre miséricorde ne s'était-elle pas engagée à ne retirer ma mère de ce monde que lorsqu'elle y consentirait ? et voilà qu'elle est morte sans avoir reçu les sacrements de l'Église ! Au nom de votre infinie Bonté, ne souffrez pas que mes espérances soient ainsi trompées. Je ne quitterai votre présence que quand vous m'aurez rendu ma mère. » Trois dames de Sienne dont nous donnerons les noms étaient alors présentes et entendirent ces paroles. Elles virent Lapa rendre le dernier soupir, et touchèrent son corps, qui ne donnait plus aucun signe de vie ; elles auraient tout préparé pour ses funérailles, si elles n'avaient pas attendu que Catherine eût fini sa prière. Ceux qui portaient le fils de la veuve de Naïm s'arrêtèrent, lorsque Notre-Seigneur toucha le brancard qu'ils portaient ; de même les personnes qui étaient présentes attendaient ce qu'obtiendrait Catherine et ce que ferait le Sauveur. Catherine

priaît toujours, et les cris de son âme pénétraient le ciel. Le Très-Haut voyait les angoisses de son cœur et les larmes humbles et ferventes qu'elle répandait devant lui. Le Dieu des miséricordes et des consolations l'exauça. Le corps de Lapa retrouva tout à coup le mouvement; la vie revint complètement, et elle reprit bientôt ses occupations ordinaires. Elle a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, au milieu des afflictions, des privations et des épreuves, ainsi que sa fille le lui avait annoncé de la part de Dieu.

4. Les témoins de ce miracle furent : Catherine Getti, Angelina Vannini, actuellement Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique, et Lysa, belle-sœur de Catherine et bru de Lapa; elles existent encore toutes, et sont à Sienne. Elles ont vu Lapa, qui était gravement malade depuis plusieurs jours, rendre le dernier soupir; son corps était sans mouvement. Sa fille priaît, et elles l'ont parfaitement entendue lorsqu'elle disait : « Seigneur, sont-ce les promesses que vous m'avez faites ? » Peu de temps après, le corps reprit la vie, et Lapa retrouva complètement l'usage de ses sens. Des milliers de personnes l'ont connue depuis cette époque. Tout ceci montre quel mérite Catherine avait devant Dieu, puisqu'elle pouvait préserver l'âme de son père du purgatoire, et rappeler à la vie le corps inanimé de sa mère. Ce miracle arriva au mois d'octobre de l'année 1370.

5. Voici maintenant un fait que je puis particulièrement attester. Il y a dix-sept ans, c'est-à-dire en 1373 ou 1374, l'obéissance religieuse me fit venir à Sienne,

où j'exerçai dans le couvent de mon Ordre les fonctions de lecteur. J'y servais Dieu bien lâchement, lorsque arriva la peste qui ravagea si souvent le monde à notre époque, mais qui a pesé surtout d'une manière épouvantable sur la ville de Sienne. La contagion frappait les hommes et les personnes de tout âge. Un jour, deux jours, trois jours au plus suffisaient pour succomber à ses atteintes. Aussi régnait-il partout la plus profonde terreur. Le zèle des âmes, qui est l'esprit de l'ordre de Saint-Dominique, me força de me dévouer au salut du prochain. Je visitais donc les malades, et j'allais surtout à Sainte-Marie de la Miséricorde. Le directeur de la maison était alors le père Matthieu, qui vit encore. Cet homme, d'une vie sainte et d'une grande réputation, était très-attaché à Catherine, et les vertus que le Ciel lui a accordées m'avaient inspiré pour lui la plus vive affection. J'avais coutume de le voir une fois par jour.

6. Un matin, après la messe conventuelle, je sortis pour visiter mes malades, et je passai à la maison de la Miséricorde, savoir s'il n'y avait pas dans l'établissement quelqu'un frappé de la peste. En entrant, je trouvai le père Matthieu, que les Frères portaient comme un mort, de l'église à sa chambre; son visage était pâle; ses forces l'avaient tellement abandonné, qu'il ne pouvait plus parler; il lui fut impossible de me répondre, lorsque je lui demandai ce qu'il souffrait. Je m'adressai alors à ceux qui l'accompagnaient, et je les questionnai sur ce qui était arrivé à mon ami. « Cette nuit, me dirent-ils, vers les onze heures, pendant qu'il

veillait près d'un malade, il s'est senti frappé de la peste; et en peu d'instants il est tombé dans une extrême faiblesse. » Je les suivis près du lit du malade; je me penchai vers lui, et quand il fut un peu reposé, il m'appela et se confessa, comme il le faisait souvent. Après lui avoir donné l'absolution, je lui demandai ce qu'il souffrait. « Je ressens, me dit-il, une affreuse douleur à l'aîne; on dirait que ma jambe se brise; je souffre aussi tellement de la tête, qu'elle me semble fendue en quatre morceaux. » Je lui tâtai alors le pouls, et je vis qu'il avait, en effet, une fièvre très-violente. Je recommandai à ceux qui le soignaient de montrer ses urines à son médecin, le docteur Senso, qui vit encore, et qui lui était très-attaché. J'allai lui rendre visite peu de temps après. Le médecin me déclara que mon ami était atteint de la peste, et que tous les symptômes annonçaient une mort prochaine. « Cette eau, me dit-il, dénote que le sang est enflammé dans le foie; c'est la contagion régnante, et je crains beaucoup que la maison de la Miséricorde ne soit bientôt privée de son directeur. » Je lui dis alors : « Est-ce que vous croyez que l'art de la médecine ne puisse essayer quelque remède? — Nous verrons la nuit prochaine, me répondit-il, si nous pouvons avec du suc de casse purifier ce sang; mais je n'ai guère d'espoir dans ce remède, le mal est trop avancé. »

7. Après cette réponse du médecin, je me retirai bien triste, et je me dirigeai vers la demeure du malade, en priant Dieu de vouloir conserver au monde un homme d'un si profitable exemple. Cependant Catherine

avait appris la maladie du père Matthieu, qu'elle aimait beaucoup, à cause de ses vertus; son cœur en fut ému, et elle se rendit à la hâte auprès de celui qu'elle ne voulait pas perdre. A peine entrée dans la chambre, elle lui cria : « Levez-vous, père Matthieu, levez-vous; ce n'est pas le moment de reposer mollement dans son lit. » Au même instant où elle prononçait ces paroles, la fièvre et les bubons de la peste disparurent; le père Matthieu se trouva sans aucune douleur, comme s'il n'avait pas été malade. La nature avait obéi à son Maître, qui lui avait commandé par la bouche de Catherine; et sa parole avait rendu à celui qui souffrait une santé parfaite. Le père Matthieu se levait tout joyeux, et bénissait le Seigneur de la vertu qu'il avait donnée à sa servante. Catherine se retirait pour éviter l'admiration des hommes; mais au moment où elle sortait de la maison, j'y entrais, ignorant ce qui s'était passé et croyant mon ami toujours malade. Dès que je la vis, le chagrin que j'avais me fit dire avec une certaine vivacité : « Ma mère, est-ce que vous laisserez mourir une personne qui nous est si chère et si utile? » Elle qui savait ce qu'elle avait fait, mais qui voulait le cacher par humilité, parut se fâcher de mes paroles. « Quel langage tenez-vous! me dit-elle : suis-je donc semblable à Dieu, pour délivrer un homme de la mort? » Mais moi, égaré par la douleur, je lui répliquai : « Dites cela à qui vous voudrez; quant à moi, qui connais vos secrets, je sais que vous obtenez de Dieu tout ce que vous lui demandez avec ferveur. » Elle inclina alors la tête et sourit un peu; puis elle

me regarda avec un visage joyeux en me disant : « Allons, ayez bon courage, il ne mourra pas cette fois. »

8. A ces mots, je bannis toute crainte; j'avais compris qu'elle avait obtenu quelque grâce du Ciel. Je la quittai, et je me rendis tout content près de mon malade, que je trouvai assis sur son lit et racontant à tout le monde le miracle que Catherine venait de faire. Je lui dis qu'elle venait de m'assurer qu'il ne mourrait pas de cette maladie. « Ignorez-vous, me répondit-il, ce qu'elle vient de faire à l'heure même? » Quand je lui eus dit que je l'ignorais, et qu'elle ne m'avait pas dit autre chose, il se leva tout surpris et tout joyeux, et me raconta ce que je viens d'écrire. Pour mieux constater le miracle, on met la table; le père Matthieu s'y assied avec nous; on sert des aliments qui ne conviennent guère à des malades, des légumes et des oignons crus : celui qui ne pouvait rien prendre un instant auparavant, en mange avec nous; il cause et il rit, tandis que le matin même il pouvait à peine prononcer une parole. Tous sont dans l'admiration et dans la joie; tous bénissent le Seigneur, qui leur fait une si grande grâce, et s'entretiennent à l'envi des mérites de la Sainte qui l'a obtenue. Ce miracle a eu aussi pour témoin frère Nicolas d'Andréa de Sienne, de l'ordre des Frères Prêcheurs; il vit encore, et il m'accompagnait ce jour-là. Ceux qui habitaient la maison, des élèves, des prêtres et plus de vingt personnes virent aussi tout ce que j'ai rapporté.

9. Ceux dont Dieu n'a pas touché le cœur diront

peut-être : Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme guérisse d'une maladie très-grave ? Cela n'arrive-t-il pas naturellement tous les jours ? Je leur répondrai en leur demandant pourquoi l'Évangéliste rapporte que Notre-Seigneur a guéri la belle-mère de Simon, qui souffrait beaucoup de la fièvre. Ne voit-on pas continuellement des hommes qui guérissent de fièvres violentes ? Pourquoi l'Évangéliste nous donne-t-il donc ce fait pour un miracle ? Que celui qui ne voit rien au delà de la lettre fasse attention à ce que l'écrivain sacré a voulu faire remarquer : « Il s'approcha d'elle, dit-il, il commanda à la fièvre, la fièvre la quitta ; et, se levant aussitôt, elle les servait ¹. » La preuve du miracle est que la fièvre disparut sur-le-champ, au seul commandement du Sauveur, et sans aucun remède naturel ; celle qui était depuis si longtemps malade et alitée se leva sans aucun secours extérieur. De même, dans ce que j'ai dit, il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas voir la vérité. Ce Dieu qui avait guéri la belle-mère de Simon habitait en Catherine ; elle ne s'approcha pas, mais de loin elle commanda à la fièvre et à la peste, et, sans remède comme sans retard, le père Matthieu fut délivré. Ouvrez donc les yeux de votre esprit ; ne soyez pas incrédule, mais fidèle.

10. Il y avait près de la maison de la Miséricorde une femme très-pieuse qui portait, si ma mémoire n'est pas infidèle, l'habit des Sœurs de la Pénitence de Saint-

¹ Stans super illam, imperavit feбри : et dimisit illam. Et surgens continuo, ministrabat illis. (Luc. iv, 39.)

Dominique : dans son admiration pour les vertus de Catherine, elle voulut se mettre à son service; elle suivait avec docilité ses conseils, s'édifiait de ses exemples et lui portait la vénération la plus profonde. Il arriva un jour que cette femme était chez elle, le plancher s'écroula tout à coup et l'entraîna dans sa chute : elle fut couverte de contusions; tout son corps n'était qu'une plaie. Les voisins accoururent la retirer du milieu des pierres et des poutres; on la croyait morte. Cependant, grâce à Dieu, on put la transporter sur son lit, où elle reprit peu à peu connaissance; mais ce fut pour horriblement souffrir. La douleur lui arrachait des larmes et des cris, et elle détaillait ce qu'elle endurait à ceux qui l'entouraient. On appela les médecins, et on fit tout ce qu'il était possible de faire; mais la pauvre malheureuse ne pouvait se remuer et souffrait le martyr dans tous ses membres.

11. Dès que Catherine l'apprit, son cœur s'émut de compassion pour celle qui était sa sœur et qui s'était faite sa servante. Elle alla sur-le-champ la visiter, et l'exhorter à la patience par ses saintes paroles. Lorsqu'elle la vit tant souffrir, elle se mit à toucher, comme pour la soulager, les endroits dont elle se plaignait : la malade y consentait volontiers, parce qu'elle savait que ces mains bénies ne pouvaient lui faire que du bien. Aussitôt que Catherine touchait une place, la douleur en disparaissait : aussi la malade lui indiquait les autres endroits où elle souffrait, pour qu'elle y appliquât le même remède; et Catherine s'y prêtait si bien, qu'elle finit par complètement la guérir. A mesure que sa main

virginale parcourait ce corps brisé, la douleur en disparaissait, et la malade, qui ne pouvait remuer aucun de ses membres, retrouvait peu à peu toute la liberté de ses mouvements : elle garda le silence tant que Catherine fut présente, pour ne pas alarmer son humilité; mais ensuite elle dit aux médecins et aux voisins qui l'entouraient : « Catherine, la fille de Lapa, m'a guérie en me touchant. » Tous furent dans l'admiration et rendirent gloire à Dieu : car il fallait bien reconnaître que cette guérison ne pouvait venir que d'une vertu divine. C'est sur le témoignage des autres que j'ai rapporté ce miracle, parce que, quand il fut fait, je ne connaissais pas encore Catherine, et je n'habitais pas même la ville de Sienne.

12. Durant la peste dont nous avons parlé, un ermite qu'on appelait Saint, et qui l'était en effet, fut atteint de la contagion. Dès que Catherine l'apprit, elle le fit transporter, de la cellule qu'il habitait, hors de Sienne, à la maison de la Miséricorde; elle vint le visiter avec ses compagnes, et veilla à ce qu'il eût tous les soins qui étaient nécessaires. Elle s'approcha de lui et lui dit tout bas : « Ne craignez rien; quelque malade que vous soyez, vous ne mourrez pas cette fois. » Mais elle ne nous dit rien de semblable, lorsque nous lui demandâmes de prier pour sa guérison. Elle parut, au contraire, craindre, comme nous, sa mort; et nous étions bien tristes, parce que nous étions très-affectionnés à ce saint homme. Le mal faisait des progrès d'heure en heure, et nous commençons à désespérer du salut du corps, pour ne penser qu'à celui de l'âme. Les forces

physiques semblaient complètement éteintes, et nous attendions son dernier soupir. Catherine vint et dit encore à l'oreille du malade : « Ne craignez rien, vous ne mourrez pas. » Celui-ci, qui paraissait n'avoir plus sa connaissance, la comprit fort bien, et crut plus à sa parole qu'à la mort dont il sentait la présence. Et, en effet, la parole de Catherine triompha des lois de la nature, et la vertu divine, plus puissante que tous les remèdes, sauva le moribond contre toute espérance.

13. Nous préparions déjà ses funérailles, et plusieurs jours s'écoulèrent sans amélioration. Catherine arriva, et dit à l'oreille du malade : « Je vous commande, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ne pas mourir. » Aussitôt la vie et les forces revinrent. Le saint homme se leva de son lit et demanda à manger. Quelques instants avaient suffi pour le complètement guérir. C'est lui qui nous rapporta ce que Catherine lui avait dit, et comment il avait senti qu'une vertu divine avait retenu son âme qui voulait s'échapper. Il affirmait qu'il n'avait été guéri par aucune cause naturelle, et il pensait que ce miracle était aussi grand que s'il eût ressuscité. Sa sainteté et sa sagesse doivent faire accepter son témoignage : pendant près de trente-six ans, il a mené dans la ville de Sienne une vie d'anachorète, et ses vertus lui attirèrent la vénération de tous ceux qui l'ont connu.

14. J'ai parlé des autres; je ne dois pas passer sous silence ce que Catherine a fait pour moi. Lorsque la peste ravagea la ville de Sienne, je pris la résolution de

sacrifier ma vie au salut des âmes, et de n'éviter aucun pestiféré. Il est certain que leur mal est contagieux ; mais je savais que Notre-Seigneur Jésus-Christ est plus puissant que Galien, et que la Grâce est supérieure à la Nature. Je voyais aussi que beaucoup avaient pris la fuite, et que les mourants allaient rester sans secours. Et comme la bienheureuse Catherine m'avait appris que la charité nous oblige à aimer plus l'âme de notre prochain que notre propre corps, je voulus assister autant de malades que je le pouvais ; et c'est ce que j'ai fait avec la grâce de Dieu. J'étais presque seul dans cette grande ville, et j'avais à peine le temps de prendre un peu de nourriture et de sommeil. Une nuit que je me reposais et que je voulais me lever pour réciter l'office, je sentis une violente douleur à l'aîne. J'y portai la main, et je reconnus l'enflure qui indiquait la peste. Effrayé de cette découverte, je n'osai pas me lever ; je me mis à songer sérieusement à la mort. Je désirais qu'il fit jour, pour pouvoir aller trouver Catherine avant que le mal fit plus de progrès. La fièvre et les douleurs de tête me prirent bientôt ; mes craintes augmentèrent. J'eus cependant assez de force pour faire mes prières. Quand le matin fut venu, je me trainai, avec mon compagnon, jusqu'à la maison de Catherine ; mais elle était absente, elle avait déjà été visiter un malade. Je me décidai à l'attendre, et, comme je ne pouvais plus me soutenir, je fus obligé de me coucher sur un lit qui était là. Je priai les personnes de la maison de ne pas tarder à l'envoyer chercher.

15. Quand elle fut arrivée et qu'elle sut combien je

7*

souffrais, elle s'agenouilla près de mon lit, posa sa main sur mon front et se mit à prier intérieurement, selon son usage : je la vis alors entrer en extase, et je pensai qu'il allait en résulter quelque bien pour mon âme et pour mon corps. Elle était ainsi depuis une demi-heure à peu près, lorsque je sentis un mouvement général dans tous mes membres. Je fus persuadé que j'allais avoir des vomissements, comme beaucoup de ceux que j'ai vu mourir; mais j'étais dans l'erreur. Il me sembla que, de toutes les extrémités de mon corps, quelque chose sortait avec violence : je commençai à éprouver une amélioration qui augmentait à chaque instant. Avant que Catherine eût retrouvé l'usage de ses sens, j'étais complètement guéri : il me restait seulement une certaine faiblesse, comme preuve de mon mal ou comme effet de mon peu de foi. Catherine, sachant qu'elle avait obtenu de son Époux la grâce qu'elle demandait, revint à elle et me fit préparer la nourriture ordinaire des malades. Quand je l'eus prise de ses mains virginales, elle m'ordonna de dormir un peu; j'obéis, et en m'éveillant je me trouvai aussi dispos que si rien ne m'était arrivé. Elle me dit alors : « Allez maintenant travailler au salut des âmes, et rendez grâces au Tout-Puissant qui vous a délivré de ce danger. » Je retournai, en effet, à mes fatigues habituelles, glorifiant le Seigneur qui avait donné une telle puissance à sa fidèle épouse.

16. A la même époque, Catherine opéra un miracle pour le frère Barthélemy de Saint-Dominique de Sienne, qui est mon ami et qui gouverne maintenant la province

romaine; et ce miracle fut plus remarquable, parce que ce religieux avait été plus longtemps et plus gravement malade de la peste. Je suis obligé, pour n'être pas trop long, de passer sous silence beaucoup d'autres guérisons obtenues par la servante du Seigneur, non-seulement pendant la peste et à Sienne, mais à une autre époque et ailleurs. J'en citerai seulement encore quelques-unes pour contenter le lecteur.

17. Lorsque la contagion fut passée à Sienne, beaucoup de personnes, mais surtout les Sœurs d'un couvent de Pise, ayant entendu célébrer les louanges de Catherine, eurent le plus vif désir de la voir et de profiter de ses enseignements. On la supplia donc de se rendre à Pise, en lui promettant, pour l'attirer, que sa présence serait profitable à bien des âmes ¹. Catherine n'aimait pas les voyages; mais elle eut recours à son divin Époux, et s'en remit humblement à sa décision: elle avait consulté ceux qui l'entouraient, et leurs avis avaient été partagés. Quelques jours après, Notre-Seigneur lui apparut, et lui ordonna de céder aux vœux de ses serviteurs et de ses servantes, qui l'attendaient dans la ville de Pise. « Mon nom, dit-il, sera grandement glorifié par ce voyage, et les âmes en retireront beaucoup de fruits, selon la promesse que je t'ai faite, lorsque ton âme, séparée de ton corps, lui fut de nouveau réunie. » Catherine, obéissante, vint me faire connaître la volonté de Dieu, et se rendit sur-le-champ à Pise. Je l'accompagnai avec plusieurs Pères de mon Ordre, pour en-

¹ Lettre LXXVI.

tendre les confessions. Beaucoup de ceux qui venaient la trouver avaient le cœur touché par ses ferventes paroles ; et Catherine, pour que le démon ne lui reprît pas ses conquêtes , leur ordonnait de s'adresser sur-le-champ à un confesseur et de recevoir sans retard le sacrement de Pénitence. Et comme l'absence d'un confesseur empêchait quelquefois de le faire, elle aimait à en avoir toujours à sa disposition. Aussi le souverain pontife Grégoire XI, d'heureuse mémoire, nous accorda-t-il, à moi et à deux de mes compagnons, les pouvoirs réservés aux évêques, pour absoudre tous ceux que Catherine déciderait à s'approcher du tribunal de la Pénitence.

18. Quand nous fûmes arrivés à Pise, Catherine reçut l'hospitalité d'un habitant nommé Gérard Buonconti. Son hôte amena un jour un jeune homme d'une vingtaine d'années, et le lui présenta en la conjurant de vouloir bien prier pour sa santé. Il lui dit que, depuis dix-huit mois, les fièvres ne l'avaient pas quitté ; et, quoiqu'il ne les eût pas en ce moment, elles avaient été si violentes, que sa santé était complètement ruinée, malgré tous les efforts de la médecine. Sa figure, maigre et pâle, le témoignait du reste assez. Catherine, émue de compassion, demanda au jeune homme depuis combien de temps il s'était confessé. Sur sa réponse qu'il y avait plusieurs années : « Dieu, lui dit-elle, vous a envoyé cette affliction parce que vous êtes resté si longtemps sans purifier votre âme dans le sacrement de Pénitence. Allez donc, mon cher fils, vous confesser ; allez vomir la corruption du péché qui empoisonne votre

corps. » Elle fit alors appeler le frère Thomas, son premier confesseur, et lui confia ce malade pour qu'il entendit sa confession et lui donnât l'absolution. Lorsqu'il eut terminé, le malade revint vers Catherine, qui lui dit, en mettant la main sur son épaule : « Allez, mon fils, avec la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ; je ne veux plus que vous ayez la fièvre. » Et il arriva comme elle avait dit : à partir de cet instant le jeune homme n'eut plus aucun mouvement de fièvre. En Catherine résidait la vertu de Celui dont il est écrit : « Il a parlé, et les choses ont été faites; il a commandé, et tout est sorti du néant ¹. » Quelque temps après, le jeune homme vint remercier celle qui l'avait guéri, et il nous assura qu'il n'avait pas eu depuis la moindre indisposition.

19. J'ai été témoin de ce fait, et je puis dire avec saint Jean : « Celui qui a vu en rend témoignage ². » Il y avait aussi avec moi l'hôte de Catherine, sa mère et toutes les personnes de la maison, frère Thomas, confesseur de Catherine et du malade, frère Barthélemy de Saint-Dominique et toutes les pieuses femmes de Sienne qui avaient accompagné Catherine. Le jeune homme qui avait été guéri publia par toute la ville le miracle; et quand je passai à Pise, plusieurs années après, il vint me voir, et j'eus peine à le reconnaître, tant il était fort et bien portant. Il raconta devant ceux qui étaient avec moi ce qui lui était arrivé, et il en attribuait la gloire à Dieu et à sa fidèle servante.

¹ Ipse mandavit, et creata sunt. (Psalm. xxxii, 9.)

² Qui vidit, testimonium perhibuit. (Joan. xix, 35.)

20. Un miracle semblable à celui-ci avait déjà eu lieu à Sienne ; la maladie seulement était plus dangereuse. Une Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique , qu'on appelait Gemmina , était attachée à Catherine : elle eut une esquinancie à la suite d'un rhume de cerveau qu'elle avait négligé ; le mal avait fait tant de progrès , que les remèdes à employer ne pouvaient plus la guérir : la gorge était tellement enflammée, qu'elle courait risque d'étouffer. Dans cette position , elle fit un grand effort sur elle-même et alla trouver Catherine. Dès qu'elle la vit, elle lui dit comme elle put : « Ma mère, je vais mourir, si vous ne venez pas à mon secours. » Notre bienheureuse eut compassion de cette pauvre Sœur, qui pouvait à peine respirer. Pleine d'une sainte confiance, elle appliqua la main à sa gorge, y fit le signe de la Croix, et la douleur disparut sur-le-champ : celle qui était venue souffrante et avec tant de peine, s'en retourna parfaitement guérie. Dans sa joie et sa reconnaissance, elle alla trouver frère Thomas et lui raconta ce qui venait d'arriver ; celui-ci l'écrivit, et c'est dans ses cahiers que j'ai pris tout ce que je viens de dire.

21. Quand le souverain pontife Grégoire XI quitta le séjour d'Avignon pour retourner à Rome, Catherine arriva à Gênes avant lui, et s'y arrêta pour l'attendre : nous restâmes à Gênes plus d'un mois. Il y avait avec nous deux jeunes Siennois très-pieux, qui vivent encore : le premier se nomme Neri de Landoccio de Pagliaresi ; il a méprisé le monde et ses vanités, et il se sanctifie dans la solitude ; l'autre était Étienne Corrado Maconi. Catherine, au moment de quitter la terre pour

le ciel, lui ordonna d'entrer dans l'ordre des Chartreux; et la grâce de Dieu l'y a si bien accompagné, qu'il dirige maintenant en Italie une grande partie de son Ordre, par ses visites, ses enseignements et ses exemples. Il a été successivement à la tête de plusieurs monastères, et il est maintenant prieur de la chartreuse de Milan. Ils ont été tous les deux témoins comme moi de la plus grande partie des miracles rapportés dans cette seconde partie; mais c'est sur eux-mêmes que la puissance divine s'est manifestée par le moyen de la bienheureuse Catherine, dans la ville de Gênes.

22. Pendant que nous y étions, Neri fut pris d'un mal qui le faisait horriblement souffrir et qui nous incommodait aussi beaucoup. Des douleurs d'entrailles, qui le tourmentaient nuit et jour, lui arrachaient sans cesse des cris et des gémissements : il ne pouvait rester dans son lit ni marcher; il se traînait sur les mains et sur les genoux, à travers la chambre où d'autres personnes couchaient, et il irritait son mal au lieu de l'apaiser. Catherine apprit ce qui se passait, et parut émue de compassion; elle me dit d'appeler des médecins et de faire les remèdes qu'ils prescriraient. J'obéis avec empressement. J'appelai deux médecins, dont on suivit fidèlement les ordonnances; mais le malade, au lieu d'être soulagé, souffrait davantage. Il en était ainsi, je pense, parce que Dieu voulait faire paraître d'une manière plus admirable la puissance de son épouse. Les médecins, voyant l'inutilité de leurs remèdes, me dirent qu'ils n'avaient plus aucun espoir de sauver le malade.

23. Quand je rapportai cette nouvelle aux religieux et aux personnes qui étaient à table avec moi, Étienne Maconi quitta le repas, le cœur plein de tristesse, et courut à la chambre de Catherine. Il se jeta à ses pieds en fondant en larmes, et la conjura de ne pas permettre que son frère et son compagnon dans le voyage qu'il avait entrepris pour Dieu et pour elle, mourût loin de son pays et fût enseveli dans une terre étrangère. Catherine, tout émue, lui dit avec une affection maternelle : « Pourquoi, mon fils, vous troubler et vous plaindre ? Si Dieu veut récompenser de ses travaux votre frère Neri, vous ne devez pas vous en affliger ; vous devez, au contraire, vous en réjouir. » Mais Étienne disait : « Très-douce mère, je vous en conjure, écoutez ma prière, secourez-le ; je sais bien que vous le pouvez, si vous le voulez. » Et Catherine, ne pouvant cacher sa tendresse, répondait : « Je vous exhortais seulement à vous conformer à la volonté de Dieu ; mais puisque je vous vois si triste, quand j'irai demain à la messe pour communier, rappelez-moi votre demande, et je vous promets de prier Dieu comme vous le désirez ; il faudra prier vous-même pour qu'il m'exauce. » Étienne, tout joyeux de cette promesse, ne manqua pas, le lendemain matin, de se présenter à Catherine, au moment où elle allait à la messe ; il s'agenouilla humblement et lui dit : « Ma mère, je vous supplie de ne pas tromper mon attente. » Catherine communia à la messe, et resta comme à l'ordinaire longtemps en extase. Quand elle eut repris l'usage de ses sens, elle sourit à Étienne qui attendait à ses côtés, et elle lui dit :

« Vous avez la grâce que vous demandez. » Étienne lui dit : « Ma mère, est-ce que Neri sera sauvé ? — Assurément il sera sauvé, répondit-elle, puisque le Seigneur veut bien nous le rendre. » Étienne courut alors bien vite près du malade lui porter la joie de ses espérances. Les médecins arrivèrent ensuite, et, après avoir recommencé leurs observations, se mirent à dire entre eux que celui qu'ils avaient condamné pourrait bien en réchapper. En effet, selon la promesse de Catherine, la convalescence commença, et la guérison fut bientôt parfaite.

24. Mais Étienne Maconi, abattu par les fatigues et le chagrin qu'il avait eus à l'occasion de la maladie de Neri, fut atteint d'une fièvre violente accompagnée de vomissements et de grandes douleurs de tête. Il garda le lit, et, comme il était aimé de tout le monde, nous l'assistions et nous cherchions à le consoler. Lorsque la bienheureuse Catherine connut son état, elle en fut affligée; elle vint le visiter elle-même et l'interrogea sur son mal. Sentant à ses mains qu'il avait une fièvre violente, elle lui dit avec autorité : « Je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de n'avoir plus cette fièvre. » Chose admirable! la nature obéit à cette parole, comme si le Créateur de toute chose l'avait prononcée du haut du ciel. Sans employer aucun remède et avant que Catherine se fût éloignée de son lit, Étienne fut complètement délivré de la fièvre. Nous étions tous heureux de l'ami qui nous était rendu, et nous remercions Dieu de nous avoir si promptement manifesté sa puissance¹. »

¹ Voir la lettre du B. Étienne Maconi.

25. A ces deux miracles j'en joindrai un troisième, dont je n'ai pas été témoin parce que j'étais absent; mais celle pour qui il a été fait vit encore, et me l'a rapporté elle-même. Les autres compagnes de Catherine qui vivent encore peuvent en rendre aussi témoignage. Cette Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique était de Sienne, mais n'y habitait pas : elle s'appelait Jeanne de Capo. Lorsque le souverain pontife Grégoire XI fut retourné à Rome, il envoya Catherine à Florence pour y rétablir la paix et réconcilier le Père commun des fidèles avec ses enfants révoltés. Catherine réussit, comme je le dirai dans un chapitre spécial; mais le serpent infernal qui fait naître et entretient la discorde, parce qu'il est ennemi de l'unité, excita dans la ville une sédition contre l'épouse de Jésus-Christ qui travaillait à la paix. Ses amis et ceux qui l'accompagnaient lui conseillaient de se retirer pendant quelque temps, et de laisser passer cette tempête. Elle, toujours humble et prudente, se rendit à leurs raisons; mais elle dit que Dieu lui défendait de quitter le territoire de la ville tant que la paix et la concorde ne se seraient pas conclues entre le Souverain Pontife et le peuple de Florence.

26. Catherine se préparait donc à sortir et à se retirer dans les environs; mais il se trouva que Jeanne était gravement indisposée : un de ses pieds était très-enflé, et la douleur lui causait une fièvre violente qui l'empêchait de partir. Catherine ne voulait pas la laisser seule, exposée aux mauvais traitements des impies, et elle eut recours à la prière; elle supplia son Époux de vouloir bien l'assister dans cette circonstance : le Sei-

gneur très-clément ne laissa pas longtemps sa chère épouse dans la peine. Pendant qu'elle priait, un doux sommeil s'empara de la malade, et quand elle se réveilla, elle se trouva parfaitement guérie, sans ressentir aucune suite de son mal. Elle se leva, et, quand le jour fut venu, elle se mit en route avec tout le monde; ses compagnes, qui l'avaient vue souffrir, étaient dans l'étonnement, et remerciaient Dieu de ce qu'il avait fait pour elle.

27. A ce miracle j'en joindrai un autre opéré à Toulon, en Provence. Nous étions descendus dans une hôtellerie de cette ville, à l'époque du retour de Grégoire XI à Rome. Catherine s'était retirée, comme à l'ordinaire, dans sa chambre; nous n'avions pas parlé d'elle, mais les pierres semblaient crier qu'elle était arrivée. Les femmes d'abord, les hommes ensuite, vinrent à notre demeure, et demandèrent où était la Sainte qui revenait de la cour pontificale. L'hôtelier le leur ayant dit, il nous fut impossible d'arrêter la foule, et il fallut permettre au moins aux femmes d'entrer. Une d'entre elles avait apporté un enfant dont le corps et le ventre surtout étaient si enflés, qu'il faisait pitié à voir. Les personnes présentes demandaient que Catherine voulût bien seulement le prendre un instant dans ses bras. Catherine refusait, pour fuir l'admiration des hommes; mais enfin, vaincue par la compassion, elle consentit à ce qui lui était demandé avec tant de foi. A peine l'enfant était-il en ses mains virginales, que l'air qui remplissait son corps s'échappa; l'enflure disparut aux yeux de tous les assistants, et le petit malade fut

parfaitement guéri. Je n'étais pas présent quand ce miracle se fit ; mais il était si évident et si bien constaté, que l'évêque de la ville m'envoya chercher, et en me le racontant, il m'apprit que cet enfant était le neveu de son vicaire ; il me pria de lui procurer une entrevue avec Catherine.

Notre-Seigneur Jésus-Christ opéra beaucoup d'autres guérisons miraculeuses par l'intermédiaire de la bienheureuse Catherine ; il m'a été impossible de les consigner toutes dans ce livre, mais j'en ai rapporté quelques-unes qui suffiront pour prouver combien résidait et agissait en elle Jésus, Fils de Dieu et de Marie. La délivrance de ceux que tourmentaient les démons se rattache aux guérisons des corps ; mais comme ce chapitre est assez long, et que Catherine a eu pour ces malheureux une grâce toute spéciale, je traiterai ce sujet séparément.

IX

Démons chassés par Catherine. — La jeune Laurence délivrée.
— Possédée de la Roche, chez la comtesse de Salimbeni.

1. Le divin Époux ne cessait pas, comme on vient de le voir, de manifester au dehors les grâces dont il comblait intérieurement son épouse. Le feu qu'on porte dans son sein ne peut rester caché, et l'arbre qui est planté aux bords des eaux courantes porte toujours son fruit dans sa saison. La vertu de Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ lui-même habitait le cœur de Catherine et y montrait, tous les jours de plus en plus, sa présence, non-seulement en obtenant pour les pécheurs la conversion de leurs âmes, et pour les malades la guérison et la résurrection de leurs corps, mais en commandant aux mauvais esprits, et en les chassant de ceux qu'ils possédaient. Ainsi, au nom de Notre-Seigneur, qui résidait en elle, tout s'inclinait, au ciel, sur la terre et dans les enfers.

2. Il y avait à Sienne un homme nommé Ser Michel de Monaldo; c'était un notaire très-habile; je l'ai vu plus de cent fois, et c'est de sa bouche même que je tiens ce que je vais rapporter. Étant avancé en âge, et ayant eu deux filles de son mariage, il prit la résolution, avec le consentement de sa femme, de se consacrer entièrement au service de Dieu et d'offrir à Notre-Seigneur la virginité de ses enfants. Il s'adressa donc à un monastère établi dans la ville sous l'invocation de saint Jean-Baptiste; il confia ses filles aux religieuses qui l'habitaient, leur donna sa fortune, et se logea avec sa femme en dehors de la clôture, pour gouverner les affaires temporelles du couvent. Cet arrangement durait depuis quelque temps, lorsque, par un juste mais incompréhensible jugement de Dieu, une des filles de Ser Michel qu'on nommait Laurence, et qui pouvait avoir huit ans, fut possédée du démon : l'ennemi du salut la tourmentait cruellement et troublait la paix de tout le monastère. Les sœurs, ne pouvant plus garder cette enfant, obligèrent Ser Michel à la reprendre. Quand elle fut sortie, le démon ne cessa pas de manifester sa présence d'une manière extraordinaire. Il parlait latin par sa bouchè, quoiqu'elle n'eût aucune notion de cette langue; il répondait aux questions les plus difficiles, et faisait connaître les péchés et les secrets d'un grand nombre de personnes; enfin il était évident à tout le monde que Dieu permettait au démon, pour une raison ignorée des hommes, de tourmenter cette pauvre innocente.

3. Ses parents étaient dans la désolation et cher-

chaient tous les moyens de la délivrer; ils la conduisaient visiter les reliques des saints dont les mérites pouvaient mettre en fuite l'esprit malin. Ils avaient surtout confiance dans l'intercession du bienheureux Ambroise, de l'ordre des Frères Prêcheurs, que Dieu glorifie depuis plus de cent ans par un grand nombre de miracles, et qui a surtout une puissance particulière pour chasser les démons; sa chape ou son scapulaire, que l'on conserve encore, suffisent souvent pour délivrer les possédés qu'on en revêt¹ : j'en ai été témoin plusieurs fois moi-même. Les parents de la petite Laurence la conduisirent à l'église des Frères Prêcheurs, la placèrent sur le tombeau du Bienheureux, lui mirent ses habits, et demandèrent avec ferveur à Dieu sa délivrance; mais ils ne furent point exaucés. Ce n'était pas sans doute pour punir l'enfant, qui n'avait pas péché, ni ses parents, que j'ai toujours vus mener une vie exemplaire; mais Dieu le permit, je pense, pour glorifier davantage sa fidèle servante. Le bienheureux Ambroise, qui jouissait déjà de la béatitude, voulut laisser l'honneur du miracle à Catherine, qui continuait encore son pèlerinage, afin de faire connaître aux fidèles sa vertu, même avant sa mort. Plusieurs personnes qui connaissaient Catherine conseillèrent aux parents de Laurence de la lui présenter; mais lorsqu'ils voulurent le faire, Catherine répondit: « Hélas! je suis tourmentée moi-même tous les jours par les démons; comment

¹ Le B. Ambroise Sansedoni, protecteur de la ville de Sienne, mort en 1286.

voulez-vous que j'en délivre les autres ? » Et comme elle ne pouvait s'échapper par la porte sans rencontrer ceux qui étaient venus, elle se sauva par un grenier, et se cacha si bien qu'on ne put jamais la trouver. Les parents de Laurence se retirèrent sans avoir rien obtenu ; mais cette preuve d'humilité et cette fuite de l'estime des hommes leur inspirèrent encore plus de confiance dans sa sainteté, et leur firent demander avec plus d'ardeur son secours.

4. Comme ils ne pouvaient parvenir jusqu'à elle parce qu'elle avait défendu à toutes ses compagnes de lui parler de cette affaire, ils recoururent au frère Thomas, son confesseur, auquel ils savaient que Catherine était soumise en tout. Ils lui exposèrent leur malheur, et le supplièrent d'obliger Catherine, au nom de la sainte obéissance, à les assister dans cette affliction. Frère Thomas avait grande compassion de leur peine, mais il savait que son autorité n'allait pas jusqu'à obliger Catherine de faire des miracles ; et, comme il craignait son humilité, il se servit du moyen suivant : il vint un soir, pendant que Catherine était absente ; il conduisit la petite possédée dans son oratoire, et dit à une de ses compagnes qui restait à la maison : « Dites à Catherine, quand elle reviendra, que je lui commande, au nom de l'obéissance, de permettre à cette enfant de rester ici pendant la nuit et de la garder avec elle jusqu'au matin. » Catherine revint peu de temps après, et trouva la petite Laurence dans sa chambre. Elle reconnut qu'elle était possédée du démon, et soupçonna que c'était elle qu'elle n'avait pas voulu voir. Elle dit à sa

compagne : « Qui a amené cette jeune fille ici ? » Et quand elle eut appris l'ordre que lui donnait son confesseur, elle vit qu'il n'y avait plus moyen de fuir ; elle eut recours alors à la prière, et força l'enfant à se mettre à genoux pour prier avec elle. Toute la nuit se passa à combattre ainsi l'ennemi dans une sainte veille : avant que le jour parût, le démon, malgré sa résistance, était vaincu par la vertu divine ; et l'enfant, délivrée, ne ressentait aucun mal. Le matin, dès qu'Alessia, la compagne de Catherine, l'eut appris, elle alla dire à son confesseur que Laurence n'était plus possédée du démon. Frère Thomas se rendit aussitôt avec les parents de l'enfant chez Catherine ; ils trouvèrent Laurence complètement guérie, et remercièrent, en versant des larmes de joie, Dieu et celle dont il avait bien voulu se servir. Ils voulaient ramener leur enfant chez eux ; mais Catherine, qui savait d'en haut ce qui devait arriver, leur dit : « Laissez encore quelques jours cette enfant avec nous, parce que cela est nécessaire à son salut. » Ils acceptèrent cette proposition avec empressement, et se retirèrent dans une grande joie.

5. Catherine mit ce temps à profit pour donner à Laurence de saints conseils : elle lui apprit par ses exemples et ses paroles à prier souvent et avec ferveur, et lui défendit de sortir de la maison, sous aucun prétexte, jusqu'au moment où ses parents viendraient la chercher. L'enfant obéit, et se montrait tous les jours de mieux en mieux disposée : la maison où elle restait n'était pas celle de Catherine, mais celle de sa compagne Alessia, qui n'en était pas très-éloignée. Il arriva que Catherine

demeura tout un jour chez elle avec Alessia : elles avaient laissé la petite Laurence à la garde d'une servante. Lorsque le soleil fut couché, et que la nuit commençait à venir, Catherine appela tout à coup Alessia, et lui dit de prendre sur-le-champ son manteau, parce qu'elle voulait aller rejoindre l'enfant qui leur avait été confiée. Celle-ci lui fit remarquer qu'il n'était pas convenable pour des femmes de sortir à cette heure; mais Catherine répondit : « Allons vite, parce que le loup infernal vient de saisir encore la brebis que nous lui avons arrachée. » Elle se mit aussitôt en route avec Alessia. Lorsqu'elles arrivèrent à la maison, elles trouvèrent Laurence furieuse, le visage tout bouleversé et tout enflammé. « Ah ! maudit serpent, s'écria Catherine, tu as osé entrer de nouveau dans cette innocente enfant; mais j'ai foi en Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Époux; tu seras chassé encore et tu ne reviendras plus. » En disant ces mots, elle entraîna l'enfant dans l'endroit où se faisaient les prières; et, après quelques instants, elle la ramena parfaitement délivrée, et recommanda de lui faire prendre du repos. Quand le matin fut venu, elle envoya chercher ses parents et leur dit : « Vous pouvez maintenant reprendre votre fille en toute assurance; elle ne sera plus tourmentée désormais. » La prophétie s'est accomplie jusqu'à ce jour; Laurence est retournée à son monastère, et elle sert Dieu dans la paix depuis plus de seize ans.

6. J'ai pour témoins de ce miracle frère Thomas, qui me l'a raconté, Alessia et le notaire Michel, qui vénérât notre Bienheureuse comme un ange de Dieu, et ne

pouvait raconter la délivrance de sa fille sans répandre des larmes. Comme je voulais connaître plus à fond ce qui s'était passé, j'interrogeai Catherine elle-même, et je lui demandai comment le démon avait eu l'audace de résister à la puissance des reliques et de l'exorcisme. Elle me répondit que le mauvais esprit avait été si opiniâtre, qu'il lui avait fallu disputer avec lui jusqu'à la quatrième heure de la nuit : elle lui ordonnait de sortir de la part du Sauveur, et il s'y refusait toujours obstinément. Après cette lutte prolongée, le démon, se voyant sur le point d'être chassé, lui dit : « Si je sors d'ici, j'entrerai en toi. » Catherine lui répondit : « Si Dieu le permet ; car je sais que tu ne peux rien faire sans sa permission ; et moi, je me garderai de m'opposer en la moindre chose à sa sainte volonté. » Alors l'esprit d'orgueil, terrassé par ce trait d'humilité sincère, perdit tout le pouvoir qu'il avait sur cette enfant ; il la tenait cependant à la gorge et la lui faisait enfler : Catherine approcha sa main de son cou, y fit avec foi le signe de la Rédemption, et à l'instant même sa dernière étreinte cessa.

7. Voici maintenant un autre miracle, qui montrera mieux encore à quel degré la bienheureuse Catherine avait reçu de Dieu la puissance de chasser les démons. Je n'étais pas présent, parce qu'elle-même m'avait envoyé auprès du Vicaire de Jésus-Christ, le pape Grégoire XI, pour quelques affaires de l'Église ; mais le frère Saint, l'ermite dont j'ai raconté plus haut la guérison, Alessia, dont je viens de parler, et d'autres personnes qui l'accompagnaient, sont mes témoins. Voici

ce qui s'est passé : Catherine était allée avec la noble et vénérable dame Bianchina, veuve de Jean Agnolino Salimbeni, dans un château appelé la Roche, où j'avais passé plusieurs semaines avec elle; une femme de ce château fut saisie du démon, qui la tourmentait horriblement. Lorsque la dame Bianchina le sut, elle en eut compassion, et désirait voir Catherine secourir cette malheureuse; mais elle connaissait son humilité et son chagrin quand on lui parlait de semblables choses. Ayant pris conseil de ses compagnes, elle fit conduire la possédée en présence de Catherine, pour que sa vue inspirât sa charité et l'excitât à la délivrer. Quand on l'amena, notre Bienheureuse travaillait à réconcilier deux ennemis qui se faisaient la guerre, et elle se disposait à aller dans le voisinage pour terminer la paix. Dès quelle vit la possédée qu'on lui amenait, elle comprit qu'il lui était impossible de l'éviter, et elle en exprima sa peine à la dame Bianchina. « Que Dieu vous pardonne, lui dit-elle, Madame, qu'avez-vous fait? Ne savez-vous pas que moi-même je suis souvent tourmentée par les démons? comment m'exposer à eux, en m'amenant ceux qui en sont possédés? » Puis elle se tourna vers la démoniaque, en disant : « Toi, maudit, qui voudrais empêcher cette réconciliation, pose ici la tête, et attends-moi jusqu'à mon retour. »

8. A cette parole, la femme possédée posa docilement la tête sur la poitrine du frère Saint, comme Catherine le lui avait ordonné, et la Bienheureuse alla terminer la bonne œuvre qu'elle avait commencée. Le démon criait par la bouche de la possédée : « Pourquoi me re-

tenez-vous ici ? Laissez-moi sortir, je vous en prie ; car je suis trop cruellement tourmenté. » Les assistants répondaient : « Pourquoi ne sors-tu pas ? la porte est ouverte. » Et le mauvais esprit disait : « Je ne puis pas ; cette maudite me tient enchaîné. » Quand on lui demandait qui il appelait de la sorte, il ne voulait pas ou ne pouvait pas la nommer ; il disait seulement : « C'est mon ennemie. » Le frère Saint, qui soutenait la tête de la possédée, lui demandait : « Est-elle bien puissante, ton ennemie ? » Il répondait : « Je n'en ai pas de plus grande dans le monde. » Lorsque les assistants voulaient arrêter ses cris, ils lui disaient : « Tais-toi, voici Catherine qui vient. » Il répondit une première fois : « Elle ne vient pas encore, elle est dans tel endroit ; » et il indiquait parfaitement le lieu où elle se trouvait. Comme on lui demandait ce qu'elle faisait : « Une chose, dit-il, qui me déplaît souverainement et qui lui est bien ordinaire. » Et en disant cela il criait plus fort : « Pourquoi me retenir ici ? » Cependant il ne bougeait pas la tête de la possédée de l'endroit où Catherine lui avait ordonné de la poser. Après quelques instants il dit : « Celle que je maudis revient. » On lui demanda où elle était. Il répondit : « Elle n'est plus dans cet endroit ; elle est dans cet autre ; » puis il ajoutait : « Elle est maintenant là, » et il indiquait tous les lieux de son passage. Il dit enfin : « Elle passe maintenant le seuil de la maison ; » ce qui était vrai. Quand elle entra dans la chambre, il cria plus fort : « Pourquoi me retenant-vous ici ? — Lève-toi, misérable, lui dit Catherine, sors au plus tôt ; laisse en paix cette créa-

ture de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et n'aie jamais l'audace de la tourmenter encore. »

9. A ces mots, l'esprit malin abandonna toutes les parties de son corps, excepté la gorge, qu'il enflait d'une manière horrible. Alors Catherine y mit sa main virginale, fit le signe de la Croix, et chassa complètement le démon. La femme fut guérie en présence de tous les assistants; et comme elle était abattue et affaiblie, parce qu'elle avait beaucoup souffert, Catherine la soutint pendant quelque temps dans ses bras et sur sa poitrine; puis elle ordonna qu'on lui fit prendre quelque nourriture et qu'on la reconduisît chez elle. Quand cette pauvre malade fut délivrée et qu'elle ouvrit les yeux, après son sommeil, elle fut tout étonnée de se voir entourée de tant de monde, dans le château de sa maîtresse, et elle demanda à ses parents qui étaient présents : « Qui m'a amenée ici, et quand y suis-je venue? » Lorsqu'on lui dit qu'elle avait été tourmentée par le démon, elle répondit : « Je n'en ai aucun souvenir; je me sens seulement le corps tout brisé, comme si on m'avait frappé violemment tous les membres. » Elle rendit d'humbles actions de grâces à sa libératrice, et elle retourna à pied à sa maison, d'où on avait été obligé de l'apporter. J'ai pour témoins de ce miracle la dame Bianchina, qui vit encore, frère Saint, Alessia et François, compagnes de Catherine, Lysa, sa belle-sœur, et plus de trente personnes qui étaient présentes, et dont on ne m'a pas pourtant dit les noms. Notre-Seigneur Jésus-Christ délivra miraculeusement plusieurs autres possédés par l'entremise de Catherine.

Je n'ai pas rapporté ces guérisons dans ce chapitre ; mais celles que j'ai citées suffisent pour faire comprendre quelle grâce la Bienheureuse avait reçue pour chasser les démons ; elle l'avait obtenue en remportant elle-même sur eux, avec le secours de Dieu, d'éclatantes victoires.

X

Don de prophétie de Catherine. — Privilège qu'elle avait de lire dans les âmes et de connaître ce qui se passait loin d'elle. — Confession de Nicolas des Sarrasins. — Religieux délivrés des voleurs. — Schisme d'Occident annoncé. — Explication au sujet de la croisade projetée. — Visite aux Chartreux de la Gorgone.

1. Ce que je vais dire paraîtra peut-être incroyable ; mais la Vérité infailible sait que j'en ai fait moi-même tellement l'expérience, qu'il n'y a rien, même dans ce qui m'est arrivé, dont je puisse être aussi certain. Il y avait en Catherine un esprit prophétique si parfait et si continuel, que rien ne pouvait lui échapper ; elle connaissait tout ce qui la regardait et tout ce qui concernait ceux qui l'approchaient, ou qui s'adressaient à elle pour le salut de leurs âmes. Il nous était impossible de faire quelque chose de bien ou de mal, en son absence, sans qu'elle en eût sur-le-champ connaissance ; nous l'éprouvions, pour ainsi dire, à chaque instant : et ce qu'il y a de plus admirable, elle nous

disait souvent les pensées de notre cœur, comme si elle les avait eues elle-même. Je sais que pour moi, et je le confesse devant toute l'Église militante de Jésus-Christ, elle m'a repris de certaines pensées qui me troublaient dans le moment même, et que je voulais lui cacher avec obstination; je n'ai pas honte de le dire pour sa gloire. « Pourquoi me cacher, me disait-elle, ce que je vois plus clairement que vous qui le pensez ? » Et elle me donnait aussitôt, à ce sujet, des avis salutaires. Cela m'est arrivé très-souvent. Celui qui connaît tout m'en est témoin. Mais entrons dans quelques détails; et, pour y mettre de l'ordre, commençons par les choses spirituelles.

2. Il y avait à Sienne un chevalier qui avait ajouté à la noblesse de sa naissance la gloire de ses exploits; tout le monde l'appelait messire Nicolas des Sarrasins. Après avoir passé une grande partie de sa vie à se battre pour différentes causes, il était enfin revenu dans ses foyers, administrer ses biens et jouir de sa fortune. Il faisait bonne chère avec ses amis, et promettait de continuer ainsi longtemps. L'éternelle et toute-puissante Bonté, qui ne veut la ruine de personne, mit au cœur de son épouse et de quelques pieuses personnes, ses parentes, le dessein de l'engager à se confesser et à faire pénitence des péchés commis pendant les guerres qui avaient occupé si longtemps sa vie; mais lui, tout entier aux choses visibles, se moquait de ces sages conseils, et se souciait fort peu de son salut. A cette époque, la bienheureuse Catherine éclairait la ville de Sienne de ses vertus, et se

faisait surtout remarquer par la conversion des pécheurs endurcis. Il était reconnu que tous ceux qui s'entretenaient avec elle, quel que fût leur endurcissement, se convertissaient complètement, ce qui arrivait souvent, ou au moins renonçaient à une partie de leurs mauvaises habitudes. Les personnes qui s'intéressaient au salut du chevalier, et qui voyaient qu'elles ne gagnaient rien, lui demandaient d'avoir au moins une entrevue avec Catherine; mais il répondait avec mépris : « Qu'ai-je à faire de cette bonne femme? quel service pourrait-elle jamais me rendre? » Sa femme, qui était très-attachée à Catherine, vint la trouver, lui fit connaître l'endurcissement de son mari, et la conjura de prier Dieu pour sa conversion.

3. Or il arriva, une nuit, que la Bienheureuse apparut en songe au chevalier, et l'avertit d'écouter les avis de sa femme, s'il voulait éviter la damnation éternelle. Lorsqu'il se réveilla, il dit à sa femme : « Cette nuit, j'ai vu en songe cette Catherine dont vous m'avez parlé si souvent; je veux l'entretenir, et voir si elle est telle qu'elle m'est apparue. » Sa femme, tout heureuse de cette nouvelle, alla trouver Catherine, la remercia, et convint du moment où son mari pourrait venir lui parler : bref, le mari s'entretint avec Catherine, se convertit parfaitement, et promit d'aller le plus tôt possible confesser ses péchés au père Thomas. Il fut fidèle à la grâce et remplit sa promesse. Quand il eut terminé, cet homme, que je connaissais déjà, me rencontra un matin, lorsque je retournai de la ville à mon couvent, et il me demanda où il pourrait trouver alors

Catherine. Je lui dis : « Je pense qu'elle est à notre église. — Je vous prie, ajouta-t-il, de me conduire vers elle, parce qu'il est nécessaire que je lui parle. » J'y consentis volontiers ; j'entrai avec lui à l'église, j'appelai une des compagnes de Catherine et je la chargeai de la commission du chevalier. Catherine se leva du lieu où elle priait, vint au-devant de celui qui la demandait, et le salua avec joie. Le vieux soldat lui dit avec un profond respect : « Madame, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné ; j'ai confessé tous mes péchés au père Thomas, comme vous me l'aviez dit ; il m'a donné une pénitence que je compte faire telle qu'il me l'a imposée. » Catherine lui répondit : « Vous avez bien agi pour le salut de votre âme ; évitez maintenant tout ce que vous faisiez autrefois, et combattez désormais pour Jésus-Christ, comme vous avez combattu pour le monde. » Elle ajouta : « Seigneur, avez-vous dit tout ce que vous avez fait ? » Et comme il lui assurait qu'il était certain d'avoir dit tout ce qui s'était présenté à sa mémoire, elle lui répéta : « Examinez bien si vous avez tout dit. »

Il lui affirma de nouveau qu'il avait confessé tout ce dont il s'était souvenu. Catherine le congédia et le laissa s'éloigner un peu ; mais bientôt elle le fit appeler par une de ses compagnes, et lui dit : « Examinez, je vous prie, votre conscience, pour voir si vous n'avez pas oublié quelque péché. » Et comme il affirmait encore qu'il avait tout confessé, elle le tira à l'écart et lui rappela un péché grave qu'il avait commis en secret, quand il était dans la Pouille.

4. Le soldat, bien étonné, avoua que c'était la vérité, et qu'il avait oublié ce péché : il alla trouver son confesseur et compléta sa confession. Il ne pouvait ensuite taire ce miracle, et le racontait à tous ceux qui voulaient l'entendre ; il semblait dire, à l'exemple de la Samaritaine : Venez et voyez cette vierge, qui m'a dit mes péchés les plus secrets : n'est-ce pas une sainte et un prophète ? Comment ne pas le reconnaître, puisque la faute qu'elle m'a rappelée ne pouvait être connue que de moi seul ? Depuis ce temps, le vieux soldat obéit à Catherine comme un élève obéit à son maître. J'en ai été témoin moi-même : la mort montra bientôt combien cet heureux changement était nécessaire. L'année durait encore, lorsqu'une maladie douloureuse vint terminer sa vie, et il rendit son âme à Dieu dans les meilleurs sentiments. Il y a bien des choses à remarquer dans cet événement : l'apparition pendant le sommeil d'abord, la révélation surnaturelle d'un péché, enfin le salut d'un homme qui avait été si longtemps endurci dans le mal. Voilà ce que Dieu a fait par l'intermédiaire de la bienheureuse Catherine. Nous allons voir maintenant une révélation d'un autre genre, et un secours miraculeux obtenu du Ciel par son moyen.

5. Avant d'avoir le bonheur de connaître particulièrement la bienheureuse Catherine, j'habitai longtemps une petite place fortifiée appelée Montepulciano, et j'y dirigeai pendant quatre ans un monastère de religieuses de mon Ordre. Pendant mon séjour dans cet endroit, où il n'y a pas de couvent de Frères-Prêcheurs, je

n'avais avec moi qu'un seul compagnon, et j'avais grand plaisir à recevoir les religieux qui venaient des maisons voisines, surtout ceux auxquels j'étais particulièrement attaché. Le frère Thomas, confesseur de Catherine, et le frère Georges Naddo, maintenant professeur de théologie, songèrent à venir me voir du couvent de Sienne, afin de pouvoir échanger ensemble quelques consolations spirituelles. Pour revenir plus promptement vers Catherine, qui avait toujours besoin de frère Thomas, les deux religieux prirent des chevaux que leur prêtèrent des personnes de connaissance. Arrivés à six milles de l'endroit où ils allaient, ils voulurent se reposer, et eurent l'imprudence de s'arrêter : les gens du lieu n'étaient pas des voleurs de profession ; mais quand ils voyaient des voyageurs isolés et sans défense, ils les attiraient à l'écart, les dépouillaient, les tuaient quelquefois, pour que la justice ne pût découvrir leur crime. Ayant remarqué les deux religieux, que personne n'accompagnait et qui se reposaient dans une auberge, ils prirent les devants, au nombre de dix à douze, et allèrent les attendre par des chemins détournés dans un lieu solitaire. Quand les religieux passèrent, ils les attaquèrent brusquement avec des épées et des lances, les arrachèrent de leurs chevaux, les dépouillèrent presque entièrement et les conduisirent, en les maltraitant, dans une forêt : ils tinrent alors conseil, et les deux religieux comprirent très-bien qu'il était question de les tuer, et de cacher leurs corps pour détruire toute trace de leur crime.

6. Au milieu d'un danger si pressant, frère Thomas

n'épargnait pas les supplications et les promesses de ne rien dire; mais quand il vit que tout était inutile, et qu'on les conduisait toujours plus avant dans la forêt, il comprit que Dieu seul pouvait le secourir, et il se mit à le prier. Comme il savait à quel degré sa fille spirituelle était agréable à Dieu, il dit en lui-même : « O ma très-douce fille Catherine, qui êtes toute à Dieu, secourez-nous dans un si grand péril. » A peine avait-il prononcé intérieurement ces paroles, que le voleur qui était le plus proche de lui, et qui semblait chargé de le tuer, se mit à dire : « Pourquoi tuer ces bons religieux, qui ne nous ont jamais fait de mal ? ce serait vraiment un grand crime. Laissons-les aller au nom de Dieu ; ce sont de braves gens, qui ne nous trahiront pas. » Tous adhérèrent si bien à cet avis, que non-seulement ils laissèrent la vie aux religieux, mais qu'ils leur rendirent encore leurs vêtements, leurs chevaux, tout ce qu'ils avaient volé, excepté un peu d'argent, et ils les laissèrent partir en liberté : ils arrivèrent chez moi le même jour, et me racontèrent tout ce qui précède.

7. Quand le frère Thomas fut de retour à Sienne, il constata, ainsi qu'il l'a écrit et qu'il me l'a raconté, qu'au même instant où il avait réclamé intérieurement son secours, Catherine avait dit à sa compagne qui était près d'elle : « Mon père m'appelle, et je sais qu'il court maintenant un grand danger. » Elle se leva aussitôt et alla se mettre en prière dans son oratoire. On ne peut en douter, ce fut en ce moment et par l'efficacité de ses prières que s'opéra un changement si mer-

veilleux dans l'esprit des voleurs; et elle ne quitta pas son oraison avant qu'ils eussent rendu aux religieux, avec la liberté, tout ce qu'ils leur avaient enlevé. Il est évident que Catherine possédait l'esprit de prophétie, puisqu'elle connut, à vingt-quatre milles de distance, une prière mentale qu'on lui avait adressée, et qu'elle put accorder si promptement et si parfaitement les secours réclamés. N'est-il pas bon d'être lié avec des personnes qui voient comme les anges, et qui sont revêtues d'un pouvoir divin pour nous secourir dans tous nos dangers? Mais aussi que ne peut maintenant la bienheureuse Catherine dans le ciel, elle qui était si puissante sur la terre!

8. Voici maintenant un fait dont j'ai été témoin avec frère Pierre de Velletri, de mon Ordre, actuellement pénitencier à Saint-Jean-de-Latran : ce sera une nouvelle preuve du don de prophétie que possédait Catherine. Au moment où la plupart des villes et des terres qui appartenaient à l'Église romaine s'étaient révoltées contre le Souverain Pontife Grégoire XI, c'est-à-dire en 1375, Catherine était à Pise, où je l'avais accompagnée. Lorsque la nouvelle de la défection de Pérouse nous parvint, je m'affligeai de ne voir dans les chrétiens aucune crainte de Dieu et aucun amour pour la sainte Église, puisqu'ils ne tenaient pas compte des sentences d'excommunication prononcées contre eux, et qu'ils osaient usurper les droits mêmes de l'Épouse de Jésus-Christ. J'allai donc, le cœur tout rempli d'amertume, trouver Catherine, avec le frère Pierre de Velletri, et je lui annonçai, les larmes aux yeux,

ce triste événement. Elle s'associa d'abord à notre douleur, et déplora la perte des âmes et le grand scandale qui affligeait l'Église; mais, voyant ensuite que nous nous laissions trop abattre, elle nous dit pour nous calmer : « Ne répandez pas sitôt vos larmes; car vous aurez bien plus à pleurer : ce que vous voyez maintenant n'est que du lait et du miel en comparaison de ce qui suivra. »

9. Ces paroles, au lieu de me consoler, m'affligeaient davantage, et je lui dis : « Ma mère, est-ce que nous pourrions voir jamais plus grand malheur, puisque nous voyons les chrétiens perdre tout respect et tout amour pour la sainte Église, ne plus craindre ses censures et se séparer d'elle ouvertement? Il ne leur reste maintenant qu'à renier Notre-Seigneur lui-même. » Elle dit alors : « Les laïques agissent maintenant ainsi; mais bientôt vous verrez le clergé se rendre plus coupable encore. » Et comme je lui disais dans mon étonnement : « Quel malheur! est-ce que le clergé se révolterait aussi contre le Pontife romain? » elle ajouta : « Vous le verrez bien, lorsque le Saint-Père voudra réformer leurs mœurs, les ecclésiastiques donneront le spectacle d'un grand scandale à toute la sainte Église; ils la ravageront et la partageront comme des hérétiques. » Ces paroles me bouleversaient, et je dis : « Ma mère, est-ce que nous aurons une nouvelle hérésie? » Elle répondit : « Ce ne sera pas réellement une hérésie; mais ce sera comme une hérésie qui divisera l'Église et la chrétienté : aussi préparez-vous à la patience, car il vous faudra voir ces malheurs. »

10. Je me taisais et j'attendais, parce que je voyais qu'elle était disposée à me dire beaucoup d'autres choses; mais elle garda le silence pour ne pas augmenter mon chagrin. J'avoue que je ne la compris pas alors, à cause de l'obscurité de mon intelligence; je pensais que tout cela devait arriver pendant le pontificat de Grégoire XI, qui vivait alors. Quand il mourut, j'avais presque oublié cette prophétie; mais lorsque Urbain VI lui eut succédé, et que le schisme eut envahi l'Église, je vis de mes propres yeux se vérifier ce qu'elle m'avait annoncé : je me reprochai alors mon peu d'intelligence, et je désirai me trouver avec elle pour l'entretenir encore de ce sujet. Dieu m'accorda cette grâce, quand, sur l'ordre du Souverain Pontife, Catherine se rendit à Rome, au commencement du schisme. Je lui rappelai alors ce qu'elle m'avait dit à Pise, plusieurs années auparavant. Elle ne l'avait point oublié, et elle ajouta : « Je vous disais alors que ce qui se passait était du lait et du miel; je puis vous dire maintenant que ce que vous voyez n'est qu'un jeu d'enfant en comparaison de ce qui arrivera dans les pays voisins. » Elle désignait ainsi le royaume de Sicile, la province romaine et les pays environnants : le ciel et la terre savent si l'événement s'est accompli. La reine Jeanne vivait alors; mais, depuis, quels malheurs fondirent sur elle, sur son royaume, sur son successeur et sur les étrangers qui vinrent dans ses États! Tout le monde connaît les ravages qui désolèrent cet infortuné pays. Il est évident à quiconque n'a pas perdu la raison, que la bienheureuse Catherine

avait le don de prophétie à un si haut degré, qu'elle lisait dans l'avenir tout ce qui devait arriver d'important.

11. Mais afin que vous ne disiez pas comme Achab disait autrefois de Michée : « Ses prophéties annoncent toujours le mal, et jamais le bien ¹, » je veux, après ce qui est amer, vous offrir ce qui est doux, et je tirerai pour vous du trésor très-pur de la Bienheureuse les choses passées et les choses futures. Vous saurez donc que, quand elle prédit à Rome ce que je viens de rapporter, je désirai en savoir davantage. « Ma bien chère mère, lui demandai-je, je vous prie de me dire ce qui arrivera dans l'Église après tous ces malheurs. » Elle me répondit : « Quand ces tribulations et ces épreuves seront passées, Dieu purifiera la sainte Église par des moyens inconnus aux hommes; il éveillera les âmes de ses élus, et la réforme de la sainte Église sera si belle, le renouvellement de ses ministres sera si parfait, qu'en y pensant mon âme tressaille dans le Seigneur. Je vous ai bien souvent parlé des plaies et de la nudité de l'Épouse du Christ; mais alors elle sera éclatante de beauté, couverte de bijoux précieux et couronnée d'un diadème de vertus. Les peuples fidèles se réjouiront d'avoir de si saints pasteurs; et les infidèles, attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail et se donneront au Chef et à l'Évêque de leurs âmes. Rendez donc grâces à Dieu de ce grand calme qu'il

¹ Non prophetat mihi bonum, sed semper malum. (III Reg. xxii, 18.)

voudra bien accorder à son Église après cette tempête. » Elle n'en dit pas davantage. Et moi, qui sais que le Tout-Puissant est plus prodigue de ses bontés que de ses rigueurs, j'ai une ferme espérance qu'après les maux qui sont arrivés, viendront aussi les biens que nous a prédits la bienheureuse Catherine : et il sera démontré à toutes les tribus d'Israël qu'elle était réellement un prophète du Seigneur.

12. Puisqu'il est question des prophéties de Catherine, je pense qu'il faut ici confondre l'ignorance méchante de ceux qui osent contester sa bonne foi et répandre contre sa sainteté de honteuses calomnies. Pour colorer leurs mensonges, ils disent qu'elle avait prédit une croisade générale des chrétiens, qu'elle devait suivre avec ses disciples, en Terre-Sainte. Comme elle est morte depuis longues années, ainsi que beaucoup des siens, il est impossible que ce pèlerinage s'accomplisse, et ils veulent en conclure que toutes ses paroles n'étaient pas des prophéties, mais des propos qui ne méritent aucune attention.

13. Je reconnais d'abord qu'il est très-vrai que Catherine a toujours désiré une croisade, et qu'elle a beaucoup agi pour réaliser son désir : c'était, pour ainsi dire, la cause principale de son voyage d'Avignon. Elle voulait engager le pape Grégoire à organiser une guerre sainte, et elle le fit ; je puis en rendre témoignage. Quand elle entretenait de ce sujet le Souverain Pontife, je lui servais d'interprète : Grégoire XI s'exprimait en latin, et Catherine parlait toscan. Le Souverain Pontife lui dit : « Il faudrait avant tout rétablir la paix parmi

les chrétiens, et nous pourrions ensuite organiser une croisade. » Catherine répondit : « Saint-Père, il n'y a pas de meilleur moyen pour rétablir la paix parmi les chrétiens que d'entreprendre une croisade. Tous les gens de guerre qui entretiennent des divisions parmi les fidèles iront volontiers combattre pour la cause sainte ; bien peu refuseront de servir Dieu dans la profession qui leur plaît, et ce sera un moyen d'expier leurs péchés : alors le feu s'éteindra faute d'aliments. Vous ferez, Très-Saint Père, plusieurs choses excellentes à la fois : vous donnerez la paix aux chrétiens qui la demandent, et vous sauverez, en les éloignant, de grands coupables. S'ils remportent quelques importantes victoires, vous pourrez agir ensuite auprès des princes chrétiens ; s'ils succombent, vous aurez procuré le salut à leurs âmes qui se perdaient : et, de plus, beaucoup de Sarrassins peuvent se convertir. » Ces paroles montrent avec quel zèle la bienheureuse Catherine travaillait à organiser cette croisade.

14. Maintenant je dirai aux calomniateurs que je n'ai jamais entendu Catherine indiquer d'une manière quelconque que cette croisade aurait lieu ; je l'ai trouvée, au contraire, toujours très-réservée à cet égard. Elle ne déterminait pas d'époque, mais elle abandonnait tout à la divine Providence. Elle disait qu'elle espérait bien que Dieu jetterait un regard de miséricorde sur son peuple, et qu'il sauverait par ce moyen beaucoup de fidèles et d'infidèles ; mais personne ne peut avancer sans mensonge qu'elle ait fixé le temps de cette croisade, et qu'elle ait déclaré qu'elle la suivrait avec ses

disciples. Si quelques-uns paraissent l'avoir ainsi compris, c'est qu'ils ont mal entendu ses paroles ¹.

15. Celui pour qui a été faite la prophétie que je vais dire, la raconte chaque jour à tous ceux qui veulent l'entendre. Il y avait à Sienne, à l'époque où j'eus le bonheur de connaître Catherine, un jeune homme noble par sa naissance, mais alors vil et méprisable par ses mœurs : il s'appelait et s'appelle encore François Malevolti. Il avait perdu de bonne heure ses parents, et la trop grande liberté qu'il eut lui permit de s'abandonner aux plus grands vices. Il épousa une jeune femme. Cette union aurait dû l'engager à réformer sa vie; mais il ne pouvait rompre avec ses mauvaises habitudes. Un de ses compagnons, qui était disciple de Catherine, avait compassion de son âme, et l'invitait à venir entendre les saints conseils de la Bienheureuse; il parvenait à l'amener quelquefois. François se repentait alors, et modérait pour un temps ses désordres, sans pouvoir cependant les cesser complètement. Je l'ai vu souvent avec nous : il goûtait les leçons salutaires et les exemples admirables de Catherine, et se plaisait à les suivre; puis il retournait à ses anciennes habitudes, aux jeux de hasard surtout, qu'il aimait passionnément.

16. Catherine, qui priait souvent Dieu pour son salut, lui dit un jour dans l'ardeur de son zèle : « Vous venez

¹ Nous avons cru devoir supprimer ici trois paragraphes inutiles qui prouvent que sainte Catherine a désiré, mais n'a pas prophétisé la croisade. Le quinzième paragraphe se trouve donc être le dix-huitième dans le texte.

souvent me trouver, et puis, comme un oiseau sauvage, vous retournez à vos vices; mais volez tant que vous voudrez, il arrivera un moment où Dieu me permettra de vous mettre au cou des liens qui vous empêcheront bien de fuir. » François et tous ceux qui étaient présents remarquèrent ces paroles; Catherine mourut avant qu'on en vît l'accomplissement. Le pauvre François retombait toujours dans ses fautes; mais celle qui le relevait fit plus pour lui dans le ciel que quand elle lui donnait des conseils sur la terre. L'épouse de François mourut, puis sa belle-mère et d'autres personnes qui étaient un obstacle à son salut; il fit alors un retour sur lui-même, quitta complètement le monde pour entrer dans l'ordre des Olivetains. Il y persévère saintement par la grâce de Dieu et les mérites de Catherine; il reconnaît que c'est à son intercession qu'il doit sa conversion, qu'elle avait prédite; il la raconte lui-même continuellement à tous ceux qui veulent l'entendre.

17. Pour résumer ici tout ce qui a rapport aux âmes, je vais rapporter un fait dont Dieu m'a rendu témoin, mais que peut mieux apprécier encore dom Barthélemy de Ravenne, qui était et qui est encore prieur de la Chartreuse, dans l'île de la Gorgone, à trente milles du port de Livourne. Ce religieux, d'une grande piété et d'une prudence consommée, était très-attaché à Catherine, et s'édifiait beaucoup de ses admirables enseignements; il demandait souvent avec instance qu'elle vînt un jour dans son île, afin de pouvoir lui présenter ses Frères et les faire profiter de sa parole; il me supplia

d'appuyer sa demande. Catherine y consentit; nous fîmes le voyage au nombre de vingt personnes à peu près. La nuit de notre arrivée, le Prieur logea la Bienheureuse et ses compagnes à un mille du monastère. Le matin venu, il conduisit tous ses religieux vers Catherine, et lui demanda pour eux quelques paroles d'édification. Catherine refusa d'abord, et s'excusa sur son incapacité, son ignorance et son sexe, disant que c'était à elle d'écouter les serviteurs de Dieu, plutôt que de parler en leur présence. Vaincue cependant par les instantes prières du Père et des enfants, elle prit enfin la parole, et dit ce que le Saint-Esprit lui inspirait sur les nombreuses tentations et sur les différentes illusions que le démon présente aux solitaires, sur les moyens d'éviter ses embûches, et de remporter une complète victoire; elle le fit avec tant d'ordre et de clarté, qu'elle me remplit d'étonnement, ainsi que tous ceux qui l'entendaient. Quand elle eut fini, le Prieur se tourna vers moi et me dit dans son admiration : « Mon cher frère Raymond, je confesse ces religieux, et je sais les défauts et le bien de chacun; je vous assure que si cette sainte avait entendu comme moi toutes leurs confessions, elle n'aurait pas pu parler d'une manière plus juste et plus profitable; elle n'a oublié aucun de leurs besoins, et n'a pas dit une seule chose inutile. Il est évident qu'elle possède le don de prophétie, et que l'Esprit-Saint parle en elle. »

18. Enfin j'ajouterai que je sais et que je suis très-certain qu'à mon sujet elle m'a prédit beaucoup de choses dont je ne me doutais pas, et dont je vois maintenant

l'accomplissement; mais je ne veux pas entrer dans plus de détails. Je me borne donc à ce qui est arrivé aux autres. Elle avait annoncé le châtiment terrible de quelques persécuteurs de la sainte Église; je n'en dis rien à cause de la méchanceté des gens de notre époque, et pour ne pas exciter contre sa glorieuse mémoire le venin de ses détracteurs.

XI

Puissance de Catherine sur la nature. — Farine purifiée et augmentée avec l'aide de la sainte Vierge. — Pain multiplié à Rome et à Sienne. — Vin miraculeux de Pise.

1. La Justice suprême veut que toute chose obéisse à ceux qui obéissent parfaitement à Dieu. Catherine obéissait fidèlement au Créateur, et toutes les créatures obéissaient à son commandement. A l'époque où la Bienheureuse était à Sienne, et lorsque je ne la connaissais pas encore, il existait une jeune veuve, nommée Alessia, qui l'aimait tellement qu'elle ne pouvait vivre sans elle. Elle voulut revêtir le saint habit que Catherine portait ; elle quitta sa maison pour en occuper une près de la sienne, afin de jouir plus souvent de ses entretiens. Alors Catherine négligea un peu la maison paternelle ; elle restait chez Alessia souvent plusieurs jours, quelquefois des semaines et des mois entiers. Une année, le

blé fut rare ¹; beaucoup d'habitants en avaient acheté de gâté par l'humidité, parce qu'il était impossible d'en trouver d'autre à aucun prix. Alessia dut faire de même. Aux approches de la moisson, avant que la provision de la mauvaise farine fût épuisée, on apporta du blé nouveau et excellent au marché. Alors Alessia voulut jeter le reste de la mauvaise farine, et faire le pain avec le nouveau froment qu'elle avait acheté; elle dit à Catherine, qui habitait alors sa maison : « Ma mère, cette farine ne fait qu'un pain détestable; puisque Dieu a eu compassion de nous, je vais jeter le peu qui en reste. » Catherine répondit : « Pourquoi jeter ce que Dieu a fait pour la nourriture de l'homme? Si vous ne voulez pas manger de ce pain, donnez-le aux pauvres qui n'en ont pas. » Et comme Alessia lui disait qu'elle se faisait scrupule de donner aux pauvres du pain de si mauvaise qualité, et qu'elle aimait mieux leur en donner abondamment avec de la bonne farine, Catherine répondit : « Préparez de l'eau, et apportez la farine que vous voulez jeter; je veux en faire moi-même des pains pour les pauvres de Jésus-Christ. »

2. Catherine se mit d'abord à pétrir la pâte, et fit des pains avec un peu de cette mauvaise farine, si promptement, en si grand nombre, qu'Alessia et sa domestique, qui la regardaient, ne revenaient pas de leur étonnement; il aurait fallu quatre ou cinq fois plus de farine qu'il n'y en avait pour confectionner tous les pains que les mains bénies de Catherine présentèrent à

¹ Ce fut en 1374, pendant la disette qui suivit la peste.

Alessia, pour qu'elle les rangeât sur les planches; et ces pains n'avaient point la mauvaise odeur de ceux qu'on avait fabriqués jusqu'alors avec cette farine. Quand tout fut employé, Catherine envoya ces pains au four et les fit servir sur la table. Tous ceux qui en mangèrent n'y trouvèrent aucune amertume, aucune odeur, et déclarèrent au contraire qu'ils n'en avaient jamais mangé d'aussi agréables. On rapporta la chose au frère Thomas, confesseur de Catherine, qui vint avec d'autres religieux pieux et instruits pour examiner la chose. Tous furent dans l'admiration, en voyant ces pains dont le nombre avait été si multiplié, et la qualité si merveilleusement corrigée. A ces deux prodiges s'en joignit un troisième. Catherine fit distribuer ces pains; on en donna largement aux pauvres; on en servit copieusement aux religieux; on n'en mangea pas d'autres à la maison, et cependant il en restait toujours une grande quantité à l'office. Ainsi le Seigneur, par l'intermédiaire de sa servante, signala de trois manières sa puissance à l'occasion de ces pains : il corrigea d'abord la corruption et la mauvaise odeur de la farine, il augmenta ensuite la pâte qu'on en avait faite; il multiplia enfin tellement les pains, qu'on put en distribuer pendant plusieurs semaines. Des personnes pieuses conservèrent de ce pain par dévotion. Quelques-unes en ont encore, quoiqu'il y ait une vingtaine d'années que ce miracle soit arrivé.

3. Catherine vivait encore, lorsque j'en eus connaissance; et comme je désirais beaucoup savoir plus parfaitement ce qui s'était passé, je l'interrogeai en par-

ticulier sur les détails de cet événement. Elle me répondit : « Je souhaitais ardemment de ne pas jeter ce que Dieu avait bien voulu nous donner. J'avais aussi une grande compassion des pauvres ; alors j'allai avec ferveur au coffre où était la farine. Ma très-douce Reine, la Vierge Marie, m'apparut accompagnée de Saints et d'Ange ; elle m'ordonna de faire ce que je projetais. Elle daigna, dans son affectueuse bonté, travailler elle-même à pétrir la farine, et c'est la vertu de ses mains sacrées qui a multiplié tellement les pains : elle me les présentait à mesure qu'elle les terminait, et je les donnais à Alessia et à sa servante. » Je lui dis alors : « Ma mère, je ne m'étonne plus si ces pains ont semblé si doux à moi et à tous ceux qui en ont mangé, puisqu'ils avaient été faits par les mains glorieuses de cette grande Reine, au sein de laquelle l'auguste Trinité a voulu faire le Pain qui est descendu du ciel, et qui donne la vie à tous les croyants. » En assistant ainsi Catherine, la Mère du Verbe voulait nous faire comprendre qu'elle nous donnait, par son intermédiaire, le pain spirituel du salut, comme elle nous donnait par elle un pain matériel si miraculeux. Dieu lui-même nous inspirait de l'appeler notre mère ; elle l'était bien en effet ; son âme nous avait enfantés dans les gémissements et la douleur, jusqu'à ce qu'elle eût formé le Christ en nous, et elle nous distribuait chaque jour le pain salubre de ses bons enseignements.

4. Puisque nous avons parlé de cette multiplication du pain, nous pourrions, pour continuer le même sujet, rappeler ce qui est arrivé dans les derniers temps de sa

vie. J'ai pour témoins deux Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique qui vivent encore, et qui sont maintenant à Rome. La première est Lysa, dont nous avons déjà parlé souvent; la seconde est Jeanne de Capo, qui était aussi de Sienne. Elles accompagnèrent Catherine lorsque Urbain VI, d'heureuse mémoire, la fit venir dans la Ville éternelle : elle fut logée dans le quartier de la Colonne Antonine, avec un grand nombre de ses enfants spirituels. Ses disciples l'avaient suivie, pour ainsi dire, sans son consentement, les uns pour visiter les lieux saints, les autres pour demander quelque grâce au Souverain Pontife, mais tous surtout pour jouir de la douceur de ses entretiens, si profitables aux âmes. Il faut dire aussi que le Souverain Pontife fit venir à Rome plusieurs serviteurs de Dieu, sur la demande de Catherine, qui se plut à leur donner l'hospitalité. Elle ne possédait rien sur la terre et n'avait dans sa bourse ni or ni argent; elle mendiait de quoi vivre avec ses compagnes; mais elle aurait accueilli cent personnes comme une seule, tant son cœur mettait en Dieu sa confiance. Elle savait que les trésors de la Providence sont inépuisables; aussi à cette époque elle avait avec elle au moins vingt-quatre personnes, et le nombre en augmentait quelquefois beaucoup. L'ordre que Catherine avait établi dans la maison était admirable : une de ses compagnes qu'elle désignait était chargée chaque semaine de pourvoir et de veiller à tout, afin que les autres pussent s'occuper de Dieu et faire les œuvres et les visites saintes qui les avaient conduites à Rome.

5. Jeanne de Capo, dont nous avons parlé, eut à son

tour à remplir les fonctions d'économe. Le pain que toute la maison mangeait provenait d'aumônes quotidiennes : Catherine avait recommandé à celle qui était en charge, chaque semaine, de l'avertir un jour à l'avance quand le pain manquerait, afin de pouvoir envoyer d'autres quêteurs, ou d'aller mendier elle-même. Dieu permit que Jeanne oubliât une fois cette recommandation : le soir, le pain manquait; elle n'avait pas prévenu Catherine, et elle n'avait aucun moyen de s'en procurer. Quand vint l'heure du repas, le peu de pain qui restait pouvait à peine suffire à quatre personnes. Jeanne reconnut sa négligence, et alla, toute triste et toute honteuse, confesser à Catherine sa faute et son embarras. Catherine lui dit : « Que Dieu vous pardonne, ma sœur, de nous avoir mis dans cette position, malgré l'ordre que je vous avais donné. Voici tous les nôtres qui ont faim, car l'heure est avancée : où trouverons-nous si vite les pains qui nous sont nécessaires? » Jeanne se lamentait, en reconnaissant qu'elle avait péché par oubli, et qu'elle méritait une pénitence. Catherine lui dit : « Avertissez les serviteurs de Dieu d'aller se mettre à table. » Et comme Jeanne lui faisait observer qu'il y avait si peu de pain, qu'en le partageant personne n'en aurait assez, Catherine répondit : « Dites-leur toujours de commencer avec le peu qu'on leur servira, en attendant que Dieu pourvoie à leurs besoins; » et elle alla se mettre en prière.

6. Jeanne accomplit ses ordres, et partagea entre tous le peu de pain qu'elle avait. Les convives, affaiblis et affamés par les jeûnes continuels qu'ils observaient

pour la plupart, trouvaient leurs portions bien petites et pensaient qu'ils l'auraient bientôt fait disparaître; mais ils avaient beau manger, ils n'en voyaient pas la fin; il en restait toujours sur la table. Il n'y avait rien de surprenant, puisque c'était la volonté de Celui qui, avec cinq pains, rassasia cinq mille hommes dans le désert. Chacun s'étonnait de lui-même et de ses voisins, et tous demandaient ce que faisait en ce moment Catherine. On répondit qu'elle priait avec ferveur. Les seize personnes qui étaient alors présentes s'accordaient à dire : « Sa prière a fait descendre le pain du ciel; voici que nous sommes rassasiés; le peu qu'on nous a servi, loin d'être diminué, a plutôt augmenté. » Après le repas, il resta tant de pain sur la table, qu'il suffit aux Sœurs qui étaient dans la maison, et qui mangèrent ensuite abondamment : on put encore en faire aux pauvres une large aumône. Lysa et Jeanne, qui furent témoins de ce prodige, m'en racontèrent un semblable que Dieu opéra par Catherine, dans la même maison, la même année, à l'époque du carême, une semaine où l'économe était Françoise, Sœur de la Pénitence de Saint-Dominique et compagne spirituelle de Catherine sur la terre et dans le ciel, où elle est, je pense, maintenant.

7. Je ne veux pas non plus passer sous silence ce qui m'arriva, lorsque Catherine fut dans un monde meilleur : j'ai pour témoins tous les Frères qui étaient alors au couvent de Sienne. Il y a à peu près cinq ans, j'étais dans cette ville, et, sur les instances des enfants spirituels de Catherine, j'avais commencé à écrire sa

vie : je me rappelai que la tête de la Bienheureuse, qu'on avait apportée de Rome à Sienne, et que j'avais ornée de mon mieux, n'avait pas encore été exposée et honorée en public. Je pensai qu'on pourrait choisir un jour pour faire, dans le couvent, une réception solennelle de cette précieuse relique, comme si elle venait d'arriver, et que les religieux pourraient chanter l'office de l'Ordinaire, puisqu'il n'est pas permis d'en faire un particulier, tant que le Souverain Pontife ne l'aura pas inscrite au catalogue des Saints. La fête eut lieu au grand contentement des religieux et du peuple, mais surtout des personnes dont elle avait dirigé les âmes. J'invitai à dîner au réfectoire ses disciples les plus fidèles, et je recommandai au Frère convers de soigner un peu le repas.

8. Lorsque l'Office fut terminé et qu'on fut au moment de déjeuner, le Frère qui était chargé de la dépense vint trouver le Prieur et lui dit tout triste qu'il n'y avait pas assez de pain pour les Frères de la première table, et qu'il n'y en avait pas pour les étrangers invités, au nombre de vingt. A cette nouvelle, le Prieur voulut s'assurer du fait par lui-même; et quand il l'eut vérifié, il envoya sur-le-champ le frère économe avec le frère Thomas, premier confesseur de Catherine, chez plusieurs amis de l'Ordre, pour en rapporter les pains nécessaires; mais ils tardèrent tant à venir, que le Prieur fit porter aux étrangers qui étaient avec moi les pains qu'on avait, pour ne pas les faire attendre, et il en resta par conséquent très-peu dans l'office. Mais comme les quêteurs ne venaient point, il dit aux religieux de se

mettre à table en les attendant, et de commencer. Alors, soit à la dépense, soit à table, soit autre part, les pains se multiplièrent si bien par l'intercession de Catherine, que tout le couvent en mangea abondamment, à la première et à la seconde table, et qu'on recueillit encore beaucoup de restes : une cinquantaine de religieux s'étaient nourris de ce qui pouvait suffire à peine à cinq d'entre eux. Lorsque les Frères qu'on avait envoyés revinrent apporter les pains, on leur annonça qu'ils serviraient une autre fois, parce que le Seigneur avait très-bien pourvu aux besoins de ses serviteurs. Après le repas, je m'entretins avec nos invités; je leur parlai longuement des vertus de la bienheureuse Catherine. Le Prieur arriva avec quelques religieux, et nous raconta le miracle qui venait d'avoir lieu. Je dis alors à ceux qui m'écoutaient : « Pour sa fête, notre Bienheureuse n'a pas voulu nous priver d'un miracle qu'elle a fait souvent durant sa vie : le prodige d'aujourd'hui nous montre qu'elle reçoit notre hommage, et qu'elle est toujours avec nous; remercions donc Dieu et notre mère. »

9. Outre ce que je viens de raconter, Dieu opéra beaucoup de miracles par son épouse, sur les fleurs par exemple, qu'aimait beaucoup cette fleur sainte et virginale; sur les objets perdus ou brisés, et sur toute espèce de choses inanimées; mais je les passe sous silence, pour n'être pas trop long. Je ne puis taire cependant un fait que je n'ai pas vu seul, mais qu'ont vu comme moi plus de vingt personnes, et que toute la ville de Pise a connu. Ainsi que je l'ai dit, Catherine était à Pise

en 1375, et logeait, avec sa suite, chez un habitant nommé Ghérard de Buonconti. Pendant son séjour, ses extases affaiblirent tellement son corps, qu'elle nous sembla une fois sur le point de mourir. Je craignais de la perdre, et je cherchais dans mon esprit quelque moyen pour la ranimer : elle avait horreur de la viande, des œufs et du vin, et nous ne pouvions espérer qu'elle consentît à en prendre; à plus forte raison devait-elle refuser des liqueurs et des élixirs. Je lui demandai qu'elle permît au moins de mettre un peu de sucre dans l'eau froide qu'elle prenait; elle me répondit aussitôt : « Vous voulez donc éteindre le peu de vie qui est dans ce pauvre corps; tout ce qui est doux est un poison pour moi. »

10. Ghérard et moi, nous cherchions avec inquiétude quelque remède contre ses défaillances : je me rappelai avoir vu, dans des cas semblables, laver avec du vin de Vernaccia les tempes et les poignets des malades, qui en recevaient du soulagement. Je dis à Ghérard : « Puisque nous ne pouvons lui faire prendre aucun remède à l'intérieur, nous pourrions lui appliquer celui-ci à l'extérieur. » Il me répondit : « J'ai un de mes amis dans le voisinage qui a un petit tonneau de ce vin; je vais envoyer chez lui, et je suis sûr qu'il m'en donnera volontiers. » La personne qu'on envoya raconta la défaillance de Catherine, et demanda, de la part de Ghérard, une bouteille de ce vin qu'on désirait. Le voisin, dont je ne me rappelle pas le nom, répondit : « Mon cher, je donnerais volontiers à Ghérard le tonneau tout entier; mais il est vide depuis trois mois, et je n'ai

pas une goutte de ce vin à la maison, ce qui me chagrine beaucoup. Pour que vous puissiez en rendre témoignage vous-même à mon ami, venez et voyez. » Il le conduisit alors à sa cave. L'envoyé vit, rien qu'à l'extérieur, que le tonneau était vide. Le propriétaire cependant, pour lui en donner encore plus la certitude, s'approcha, tira la cheville de bois qui sert à faire couler le vin : aussitôt un vin de Vernaccia excellent sortit en abondance et inonda la terre. L'étonnement du maître est à son comble ; il ferme l'ouverture, appelle tous les gens de la maison et demande si quelqu'un n'a pas mis du nouveau vin dans le tonneau : tous assurent qu'il n'y a pas eu de vin depuis trois mois, et qu'il est impossible que quelqu'un en ait remis.

11. La nouvelle se répand dans le voisinage, et chacun voit là un miracle. L'envoyé, rempli de joie et d'admiration, nous rapporte une bouteille de ce vin merveilleux, et nous raconte ce qui s'est passé : tous les enfants de Catherine se réjouissent dans le Seigneur et remercient l'Époux des vierges qui a opéré ce prodige. Peu de jours après, Catherine, s'étant rétablie, alla visiter un nonce apostolique qui venait d'arriver à Pise. Toute la ville s'ébranla : les ouvriers quittèrent leurs ateliers pour se porter à sa rencontre. « Voici, disaient-ils, celle qui ne boit pas de vin, et qui a pu remplir d'un vin miraculeux un tonneau qui était vide. » Dès que Catherine sut la cause de tout ce mouvement, elle en fut désolée, et répandit devant Dieu ses larmes et ses prières ; elle lui disait intérieurement : « Seigneur, pourquoi vouloir tant affliger le cœur de votre pauvre

servante, et la rendre ainsi le jouet de tout le monde? Tous vos serviteurs peuvent vivre en paix parmi les hommes, excepté moi. Qui a sollicité ce vin de votre bonté? Depuis bien longtemps, par l'inspiration de votre grâce, je me prive de vin, et voilà que le vin me couvre de ridicule. Au nom de vos miséricordes, je vous conjure de tarir au plus tôt ce vin, de manière à faire cesser ce bruit et ces propos. » Dieu sembla ne pouvoir supporter sa peine plus longtemps, et il fit un second miracle, plus grand, il me semble, que le premier. Le tonneau avait été rempli d'abord d'un vin excellent, et beaucoup d'habitants avaient voulu en avoir par dévotion, et le tonneau n'avait pas diminué; mais tout à coup le vin se changea en une lie épaisse, et ce qui était si délicieux ne fut plus qu'une boue qu'il était impossible de boire. Aussi le maître de la cave et ceux qui étaient venus chercher du vin, furent obligés de se taire; ils avaient honte de raconter ce qu'ils avaient d'abord tant vanté. Les disciples de Catherine furent contrariés aussi de ce changement; mais elle, au contraire, paraissait toute gaie et tout heureuse : elle remerciait son divin Époux qui l'avait délivrée de l'attention des hommes.

12. Dans le premier miracle, Notre-Seigneur montra combien Catherine lui était agréable, et, dans le second, combien elle lui était soumise par son humilité profonde. Dans le premier paraît la grâce dont elle est ornée; dans le second, la sagesse dont elle est remplie; car là où est l'humilité, là est la sagesse. Aussi saint Grégoire estime-t-il plus la sagesse que les prodiges et

les miracles, ainsi qu'il le dit dans le premier livre de ses Dialogues ¹. Qui ne voit que la vertu d'humilité, sans laquelle il ne peut y avoir de sagesse, a été la cause du second miracle, et l'a rendu bien plus admirable que le premier? Mais l'homme charnel ne peut comprendre ces choses, et ce n'est pas étonnant, parce que la sagesse de la chair n'est pas et ne peut pas être soumise à Dieu, comme le dit l'Apôtre ².

Si nous voulions écrire tous les autres miracles que le Seigneur fit par son épouse sur les choses inanimées, nous en emplirions des livres, mais nous voulons être court, pour ne pas fatiguer le lecteur.

¹ *Dialogues de saint Grégoire le Grand*, livre I, ch. XII.

² Sapientia carnis inimica est Deo. (Rom. VIII, 7.)

XII

Communions de Catherine. — Fragment d'hostie disparu. —
Voyage au couvent de sainte Agnès de Montepulciano. —
Miracle de la manne.

1. Dieu sait, cher lecteur, que je terminerais bien volontiers ici cette histoire, surtout à cause des nombreuses occupations qui me pressent de toutes parts ; mais quand je médite la vie de Catherine, il se présente à mon esprit tant de choses admirables, que je suis obligé en conscience d'y ajouter de jour en jour quelques faits nouveaux, et de faire ce livre plus étendu que je ne croyais d'abord. Tous ceux qui ont connu Catherine savent quel respect et quelle dévotion elle ressentait pour le corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. On répétait dans le public que Catherine communiait tous les jours, et qu'elle pouvait vivre sans prendre aucune autre nourriture : cela n'était pas complètement exact ; mais ceux qui le disaient le croyaient pieusement, et rendaient gloire à Dieu, qui

est toujours admirable dans ses saints. Catherine ne communiait pas tous les jours, mais très-souvent. Quelques orgueilleux, plus païens que chrétiens, murmuraient de ces communions fréquentes. Je pris alors la défense de la Bienheureuse, et ils n'eurent rien à répondre aux raisons que je donnai, parce qu'elles étaient toutes tirées de la vie et des écrits des saints et de la doctrine de l'Église.

2. Il est prouvé dans l'ouvrage de saint Denis sur la Hiérarchie ecclésiastique, que dans la primitive Église, lorsque abondait la ferveur de l'Esprit-Saint, les fidèles des deux sexes s'approchaient tous les jours du Sacrement des autels. C'est ce que saint Luc semble dire dans les Actes des Apôtres quand il parle de la fraction du pain ; et il ajoute une fois, *cum exultatione*, avec allégresse ¹, ce qui ne peut s'appliquer qu'au pain Eucharistique. Dans la quatrième demande du *Pater*, où nous sollicitons notre *pain quotidien*, on explique ce pain par la sainte Communion, et cette interprétation, loin d'être rejetée, doit être acceptée avec amour, comme preuve de la Communion quotidienne des fidèles. Notre sainte Mère l'Église a mis dans le Canon de la messe une prière pour ceux qui communient avec le prêtre, et ce n'est pas sans raison qu'elle dit ² : « Et nous vous le demandons humblement, Dieu tout-puissant, faites que cette Hostie soit portée par les mains

¹ S. Denis, *Hiér. eccl.*, III^e part., chap. III. — Act. II, 46.

² Supplices te rogamus, omnipotens Deus, jube hæc perferri per manus sancti Angeli tui...

de votre saint ange. » Elle ajoute¹ : « Afin que, par cette participation à l'autel, nous prenions le corps et le sang de votre divin Fils. » Aussi tous les saints Pères enseignent que tous les fidèles qui n'ont pas la conscience souillée d'un péché mortel, et qui en sentent la dévotion, non-seulement peuvent, mais encore font très-bien de s'approcher de ce Sacrement si utile à leur salut. Qui donc oserait interdire à une personne dont la vie est irréprochable et sainte, le moyen de faire des progrès rapides dans la perfection ? Je ne doute pas que ce ne soit faire un tort considérable à cette personne que de lui refuser, quand elle le demande humblement, le sacrement commémoratif de la Passion de Notre-Seigneur, qui doit être le Viatique de son pèlerinage. Malgré tout ce que je viens de dire, il y en aura qui soutiendront qu'il n'est permis à aucun fidèle, quelque pieux et parfait qu'il soit, de recevoir aussi souvent l'Eucharistie. Quelques-uns même qui ne s'entendent pas diront qu'on ne peut la recevoir qu'une fois par an ; mais je tiens plus compte des témoignages des saintes Écritures que de tous leurs raisonnements.

3. Pour appuyer leurs ridicules opinions, quelques-uns de ces esprits superbes qui n'ont aucune dévotion et aucune intelligence des saintes Écritures, citent le passage où saint Augustin dit qu'il ne loue ni ne blâme ceux qui communient tous les jours. Le grand Docteur

¹ Ut quotquot ex hac altaris participatione sacrosanctum Filii tui corpus et sanguinem sumpserimus, etc.

a voulu dire que cette Communion quotidienne est bonne, mais qu'elle peut être quelquefois dangereuse; il en laisse l'appréciation au jugement de Dieu, qui connaît toute chose, et il se garde bien de rien décider sur ce point. Si ce grand génie, le prince des docteurs, est si réservé, je ne comprends pas comment ceux qui le citent se permettent de trancher la question avec tant d'assurance. Je me rappelle la réponse que Catherine faisait elle-même, en ma présence, à un évêque qui alléguait l'autorité de saint Augustin contre la Communion fréquente. « Si saint Augustin, disait-elle, ne la blâme pas, pourquoi, Monseigneur, venez-vous la blâmer? En le citant de la sorte, vous vous mettez en contradiction avec lui. » Le grand Docteur saint Thomas d'Aquin examine s'il est utile aux fidèles de communier souvent et tous les jours, et il répond que la Communion fréquente augmente la dévotion de celui qui communie, mais qu'elle affaiblit quelquefois le respect. Ainsi, tout fidèle doit avoir la dévotion et le respect que mérite un si grand Sacrement; et quand il s'aperçoit que la Communion fréquente diminue son respect, il doit, pour le renouveler et l'accroître, s'en priver quelquefois; mais s'il sent que son respect, loin de diminuer, augmente au contraire, il doit communier souvent, parce qu'une âme bien disposée acquiert nécessairement de grandes grâces par la réception d'un si admirable et si efficace Sacrement. C'est là l'opinion du Docteur angélique, dont la bienheureuse Catherine suivait en tout point la doctrine : elle communiait souvent, et se privait souvent de le faire, quoiqu'elle dé-

sirât toujours s'unir à son Époux dans la sainte Eucharistie : son ardente charité la portait sans cesse vers Celui qu'elle avait vu, qu'elle aimait de tout son cœur et de toute sa volonté.

4. La vivacité de ses désirs était telle, qu'aux jours où elle avait été privée de la sainte Communion, son corps souffrait comme s'il était tourmenté depuis longtemps par une violente maladie. Elle eut bien souvent à supporter des peines intérieures qui réagissaient aussi au dehors ; et elle le dut à quelques religieux peu éclairés qui la dirigeaient, à la supérieure des Sœurs de la Pénitence, et quelquefois aux personnes qui lui étaient le plus attachées. Ce fut là une des causes qui lui firent trouver plus de consolation dans mon ministère que dans celui de mes prédécesseurs. Je faisais tout mon possible pour lui procurer la consolation qu'elle désirait. Elle le savait, et quand elle soupirait après le Pain des anges, elle avait coutume de me dire : « Mon Père, j'ai faim : pour l'amour de Dieu, donnez à mon âme sa nourriture. » Aussi le Souverain Pontife Grégoire XI, par une bulle spéciale, lui donna-t-il la permission d'avoir toujours un prêtre et un autel portatif avec elle, afin qu'elle pût partout, et sans aucune permission, entendre la messe et recevoir la sainte Eucharistie.

5. Après ces explications, je vais rapporter un miracle dont j'ai été seul témoin lorsque j'étais, malgré mon indignité, ministre au saint Sacrifice de l'Autel. Dieu, je pense, a voulu glorifier devant moi son nom, pour me faire comprendre combien sa servante fidèle

lui était agréable. J'avoue que je désirerais ne pas rapporter ce fait, mais je ne puis en conscience le taire, parce qu'il s'agit de l'honneur de Dieu et de la bienheureuse Catherine.

6. Après notre retour d'Avignon à Sienné, nous allâmes visiter aux environs de la ville quelques serviteurs de Dieu, pour nous consoler ensemble dans le Seigneur. Nous revînmes le matin de la fête de l'évangéliste saint Marc, et lorsque nous arrivâmes chez Catherine, l'heure de tierce était presque passée. Elle se tourna vers moi et me dit : « Oh ! mon Père, si vous saviez combien j'ai faim ! » Je comprenais ce que cette parole voulait dire, et je lui répondis : « L'heure de dire la messe est presque passée, et je suis si fatigué qu'il m'est bien difficile de m'y préparer. » Elle garda alors un instant de silence ; mais bientôt, ne pouvant retenir l'expression de son désir, elle me dit encore qu'elle avait bien faim. Je consentis alors à ce qu'elle me demandait, et je me rendis à la chapelle que le Saint-Père lui avait permis d'avoir dans sa maison. Je la confessai ; je me revêtis des ornements sacerdotaux, et je célébrai la messe du jour. Je consacrai une petite hostie pour elle, et quand j'eus communiqué, je me tournai pour lui donner l'absolution ordinaire. Je vis alors sa figure semblable à celle d'un ange et tout éblouissante de lumière ; elle était tellement changée, que j'hésitais à reconnaître Catherine. Je dis alors intérieurement : C'est bien là, Seigneur, votre épouse fidèle et bien-aimée ; » en me retournant vers l'autel, j'ajoutai encore dans ma pensée : « Venez, Seigneur,

à votre épouse. » Au même instant la sainte Hostie, avant de l'avoir touchée, s'agita, et je la vis parfaitement venir vers moi à la distance de plus de trois doigts, jusqu'à la patène que je tenais à la main. J'étais si troublé de la lumière que j'avais vue sur le visage de Catherine, et de ce que je venais de voir encore, que je ne me rappelle pas bien si la sainte Hostie se plaça toute seule sur la patène, ou si je l'y posai; je n'ose pas l'affirmer, mais il me semble qu'elle s'y mit d'elle-même.

7. Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sait et m'est témoin que je dis la vérité; mais si quelqu'un ne veut pas croire ce que je dis, à cause des défauts et de la vie relâchée qu'il voit en moi, qu'il se souvienne que la bonté du Sauveur assiste les hommes et les animaux sans raison ¹, et que les secrets de Dieu sont révélés non-seulement aux grands, mais encore aux petits; qu'il se rappelle cette parole de la Vérité même : « Ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs que je suis venu appeler à la pénitence ². » Et à ceux qui méprisent les pécheurs, la Vérité dit encore : « Allez et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice ³. » Je me borne à me défendre par les excuses qui appartiennent à tous les pécheurs. Que les justes et les serviteurs de Dieu me

¹ Homines et jumenta salvabis, Domine. (Psalm. xxxv, 7.)

² Non enim veni vocare justos, sed peccatores. (Matth. ix, 13.)

³ Euntes autem discite quid est : Misericordiam volo, et non sacrificium. (Ibid., ix.)

pardonnent; et je sais qu'ils le feront, parce que les serviteurs de Dieu sont pleins de miséricorde. Si d'autres me jugent, leur jugement ne me fait rien; si je suis ferme, ou si je tombe, Dieu seul est mon juge; c'est lui qui voit quand je m'arrête et quand je me relève; il est mon maître, et il sait que je dis la vérité. Je ne puis croire que j'aie été trompé par une illusion du démon, au milieu d'un si grand et si auguste Sacrifice. Je suis certain que j'ai vu la sainte Hostie, sans le moindre acte extérieur, s'agiter d'elle-même et venir vers moi, au moment où je disais intérieurement : « Venez, Seigneur, à votre épouse. » Que ceux qui veulent bien croire louent le Seigneur; quant aux autres, je suis sûr qu'un jour ils reconnaîtront leur erreur. J'ai commencé par dire ce qui m'est arrivé à moi seul; je rapporterai maintenant un prodige qui, selon moi, n'est pas moins digne d'attention : ceux qui ajouteront foi à mes paroles verront clairement combien était agréable au Sauveur l'ardent désir que notre Bienheureuse avait de recevoir la sainte Eucharistie. J'avoue, si ma mémoire n'est pas infidèle, que ce fait est plus ancien que celui que je viens de rapporter; mais il ne faut pas trop se préoccuper de la date; l'important est de dire la vérité.

8. J'étais à Sienne par l'ordre de mes supérieurs, et je remplissais la charge de lecteur à l'époque où je connus la bienheureuse Catherine, et je faisais tout mon possible pour lui procurer le bonheur de recevoir la sainte Communion : aussi, quand elle désirait s'approcher de la sainte Table, s'adressait-elle avec plus de

confiance à moi qu'aux autres religieux du couvent. Un matin qu'elle souhaitait ardemment communier, ses douleurs de côté et ses autres souffrances l'accablaient plus qu'à l'ordinaire, mais cet obstacle ne faisait qu'augmenter son désir; et comme elle espérait que son mal finirait par se calmer un peu, elle m'envoya une de ses compagnes pour me dire, au moment où je me rendais à l'église pour célébrer la messe : « Catherine vous prie de différer votre messe, parce qu'elle souffre beaucoup à cet instant, et qu'elle voudrait pour tout au monde communier ce matin. » J'y consentis volontiers; j'allai au chœur, et quand j'eus fini de dire mon Office, j'attendis encore. Catherine était venue à mon insu à l'église, à l'heure de tierce, pour satisfaire son désir. Ses compagnes voyaient qu'il était tard, et savaient que, quand elle communiait, elle restait trois à quatre heures et plus en extase, ce qui empêchait de fermer l'église selon l'usage, et occasionnait des plaintes. Elles engagèrent donc Catherine à se priver de la Communion ce jour-là, pour ne pas causer de murmures. Elle, toujours humble et discrète, n'osa pas les contredire, mais elle se réfugia dans la prière; elle s'agenouilla près d'un banc qui était placé à l'extrémité de l'église, et se mit à supplier son divin Époux, puisque les hommes ne pouvaient plus le faire, de vouloir bien lui-même satisfaire les désirs qu'il avait daigné mettre dans son cœur.

9. Le Dieu tout-puissant, qui ne méprise jamais les désirs de ses serviteurs, exauça son épouse d'une manière admirable. J'ignorais tout ce qui s'était passé, et

je croyais que Catherine était encore chez elle. Quand il eut été décidé qu'elle ne communierait pas, une de ses compagnes vint me trouver à l'endroit où j'attendais toujours, et me dit : « Catherine vous prie de célébrer la messe quand il vous plaira, parce qu'elle ne peut pas communier aujourd'hui. » J'allai sur-le-champ à la sacristie me revêtir des habits sacerdotaux, et je fus dire la messe à un autel qui est dans la partie supérieure de l'église, et qui est dédié à l'apôtre saint Paul. Catherine était ainsi éloignée de moi de toute la longueur de l'édifice, et j'ignorais complètement sa présence. Après sa consécration et l'Oraison dominicale, je voulus, selon les rites sacrés, diviser la sainte Hostie. A la première fraction, l'Hostie, au lieu de se diviser en deux, se divisa en trois parties, deux grandes et une petite, qui était longue, je crois, comme une fève ordinaire, mais pas aussi large. Cette parcelle, pendant que je regardais attentivement, me sembla tomber sur le corporal, à côté du calice au-dessus duquel je faisais la fraction : je la vis parfaitement descendre vers l'autel ; mais je ne pus pas la distinguer sur le corporal.

10. Pensant que la blancheur du corporal m'empêchait de retrouver sur-le-champ cette parcelle, je fis une nouvelle fraction, et après avoir dit l'*Agnus Dei*, je consummai la sainte Hostie. Dès que j'eus la main droite libre, je m'en servis pour chercher sur le corporal, à côté du calice où j'avais vu tomber la parcelle ; mais je ne pus rien trouver. Très-troublé de ce qui m'arrivait, je continuai ce que je devais faire, et,

après avoir achevé la Communion, je recommençai mes recherches, en examinant le corporal dans tous les sens; mais ni la vue ni le toucher ne me firent rien découvrir. J'en étais affligé jusqu'aux larmes. Je résolus de terminer la messe à cause des assistants, et de visiter ensuite avec soin l'autel. En effet, quand tout le monde fut retiré, j'examinai minutieusement non-seulement le corporal, mais encore toutes les parties de l'autel; je ne retrouvai rien. Comme il y avait devant moi un grand tableau, je ne pouvais croire que la parcelle eût été tomber par derrière l'autel, quoique je lui eusse vu prendre cette direction quand elle s'était échappée de mes mains. Pour plus grande sûreté, je cherchai des deux côtés et je regardai jusqu'à terre, mais toujours sans plus de résultats. Je songeai alors à aller demander conseil au Prieur du couvent. Je couvris l'autel avec soin, et je recommandai au sacristain de n'en laisser approcher personne jusqu'à mon retour.

11. Je fus à la sacristie; mais à peine avais-je ôté mes ornements, qu'arriva le Père Christophe, Prieur de la Chartreuse. Je le connaissais beaucoup, et j'avais pour lui une grande affection; il venait me prier de le faire parler à Catherine. Je lui dis de vouloir bien attendre un peu, parce que j'avais une affaire à traiter avec le Prieur; mais il me répondit: « C'est aujourd'hui jeûne solennel, et il faut absolument que je retourne bien vite au couvent: vous savez qu'il est très-éloigné de la ville; au nom de Dieu, ne me faites pas attendre; car, en conscience, j'ai besoin de parler à Catherine. » Je dis

alors au sacristain : « Restez ici et veillez sur cet autel jusqu'à mon retour. » Et je fus avec le religieux jusqu'à la maison de Catherine. On m'y répondit qu'elle était à l'église des Frères. J'en fus très-étonné ; je revins sur mes pas avec mon compagnon, et je trouvai, en effet, les compagnes de Catherine dans le bas de l'église. Je leur demandai où elle était ; elles me répondirent qu'elle était à genoux sur un des bancs, et qu'elle était en extase : et moi, qui étais toujours tourmenté de ce qui m'était arrivé, je les priai de prendre tous les moyens pour la faire revenir à elle, parce que nous étions très-pressés.

12. Elles obéirent, et quand nous fûmes assis avec le Prieur, je lui dis tout bas, en peu de mots, la peine que j'avais. Elle sourit un peu, et me dit, comme si elle savait tout : « N'avez-vous pas bien cherché ? » Je lui répondis que oui. Elle ajouta : « Pourquoi donc alors vous affliger tant à ce sujet ? » Et elle ne put encore s'empêcher de sourire. Je le remarquai, et je gardai le silence pendant l'entretien du Prieur, qui s'en alla dès qu'il eut la réponse qu'il désirait. J'étais déjà plus tranquille, et je lui dis : « Ma mère, vraiment, je crois que c'est vous qui avez pris la parcelle de la sainte Hostie. » Elle me répondit doucement : « Ne m'accusez pas de cela, mon Père ; ce n'est pas moi, mais un autre : je puis vous dire seulement que vous ne retrouverez pas cette parcelle. » Je l'obligeai alors à s'expliquer. « Mon Père, me dit-elle, n'ayez aucune peine au sujet de cette parcelle. Je vous dirai la vérité, comme à mon confesseur et à mon père spirituel : cette parcelle m'a été ap-

portée, et je l'ai reçue de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Mes compagnes m'ont engagée à ne pas communier ce matin, pour éviter certains murmures. Je n'ai pas voulu les contrister, mais j'ai eu recours à mon Époux bien-aimé; il a daigné m'apparaître lui-même, et m'a présenté cette parcelle, qu'il vous avait prise; je l'ai reçue de ses mains sacrées. Réjouissez-vous donc en lui, parce que j'ai reçu aujourd'hui une grâce dont je ne saurai jamais assez louer et remercier mon Sauveur. » Cette explication changea en joie ma tristesse; et je fus si rassuré par ces paroles, que je n'eus plus aucune inquiétude.

13. Ces miracles, que le Seigneur a bien voulu faire pour Catherine dans le Sacrement de son amour, et dont il m'a rendu témoin, je les rapporte pour que Dieu et les hommes ne m'accusent pas d'ingratitude et de négligence. Passons maintenant à d'autres prodiges qui m'ont été rapportés.

14. Plusieurs personnes dignes de foi m'ont assuré que, quand elles assistaient à la messe où Catherine communiait, elles voyaient parfaitement la sainte Hostie s'échapper des mains du prêtre et voler jusqu'à sa bouche; elles m'ont dit que ce prodige arrivait même lorsque je la communiais. J'avoue que je ne l'ai pas très-bien remarqué, seulement je sentais toujours un frémissement dans la sainte Hostie quand je la présentais à ses lèvres : elle entrait dans sa bouche comme une petite pierre qu'on aurait lancée de loin avec force. Frère Barthélemy de Saint-Dominique, professeur d'Écriture sainte, et maintenant Prieur provincial de mon

Ordre pour la province romaine, m'a dit aussi que, quand il communiait Catherine, il sentait la sainte Hostie s'échapper malgré lui de ses doigts pour voler dans sa bouche. Je n'ose affirmer ce fait, ou le nier, et je laisse la piété du lecteur décider de ce qu'il doit croire. Je termine le récit des miracles qui regardent la sainte Eucharistie, pour dire un mot de ceux qui ont rapport aux reliques des Saints.

15. Il fut révélé à Catherine que, dans le royaume des cieux, elle serait au même rang que la bienheureuse sœur Agnès de Montepulciano, et qu'elle jouirait avec elle de la félicité céleste; aussi désirait-elle avec ardeur visiter ses reliques, afin d'avoir en cette vie un avant-goût du bonheur d'être sa compagne dans la vie éternelle. Mais pour que le lecteur sache ce qu'était sœur Agnès de Montepulciano, et qu'il comprenne les prodiges que je vais rapporter, je lui dirai que, par ordre de mes supérieurs, j'ai été plus de trois ans directeur du monastère où repose le corps de cette bienheureuse vierge. Des manuscrits que j'y ai trouvés, et la relation de quatre Sœurs qui avaient été sous sa conduite et qui vivaient encore, me mirent à même d'écrire son histoire; et je vais en peu de mots résumer cette œuvre de ma jeunesse, pour donner une idée des vertus et de la sainteté de la bienheureuse Agnès, qui n'a pas été encore inscrite au catalogue des Saints. La Bonté divine l'avait tellement prévenue de ses bénédictions, qu'au moment où elle venait au monde, une grande clarté remplit la maison de sa mère, et ne cessa qu'après sa naissance, pour faire comprendre de combien de mé-

rites Dieu ornerait la jeune fille qui entrait dans la vie. En effet, chaque année de son existence l'orna de vertus toujours plus belles et plus grandes; elle fonda deux couvents de religieuses, et dans le second, où elle repose, elle fit de son vivant de nombreux et éclatants miracles, qu'elle a multipliés et surpassés après sa mort.

16. Parmi ces prodiges, il en est un qui subsiste toujours : son corps virginal n'a jamais été enterré, et il se conserve miraculeusement en entier. On voulait, à cause des choses admirables qu'elle avait faites pendant sa vie, embaumer son corps pour le conserver plus longtemps; mais de l'extrémité de ses pieds et de ses mains on vit couler goutte à goutte une liqueur précieuse que les Sœurs du couvent recueillirent dans un vase de cristal que l'on conserve encore. Cette liqueur a la couleur du baume, mais elle est bien plus précieuse sans doute. Dieu voulait montrer par là que cette chair virginale qui distillait le baume de la grâce n'avait pas besoin de celui de la terre. Au moment de son décès, qui eut lieu pendant la nuit, les petits enfants qui reposaient dans leur berceau, près de leurs parents, s'écrièrent : « La sœur Agnès quitte son corps et devient une Sainte du ciel. » Le matin, un grand nombre de jeunes filles se réunirent sous l'inspiration de Dieu, sans vouloir admettre parmi elles aucune femme mariée; elles prirent des cierges allumés et se rendirent processionnellement au monastère pour offrir à cette âme pure un hommage digne d'elle. Dieu manifesta par beaucoup d'autres prodiges la sainteté de sa servante; aussi tous

les habitants du pays honorent-ils sa mémoire chaque année, et lui offrent par dévotion un nombre considérable de cierges.

17. Catherine, à laquelle j'avais raconté ces choses, avait le plus grand désir de voir et de vénérer le corps de la bienheureuse Agnès; mais, toujours fidèle à la sainte obéissance, elle nous en demanda la permission, à moi et à son autre confesseur. Nous la lui accordâmes, et nous voulûmes la suivre, pour voir si Dieu ne ferait pas quelque miracle dans ce rapprochement de ses deux épouses choisies ¹. Nous arrivâmes après Catherine; elle était entrée dans la clôture et avait été sur-le-champ auprès du corps d'Agnès, avec presque toutes les religieuses du couvent et les Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique qui l'avaient accompagnée. Elle s'agenouilla à ses pieds et se prosterna pour les embrasser pieusement; mais le saint corps qu'elle voulait honorer, pour lui éviter la peine de se baisser, leva le pied de lui-même en présence de tous les assistants. A cette vue, Catherine, toute troublée, se prosterna plus profondément et remit peu à peu le pied d'Agnès à sa place. Je fais remarquer ici que ce n'est pas sans raison que la bienheureuse Agnès leva seulement un seul pied; elle le fit à cause des incrédules. Si elle avait levé les deux pieds, on aurait pu croire que son corps avait pu, par un mouvement imprimé à la partie supérieure, lever les jambes sans qu'il y eût rien de merveilleux; mais comme un seul pied s'est levé, il

¹ Supplément à la *Légende*, p. 105.

est évident que la puissance divine avait agi en dehors des lois naturelles, et qu'il ne pouvait y avoir là aucune illusion.

18. Ce n'est pas sans motif que je fais cette remarque ; car, le lendemain, lorsque nous arrivâmes à notre tour au monastère, on parlait beaucoup du miracle que l'Époux des vierges avait fait pour les deux saintes âmes. Quelques religieuses qui en avaient été témoins calomniaient l'œuvre de Dieu, à l'exemple des pharisiens qui disaient : « C'est au nom de Béalzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons ¹. » Aussi, comme j'avais reçu du Prieur provincial autorité sur ce monastère, je réunis, selon la règle de l'Ordre, toutes les Sœurs en chapitre, et je fis un examen minutieux de ce miracle, sous le précepte de l'obéissance. Toutes celles qui étaient présentes déclarèrent avoir parfaitement vu. J'appelai alors devant moi une de celles qui avaient fait le plus d'opposition, et je lui demandai si la chose s'était passée telle qu'on le disait ; elle le reconnut en présence de tout le monde, mais elle voulut expliquer que l'intention de la bienheureuse Agnès n'était pas celle que nous pensions. Je lui répondis : « Ma très-chère Sœur, nous ne vous interrogeons pas sur les intentions de la bienheureuse Agnès ; nous savons bien que vous n'êtes ni son secrétaire ni sa confidente : nous vous demandons seulement si vous avez vu le pied se lever tout seul. » Elle avoua que oui. Je lui imposai une pénitence pour les propos qu'elle avait tenus ; je le fis

¹ In Beelzebub, principe dæmoniorum. (Luc. xi, 15.)

pour la gloire de Dieu et pour l'exemple des autres ; et je le rapporte ici, afin de donner une preuve plus grande de la vérité.

19. Quelque temps après, Catherine revint au couvent de la bienheureuse Agnès, pour y consacrer deux de ses nièces au service des autels. Dès qu'elle fut arrivée, elle se rendit, comme la première fois, auprès du corps de la sainte fondatrice, avec ses compagnes et quelques religieuses du couvent ; mais elle ne se mit point à ses pieds, et s'approcha toute joyeuse de sa tête. Elle voulait sans doute, dans son humilité, éviter ce qui était arrivé quand elle avait voulu lui baiser les pieds ; ou peut-être se rappela-t-elle que Marie-Madeleine avait d'abord versé ses parfums sur les pieds du Sauveur, et les avait ensuite répandus sur sa tête. Elle posa son visage sur les ornements d'or et de soie qui couvrent le visage d'Agnès, et elle resta dans cette position pendant longtemps ; puis elle se tourna doucement vers Lysa, sa compagne et sa belle-sœur, qui vit encore, et qui était la mère des deux nièces qu'elle avait amenées, et elle lui dit en souriant : « Comment ne remarquez-vous pas le présent que le Ciel vous envoie ? Ne soyez donc pas ingrate ! » A ces mots, Lysa et les autres personnes levèrent les yeux et virent une manne très-fine et très-blanche qui tombait comme une pluie du ciel, et qui couvrit non-seulement Agnès et Catherine, mais encore tous les assistants, avec une telle abondance, que Lysa put en remplir sa main. Pour comprendre ce miracle, il faut savoir qu'il se renouvelait très-souvent du vivant d'Agnès, surtout quand elle priait ; tellement que les

vierges qu'elle nourrissait pour le Seigneur, ne soupçonnant pas un prodige, et voyant son manteau tout blanc, voulaient le secouer; mais elle les en empêchait pour cacher la faveur d'en haut. La bienheureuse Agnès savait que la bienheureuse Catherine devait être un jour sa compagne dans le ciel; elle voulut lui faire partager aussi sur terre ses grâces et ses honneurs. Cette manne, par la blancheur et la finesse de ses grains, signifiait la pureté et l'humilité; et ces deux vertus brillèrent d'une manière toute particulière dans ces deux vierges, comme on a pu le voir dans leurs vies, que Notre-Seigneur, dans sa miséricorde, m'a permis d'écrire.

20. Ce miracle eut pour témoins les compagnes de Catherine, Lysa entre autres, qui vit encore : plusieurs religieuses du couvent ont également affirmé devant moi et devant les Frères qui étaient avec moi, que les choses se sont ainsi passées. Beaucoup sont mortes maintenant; mais moi et mes Frères, nous nous rappelons parfaitement leurs dépositions : de plus, Lysa recueillit la manne qui tombait, la montra et en donna à plusieurs personnes. Dieu fit encore pour sa fidèle épouse, pendant sa vie, beaucoup de choses admirables qui ne sont pas écrites dans ce livre : ce que j'ai rapporté, je l'ai dit pour la gloire de Dieu et l'honneur de son nom, pour le salut des âmes et pour l'acquit de ma conscience; je n'ai pas voulu méconnaître la grâce d'en haut, et enfouir le talent qui m'a été confié; je l'ai placé de mon mieux, pour qu'il pût rapporter à son Maître. Je termine ici la seconde partie de cette his-

toire ; la troisième contiendra la mort de Catherine, les miracles qui la précédèrent et la suivirent. Que ces trois livres rendent à l'éternelle Trinité louange, honneur et gloire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER

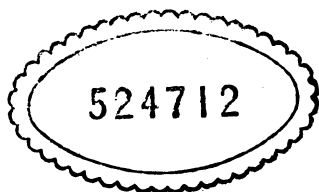


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

AVANT-PROPOS.	v
TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE SAINTE CATHERINE	
DE SIENNE.	xxv
PROLOGUE.	1

PREMIÈRE PARTIE

I. — Des parents de Catherine et de leur condition.	5
II. — Naissance de Catherine. — Son enfance. — Sa dévotion envers la sainte Vierge. — Apparition de Notre-Seigneur. — Dieu lui apprend la vie des saints et lui inspire l'amour de la solitude.	8
III. — Vœu de virginité de Catherine. — Elle se prive d'ali- ments gras. — Son désir d'entrer dans l'ordre de Saint- Dominique. — Elle reprend sa mère d'une impatience.	16
IV. — Relâchement de Catherine. — Sa sœur Bonaventure la décide à s'occuper de sa toilette. — Ses regrets. — Sa dévotion pour sainte Madeleine. — Elle se coupe les che- veux. — Persécutions de sa famille.	22
V. — Victoire de Catherine. — Son père aperçoit une colombe sur sa tête. — Saint Dominique lui promet l'habit de son Ordre. — Elle déclare son vœu de virginité.	33
VI. — Austérités extraordinaires de Catherine. — Sa nourri- ture. — Son lit. — Sa chaîne de fer et ses disciplines. — Efforts de sa mère pour l'arrêter.	38

VII. — Dernière victoire de Catherine. — Elle obtient l'habit des sœurs de Saint-Dominique.	47
VIII. — De l'origine et de l'établissement des Sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, et de leur manière de vivre	54
IX. — Des progrès admirables de Catherine dans les voies de Dieu. — Notre-Seigneur l'instruit lui-même. — Preuves de la réalité de ses visions.	59
X. — De l'admirable doctrine que Notre-Seigneur lui enseigna et qu'elle adopta pour règle de sa vie.	71
XI. — Épreuves et combats de Catherine. — Son intimité avec Notre-Seigneur. — Elle apprend miraculeusement à lire.	83
XII. — Mariage mystique de Catherine avec Notre-Seigneur. — Anneau merveilleux qu'elle reçoit.	95

DEUXIÈME PARTIE

I. — Notre-Seigneur commande à Catherine de s'occuper du prochain. — Commencement de sa vie publique.	99
II. — Extases continuelles de Catherine. — Elle est miraculeusement préservée du feu.	108
III. — Aumônes de Catherine. — Veuve secourue. — Elle donne sa croix et ses vêtements à Notre-Seigneur caché sous la forme d'un pauvre. — Multiplication miraculeuse du vin chez son père.	114
IV. — Catherine sert les malades. — Tecca la lépreuse. — Conversion de Palmerina. — Privilège de voir les âmes. — Calomnies d'Andrea. — Notre-Seigneur présente à Catherine deux couronnes, et la justifie. — Elle boit l'eau qui a lavé un ulcère. — Sa récompense.	127
V. — De sa manière de vivre, et des reproches qu'on lui fait sur sa complète abstinence.	149
VI. — Extases de Catherine. — Notre-Seigneur lui donne son cœur. — Elle reçoit sainte Madeleine pour mère. — Ses communions miraculeuses. — Elle obtient la promesse du	

- salut de ses disciples. — Elle reçoit les stigmates. — Vision, le jour de la Conversion de saint Paul. — Révélation sur saint Dominique. — Explications sur la Passion de Notre-Seigneur. — Mort et résurrection de Catherine. . . . 165
- VII. — Miracles obtenus par l'intercession de Catherine pour le salut des âmes. — Conversion d'Andrea de Naddino et de deux malfaiteurs. — Conversion des Tholomei et de Nanni. — Fondation de Sainte-Marie-des-Anges. — Prédications publiques de Catherine. — Privilèges accordés à ses confesseurs. 204
- VIII. — Guérisons miraculeuses obtenues par Catherine. — Mort et résurrection de sa mère. — Elle guérit de la peste le père Matthieu, le frère Saint, le bienheureux Raymond et le frère Barthélemy de Saint-Dominique. — Jeune homme de Pise. — Femme blessée par la chute d'un plancher. — La tertiaire Gemmina. — Neri Landoccio et Étienne Miconi, à Gênes. — Jeanne de Capo, à Florence. — Jeune enfant, à Toulon. 229
- IX. — Démons chassés par Catherine. — La jeune Laurence délivrée. — Possédée de la Roche, chez la comtesse de Salimbeni: 253
- X. — Don de prophétie de Catherine. — Privilège qu'elle avait de lire dans les âmes et de connaître ce qui se passait loin d'elle. — Confession de Nicolas des Sarrazins. — Religieux délivrés des voleurs. — Schisme d'Occident annoncé. — Explication au sujet de la croisade projetée. — Visite aux Chartreux de la Gorgone. 264
- XI. — Puissance de Catherine sur la nature. — Farine purifiée et augmentée avec l'aide de la sainte Vierge. — Pain multiplié à Rome et à Sienne. — Vin miraculeux de Pise. 281
- XII. — Communions de Catherine. — Fragment d'hostie disparu. — Voyage au couvent de sainte Agnès de Montepulciano. — Miracle de la manne. 294



A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. E. CARTIER

- Vie de Fra Angelico de Fiesole.** In-8°. . . 4 fr.
- Vie du R. P. Hyacinthe Besson**, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. 2^e édit., 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- Lettres du R. P. Hyacinthe Besson.** 2^e édit., 1 vol. gr. in-18. 3 fr. 50
- Vie de sainte Catherine de Sienne**, par le B. RAYMOND DE CAPORE, son confesseur; suivi des témoignages de ses disciples au procès de Venise. 3^e édit., 2 vol. gr. in-18. 5 fr.
- Dialogue de sainte Catherine de Sienne**, suivi de ses prières et du traité de la perfection. 2 vol. gr. in-18. 5 fr.
- Lettres de sainte Catherine de Sienne**, 3 vol. in-8°. 15 fr. »
- Œuvres du B. Henri Suzo**, 2^e éd., in-8°. 4 fr. 50
- Histoire des reliques de saint Thomas d'Aquin.** In-12. 2 fr.
- Conférences de Cassien sur la perfection religieuse.** 2 vol. gr. in-18. 5 fr. »
- Institutions de Cassien.** 1 vol. gr. in-18. 2 fr. 50
- Dialogues de saint Grégoire le Grand**, 1 vol. gr.-18. 2 fr. 50

- Vie de saint Benoît**, par SAINT GRÉGOIRE (extrait des Dialogues). 1 vol. gr. in-18. 1 fr. »
- L'Église et ses ennemis.** In-18. 1 fr. 25
- Appel aux honnêtes gens.** Gr. in-18. . . » fr. 75
- Une Nuit pendant l'inondation.** Grand in-18. » fr. 75
- Du Symbolisme chrétien dans l'art.** In-8°. 1 fr. 50
- Recherches sur quelques médailles historiques du seizième siècle.** In-8° avec gravures. 3 fr.
- Étude sur l'art chrétien.** In-4° avec chromolithographie et gravures. (Épuisé.). 5 fr. »
- Les Sculptures de Solesmes.** In-8°. . . 2 fr. 50
-

ICONOGRAPHIE DOMINICAINE

PUBLIÉE PAR M. CARTIER

Le portrait du R. P. Besson. — Sainte Agnès de Montepulciano. — Le B. Pierre Capucci de Tiferno. — Sainte Catherine de Ricci. — Vue de Mar Yacoub. — La Vierge et l'Enfant Jésus.

Ces gravures se vendent séparément :

- Grand papier, tirage sur Chine. 2 fr. »
- Grand papier, tirage de choix 1 fr. 50
- Petit format. 1 fr. »

(Ces gravures ont été exécutées d'après les dessins du P. BESSON, par M. FRANTZ KELLER, de Düsseldorf.)

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. E. CARTIER

Conférences de Cassien sur la perfection religieuse. 2 vol. grand in-18.	8 fr. »
Institutions de Cassien. 1 vol. grand in-18.	2 50
Dialogues de saint Grégoire le Grand. 1 vol. gr. in-18.	3 50
Vie de saint Benoît, par SAINT GRÉGOIRE (extrait des Dialogues). 1 vol. gr. in-18.	4 »
Dialogue de sainte Catherine de Sienne, suivi de ses prières et du traité de la perfection. 2 vol. grand in-18.	5 »
Lettres de sainte Catherine de Sienne. 3 vol. in-8°.	15 »
Œuvres du B. Henri Suso. 2 ^e édition in-8°.	4 50
Vie de Fra Angelico de Fiesole. In-8°.	4 »
Vie du R. P. Hyacinthe Besson, de l'ordre des Frères Prêcheurs. 2 ^e édition, 1 vol. grand in-18.	3 50
Lettres du R. P. Hyacinthe Besson. 2 ^e édition, 1 vol. grand in-18.	3 50
L'Église et ses ennemis. In-18.	1 25
Une nuit pendant l'inondation. Grand in-18.	» 75
Histoire des reliques de saint Thomas d'Aquin. In-12.	2 »
Du symbolisme chrétien dans l'art. In-8°.	4 50
Recherches sur quelques médailles historiques du seizième siècle. In-8° avec gravures.	3 »
Les sculptures de Solesmes. In-8°.	3 »
Étude sur l'Art chrétien. In-4° avec chromolithographie et gravures.	5 »

Iconographie dominicaine, publiée par M. CARTIER :

Le portrait du R. P. Besson. — Sainte Agnès de Montepulciano. — Le B. Pierre Capucci de Tiferno. — Sainte Catherine de Ricci. — Vue de Mar Yacoub. — La Vierge et l'Enfant Jésus.

Ces gravures se vendent séparément :

Grand papier, tirage sur Chiné.	2 fr. »
Grand papier, tirage de choix.	4 50
Petit format.	1 »

(Ces gravures ont été exécutées, d'après les dessins du P. Besson, par M. Frantz Keller, de Düsseldorf.)

53.6.7



1 F 5 2 4 7 1 2

BNC-FIRENZE

Digitized by Google

1-22-1919

